

LES VISIONS

Poème inachevé de Lamartine

Édition critique avec une introduction et des notices

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

HENRI GUILLEMIN

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Agrégé des Lettres

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS *LES BELLES LETTRES*
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

1936

LES VISIONS

DE LA GALLERIE

PAR M. DE LA GALLERIE

PARIS

PARIS

PARIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES VISIONS

Poème inachevé de Lamartine

Édition critique avec une introduction et des notices

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

HENRI GUILLEMIN

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Agrégé des Lettres

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS *LES BELLES LETTRES*
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

1936



AVANT-PROPOS

Je me suis proposé de réunir ici tous les textes, plans divers, notes, chants ou fragments de chants rédigés par Lamartine en vue de son grand poème des *Visions*.

Il n'est pas impossible que Lamartine ait songé à conserver ce titre de *Visions* pour l'épopée métaphysique à laquelle appartiennent *Jocelyn* et la *Chute d'un ange* et qui n'est en vérité qu'une forme nouvelle du grand poème conçu par lui dès 1821.

Mais, entre 1821 et 1829, prend place un long effort du poète — un effort coupé de haltes et d'attentes, pour donner corps, une première fois, à la vaste composition épique dont il a arrêté définitivement, sinon les lignes, du moins l'intention profonde.

Ce sont les traces et les résultats de cette tentative manquée qui se trouvent rassemblés dans ce livre.

APPENDIX

The first appendix is devoted to the study of the general theory of the

second appendix is devoted to the study of the general theory of the

third appendix is devoted to the study of the general theory of the

fourth appendix is devoted to the study of the general theory of the

fifth appendix is devoted to the study of the general theory of the

Dans l'Introduction et dans les Notices, il faut constamment renvoyer à la Correspondance de Lamartine. J'indique entre parenthèses, après chaque citation, deux chiffres qui renvoient à l'édition in-16 de la Correspondance publiée par Valentine de Lamartine. Le chiffre romain désigne le tome, le chiffre arabe, la page.

Les variantes des manuscrits ou des éditions sont imprimées en caractères italiques. En italiques également, et accompagnés d'un astérisque, les textes inédits.

INDEX DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES.

Alb. J. M. I	=	Album Jules Marsan (1 ^{er} album)
Alb. J. M. II	=	Album Jules Marsan (2 ^e album)
Arch. S.-P.	=	Archives de Saint-Point
B. N. Lamartine	=	Bibliothèque Nationale, Fonds Lamartine. (suivent le numéro de l'album et l'indication de la page)
C. F. L.	=	<i>Cours Familier de Littérature</i>
L. C.	=	<i>Le Correspondant</i>
O. C.	=	Œuvres Complètes
R. B.	=	<i>Revue Bleue</i>
R. D. M.	=	<i>Revue des Deux Mondes</i>
R. H.	=	<i>Revue Hebdomadaire</i>
R. H. L.	=	<i>Revue d'Histoire Littéraire de la France</i>
R. L. C.	=	<i>Revue de Littérature Comparée</i>
R. P.	=	<i>Revue de Paris</i>

INTRODUCTION



I

LA GENÈSE DES VISIONS

« Un poème ! Un poème ! Mon royaume pour un poème ! » — Ce cri que jette Lamartine en juillet 1830 trahit bien autre chose qu'un passager mouvement de l'âme (III. 203).

Il n'a pas vingt ans (le 30 septembre 1810) qu'il a déjà brûlé des pages de vers épiques, comme « indignes de la majesté du sujet » (I. 152) ; mais c'est pour recommencer sans retard, tout de suite, « plus solennellement, en vers alexandrins ». Ce premier projet, conçu à dix-neuf ans, quel était-il ? nous n'en savons rien. Nous apprenons seulement que Virieu y applaudissait et que Lamartine y comptait employer « des années ».

Deux ans après (20 août 1812), un nouveau feu d'enthousiasme : « un plan de poème épique » (I. 205) vient de lui « passer par la tête », — d'un poème qui pourrait être « beau, au moins comme la *Jérusalem* » ; mais les souffrances, l'ennui, l'écœurement, tout ce qui, alors, l'accable, interdit encore l'espoir d'enfanter le grand œuvre.

En juin 1813, il entretient Virieu de « [son] poème de *Clovis* » (I. 221). Était-ce donc *Clovis* déjà qui s'annonçait, un an plus tôt ? Pour l'enrichir (car l'idée-mère est déjà trouvée, il faut seulement de la matière, des épisodes), il achète *La Gaule poétique* de Marchangy. « Peut-être y trouverais-je, explique-t-il, de nouvelles pierres fondamentales à ce grand édifice dont je veux, un jour ou l'autre, être l'architecte ». Et, le 9 novembre de la même année : « Je jure, dit-il, que j'emploierai ma vie à faire un poème de *Clovis* » (I. 224).

En 1816 (le 28 juin — lettre à Vaugelas), *Clovis* est toujours, à ses yeux, « le grand ouvrage de [sa] vie » (I. 264). — Le 11 mai 1818 il se donne encore deux ans pour des travaux préparatoires (des tragédies, « pour servir de passeport » au poème), puis, dit-il, « de trente à quarante ans », il écrira *Clovis* : « C'est *Clovis* qui est mon fait ; c'est là qu'on verrait (« si Dieu, dit-il précédemment, me donnait la vie et la santé ») en liberté cette poésie dont on ne peut mettre qu'à lèche-doigt ailleurs pour des Français ».

En juillet 1818 encore : « Ce qu'il faudrait surtout, c'est un vrai poème épique. Je te jure, affirme-t-il à Virieu, qu'il est en puissance dans mon esprit [...] » (I. 319). — « Pauvre comme Camoëns et malheureux comme le Tasse », il entreprend enfin, sérieusement, en décembre, son « grand poème de dix ans ». « Je veux me laisser aller, ajoute-t-il, où me portera la *fantasia* et je sens qu'elle m'entr'ouvre des champs inconnus et assez vastes pour m'y égarer pendant une vingtaine de chants ».

Le 24 janvier 1819, il confie à M^{me} de Raigecourt : « Je ne pense qu'à *Clovis* : c'est mon héros » (II. 6). Le 26 juin, il y pense toujours, mais n'y tra-

vaille plus. Et voici que la gloire lui arrive par où il ne l'attendait pas ; elle surgit d'un étroit sentier qu'il suivait presque sans espoir. A la fin de mars 1820, les *Méditations* l'ont rendu, d'un seul coup, célèbre.

Clovis est abandonné. Cependant, Lamartine sent en lui, toujours présent, ce grand dessein épique aux flottants contours. Il s'agit, certes, de gloire encore, d'une gloire à obtenir plus assurée, plus haute que celle qui, si fortuitement, a enveloppé les *Méditations* ; mais il s'agit aussi de répondre à un commandement, de libérer des puissances prisonnières ¹, de se révéler enfin dans une œuvre où il pourrait se reconnaître mieux qu'en ces élégies, belles sans doute, mais chétives au regard de ce qu'il sait pouvoir un jour livrer au monde.

Le samedi 20 janvier 1821 (il veut fixer cette date dans sa mémoire comme Pascal celle de sa nuit de feu), alors qu'il sortait de Naples pour regagner Rome et la France, « un rayon d'en haut [l']a illuminé » (II. 147). « J'ai conçu », dit-il à Virieu, « j'ai enfin conçu mon fruit poétique » (II. 150. 152). Sa certitude est si profonde d'avoir cette fois, pour tout de bon, trouvé son sujet, qu'il l'annonce à tous ses amis, à Virieu, à Genoude, à Fontenay... ²

Il n'écrit rien, pourtant, de ce poème ³, ni à Rome, où il passe trois mois ⁴, où il se promène « en rêvassant », ni à Turin, où il s'attarde à la fin de mai, ni à Aix où il passe l'été. L'idée qui, le 20 janvier, l'emportait dans une sorte de ravissement a-t-elle perdu de son éclat ? « Mon âme est stérile » (II. 159), dit-il à Virieu le 12 juin 1821. Le 9 janvier 1822, on l'entend bien s'écrier : « Mon seul but véritable est d'écrire un jour pour le temps et pour l'avenir » ⁵ ; plus d'un an après l'inoubliable, la décevante « hallucination contemplative » ⁶, il avoue qu'il n'a pas encore « entamé [son] poème » (II. 199), — « si je fais un poème », ajoute-t-il, désabusé ⁷. Vignet le tance sur sa paresse, et, de Londres, le 21 mai 1822, il lui écrit : « [...] *Je vois que le bonheur t'endort tout à fait et je m'en afflige, non pas à cause de la portion de renommée à laquelle tu renonces volontairement — la gloire ne vaut pas le bonheur du farniente — mais je regrette que tu laisses éteindre le plus beau talent de l'époque, sans songer qu'il t'avait été donné pour exercer une grande influence sur elle, et pour donner une direction morale et religieuse à tous les esprits [...]* »

1. « J'étais malade d'un poème que je voulais enfanter » dira-t-il en parlant de ce temps dans son C. F. L. (Entr. 17, T. III, p. 356).

2. Le 1^{er} février 1821, de Rome, il parle également à la Duchesse de Broglie de ce « *grand poème que j'ai enfin conçu* » *, dit-il (Lettre inédite, communiquée par M. le Duc de Broglie).

3. Il est, du reste, assez découragé par l'accueil qu'on a fait à son Ode sur la naissance du Duc de Bordeaux. Le 18 février 1821, il écrit à Fontenay : « Mon ode malencontreuse a l'effet le plus déplorable. Tous mes amis me la reprochent ; jugez des autres ! On dit que je ne ferai plus rien, que je suis tari. Dieu veuille qu'ils aient raison ! » (Lettre p. p. M. Maurice Levailant, R. D. M., 15 septembre 1930).

4. Lamartine quitta Rome le 28 avril.

5. Lettre p. p. René Doumic, R. D. M., 15 septembre 1907.

6. Ce sont là les propres expressions de Lamartine dans l'Entretien du Cours Familier auquel nous nous sommes référés (note 1).

7. Le 13 février 1822, il se montrait à Fontenay « empêtré dans des embarras de ménage [...], ne pouvant aller ni en avant ni en arrière, un homme coulé, enfin » (R. D. M., 15 septembre 1930).

Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première !

Connais-tu cette voix qui s'exhalait en de si beaux accents, et crois-tu n'être pas coupable de perdre volontairement une faculté presque divine ? » *¹.

Les mois s'écoulent, cependant, sans qu'il soit plus question du grand poème. Lamartine a songé à des tragédies, balançant s'il ferait « du romantique ou du classique » (II. 199) ; il a voyagé, allant de Mâcon à Paris, puis à Plombières (en juin), à Paris de nouveau, puis à Londres et Richmond. En octobre, il rentre en France pour y voir mourir, à Paris, le 28 octobre 1822, son malheureux petit Alphonse². Au début de décembre, après un mois passé en Bourgogne, il s'installe à Paris, 327 rue Saint-Honoré ; il faut enfin qu'il se décide à publier ces *Nouvelles Méditations* annoncées déjà dans l'Avertissement des premières ; et tandis qu'il vend cet ouvrage avant même d'en avoir achevé l'élaboration, il entreprend d'écrire sa *Mort de Socrate* (février 1823). Le 15 mars, il a fini, et voici que reparait le projet d'épopée ; ce même jour, il annonce à Virieu : « Nous allons passer à un [genre] plus sublime et plus complet, si Dieu le veut » (II. 241). Mais l'heure de l'inspiration épique ne sonne toujours pas. A Aix, le 6 août 1823, Lamartine parle d'un *César* « en romantique » (II. 244) qu'il a envie d'écrire « cet automne », « pour [s]'amuser » et aussi pour « gagner dix mille francs » ; il ajoute bien : « *e poi il gran poema epico, lyrico, metaphysico etc...* », mais, le 20 août, de retour à Mâcon, l'épopée est encore remise à un peu plus tard, car il médite maintenant deux tragédies³, « l'une romantique, l'autre classique, de quatre à cinq mille vers » qu'il propose à Urbain Canel, pour février 1824, lui en demandant douze mille francs⁴.

Toutefois, Lamartine semble reconquis par son grand dessein épique. Comme aux mois de janvier et février 1821, il en parle de nouveau à tout le monde ; à Genoude, il confie que, ses « deux belles tragédies » (II. 246) une fois terminées, il se dispose à voyager, « cinq ou six ans, *verseggiando* [son] poème » ; à Fontenay, le 13 septembre, il ne dit mot des tragédies ; dès qu'auront paru les *Nouvelles Méditations*⁵, déclare-t-il, « je m'évertuerai à vous faire un poème métaphysique, religieux, épique » (II. 247). Le 13 novembre, il affirme à Victor Hugo : « Hors de mon poème, je n'ai plus rien

1. Arch. S. P.

2. Sur les derniers moments de cet enfant, cf. deux lettres très simples et pathétiques, de Madame de Lamartine, la mère du poète, dans R. B., 7 août 1926 (Les lettres y sont inexactement datées).

3. Les archives de Saint-Point, dont Gustave Lanson avait opéré, avant la guerre, un attentif recensement, contenaient alors les manuscrits de deux pièces de théâtre, une tragédie complète : *Judith et Holopherne*, cinq actes et un épilogue et un drame inachevé, *Julie* ; de ce drame subsistaient seulement des ébauches et le manuscrit du premier acte (Renseignements communiqués par Gustave Lanson).

4. Lettre p. p. Louis Barthou. R. H., 2 mars 1912.

5. Les *Nouvelles Méditations* seront annoncées le 27 septembre 1823 au *Journal de la Librairie*. Le bulletin précédent (20 septembre) annonçait *La Mort de Socrate*.

dans la tête »¹ ; et le 14 il écrit à Madame de Barol « Il faut que le charbon touche mes lèvres ; j'attends »².

Enfin, le 12 décembre 1823, de Montculot, il annonce à Virieu : « Ces nuits-ci, j'ai arrêté définitivement le plan de mon vaste poème. Écoute, le voici : [...] » ; et, en effet, suit un plan complet du grand œuvre. Lamartine passe du rêve à l'action, des espoirs toujours ajournés et des décisions sans lendemain à l'immédiate réalisation. Le 24 décembre 1823, il rédige un schéma plus détaillé de son poème pour lequel, il a, cette fois, trouvé un titre, et il écrit en tête de ses notes : « Plan arrêté des *Visions* [...] poème épique en vingt-cinq chants ». Le lendemain, il compose son *Invocation*, prière poétique à l'Esprit-Saint pour demander la force d'accomplir cette œuvre immense qui doit servir « à l'édification des hommes »³ (II. 254). Puis il jette sur le papier un canevas assez ample du début du poème, et le 1^{er} janvier 1824⁴, il entame la « *Vision Première* », ce premier Chant « qui sera, dit-il à Virieu, comme un long prologue » :

Et l'esprit m'emporta sur le déclin des âges
[etc...]

Il réclame en même temps à Virieu des idées, des sujets, pour ses « époques épisodiques » : *Patriarches, Martyrs, Solitaires, Chevaliers*, « non des faits historiques, mais les plus belles aventures, vraies ou feintes » ; il est plein de confiance, sûr de lui ; il ne parle plus, comme en 1816, du risque d'être seulement « un Cotin, un Chapelain de plus » (I. 264) ; à Virieu, devant qui il n'a pas à feindre, il dit toute sa pensée : qu'il va faire, il le sent, pourvu que Dieu lui donne la santé, « le premier poème du monde, après le *pater Homerus* et même à côté »...

Lamartine est maintenant installé à Mâcon. Avec Marianne et Julia, il est là, chez ses parents, rue de l'Église-Neuve, « bien tranquillement, bien chaudement, menant une vie sans événements, lisant un peu, causant, jouant et mangeant, comme on fait en province » (II. 260). Le 1^{er} février 1824, il a écrit, en comptant l'*Invocation*, 204 vers de son poème⁵ ; voici qu'arrivent, de Savoie, « les plus funestes nouvelles » (II. 261) de Madame de Vignet, sa sœur, tandis qu'une autre de ses sœurs, Madame de Montherot, « va très mal de son côté ». Suzanne de Montherot vivra jusqu'en août, mais Césarine

1. Lettre p. p. G. Simon. R. P., 15 avril 1904.

2. Cf. V. P. Ponti. *Lettere inedite di Alph. de Lamartine alla marchesa di Barolo*. Torino, 1926, p. 20.

3. Le 29 décembre 1823 il compose les dix vers à Charles Nodier (« Couché dans sa barque flottante [etc.] »). Les vers, à la publication, seront datés du 30 décembre. Le manuscrit figure sur le premier album des *Visions* (collection J. Marsan).

4. Ce jour-là, a-t-il écrit beaucoup plus que le titre et la date ? Le 15 janvier il déclare à Virieu : « Je commence le premier chant » (II. 257). Au bout du mois de janvier, il n'aura écrit que cent cinquante-six vers. Le 19 janvier, il disait à Madame de Raigecourt et à Genoude qu'il se bornait à « ruminer » (II. 259-260) son poème.

5. La date du 1^{er} février s'inscrit, en marge du texte (Alb. J. M. I., p. 6), en face du vers 156 de la Première vision. C'est du 7 février 1824 que sont datés, dans le même album, les 124 vers de l'Épître « *A Casimir Delavigne* » ; ils paraîtront, dans le *Feuilleton littéraire* du 7 avril 1824, avec la date du 9 février.

de Vignet ne verra pas la fin de ce mois de février¹ ; dans cette triste maison de Mâcon, que le deuil accable, entre sa mère déchirée, son père silencieux, sa femme malade et Julia si frêle, et menacée, Lamartine cherche un refuge dans le travail et poursuit ce poème de l'expiation et de l'espoir :

Mesure, dit l'Esprit, les vanités du monde ! (I. 209).

A la fin du mois de février 1824, il a écrit 198 vers nouveaux pour sa Première Vision².

Le 22 mars³, Lamartine fait savoir à Virieu : « J'ai fait mon premier Chant, malgré la fièvre » (II. 267). (En vérité, ce jour-là, le Chant n'était pas tout à fait terminé ; c'est le 27 mars seulement qu'il écrira sur son manuscrit : « *fin du 1^{er} Chant* »⁴). Virieu, à qui il a demandé deux fois déjà — le 12 décembre et le 15 janvier — des inspirations pour ses « épisodes », ne lui a encore rien envoyé. Lamartine revient à la charge : « J'ai besoin d'un charmant épisode de chevalerie, de Croisade, d'amour. Envoie-moi cela tout de suite ».

C'est qu'il s'est, en effet, résolu à écrire dès maintenant ce chant des *Chevaliers* qu'en décembre il destinait à la dixième section de son vaste ensemble. A la fin du premier Chant, purement descriptif, aucun des personnages du drame épique qui doit se jouer n'est encore apparu. Lamartine n'a donc pas à suspendre, dangereusement, une action déjà engagée ; il est libre de traiter d'abord tel épisode qui lui conviendra. Il a opté pour les *Chevaliers*. Dès le 15 février, du reste, lorsqu'il demandait à Madame de Barol un Arioste « édition grand format, bien lisible », il est fort probable que sa résolution était déjà prise de commencer ses Épisodes par le récit médiéval⁵.

Entre le 22 et le 29 mars, il en a trouvé le thème, sans le secours de Virieu⁶.

1. Césarine de Vignet mourut le 11 février 1824, et Suzanne de Montherot le 12 août.

2. En face du vers 353, Lamartine a inscrit, dans son album : « *Ici commence le mois de mars 1824* » (Alb. J. M. I., p. 12).

3. Dans les premiers jours de mars, il a écrit des vers « *A Sa Majesté l'Empereur de Russie* ». Nous connaissons quatre rédactions différentes de cette « offrande poétique ». L'une d'elles est datée du 12 mars 1824 (Cf. Henri Guillemin, « Lamartine en Russie », R. L. C., octobre-décembre 1934).

4. Alb. J. M. I., p. 19. Lamartine inscrit alors un chiffre : « *652 vers* », ce qui correspond à l'étendue de la Première Vision augmentée de celle de l'*Invocation*.

5. Cf. V. P. Ponti. *Op. cit.*, p. 25. Le 24 mars, il écrit encore à Madame de Barol (*op. cit.*, p. 27) : « Comme je ne voudrais pas perdre le peu de chants de mon poème que je griffonnerai successivement, il me faudrait, pour les mettre à l'abri du feu et du dégoût, un petit album, ou plutôt un gros album composé de quinze petits : chacun des petits serait composé de cinquante pages et ces quinze petits albums seraient réunis dans une espèce d'étui, de manière à ne former qu'un seul gros volume qu'on porterait avec soi dans les voyages. Je voudrais, de plus, un énorme album pour contenir le poème tout entier, composé de 700 pages, papier d'Hollande, très fin, très fin ».

6. Mais il s'en remet à lui pour l'affabulation du chant des *Patriarches* qu'il paraît vouloir écrire après les *Chevaliers* « Invente-moi les *Patriarches*, lui dit-il ; une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse, biblique enfin [...] ». Est-ce Virieu qui lui suggéra l'histoire de Laban. Lia et Rachel pour sa Troisième Vision ? Lia et Rachel sont évoquées dans la *Divine Comédie* (Purgatoire, chant XXVII) en une scène que Lamartine trouve « ravissante » (C.F.L. Entr. 20. T. IV, p. 132).

« Puisque tu ne veux pas m'envoyer mon chant de chevalerie, je l'ai inventé » (II. 269), lui dit-il le 1^{er} avril. Nous avons le plan qu'il en établit alors ; il se met sans tarder à la tâche, commençant ce 19^e chant (premier des *Chevaliers*) sur le même album, à la même page où il vient d'achever sa *Vision Première* ; puis, au bout de douze vers, se ravisant, il ouvre, le 29 mars, un nouvel album destiné à contenir les « *chants 19^e et 20^e* » et sur lequel il transcrit, en les retouchant, en les augmentant de quatre vers, les douze vers qu'il venait d'écrire sur son premier album. « Je travailotte tout doucement, dit-il à Virieu le 1^{er} avril, dérochant ce qu'on peut dérocher aux souffrances et aux peines morales » (II. 270). Le 1^{er} mai, il a tout de même écrit 265 vers¹ ; il vient de s'installer à Saint-Point, où sa maison est pleine (il y a là les Grimaldi, les Delahante, Parseval, miss Churchill). Il travaille avec difficulté, interrompu par un voyage à Lyon, par une attaque de goutte, et toujours anxieux de l'état de sa sœur Suzanne qu'on a transportée aux Perrières, près de Mâcon. « Je fais lentement ma tâche de chaque mois, écrit-il à Virieu le 13 mai ; je suis une faible source d'où coule goutte à goutte un grand fleuve » (II. 273). Dans les marges du manuscrit on lit, pour ce mois de mai : « *Lundi : 26 vers — Mardi : 22* »². Le 1^{er} juin, il parvient au vers 523. Le rythme est sensiblement le même qu'au mois précédent (265 vers en avril, 258 vers en mai). Enfin, le 10 juin 1824, il arrive au bout de son 19^e *Chant*³.

Il ne se met point en congé ; on le voit, par une lettre qu'il écrit à Genoude, le 13 juin. J'offre aux Muses, lui dit-il, « comme à des déesses, les prémices de mes journées » (II. 276). Il a entamé un nouvel album⁴, bien que celui où vient de s'achever le premier chant des *Chevaliers* soit loin d'être rempli : sur les 43 pages de l'album, 19 seulement étaient occupées ; et sous le titre de *Chant 20^e de la 7^e Vision*⁵, le récit se poursuit :

Cependant, le cœur plein de deuil et de tristesse,
Béranger [etc...]

Mais il faut partir pour la Suisse, et aller, à cause de Marianne, aux eaux sulfureuses de Schinznach. Le 3 juillet, c'est de cette triste bourgade, où il réside déjà depuis plusieurs jours, qu'il écrit à Virieu (II. 278). L'album était du voyage ; le 1^{er} juillet⁶, Lamartine n'a composé encore que 47 vers de son 20^e *Chant* ; et la première date qu'on relève, sur le manuscrit, deux pages plus loin⁷, devant le vers 97, nous amène au 15 septembre 1824. C'est qu'il a entre-

1. Cf. note marginale du ms. B. N. Lamartine, 34, p. 6.

2. B. N. Lamartine, 34, pp. 6 et 7.

3. *Ibid.*, p. 12 : *Saint-Point, 10 juin 1824, fin du chant, en tout de 700 vers-20*. Le chant compte exactement 676 vers.

4. Lamartine avait d'abord entamé son 2^e chant du *Chevalier*, 20^e du poème sur un album d'où il arracha le feuillet qui portait les treize vers qu'il y avait jetés. On lit, à côté du titre, à gauche : *mois de juin 1824* (B. N. Lamartine 50, p. 20).

5. Remarquons le classement, qui se modifie sans cesse. Dans le plan du 24 décembre 1824, les *Chevaliers* formaient le Dixième chant du poème. Dans le plan établi ensuite, les *Chevaliers* constituent la Vision Huitième ; ils appartiennent maintenant à la Septième Vision.

6. Alb. J. M. II, p. 2.

7. *Ibid.*, p. 3.

pris un autre chant de son poème ; dans son album, à peine entamé, il laisse en blanc douze pages où il écrira, plus tard, la fin de ce 20^e *Chant* et il jette, sur les pages 14 et suivantes, le *Début du 15^e Chant : Les Solitaires*. Il aligne ainsi 152 vers ; puis 56 autres s'inscrivent encore, aux pages 19 et 20, sous le titre de : *La chute du Rhin à Laufen, autre fragment pour le même chant des Solitaires, ou La Contemplation. Brugg en Suisse, juillet 1824*.

Fin juillet, le voici de retour à Mâcon. Suzanne de Montherot est à ses derniers moments. Le poète a établi sa femme, encore très faible, à Saint-Point ; il court sans cesse, de Mâcon, où sa sœur agonise, au château où il lui faut aussi « consoler et soigner » (II. 283) Marianne ; il est « dévoré de spleen » et triste « *usque ad mortem* ». Le 12 août, Suzanne expire. Dans les lettres de ce mois à Virieu (les 12, 23, 25) il n'est plus question du poème. Le manuscrit atteste que Lamartine s'y est remis, en septembre¹ ; mais bientôt c'est l'abandon. Devant le vers 141 on voit cet éloquent *Nota : Florence, 1^{er} mai 1827. Recomencé ici après deux ans interrompus*.

Si le deuxième chant des *Chevaliers* fut en effet interrompu pendant deux ans, faut-il croire que Lamartine, entre la fin de septembre 1824 et le 1^{er} mai 1827 n'ajouta pas la moindre pierre à son édifice et laissa le poème entier du mir, oublié ? De toutes les lettres de Lamartine, pour les années 1825-1826, qui nous sont jusqu'ici parvenues, deux seulement contiennent des allusions — très brèves et toutes négatives — aux *Visions*. A Virieu, le 4 janvier 1825, à propos de son *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, il déclare : « Cela me délasse de mon voyage malencontreux à Paris² et de mon poème sans fin » (II. 292) ; à Genoude, le 10 juillet de la même année, il affirme : « Je n'écirai plus que pour la postérité la plus reculée, si j'écris encore, si je finis jamais mon poème sans fin »³.

Le 23 décembre 1824, une lettre du poète à Victor Hugo⁴ nous le montrait « depuis quelques jours », appliqué à écrire ce *Childe Harold* dont il parlait déjà le 12 novembre⁵. Le 28 février 1825, il a fini ; en deux mois, il a fait plus de quinze cents vers. Jamais il n'avait connu, pour son méritoire effort des *Visions*, une aussi abondante facilité. Cette verve retrouvée, pareille à celle d'où avait coulé, en février et en mars 1823, la *Mort de Socrate*, il ne veut point la laisser tarir qu'elle ne lui ait encore permis d'écrire quelques vers de surplus ; mais ce ne sera point pour le grand Poème ; ce sera — hélas ! — pour le *Chant du Sacre*. En avril, Lamartine se précipite à Paris, épouvanté par les « horribles échantillons » (II. 298) que l'imprimeur lui envoie de son *Harold*⁶. De retour à Saint-Point, il n'écrit plus, il « essaye de se reposer ». Il a, pour l'instant, la

1. Deux notes, dans les marges de l'album, en face des vers 97 et 115, donnent les dates du 15 et du 20 septembre 1824.

2. Il s'agit du voyage que fit Lamartine à Paris, en novembre-décembre 1824, pour sa première candidature, infructueuse, à l'Académie.

3. *Correspondance*, in-8°. T. III, p. 347.

4. R. P., 15 avril 1904.

5. Ce 12 novembre Lamartine se disait occupé à « vendre [...] 6.000 francs de vers à faire » (II. 290).

6. Le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* est annoncé au *Journal de la Librairie* du 14 mai 1825 ; le *Chant du Sacre* parut chez Urbain Canel le 28 mai, veille de la cérémonie de Reims.

nausée des alexandrins. « Je ne fais plus de vers, j'en suis dégoûté » (II. 307), dit-il à Fontenay, et il entretient Hugo de « l'impossibilité absolue » où il est de « faire un bon vers ces temps-ci »¹.

Du reste, il a reçu la nouvelle de sa nomination à la légation de Florence², et il s'occupe de tout mettre en ordre pour ce départ et cette vie nouvelle. En août, il passe onze jours à Paris³ ; de vers, « plus du tout » (II. 311), dit-il à La Maisonfort. Un lent voyage, une fatigante installation, la fièvre toujours, Marianne « plus souffrante que jamais », lui-même « pétri de souffrances physiques et morales » (II. 317), « tout ceci, dit-il, n'est pas rose », et n'est guère favorable à la poésie.

En 1829, voici Lamartine occupé d'*Hymnes* et d'*Harmonies*, et nous pouvons avec certitude dater de cette année-là nombre de pièces qui paraîtront dans les deux volumes de 1830⁴. Une indication précieuse nous est apportée par le manuscrit des *Harmonies Sacrées*⁵ où l'on voit que le *Fragment d'une prière du soir*, tiré du Deuxième chant des *Visions*, dont il forme les vers 321-352, est daté de Florence 1826. Or les pièces de cet album portent la date non pas du moment où le poète les y transcrit, mais bien celle de leur composition⁶. Ce Deuxième chant des *Visions* aurait donc été écrit pendant l'année 1826⁷ ; songeons que dans ce texte s'évoque la Toscane. Malgré tout, nous en sommes, ici, réduits aux conjectures. Seule nous apporterait une certitude la découverte — à laquelle nous avons dû renoncer — du manuscrit de cette partie du poème.

Le 18 janvier 1827, la *Correspondance* nous livre, pour la première fois depuis le 4 janvier 1825, une allusion explicite aux *Visions*. Lamartine fait savoir à Virieu qu'il compte, bientôt, se « remettre au Poème » (III. 8). Il ne s'y est point attelé encore, le 8 février, mais son projet ne l'abandonne pas. Au Marquis de La Maisonfort, il déclare qu'il « tentera d'achever » sa grande entreprise « et de mettre dans un long ouvrage toute la poésie de la nature » ... dès qu'il aura acquis une villa.

1. R. P., 15 avril 1904. Le 13 juillet 1825, d'Aix, il écrit à Rocher : « Vous me parlez de vers, et je n'y pense plus qu'avec crainte et dégoût » (cf. L. Séché, *Lamartine, 1816-1830*, 1905, p. 352). L'accueil très désobligeant fait au *Dernier chant* par certains journaux (par *Le Globe* en particulier) avait profondément atteint Lamartine. Le 25 juin, de Chambéry, il écrivait à Hugo qu'il en avait assez de « chanter » ; le silence, déclarait-il, « c'est mon parti bien définitivement pris ». Il me paraît établi que Lamartine n'a pas travaillé à son grand Poème en 1825.

2. Lamartine apprit sa nomination par une lettre officielle en date du 15 juillet.

3. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 39.

4. Appartiennent à l'année 1826 : l'*Hymne de la nuit*, l'*Hymne du soir dans le temple*, l'*Hymne du Matin*, l'*Invocation pour les Grecs*, l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, *Le Retour*, le *De Profundis*, ou *Pensée des morts*, *La voix humaine*, *Aux chrétiens dans les temps d'épreuve*, *Le premier jour de l'année*, l'*Invocation*, l'*Abbaye de Vallombreuse*, *Poésie*, ou *Paysage dans le Golfe de Gênes* (19 juillet 1826. Arch. S.-P.).

5. Cf. Henri Bernès. Un manuscrit de Lamartine. *Les Harmonies sacrées* (1826-1827). R. H. L., juillet-septembre 1931.

6. Les pièces, en effet, sont groupées là sans aucun souci chronologique ; la plus ancienne (*Le premier jour de l'année*) datée du 1^{er} janvier 1826 est placée la treizième ; *Matin et Soir*, daté de 1827, est encadré par deux *Harmonies* datées de 1826.

7. Le 27 septembre 1826, Lamartine écrivait à Madame de Raigecourt une phrase qui permet d'entrevoir, à côté des *Harmonies*, d'autres vers composés cette année-là : « J'écris, entre autres, deux petits volumes de poésies purement et seulement religieuses » (II. 349).

Au mois de mars, stérilité ; toute inspiration est absente : « Je ne suis plus poète », dit-il à Marcellus, le 18¹ ; et le 24, à Virieu : « depuis trois mois je n'ai pas aligné un vers » (III. 17) ; pourtant il croit sentir en lui un frémissement de bon augure, percevoir un murmure, comme d'une source encore cachée : « ma verve épique me reprend depuis quelques jours » ; il attend l'été : « Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants cet été à Livourne ». Enfin, le 15 mai, le cri de victoire : « Je viens, après deux mois de repos, de reprendre la plume [...] ». Je me suis remis au poème sans fin » (III. 24). L'examen des manuscrits révèle que Lamartine avait laissé passer quinze jours avant d'annoncer cette nouvelle à Virieu. C'est le 1^{er} mai qu'il avait rouvert son album, le même album qui l'avait suivi à Schinznach et sur lequel le Deuxième chant des *Chevaliers* demeurerait inachevé, avec un dernier vers suspendu au milieu d'une page², depuis septembre 1824. Il reprend donc :

Mais bientôt, s'approchant du couple qui sommeille
[etc...] (v. 141 sqq.)

Le 4 mai, il a voulu changer d'album ; il a repris son grand album gris-ocre, doré sur tranche, et sur lequel, le 10 juin 1824, il avait achevé d'écrire son premier Chant des *Chevaliers*. En tête de la page 13, il place un titre : 2^e *chant des Chevaliers* (Florence, 4 mai 1827), sans doute parce qu'il sait bien qu'il n'aura pas, dans son petit album à couverture vert-sombre, assez de place pour terminer ce Deuxième Chant ; il ne lui reste que dix pages avant les fragments du 15^e *chant* (*Les Solitaires*) jetés là en juillet 1824. Il faudrait avoir le courage de recopier, dans l'album gris, les 141 vers déjà écrits sur l'autre album ; mais recopier des vers, pour Lamartine, quelle géhenne ! « C'est pour moi pis que de les faire ; écrire me tue ! » disait-il à Victor Hugo³. Il renonce à son beau dessein. La page où le titre attend, sur l'album doré sur tranche, reste vide, et de même les pages qui suivent. Lamartine se contentera du petit album. Quand il aura atteint la page 14, au verso de laquelle commence le texte des *Solitaires*, il sautera par-dessus les feuillets noircis, et le récit des *Chevaliers* reprendra à la page 22.

Le poète travaille énergiquement. Le matin du 15 mai, il écrit la « Romance » (III. 24) (v. 327-376) ; en quinze jours, il a donc écrit 235 vers ; il se sent plein d'entrain ; il dit à Virieu : « Je finis l'épisode des *Chevaliers* dont tu as tant aimé le premier chant ; il en aura neuf ».

Le 21 mai⁴ il annonce à Madame de Barol qu'il termine ce chant « demain ». Le manuscrit, en réalité, nous oblige à reporter cet achèvement à la date du 1^{er} juin⁵. Puis il s'efforce d'établir le plan de ce qui doit suivre. Il n'y réussit pas sans peine, tâtonne, corrige, recommence. L'élan est tombé ; à peine, sur un nouvel album⁶ écrit-il 27 vers du *Chant* 3^e ; il s'arrête.

1. Lettre p. p. C. Latreille. L. C., 25 juin 1926.

2. Alb. J. M. II, p. 4.

3. Lettre du 14 janvier 1825, inexactement datée 1824 dans R. P., 15 avril 1904.

4. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 46. « Je vais me mettre, à Livourne, à en faire un ou deux autres », ajoutait-il.

5. Alb. J. M. II, p. 30, « fin du 2^e chant des *Chevaliers*, nombre de vers : 674 dans ce chant ; Florence, 1^{er} juin 1827 ».

6. B. N. Lamartine 5, p. 30.

Le 14 juin, il avoue à Virieu : « plus de Chants ni de Visions. Je reprendrai quand Dieu voudra » (III. 32) ; le 22 juillet, à Virieu encore : « Je ne fais pas un vers » (III. 41), et, le mois suivant, à Madame de Raigecourt : de vers, « je n'en fais plus » (III. 49) ; en octobre, à Virieu toujours : « Je n'écris rien » (III. 54)¹. Et pourtant le souci du Poème ne quitte pas sa pensée. La politique le sollicite ; il aperçoit, au loin, des possibilités électorales ; il soupire « J'aimerais mieux faire mon poème ! » (III. 47) (20 août). S'il est irrité de se voir, la quarantaine proche, piétinant encore dans les emplois subalternes de la diplomatie, s'il songe à démissionner, s'il s'en explique longuement, avec une nervosité visible, dans ses lettres à sa mère, ce n'est pas seulement par dépit de n'être arrivé à rien, encore, dans la carrière, c'est aussi parce qu'il souffre de « perdre [ses] années de vigueur d'esprit à copier des dépêches » (III. 57) alors qu'il pourrait consacrer toutes ses forces à faire « un bon ouvrage » ; « c'est pécher contre le Saint-Esprit ! ». Aussi veut-il se « laisser mettre en disponibilité pendant quatre ou cinq ans », et vivre, tantôt à Florence, tantôt « à Saint-Point, Mâcon, Montculot, occupé à faire [son] poème » (III. 68).

L'émiettement de sa vie, éparpillée sans cesse, agitée en mille manières, dans cette légation de Florence où il est le maître à présent, depuis le départ du marquis, le met au supplice. « Je n'ai pas une minute de libre » (III. 77). « Affairé, ennuyé, malade », il écrit, en juin 1828, à Virieu : « Du Poème, je n'en parle pas. Ai-je le temps d'y penser ? ».

De retour en France, et plus libre, il ne se sent pas le courage, d'abord, de se remettre à la tâche. « Cependant l'ombre de Dante m'apparaît et me reproche, dit-il à son ami ; j'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme » (III. 122) (21 novembre 1828). Et le lendemain il confie à Aimé Martin : « J'ai aussi envie d'écrire. J'ai un germe vague qui remue en moi et qui m'empêche de songer sans remords à d'autres affaires. Mais je ne me sens pas la force et le loisir d'enfanter »².

Il semble bien qu'en mars 1829, à Montculot, où Lamartine passa quinze jours, absolument seul, le grand Poème ait été repris un instant. Le 16 mars, le poète écrit à Virieu qu'on lui « parle universellement de [le] nommer député » (III. 141), mais, ajoute-t-il, « je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers ». Dans le même temps, il déclare à Victor Hugo : « Si je vis, je laisserai un poème après moi [...]. Mais il est bien douteux que je vive assez vieux pour le terminer ; il me faut quinze ans »³. M. Doumic, qui a puisé ses informations à la meilleure source⁴, affirme également qu'à Montculot Lamartine a refait « une fois de plus le plan du fameux poème »⁵.

Et voici en effet que le poète compose une nouvelle Invocation pour son épopée, et qu'il entame une description de la terre flottant morte dans l'espace,

1. Cependant l'*Hymne du Solitaire*, qui, vraisemblablement, était destiné d'abord à prendre place dans la Quinzième Vision du Poème, est daté, dans l'album des *Harmonies Sacrées : Vallombrosa* 1827.

2. Lettre p. p. Louis Barthou, R. P., 1^{er} octobre 1925.

3. R. H. L., 1924, p. 352.

4. M. Doumic a eu à sa disposition des documents conservés aux archives de Saint-Point. Ces archives, dans leur état présent, ne m'ont rien révélé sur ce nouveau plan qu'aurait établi Lamartine en mars 1829, et je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur les textes que M. Doumic avait eus entre les mains.

5. R. D. M., 15 septembre 1907.

pareille à une « tombe fermée, masse informe et muette »... Mais de cette nouvelle version du poème, dès le 1^{er} avril 1829, Lamartine détache un fragment pour l'insérer, sous le titre d'*Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe*, dans l'un des albums où se groupent les pièces destinées aux *Harmonies*¹.

Sans doute, il parle toujours à Virieu du Poème ; le 23 avril 1829 il se déclare prêt à rouvrir (quelques *Harmonies* supplémentaires une fois faites) « la page épique pour le reste de [sa] verve » (III. 144). Mais quelques semaines plus tôt, le 10 février, à propos du voyage d'Orient qu'il entrevoit, qu'il voudrait faire, il a confié à son ami : « peut-être qu'au retour, si mes forces morales étaient revenues, je pourrais, en dix ans, écrire mon poème, ou un autre, plus de mon temps encore » (III. 192). Et trois mois après, tandis qu'il corrige les épreuves de ses *Harmonies*, qui maintenant le déçoivent, l'ennuient, « je me vengerai, s'écrit-il, par un poème auquel enfin je vais me donner tout entier en anéantissant encore² ce qui en existe ; simplifier et agrandir en raccourcissant mon plan » (III. 200).

Les *Visions*, sous la forme qu'elles ont revêtue, dans la pensée de Lamartine, depuis décembre 1823 sont, cette fois-ci, définitivement abandonnées³.

La genèse de ces *Visions* inachevées s'ordonne donc comme suit :

25 décembre 1823	<i>Invocation</i>
1 ^{er} janvier-27 mars 1824	<i>Vision Première</i> (ou « Premier Chant des <i>Visions</i> »)
29 mars-10 juin 1824	Premier chant des <i>Chevaliers</i> (dix-neuvième du Poème)
juin-juillet 1824	Début du Deuxième chant des <i>Chevaliers</i> (vingtième du Poème)
juillet 1824	Deux fragments des <i>Solitaires</i> . (« Début du 15 ^e chant » — et « <i>La chute du Rhin à Laufen</i> »)
septembre 1824	Reprise du Deuxième chant des <i>Chevaliers</i> (jusqu'au vers 147)
1826 ⁴ (?)	<i>Deuxième chant des Visions</i>
1 ^{er} mai-1 ^{er} juin 1827	fin du Deuxième chant des <i>Chevaliers</i>
début de juin 1827	Début du Troisième chant des <i>Chevaliers</i>
1827	<i>Hymne du Solitaire</i>
mars 1829	<i>Invocation et Chant lyrique du Jugement dernier</i>

1. B. N. Lamartine 6, p. 30.

2. Lamartine n'anéantit point ce qu'il avait écrit des *Visions*. Il se borna à le jeter dans ce qu'il nomme (en 1850, à propos de *Toussaint-Louverture*) « l'immense rebut de [ses] vers » (O. C., 1863, T. XXXII, p. 8).

3. Au début de juillet 1830, Lamartine songeait encore à ses *Visions* comme à un « poème sacré sur les mondes » (c'est l'expression qu'il emploie dans le très bref commentaire qu'il ajoute, en 1849, à l'*Hymne de l'Ange de la Terre*, dans son édition des souscripteurs). Le 8 juillet, ne disait-il pas à Virieu : « Je vais [...] reprendre non plus la lyre, mais la trompette du jugement dernier » ? (III. 203). Le grand choc du 27 juillet emporta tout cela. Le poème allait se transfigurer.

4. Peut-être est-il possible de prendre appui sur le texte même de cette *Vision Deuxième* pour indiquer la date avant laquelle, nécessairement, il a été écrit. Les vers 45 et 46 semblent très clairement prouver que les cascades de l'Anio existaient encore, pareilles à ce qu'elles étaient au temps où vivait Mécène, lorsque Lamartine composa ce morceau ; or l'éboulement qui fit disparaître ces admirables chutes survint le 16 novembre 1826. — Il faut nous borner à ces certitudes insuffisantes : le Deuxième Chant des *Visions* est postérieur au 20 septembre 1824 et antérieur au 16 novembre 1826 (et je crois aussi pouvoir affirmer qu'il n'est pas de 1825).

II

LE MILIEU ET LES SOURCES

I

En 1820, la place d'un grand poème épique restait vide, en France, — cette place, la première de toutes.

Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme* déclarant avec force : « L'épopée est la première des compositions poétiques »¹ ne faisait que reprendre la décisive affirmation de l'abbé Batteux : « L'épopée est le plus grand ouvrage que puisse entreprendre l'esprit humain ». Le futur auteur des *Martyrs* faisait du reste entendre assez clairement que la France n'avait pas encore trouvé son Homère, ni même son Milton ; — que le *Saint-Louis* du père Lemoine, s'il contient de grandes beautés, est néanmoins « informe », que la *Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand et le *David* de Coras, « ne sont plus connus que par les vers de Boileau » (le *Clovis* de Desmarests (1657) ne lui paraît pas mériter même l'honneur d'une allusion) et qu'enfin la *Henriade*, à laquelle néanmoins il consacre un chapitre entier (II. I. V.), n'est qu'une « narration parfaite », en « très beaux vers » si l'on veut, mais point du tout une épopée².

En 1804, Parseval-Grandmaison, dans le « Discours préliminaire » de ses *Amours Épiques* (« poème héroïque en six chants »), après avoir affirmé de nouveau, et pour ainsi dire rituellement, que « l'épopée est le premier genre de poésie », ajoutait : « Faut-il conclure qu'un poème épique français soit un ouvrage infaisable ? Je ne le crois point, et je pense au contraire qu'un tel phénomène appartient particulièrement à un siècle comme le nôtre »³ ; mais à la condition, disait-il, de « créer des moyens nouveaux », de « découvrir des mines fécondes » et de sortir enfin des éternels plagiats homériques. Son livre n'est, du reste, qu'un tableau, en vers français, des meilleurs épisodes d'Homère, du Tasse, de l'Arioste, de Milton, de Virgile et de Camoëns, et une phrase encore

1. *Génie du christianisme*, II, I, 1.

2. Dans une *Littérature* que Louise Ancelot écrivit sans jamais la publier (ce manuscrit est aujourd'hui la propriété de M. Marc Sangnier) on lit, dans un résumé qui figure à la fin de l'ouvrage, l'énumération suivante (qui ne laisse pas d'être instructive) sous le titre de « genre Épique » : Desmarests de Saint-Sorlin : *Clovis* ; Chapelain : *La Pucelle* ; Saint-Amand : *Moïse sauvé des eaux* ; Coras : *David* ; père Lemoine : *Saint-Louis* ; Voltaire : *La Henriade* ; Malfilâtre : *Narcisse dans l'île de Vénus* ; Thomas : *La Pétreïde* ; Millevoye : *Charlemagne* ; Luce de Lancival : *Achille à Scyros* ; Campenon : *l'Enfant prodigue* ; Ancelot : *Marie de Brabant* ; Parseval-Grandmaison : *Philippe Auguste* ; Barthélemy et Méry : *Napoléon en Égypte*.

3. Parseval-Grandmaison, *Amours épiques*, 2^e éd, 1806, in-8°, p. XIV.

de sa préface indique l'humble dessein de son entreprise : « mettre, s'il est possible, le génie des poètes français sur la voie de la poésie épique ».

Les « poètes français » avaient-ils besoin de cette exhortation que leur adressait Parseval-Grandmaison ? Lequel d'entre eux n'avait été sollicité par la tentation, ne s'était cru, au moins un temps, capable de cette création grandiose que la France attendait toujours ? Sans doute le XVIII^e siècle, où la *Henriade* semblait, à elle seule, avoir envahi tout le domaine de l'épopée, n'avait-il guère vu paraître, en ce genre, que les quatre chants un peu grêles de Malfilâtre, en 1768 (*Narcisse dans l'île de Vénus*), la triste et incomplète *Pétréide* de Thomas en 1786, et l'illisible poème héroïque en dix chants, de Le Sur : *les Francs* (1797). Mais Lebrun avait rêvé d'un grand poème *De la Nature* dont il ne laissa que des ébauches, datées de 1760 ; mais Malfilâtre, (et Chateaubriand le rappelle dans le *Génie du Christianisme*, II. I. I., p. 7) se proposait de chanter « La découverte du nouveau monde » ; mais Fontanes, entre 1778 et 1782, avait entrepris, puis délaissé, une grande épopée philosophique sur la *Nature et l'Homme* et l'on attendit de lui, des années durant, une *Grèce sauvée*, qui avorta finalement ; mais Chénier avait formé le dessein de « guider sa Muse »

Dans les sentiers confus d'une vaste épopée

et cette épopée devait être l'*Hermès*, pareil à un cinquième livre de Lucrèce prodigieusement agrandi et qui eût exposé tout le système de la terre, rassemblé toutes les connaissances humaines, ou encore cette *Amérique* qui devait contenir toute la géographie du globe et un immense tableau philosophique de l'histoire du monde. La Harpe de son côté — c'est Chateaubriand qui nous le dit¹ — « a laissé plusieurs chants manuscrits d'une épopée chrétienne » ; Chénedollé s'était voué à une *Jérusalem détruite* qui ne vit jamais la lumière ; les œuvres complètes de Millevoye renferment les chants IV et VIII d'un poème épique sur Clovis et qui devait comporter douze chants ; Béranger lui-même, avant d'avoir trouvé sa vocation, s'était cru d'abord Homère et avait entamé, pareillement, un *Clovis*² ; et Chateaubriand, avant d'entrevoir ses *Martyrs*, n'a-t-il pas écrit les *Natchez*, qu'il élabore à grand ahan, comme une authentique épopée, avec des « muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques [...], des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons [...] »³ ?

En vérité, Lamartine respirait dans une atmosphère littéraire toute chargée

1. Examen des *Martyrs*.

2. Il n'est pas impossible que Lamartine ait été découragé de poursuivre son *Clovis* par l'abondance, ou l'importance, de ses rivaux. (Ainsi son *Saül*, toujours inédit en 1822, recevra le coup de grâce du *Saül* de Soumet représenté à l'Odéon, cette année-là, le 9 novembre et salué par Victor Hugo comme « une grande apparition dramatique »). *Clovis*, en 1820, court les rues, si l'on ose dire : Viennet fait jouer le 19 octobre 1820, une tragédie de *Clovis* ; le *Clovis* de M. Lemerrier, qui ne sera représenté qu'en janvier 1830 est imprimé depuis 1820. Signalons encore la *Clovisiade* de Darode de Lillebonne, « poème héroïque en 24 chants », qui paraîtra, par fragments successifs, à partir de 1826. Marchangy était peut-être responsable, non du *Clovis* de Lamartine, puisque la *Correspondance* du poète nous prouve que Lamartine avait conçu cette épopée avant d'avoir lu *La Gaule poétique*, mais de cette floraison littéraire sur le même thème. « *Clovis*, déclarait Marchangy, est le véritable fondateur de la Monarchie française, et, à ce titre, il pourrait être le héros d'une épopée nationale ».

3. Préface des *Natchez*.

de cette préoccupation épique. Le cabinet de lecture de Mâcon, dont il pille les ouvrages pour les dévorer à Milly, lui offre, au rayon de ses « nouveautés », coup sur coup d'ambitieuses épopées, de triomphants poèmes héroïques. L'année même où paraissent les *Amours Épiques* de Parseval-Grandmaison (1804), Pierre du Mesnil jette au public les quinze mille alexandrins de son *Oresie*, en douze chants (réd. 1811). L'année suivante, c'est l'*Achille à Scyros* de Luce de Lancival. La *Bataille d'Hastings* (ou l'*Angleterre conquise*), poème en dix chants, par Auguste Dorion, commence à paraître, dès 1806, dans le *Mercur de France*, avant d'être édité, in-octavo, en 1809. En 1808 avaient paru les douze chants du poème de Parny *Des Rose-Croix* auquel du reste, Lamartine déclare n'avoir « vu goutte » (I. 102), et les six chants du *Charlemagne à Pavie* de Millevoye. En 1809, voici, éclipsant la *Gènes sauvée* de Morin (en quatre chants), les *Martyrs* (« sunt mala, sunt eximia » (I. 64) s'écrie Lamartine, le 12 mars). En 1811, c'est l'*Enfant Prodigue* de Campenon, avec ses quatre chants si appliqués, si vertueux. 1812 voit paraître, en même temps que le poème de Creuzé de Lesser les *Chevaliers de la Table Ronde*, l'étrange, la baroque *Atlantiade* de Népomucène Lemercier. En 1813, Lamartine, qui passe à Paris une bonne partie de son année, s'y trouve au moment où la France fait à Delille, mort le 1^{er} mai, des funérailles nationales — Delille, Virgile français, Delille, traducteur couvert de gloire du *Paradis perdu*, et que Parseval-Grandmaison, dans sa préface des *Amours Épiques*, saluait en 1804 comme le premier de ceux qui « semblent annoncer l'aurore d'un jour nouveau » pour l'épopée française. C'est en 1813 aussi que l'Académie Française propose au concours pour le prix de poésie un sujet libre mais qui soit « un épisode dans le genre épique, de pure invention ou tiré de l'histoire et qui ne soit ni traduit ni imité d'aucun ouvrage ancien ou moderne ».

Le comte César de Proisy d'Eppes publie en 1814 un poème en douze chants : *Vergy ou l'Interrègne*, et Creuzé de Lesser son *Roland*, tandis que Soumet conçoit le projet de sa *Divine Épopée*. En 1815 deux épopées encore : la *Palmyre conquise* (en douze chants) d'Auguste Dorion, et les deux volumes de Masson : *Les Sarrazins en France*. En 1816 un poème épique en trois chants sur le sacrifice d'Abraham : *Sion ou les Merveilles de la Montagne-Sainte*, par J. L. Boucharlat, « membre de la société royale académique de Paris ».

Lamartine, en 1818, se désole d'être « sans renommée dans le monde » pour y lancer son grand poème. « Si du moins, dit-il, j'étais maître des requêtes, et prôné comme M. d'Arincourt ! » Voilà des années, en effet, qu'une grande rumeur entoure et salue d'avance la *Caroléide* de d'Arincourt. Dès 1810 avait paru, in-quarto : *Une matinée de Charlemagne, fragment du poème épique de la Caroléide*. Cet ouvrage, entrepris d'abord à la gloire de Napoléon, vit tomber l'empereur avant d'être achevé. Marchangy l'avait nommé « la seconde immortalité de Charlemagne »¹. Enfin, il voit le jour ; il compte vingt-quatre chants, occupe deux volumes in-octavo. En 1824, une troisième édition en paraîtra, avec des vignettes dessinées par Horace Vernet.

Cette même année 1818 où Creuzé de Lesser réédite à nouveau (3^e édition) ses *Chevaliers de la Table Ronde* — voit paraître encore les douze chants épiques que P. du Mesnil consacre à *Jeanne d'Arc (ou la France sauvée)* et les quatorze

1. Cf. Alfred Marquise, *Le Vicomte d'Arincourt*, p. 77 (Lettre de d'Arincourt à son père, 16 juin 1818).

chants de la *Mérovéide* de Népomucène Lemer cier. Lebrun de Charmettes, en 1819, annonce, en surenchère sans doute aux vingt-quatre chants de la *Caroléide*, vingt-huit chants pour son *Orléanide*, tandis que N. Lemer cier met au jour les seize chants, — curieux, point négligeables — de sa *Panhypocrisiade*, et que Scipion Marin publie un « poème épique en douze chants », la *Massiliade ou la Gaule poétique*. L'année des *Méditations* se pare d'une moindre gloire avec les cinq chants du poème *Lycias* que publie le baron Tardif et les trois chants anonymes de *Jephtali*.

Lamartine « rumine » (II. 259) ses *Visions*, mais ses rivaux le gagnent de vitesse. Baour Lormian a révélé sa traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* dont Soumet commente la troisième édition dans la *Muse Française* de décembre 1823 ². Cette année 1823 semble marquer une recrudescence de fièvre épique : c'est à la fois une œuvre nouvelle de N. Lemer cier : *Moïse* (en quatre chants), — deux volumes, chez Gosselin, d'épopée nationale : *Bayard, (ou la Conquête du Milanais)* par Dureau de la Malle, — un « poème imité du Tasse » : *Herminie* par M. Letellier, — une *Conquête du Mexique* en dix chants, — un *Repentir de Florinde*, poème épique en douze chants.

Et tandis que les *Visions*, dont le plan est enfin tracé, s'élaborent lentement, par à-coups, les épopées de tailles diverses, mais toutes chargées des mêmes espoirs, continuent à pleuvoir sur la France. C'est la *Louisiade*, poème en douze chants, dont Louis XVI est le héros, c'est le *Siège de Damas*, en cinq chants par Viennet, Viennet si obstinément fidèle à son rêve, assuré d'être lui seul, et non pas un autre, l'Homère, le Tasse et l'Arioste et le Camoëns, tout à la fois, de la France ². C'est surtout en 1825 (in octavo — réédité en deux volumes in-18 en 1826) le *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison, poème héroïque en douze chants, que Charles Magnin examine et commente dans le *Globe* du 4 février 1826.

Parallèlement à tant de poèmes nouveaux, les grandes épopées anciennes sont abondamment rééditées. Au premier rang, la *Henriade*. Encadrant les *Méditations*, dans le seul mois de mars 1820, en voici deux éditions distinctes. En 1822, six éditions encore. L'année 1823 n'en compte pas moins de dix ³. Chaque année le *Journal de la Librairie* annonce des rééditions du *Roland Furieux* traduit par Tressan ; et 1824 voit coup sur coup paraître quatre textes français de la *Jérusalem délivrée*, traductions de dates diverses qui se réimpriment à la fois.

Si nous laissons de côté les longs poèmes didactiques ou descriptifs qui n'osent pas, trop directement, se donner pour des épopées, et même les vastes compositions aux intentions métaphysiques (1822 : *Les Destins de l'Homme*,

1. En 1822 a paru la seconde édition, — ou douze chants cette fois-ci — de la *Bataille d'Hastings* de Dorion.

2. Dès 1812 Viennet a écrit quatre chants d'un *Francus* qui reste inachevé. En 1828 il donnera sa *Philippide* en vingt-quatre chants, pour finir, à 86 ans, sous le second Empire, par livrer au monde béant cette *Franciade* (Paris, 1863, in-18) qui doit achever, selon lui, sa carrière en apothéose. — Chénedollé, qui mourut en 1833, laissait un Poème inachevé : *Titus ou Jérusalem détruite*. Genoude, lui aussi, entreprendra une épopée, qu'il abandonnera en chemin : *La Colombiade*.

3. Les imitateurs non plus ne manquent pas. En 1824, c'est Maizony de Lauréal avec sa *Petite Henriade*, en trois chants ; en 1826, c'est la *Nouvelle Henriade* de l'abbé Aillaud, (« poème héroïque en douze chants » — mais un seul de ces « chants » a paru...).

poème en quatre chants par Rochat ; 1824 : *l'Immortalité de l'Ame ou les quatre âges religieux*, poème en quatre chants par de Norvins — la même année : *l'Amour, bonheur des anges et des hommes*, poème en dix chants par X. Destravault), il faut cependant faire une place à tous ces récits héroïques qui, manquant de souffle, le plus souvent, s'arrêtent à mi-chemin dans leur vol épique, depuis *les Scandinaves* de Chérade-Monbron ou *l'Isnel et Asléga* de Parny et le poème de Denne-Baron : *Héro et Léandre* jusqu'à *l'Arindal (ou les Bardes)* d'Auguste Bernède (1819). Les combats des héros du Nord alimentent cette littérature ; c'est *l'Alfred* de Millevoye et sa *Rançon d'Egild* ; c'est, en 1823, *La Calédonie* d'Auguste Fabre, — en 1824, *Balder, fils d'Odin* par L. de Saint-Geniès ; c'est encore *Elgise*, « poème en quatre récits » que publie Delphine Gay chez Urbain Canel, en 1826.

Et tel est l'engouement du public pour ce qui touche à l'épopée que la satire politique ou antireligieuse prend alors, en maintes occasions, la forme du poème héroï-comique. On connaît *La Villéiade* de Barthélémy, en 1826. La même année voit éclore une *Ignaciade*, une *Missionide*, en attendant la *Prêtréide* (en quatre chants) que publiera Louis Bourlier en 1832.

*
* *

Parmi cette incroyable fécondité « épique », la critique se préoccupe-t-elle de déterminer une fois de plus les règles et les conditions de l'épopée ? Et Lamartine se sentait-il embarrassé dans son effort créateur par toute une législation restrictive ?

En 1820 l'assaut contre les règles littéraires est depuis longtemps déclanché¹. Déjà Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie Épique*, ne craignait pas d'écrire : « On a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles dont la plupart sont inutiles ou fausses [...] Homère, Virgile, le Tasse, Milton, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche et seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière et non pas s'y traîner avec des béquilles »². Paroles dont Lamartine, que la *Henriade* « ravissait » dans sa première jeunesse³, devait goûter pleinement la sagesse et le réconfort. Et les hardis propos de Madame de Staël, à coup sûr, ne lui avaient point échappé : « Les règles de l'art sont un calcul de probabilités sur les moyens de réussir ; et si le succès est obtenu, il importe peu de s'y être soumis »⁴.

En l'an X, J.-J. Taillasson consacrait une vigoureuse étude en vers au *Danger des règles dans les arts*, et si l'on voit Chateaubriand, dans son *Examen des Martyrs*, citer avec complaisance tant et tant d'autorités (Aristote, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Addison, Ramsay, Louis Racine, le père Maimbourg, Muratori, Gibbon etc...) et proclamer un si vif souci de rester orthodoxe au

1. Cf. D. Mornet, « La question des règles au XVIII^e siècle », R. H. L., 1914, pp. 241 sqq. et 592 sqq.

2. Voltaire, O. C., 1877, in-8°, T. VIII, p. 305.

3. Préface (1849) des *Méditations* dans O. C., 1862, in-8°. T. I, p. 8.

4. *De la littérature*, ch. XII.

Parnasse, c'est seulement qu'il a fort à faire pour prouver à lui-même et aux autres qu'une épopée qui n'est pas en vers est tout de même une épopée.

Le Dr Blair, dont les *Sermons*¹ figurent encore dans le cabinet de travail du château de Saint-Point parmi les ouvrages anglais que possédait Lamartine, déclare, dans sa lecture XLII^e (« De la poésie épique ») : « Il faut avouer qu'il n'y a pas de sujet sur lequel les critiques aient déployé plus de pédanterie. Ils ont su, par de ridicules et fastidieuses dissertations fondées sur une soumission aveugle à l'autorité, donner au sujet le plus simple un air si mystérieux qu'il est devenu difficile, pour un grand nombre de lecteurs, de bien concevoir ce que c'est qu'un poème épique »². Cependant, dans *Le Globe* en 1825 (2 et 23 avril), Vitet parlait « *De l'indépendance en matière de goût* », et dans le même journal, l'année suivante, si Ch. Magnin (à propos du *Philippe Auguste* de Parseval-Grandmaison) estimait, contrairement à Blair, que « l'épopée a été beaucoup moins tourmentée par la législation scolastique que la poésie dramatique », il s'accordait en définitive avec Voltaire, et suivait la tendance générale de son siècle, pour trancher qu'en vérité, « le temps, les lieux, l'ordonnance, le nombre des chants, presque tout dans le poème épique est laissé à la discrétion du poète »³.

Aussi Lamartine, poète épique, n'est il point tourmenté par l'angoisse d'être ou de n'être pas en règle avec une législation établie, puisqu'aussi bien il n'en existe point, ou qu'en tous cas les dispositions minutieuses du père Le Bossu sont de longue date périmées.

Une question pourtant le tracasse : celle du « merveilleux » ; non qu'il balance s'il doit y recourir ou s'il doit s'en passer, mais parce que, bien au contraire, il redoute seulement d'en manquer (I. 358).

Blair mis à part, qui prend sur ce point une attitude révolutionnaire et qui voit dans l'obligation du merveilleux une « décision qui n'est fondée sur aucune raison, sur aucun principe, et qui semble uniquement dictée par un respect aveugle pour Homère et Virgile »⁴, tous les maîtres s'accordent à voir dans le merveilleux un élément constitutif et essentiel de l'épopée : c'est La Harpe (que Lamartine lit et relit, dans ses années de formation, — qu'il place « en évidence, sur [sa] cheminée », à côté de Boileau et d'Horace, — qu'il a « sur [sa] table » (I. 46) en 1810, et pour lequel il va jusqu'à l'enthousiasme : « comme c'est bien pensé, bien raisonné, bien écrit ! [...] ») (I. 144) dogmatisant : le merveilleux « doit mouvoir tous les ressorts de l'épopée »⁵ ; c'est Chateaubriand (disciple aimé de ce même La Harpe qu'il nomme l'« Aristarque Français ») posant, dans son *Examen des Martyrs*, l'irréductible dilemme : ou le merveilleux, ou pas d'épopée ; c'est Nodier, dans le cours de littérature qu'il professait à Dôle en 1808, affirmant que le récit épique « doit être soutenu par le merveilleux »⁶ ; c'est Soumet, dès 1814, dans son étude intitulée *Les scrupules littéraires de Madame la Baronne de Staël*, décidant

1. Les *Leçons de Rhétorique et de Belles-lettres* par H. Blair ont été traduites en français pour la première fois en 1797.

2. Blair (tr. Quénot). O. C., Paris, 1830. T. III, p. 82.

3. Article reproduit en 1843 dans Ch. Magnin : *Causeries et méditations historiques et littéraires*, in-8°. T. I, p. 184.

4. Blair. O. C., T. III, p. 101.

5. La Harpe, *Lycée*, Paris, 1829, in-8°. T. VIII, p. 41.

6. Cf. R. L. C., 1921, p. 419.

que « les conceptions épiques doivent toucher de toutes parts aux mystères d'un autre monde » ¹ et condamnant encore, dans la *Muse française* ², ceux qui veulent « bannir le merveilleux de l'épopée, c'est-à-dire de son domaine » ; c'est Parseval-Grandmaison, dans une note de son *Philippe Auguste*, justifiant en ces termes son personnage de Mélusine : « Sans cette sublime alliance de l'homme et de la divinité, la poésie épique disparaît, parce qu'elle est privée du merveilleux, qui est son essence » ³. — Et en 1829 encore, Viолет-Leduc, publiant son *Précis d'un traité de poétique et de versification*, y résumait ainsi la doctrine de l'épopée : « les règles du poème épique [...] se bornent à l'unité d'action, l'emploi de la fiction et du merveilleux, et la nécessité du vers » ⁴.

Le merveilleux, oui certes, mais quel merveilleux ? « Dire qu'il n'en faut point du tout, déclarait La Harpe ⁵, est d'une philosophie très facile et qui n'est point la règle de la poésie, mais trouver celui qu'il faut est d'un talent difficile et rare ».

Lamartine semble n'avoir jamais songé à un merveilleux païen. Ni dans *Clovis*, ni dans les *Visions*, il n'y a place pour ces « machines » hors d'usage. Madame de Staël, à qui, en 1834, (Dans ses *Destinées de la Poésie*) il payera publiquement sa dette de reconnaissance, avait prononcé, en paroles catégoriques, dès son livre *De la Littérature* (II. V), la condamnation du merveilleux païen : « Si l'on voulait se servir encore de la mythologie des anciens, disait-elle, ce serait véritablement retomber dans l'enfance par la vieillesse [...] Ces formes poétiques, empruntées du paganisme, ne sont pour nous que l'imitation de l'imitation ». Et le *Génie du Christianisme* avait repris magnifiquement ces sévérités décisives. Si d'ailleurs Marmontel (1763) tenait encore, selon Boileau, pour le merveilleux païen, déjà Batteux allait jusqu'à permettre l'emploi du merveilleux chrétien. L'avis de La Harpe était clair : « Notre religion, avançait-il, est très susceptible d'une espèce de merveilleux que Voltaire lui même a jugé praticable » ⁶ ; et il expliquait très ouvertement sa pensée : « Il est de la poésie épique disait-il, de substituer des images sensibles aux idées spéculatives, et, sous ce rapport, le ciel, la terre et les enfers sont du domaine de cette poésie, même dans notre religion. L'intervention des substances célestes, celle des héros et des saints qui ne sont plus, les bons et les mauvais anges, ces puissances intellectuelles ennemies ou protectrices des habitants du monde physique et cette puissance première dont elles ne sont que les instruments, l'Être éternel qui voit et conduit tout, voilà ce qui doit composer la machine épique » ⁷.

L'exemple, il est vrai, des *Martyrs*, dont le merveilleux chrétien avait soulevé peu d'enthousiasme n'était pas fort encourageant.

1. Cité par Anna Beffort. *Alexandre Soumet*. Luxembourg, 1908, p. 20.

2. La *Muse française*, sixième livraison (éd. J. Marsan. T. I, p. 298).

3. Cité par Ch. Magnin dans son article du *Globe*, le 4 février 1826.

4. Viолет-Leduc. *Précis d'un traité de poétique et de versification*. Paris, 1829, p. 160.

5. La Harpe. *Op. cit.*, p. 43.

6. *Ibid.*, p. 41.

7. *Ibid.*, p. 42. — Chateaubriand, qui avait eu connaissance des ébauches que La Harpe avait laissées d'une « épopée chrétienne », déclare à ce propos : « Dans cette épopée, il y a un livre de l'Enfer, un livre du Ciel ; on voit agir les saints, les anges, les prophètes ; Dieu parle [etc...] » (*Examen des Martyrs*).

Aussi avait-on vu des tentatives singulières de renouvellement : Népomucène Lermancier avait eu l'idée de substituer aux formes connues du merveilleux (l'inutilisable merveilleux païen, — le très imparfait merveilleux chrétien) tout un ensemble de substances et de figures empruntées à la physique moderne ; et c'est ainsi que son *Atlantiade* (1812) avait mis en scène, à côté de Sider et d'Hélios, des créations assez déroutantes, telles que le dieu Phoné et la nymphe Electrone. Puis, dans sa vaste *Panhypocrisiade* (1819), plus satirique au fond qu'épique, il avait recouru aux personnifications allégoriques.

Lamartine, si l'on en juge par le fragment de son *Clovis* qu'il publia dans ses *Nouvelles Méditations* (« *L'Ange, fragment épique* »), suivait sans rébellion les conseils de La Harpe et les traces des *Martyrs* :

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle (v. 1-2)

Ithuriel apparaît sous « ses deux ailes d'or ». Dieu contient un peu sa voix trop forte, pour ne point assourdir son messager (vers 30) et, tandis qu'il parle, « la cour immortelle » « suspend les chants sacrés ». Puis c'est la descente, en flèche ardente, d'Ithuriel à travers les cieux, vers la terre (comme on voit Raphaël dans Milton, glissant vers l'Eden ; et Raphaël « secoue ses plumes », comme, dans Lamartine, Ithuriel « secoue » trois fois « ses ailes immortelles ») :

Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis qu'entourait sa garde vigilante
Commençait à goûter les nocturnes pavots (v. 99-101)

Mais déjà, ce poème de Clovis, dont on pourrait croire qu'il n'eût guère été qu'une de ces épopées nationales que Marchangy appelait de ses vœux, s'annonçait, à la vérité, plus complexe, et devait dépasser largement les cadres d'un simple récit héroïque à la gloire du « fondateur de la monarchie française ». Très certainement — et des textes sont là, qui nous le prouvent — Lamartine rêvait d'élargir ce poème aux dimensions d'une épopée métaphysique ; et Clovis et son destin n'eussent été sans doute pour lui qu'un prétexte à une ample construction symbolique où le monde surnaturel eût occupé le premier plan. Il s'en explique ainsi, en janvier 1819, à Virieu : « Cela serait tout à fait d'un genre neuf : on y est tantôt sur la terre avec les passions des hommes, tantôt dans le ciel avec les puissances surnaturelles, tantôt dans la moyenne région, avec les génies intermédiaires qui font aller les ressorts cachés des âmes humaines. Cela aurait satisfait les métaphysiciens qui veulent quelque chose de complet et d'infini ; on aurait vu ensuite et l'infini du monde et les rapports des deux mondes » (II. 4). A la fin du fragment qu'il intitule *L'Ange*, s'étend un long et curieux développement (vers 131-179), intéressant effort pour donner une figure à l'invisible ; c'est la description de ces « immenses régions » où règnent les « images symboliques » du réel :

Aucune forme fixe, aucun contour précis
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis,
Mais ils sont, au regard du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible et les ombres de l'être (v. 141-144)

Ce n'est plus, on le voit, du simple et vulgaire « merveilleux » chrétien (comme le même fragment nous en fournit, hélas, de tristes échantillons), c'est — et Lamartine l'indique en propres termes — « du merveilleux platonique et du merveilleux chrétien fondus ensemble » (I. 358).

Tandis que Lamartine cherchait ainsi sa voie, paraissait dans le *Lycée Français*¹ un très significatif article de Charles Loyson, intitulé « La poésie épique ». Loyson, prenant texte d'un récent poème : *Solyme conquise* (ou *la dispersion des Juifs*) par Esquiron de Saint-Aignan, saisissait corps à corps le problème du merveilleux chrétien, et apportait dans cette vieille querelle le témoignage d'une pensée hardie et lucide. Pour lui, le merveilleux chrétien, tel qu'on semblait unanimement l'entendre, était comme un contre-sens sacrilège : sous couleur d'épopée chrétienne, les poètes appelaient à leur aide un épais anthropomorphisme où se défigurait, jusqu'à devenir méconnaissable, l'esprit même du christianisme. Au vrai, estime Loyson, la « machine » épique, lourdement concrète, et les « vérités incorporelles » de la religion sont inconciliables, et il a fallu, déclare-t-il, « qu'après des siècles de barbarie, l'ignorance et la superstition des peuples vinssent l'altérer [cette religion] pour la rendre favorable à l'épopée » (conçue comme elle l'est jusqu'ici). Mais Loyson ne se borne pas à cette pénétrante critique. Il aperçoit, pour l'épopée, des terres nouvelles à parcourir ; et ses paroles, au seuil même des jours où Lamartine va concevoir et mûrir son dessein des *Visions*, revêtent une exceptionnelle importance. « D'autres régions, écrit-il, un autre monde, restent à connaître, et nous présentent encore tout l'attrait de l'obscurité et du mystère. Ce monde, c'est nous-même ; ces régions, ce sont celles de notre intelligence, de notre âme, de notre nature spirituelle et morale. Là, si je ne me trompe, nous trouverons encore les muses jeunes et vierges ». Se souvenait-il, en proposant au poète épique ce champ libre, cette carrière intacte, des remarques rapides, mais chargées de sagesse, que Madame de Staël avait jetées, en des termes presque analogues, dans son livre de la *Littérature* (II. V.) lorsqu'elle parlait de l'épopée ? « La poésie d'imagination, soutenait-elle, ne fera plus de progrès en France » ; « l'être moral, dans ses mouvements intérieurs, reste seul encore un objet de surprise, peut seul causer une impression forte ».

Une épopée du monde moral, un grand poème de l'homme intérieur ? N'est-ce pas là, très exactement, ce que Lamartine, depuis janvier 1821 et toute sa vie, rêvera de faire ?

* * *

Mais de quel « genre » sera ce poème ? Les « formes fixes », pour ébranlées qu'elles fussent, méritaient encore un semblant de respect, ou qu'enfin, si l'on voulait prendre avec elles des libertés trop vives, on eût souci, au moins de s'en justifier.

Lorsqu'en 1825, Lamartine publiera son *Dernier chant de Childe Harold*, il ne négligera pas de s'expliquer sur ce point : « ce genre de poème, dit-il dans l'Avertissement, n'a pas encore de nom générique dans la littérature

1. *Lycée Français*, T. III, pp. 305-318 et 354-362.

moderne. Ce n'est pas le poème didactique, car il n'enseigne rien, ce n'est pas le poème descriptif, car il raconte aussi, ce n'est pas le poème épique : il n'en a ni les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté ; il tient de ces trois genres à la fois ». Et déjà, s'adressant à Virieu, à propos de la *Mort de Socrate*, en février 1823, il disait : « [...] ce n'est ni purement épique, ni lyrique ni didactique, mais tous les trois à la fois ; c'est neuf, en un mot, pour nous » (II. 238).

Les Visions aussi relèvent d'un genre neuf, et qu'un seul mot ne suffira pas à définir. Voyez comment en août 1823 il en parle au même Virieu : « [...] *il gran poema epico, lyrico, metafisico, etc...* » (II. 244). Épique, lyrique, métaphysique, en même temps ; et ce n'est pas tout, et il faut encore un *et cætera* !

Ce n'est plus l'épopée nationale, et pourtant il y aura là des pages de notre histoire : la chevalerie, une croisade, les guerres de Vendée.

Ce n'est pas non plus un poème descriptif, mais que de descriptions s'y préparent néanmoins ! Songeons à ces « vastes descriptions » que prévoit le plan I, lorsqu'on verra le héros rester « seul sur la terre » ; — et cette « description de la vie de l'homme avant le déluge » au troisième Chant de la Deuxième Vision (Plan III) — et, dans la Vision dixième, cette « description du lit des mers »...

Ce n'est certes pas non plus un poème didactique, à la manière de la *Navigation* d'Esménard ou des *Jardins* de Delille, ni une dissertation morale en vers, un exposé de philosophie, comme le *Génie de l'homme*, par exemple. Et pourtant, tout le poème est chargé d'un grand enseignement ; il est écrit « pour l'édification des hommes » (II. 254). Il est d'abord, et avant tout, un poème métaphysique, une œuvre religieuse ; son titre complet se présente ainsi : *Les Visions* ou les *Lois Morales* ; il porte en soi un message.

Un poème lyrique, certes, mais narratif aussi ; des « romances » viendront, avec charme, suspendre le fil de l'histoire. Est-ce enfin, exactement, un poème épique ? Mais le héros n'est pas illustre ; mais le récit n'est pas celui « d'une action mémorable » (condition première du poème épique, selon MarmonTEL). Je vois, cependant, à sa place, l'invocation traditionnelle ; et si le merveilleux chrétien (un ange changé en homme — l'apparition d'Élie sur son char de feu — la bête de l'Apocalypse — les trompettes du Jugement dernier) est suspect encore à quelques fidèles de Boileau, voici, pour les rassurer, la nécessaire bataille (Plan II, Chant XII — Plan III, Vision II, Chant V) qui, depuis l'*Iliade* en passant par la *Jérusalem* et la *Henriade*, forme une pièce essentielle de tout vrai poème ; et voici un « dénombrement », à la manière homérique, dans ce seizième chant (Plan II) où « tous les personnages les plus fameux de l'histoire reparaissent ». La *Divine Comédie* est-elle un poème épique ? Si vous l'accordez, comment refuserez-vous le même nom aux *Visions*, où, sur les pas d'Élie, nous irons parcourant et l'Enfer et le Purgatoire et le Ciel ? (Plan III, Vision IV, Chant II).

Ainsi, dans l'héritage littéraire du passé, rien qu'on puisse donner comme le genre prochain auquel les *Visions* se rattachent. L'univers y sera contenu, et tous les genres à la fois. Mais enfin, ce poème, s'il n'a de ressemblance soutenue avec aucune œuvre connue, s'il n'est réductible à nul type, s'il ne se peut absolument classer, toutefois ne saurait-on point, en dernier appel, découvrir l'œuvre, le genre d'œuvres dont il différerait le moins ?

C'est à Lucrèce peut-être qu'il convient de penser d'abord. Dans l'Aver-

tissement de la *Chute d'un ange* Lamartine lui-même jettera ce nom. Son grand poème, dont *Jocelyn* et la *Chute d'un ange* ne sont que des épisodes et qui doit chanter « l'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles », « la nature morale en est le sujet comme la nature physique fut le sujet du poète Lucrèce ».

Ce « *De Natura Rerum* », le XVIII^e siècle en fut tourmenté. Tour à tour, on l'a vu, Lebrun, Fontanes, Chénier essayèrent de le recommencer et de mettre dans un monument immense toute la science dont leur temps s'enivrait. Efforts avortés. Seul réussit Delille à « rimer gentiment », comme dit Sainte-Beuve, ses *Trois Règles*.

Lamartine qui plonge partant de racines dans le siècle des philosophes et des « petits poètes », va s'attaquer à son tour à la grande entreprise, — mais en changeant tout, en transfigurant tout. *Les Visions* c'est le *De Natura Rerum* de l'âme et de son destin ; au lieu du monde de la matière et des corps, le monde des âmes. L'objet du poème a changé de plan ; il est d'un autre ordre. Par un mouvement familier à son esprit, qui toujours monte, Lamartine a opéré cette transsubstantiation.

Mais alors que Lucrèce expose seulement, dogmatise, — maîtrisant cette passion, ce lyrisme qui parfois tout de même l'emportent — Lamartine raconte. « Poème épique, dira Creuzé de Lesser, expression qui au fond ne veut rien dire que : poème narratif »¹. Et Lamartine entend bien faire un poème épique.

Maintenant, quelqu'un n'aurait-il pas montré la route à Lamartine pour cette manière souple et nouvelle de composition, pour ces tableaux qui se succèdent, ce récit coupé de méditations et d'élans lyriques, quelqu'un que Lamartine nommera « le plus grand, selon moi, des poètes modernes », et dont l'œuvre l'avait « incendié » : Byron, auteur de ce *Childe-Harold* qui lui apparaissait « comme un lai des sirventes, comme une légende du Moyen-Age »² ? Ed. Estève, dans son étude sur *Byron et le Romantisme Français*³, se montre assuré de cette influence ; c'est grâce à Byron, écrit-il, que Lamartine a « imaginé cette forme nouvelle chez nous, imprévue et grandiose, de raconter l'homme à l'homme ».

Nous retrouverons, dans le détail des fragments écrits du poème, les traces reconnaissables qu'ont marquées, par endroits, les ressouvenirs de *Childe Harold*. Mais sur l'allure générale des *Visions*, sur la forme même, inusitée, du moule où Lamartine devait couler sa poésie, Byron, je le crois, eût retrouvé son empreinte. On n'insistera jamais assez sur la séduction toute puissante que Byron, des années durant, exerça sur Lamartine. Chateaubriand et Byron, aux yeux du Lamartine qui naissait à la gloire, quels soleils ! Déjà pour sa *Mort de Socrate*, « c'est coupé par couplets, comme Byron » (II. 238) écrivait le poète à Virieu, en février 1823. Les *Visions* ne présenteront point cette disposition en stances que Byron emploie à raconter le pèlerinage de son héros ; mais, pour cet autre pèlerinage qu'Éloïm promène à travers les siècles, et qui le conduira, par rencontre, aux mêmes rivages que Childe Harold (l'Italie, au début du poème ; les bords du Léman dans les *Chevaliers*) Lamartine a devant lui un guide prestigieux.

1. Creuzé de Lesser. *Le Dernier homme*, poème imité de Grainville. Paris, 1831, in-8°, p. XXI.

2. Toutes ces expressions sont tirées du C. F. L. Entr. 123. T. XXI, pp. 235-236.

3. Ed. Estève. *Byron et le romantisme français*. Paris, 1907, p. 358.

II

Sur le projet d'épopée que Lamartine entrevit soudainement le 20 janvier 1821 et qu'il va porter trois ans avant de lui donner, en décembre 1823, une forme arrêtée, nous n'avons aucun autre texte que celui du *Cours Familier de Littérature* (1857)¹. Et il n'est pas très rassurant de songer qu'entre l'« illumination » du samedi 20 janvier 1821 et le récit qu'en fait Lamartine dans son premier Entretien sur Dante, trente-six ans se sont écoulés. Lorsque Lamartine écrit : « Je me souviens aujourd'hui de tous les détails les plus fugitifs de ce beau coucher de soleil au mois de mars dans la campagne de Rome [...] », ce n'est pas sans inquiétude sur l'ensemble du contexte que nous le voyons commettre cette singulière erreur de date ; mais peut-être, après tout, mars ne s'est-il, exprès, substitué à janvier que pour permettre aux amandiers du bord de la route d'être déjà en fleurs, et de jeter, sous les « bouffées du vent tiède », leurs « papillons inanimés » jusqu'aux roues de la calèche qui emporte de Naples à Rome le rêveur visité par « un rayon d'en-haut ».

La concordance, beaucoup plus importante d'ailleurs, est parfaite, au contraire, entre le texte de 1857 et la lettre à Virieu du 25 janvier 1821, pour ce qui touche à l'état d'âme, à l'état de nerfs, si l'on peut dire, dans lequel Lamartine se trouvait alors. « Ma tête est brisée, dit-il à Virieu ; j'ai cru que je devenais fou à Naples ; je ne suis pas encore bien rassuré ; c'est là un autre supplice qui les passe tous ! » (II. 147). Là-dessus, il s'explique longuement en 1857 : « Je venais de passer un hiver à Naples dans de vagues souffrances de nerfs qui sont la croissance de l'esprit et qui donnent à l'âme les mêmes angoisses que la croissance trop accélérée du corps donne aux sens. Une anxiété sourde et continue travaillait ma pensée [...]. Je lisais alors précisément les documents les plus détaillés de la vie du Tasse² ; la lecture de ces documents tout remplis des preuves de sa folie obsédait mon imagination et m'imprimaient je ne sais quelle terreur ».

« En un instant mon poème épique fut conçu ». Lamartine se supposait lui-même assistant, « comme un barde de Dieu », à la création de l'univers physique et moral. Il suivait, du regard de l'esprit, « deux âmes émanées le même jour, comme deux lueurs, du même rayon de Dieu, l'une mâle, l'autre femelle ». Ces âmes s'en allaient, « devenues étrangères l'une à l'autre », dans un prodigieux pèlerinage qui les menait « de sphère en sphère », à travers le ciel et la terre, parmi des existences successives. Les mondes eux-mêmes, « géants de flammes », avaient, ainsi que chaque atome créé, « leurs degrés divers et multiples, d'intelligence et de vie ». Et toutes ces âmes, celles des hommes, celles des anges, celles des astres, montaient et descendaient, « subissant avec mérite ou déchéance des milliers d'épreuves morales dans des pérégrinations de siècles et dans des transformations d'existences sans nombre ». Les deux « âmes-sœurs » du début servaient à la fois de symbole et de « fil conducteur » à cette interprétation épique de l'univers ; on les aurait vues, dans le poème, « après [...]

1, C. F. L. Entr. 17. T. III, pp. 353-367.

2. Il s'agit de l'ouvrage de Black (cf. C. F. L. Entr. 91. T. XVI, p. 21).

douze ou vingt transfigurations accomplies, qui tantôt les rapprochaient de Dieu par leurs vertus, tantôt les en éloignaient par leurs fautes, en même temps que ces vertus ou ces fautes les rapprochaient aussi ou les séparaient davantage l'une de l'autre, se réunir enfin dans l'unité de l'amour mutuel et de l'amour divin ».

Cette immense épopée, dont chaque scène « était empruntée à la terre ou aux autres planètes de l'espace », s'ouvrait aux portes de l'Eden et se terminait à la fin de la terre par l'explosion du globe, « rendant toutes ses âmes purifiées et divinisées par la miséricorde de Dieu ».

C'est bien là, et Lamartine le dit lui-même, une « épopée de l'âme, de l'âme suivie par le poète dans ses pérégrinations successives et infinies, à travers les échelons des mondes et ses existences d'épreuves ».

*
* * *

La différence est assez sensible entre ce que Lamartine prétend avoir conçu en « mars » — c'est-à-dire en janvier — 1821, et le plan aux contours nettement définis qu'il en donne, pour la première fois, le 12 décembre 1823 à Virieu. Non seulement les limites de la scène se sont resserrées de l'univers astral aux dimensions de notre terre, mais d'autres modifications importantes et mêmes essentielles paraissent bien être survenues.

De l'âme des astres, de la vie mystérieuse des « géants de flammes », Lamartine tirera seulement des thèmes de Méditations ou d'Hymnes lyriques. A cette poésie astronomique dont il déroule en une page éloquente, dans le texte de 1857, les prodigieuses ressources (« les firmaments déroulés sous les firmaments ; les étoiles, soleils avancés d'autres cieux [...], cette poussière de globes lumineux [...] leurs évolutions dans des orbites tracées par le doigt divin [...], leur disparition après des siècles [...], la vie sous d'autres formes que celles qui nous sont connues »), il s'essaiera plus d'une fois au long de sa carrière : en 1822 dans *Les Étoiles*, en 1823 dans la *Mort de Socrate*, en 1826 dans l'*Hymne de la Nuit*, en 1828 dans la pièce : *l'Infini dans les cieux*, dans *Jocelyn* même ; et en 1856, dans le onzième Entretien de son *Cours Familier de Littérature* il appellera encore de ses vœux un « chantre épique » pour célébrer les merveilles des cieux : « Dieu le garde sans doute, dit-il, dans les trésors de sa création ; il sera le plus grand de tous »¹.

De tout cela, les plans des *Visions* ne portent pas trace, ni non plus du thème des « âmes sœurs ». Il ne s'agit plus, en 1823, de deux âmes « créées le même jour » et se cherchant longtemps à travers de douloureuses « transfigurations » ; il n'y a plus maintenant qu'un seul être perpétuellement réincarné, un ange tombé, par un abandon conscient qu'il a fait du ciel, et qui souffre de ne jamais pouvoir mourir. Cette femme, cette mortelle, qui, sans le savoir, et par sa seule beauté, l'a entraîné dans ce destin, elle ne connaît pas la même souffrance, elle ne porte point les mêmes peines. Elle est morte dans le Déluge. Elle ne renaîtra avec tous les hommes qu'au jour du grand Jugement, dans la vallée de Josaphat.

En 1823, tout le poème est le récit d'une expiation : Eloïm, coupable d'avoir quitté Dieu pour une femme, retrouvera lentement, par l'âpre voie du sacrifice,

1. C. F. L.T. II, p. 373.

son premier état glorieux. Dans le projet de 1821, où est la faute commise ? Le pèlerinage tâtonnant des deux âmes en quête l'une de l'autre, comment serait-il une expiation ? il n'y a là pour elles qu'une série d'épreuves. Dieu exige d'elles seulement qu'elles méritent. Lamartine flotte entre deux doctrines : Expiation ? Épreuve ? En 1823, il opte pour la thèse chrétienne de la chute (qu'il poétise, qu'il atténue ; la faute n'étant plus d'orgueil ni de désobéissance à Dieu par la volonté de connaître, mais seulement un oubli du ciel dans l'emportement de l'amour vers la beauté des créatures). — En 1821, s'il faut en croire le texte de 1857, l'idée des épreuves s'imposait à lui avec plus de force. Cette incertitude, il suffit de relire les *Méditations* pour en découvrir les plus clairs indices : en octobre 1817, Lamartine écrit dans l'*Immortalité*, où l'homme qui s'interroge sur le secret du monde, se demande : « pourquoi suis-je né » : « Pourquoi ? Pour mériter, pour expier peut-être ». En septembre 1819, dans la pièce qu'il dédie à Lord Byron, l'*Homme*, il hésite sur le même problème ; il ne conclut pas (« Soit que [...] Soit que [...] » v. 71-74) et s'en tient à ceci :

Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.

En 1823, Socrate, sans s'expliquer sur l'origine et la raison d'être du châtiment, juge pourtant que « la terre est pour nous l'autel expiatoire » (v. 223). En 1856, abordant une fois de plus la même énigme, Lamartine exprime alors — dans un langage de profession de foi — son sentiment définitif : l'idée d'une chute originelle, et par conséquent d'une expiation, l'emporte dans son esprit. « Nous sommes convaincu », déclare-t-il ¹, « sans pouvoir le démontrer ni l'expliquer [...] qu'il y a eu une déchéance, une éclipse de Dieu sur l'homme, un Eden perdu » ; et quelques lignes plus loin, il parle encore d'une « mystérieuse dégradation de la première humanité ».

La métempsychose, les promenades astrales des âmes, échappées à la vie terrestre, tout cela, si nettement indiqué dans le dessein de 1821, disparaît dans les plans des *Visions*. On pourrait être tenté de croire qu'en 1857, lorsqu'il repasse en esprit sa grande invention épique de 1821, le poète l'enrichit, sans y prendre garde, de ces rêves mis à la mode depuis lors par Pierre Leroux et Jean Reynaud et, l'année d'avant, si somptueusement présentés par Hugo dans sa *Bouche d'ombre*. Mais en 1817, s'adressant à son âme, il écrivait dans l'*Immortalité* (v. 39-41) :

As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?

et dans cette pièce, *Philosophie*, qu'il achève à Milly en novembre 1821, on le voit douter si le « rayon divin », c'est-à-dire l'âme humaine

Doit être, par la mort, éteint ou rallumé,
S'il doit, après mille ans, revivre sur la terre,
Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin. (v. 60-64)

1. C. F. L. Entr. 12. T. II, p. 484.

Si rien, dans le déroulement prévu des *Visions*, ne rappelle plus cette doctrine, si l'ange déchu, seul être soumis aux résurrections expiatoires, promène son destin d'exception d'existence en existence, sur la terre toujours, et jusqu'à la consommation des siècles, il n'est pas impossible que la *Vision Cinquième* (« Socrate ou Pythagore ») ait été destinée à contenir quelque vaste exposé du message de Samos¹.

Faut-il faire état, enfin, d'une dernière dissemblance entre le projet de 1821 et les plans écrits en 1823 ? En 1821, Lamartine prévoyait, paraît-il, pour couronner son poème, une lumière d'apothéose, une grande ascension finale de « toutes les âmes purifiées et divinisées par la miséricorde de Dieu ». Moins hardi, en 1823, il n'abolit point si magnifiquement l'Enfer, et l'existence de la géhenne paraît au contraire très nettement impliquée dans une phrase prononcée par la « voix d'en haut », au moment de la chute d'Eloïm : « [...] si tu es jugé pur, tu redeviendras ange [...], sinon tu subiras la condamnation de l'homme réprouvé ». Sans doute, l'ange déchu et châtié est-il accueilli enfin, avec sa première amante, dans le sein du Seigneur, tandis que l'« éternité commence », mais l'Antéchrist, que le feu du ciel vient tout juste de foudroyer, ne paraît nullement appelé à la même rédemption. Et cette fois je crois fort que Lamartine, depuis longtemps en 1857 libre-croyant, et qui, dans la *Chute d'un ange*, a rejeté explicitement la croyance à l'Enfer, a voulu répandre, sur son vieux dessein de 1821, une lumière philosophique plus semblable à celle dont s'est revêtue peu à peu sa pensée qu'au clair-obscur de ses opinions anciennes, dociles encore, jusqu'en 1832, aux dogmes du catholicisme.

Néanmoins, si sérieux que soient les contrastes entre le projet de janvier 1821 et les schémas précis sur lesquels, en janvier 1824, Lamartine commencera à travailler, une idée, à travers eux tous, demeure inchangée, et constitue bien la pensée essentielle de son épopée ; lorsqu'en 1851 il publiera, comme honteusement, les vestiges du grand œuvre avorté, il fera précéder ces pâles débris des *Visions* d'une courte phrase où se résume toute l'intention du poème : « Ce devait être, écrit-il, l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la

1. Lamartine croyait-il, a-t-il cru, au moins un moment, à la métempsychose ? Toute sa vie, le mystère du destin resta au fond de lui comme une énigme dramatique, comme d'épaisses ténèbres chargées de secrets. La métempsychose a pu lui paraître une explication recevable, une hypothèse égale à bien d'autres. Je ne vois cependant, dans toute son œuvre en prose, qu'une seule phrase sur ce sujet. Lorsqu'il arrive en Terre-Sainte, en 1832, tout lui paraît, dit-il, étrangement familier ; les objets, les êtres, les paysages, il lui semble qu'il les reconnaît. C'est alors qu'il écrit : « Avons-nous vécu deux fois, ou mille fois ? » (*Voyage en Orient* dans O. C., 1842, T. VI, p. 411). En 1844, l'abbé Th. B***, dans ses *Lettres à Lamartine* [...] (Avignon et Paris, in-8°, p. 37) apostrophe ainsi sa victime : « Oui, Monsieur, vous croyez à la transmigration des âmes ! ». — Henri de Lacretelle rapporte une conversation qu'il eut avec le poète, vers 1845 ; Lamartine lui aurait dit : « Les naufragés de la terre sont recueillis après la mort dans une autre sphère, dans un paradis, je ne sais pas. La vérité, l'incomparable lumière de l'ordre et de la justice, leur apparaît pendant un temps ; puis leurs yeux se referment à cette clarté, et ils retombent dans d'autres batailles, dans d'autres univers, sous un autre soleil, dans une autre épreuve [...] Dieu n'est pas plus éternel que l'homme ; seulement il a conscience de son éternité » (H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Paris, 1878, p. 62). Il est vrai que plus loin (p. 270) Lacretelle déclare : « Je lui exposais parfois la lumineuse théorie des sphères, des incarnations sans fin dans des humanités renouvelées et des épurations successives. J'étais très convaincu. Il inclinait vers cette vraisemblance ; il ne se prononçait pas ».

réunion au centre universel, Dieu »¹. Pris à cette hauteur, les plans de 1824 et de 1823 sont bien, en effet, semblables. Que l'âme des astres, et les destins stellaires soient dans l'un et non dans les autres, que la thèse des âmes sœurs semble s'effacer, disparaître, que l'idée de l'expiation prenne le pas sur celle des épreuves, tout cela, en définitive, ne prévaut point contre l'unité, toujours maintenue, de la pensée fondamentale : celle d'une grande illustration épique du destin de l'âme en route vers Dieu.

*
* *

C'est à propos de Dante que Lamartine, en 1857, raconte son illumination de 1821. Il apparente ouvertement sa propre conception épique à la *Divine Comédie*. « Je comprends d'autant mieux, écrit-il, le plan de cette épopée que moi-même [...] j'avais conçu dès ma jeunesse une épopée, le grand rêve de ma vie, la seule épopée qui me paraisse aujourd'hui réalisable, sur un plan à peu près analogue au plan de la *Divine Comédie* »².

A la vérité, le lien qui peut unir les *Visions* au poème de Dante est assez indistinct, et il est malaisé de découvrir une corrélation et des concordances précises entre la longue histoire d'Eloïm, ange déchu, prisonnier d'un cycle de perpétuelles résurrections, et le voyage métaphysique de Dante à travers l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Si même (et Lamartine n'indique nulle part cette interprétation dans les Entretiens qu'il consacre à Dante) on veut considérer la *Divine Comédie* comme le récit figuré de l'âme humaine s'élevant de la nuit du mal à la demi-virtu de la souffrance acceptée pour parvenir enfin à l'éternelle félicité céleste, il faut reconnaître que la série des épisodes prévus dans les plans des *Visions* n'a rien qui rappelle la grande fresque italienne. Le projet de 1821 — s'il faut tenir pour valable l'aperçu qu'en donne le *Cours Familier* — aurait peut-être présenté des ressemblances plus accusées avec la *Divine Comédie*, et il importe de noter que les plans des *Visions* contiennent aussi, comme un souvenir, peut-être, du premier rêve, une évocation de l'Enfer, du Purgatoire et du Ciel (Plan II, Chant XV; Plan III, Vision IV, Chant II).

Lamartine, du reste, connaissait-il très bien la *Divine Comédie* ? On peut en douter³. L'article que, le 20 décembre 1856, il écrivit sur Dante dans le journal *Le Siècle* témoigne d'une assez médiocre sympathie pour une œuvre que, d'ailleurs, il traite d'« illisible »⁴, où il veut voir les preuves d'un véritable « égarement mystique » et qu'il apprécie finalement comme faisait, à peu près, Voltaire.

Mais 1856 n'est plus 1821, et dans *Le Siècle*, par surcroît, l'enthousiasme pour une grande œuvre catholique serait tout à fait hors de mise. Si même, en 1821, Lamartine connaissait Dante d'un peu loin seulement, s'il n'avait guère,

1. *Nouvelles Confidences* dans O. C., 1863. T. XXX, p. 83.

2. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 353.

3. M. Van Tieghem signale avec une stupéfaction ironique que Lamartine ne craint pas d'appeler Ossian, dans les *Confidences* (VI-5), « ce Dante septentrional » (Cf. Van Tieghem. *Ossian en France*, 1917, p. 738).

4. Cf. C. F. L., Entr. 96. T. XVI, p. 413. Dans un autre Entretien (Entr. 11. T. II, p. 132) Lamartine déclarait qu'on peut lire Dante en le feuilletant, « comme on cherche une perle dans un tas d'écailles ».

sur son poème, d'autres lumières que celles dont M. Artaud l'avait patiemment pourvu, si la *Divine Comédie* tout entière, que peut-être il n'avait jamais lue de près, lui semblait comme un monument démesuré fait de ténèbres et de rayons, il faut songer cependant que c'est bien sur la terre italienne que les *Visions* sont nées en lui, — que ce texte du *Cours Familier* où son propre poème lui revient à l'esprit au souvenir de celui du Dante reste un document dont il faut tenir compte ¹, — qu'en novembre 1828, lorsqu'il souffre de voir stagner ses *Visions*, c'est, dit-il, « l'ombre du Dante » qui lui apparaît et qui lui adresse des reproches, et qu'enfin, le 13 juillet 1830, il déclare encore à Ch. Nodier : « Il faut penser à la *Divina Comedia* qui fermente depuis si longtemps en moi » ².

Ce que Lamartine doit seulement, sans doute, à la *Divine Comédie* — et cette dette, tout de même, vaut qu'on en parle — c'est que, par elle, lui est venu, non certes le canevas tout fait d'un poème, mais l'idée, soudain découverte, et qui l'enivre, de quitter hardiment les vieilles routes battues des récits héroïques, des épopées du type de la *Henriade*. « Je ferai voir l'invisible — fait-il dire à Dante — et je le rendrai si visible par la puissance de ma foi et par la vigueur de mes pinceaux que le ciel et la terre sembleront s'ouvrir aux yeux des hommes » ³. C'est Dante, je le crois, qui l'a détourné de *Clovis*. Tandis que les Viennet, que les d'Arincourt, que les Parseval-Grandmaison continuent à piétiner dans les vieilles ornières du poème national, Lamartine a senti passer le coup d'aile de « l'aigle toscan ». Comme Dante, mieux que Dante — si disparate, si chaotique — il compte faire l'épopée infinie du surnaturel.

*
* * *

Que Platon ait agi fortement sur la pensée de Lamartine dans la conception de son épopée, la chose paraît hors de doute. Son influence s'accordait d'ailleurs avec celle de Dante, que Lamartine considère comme « croyant et platonicien à la fois ».

Platon a séduit Lamartine bien avant qu'il en ait pu lire les commodités traductions que Cousin commence à donner à partir de 1822. L'année même où il a conçu son poème, il dit en effet au marquis de la Maisonfort qu'il s'égare « dans les cieux sur les pas de Platon » — « Doctrine presque divine » (II. 238), écrit-il en parlant du platonisme, le 30 mai 1822 ; et lorsqu'en février 1823 il annonce à Virieu qu'il entreprend « un chant sur la mort de notre ami Socrate », il lui confie qu'il en méditait l'idée « depuis six ans ». Six ans ? Cela nous reporte à 1817, et c'est bien, en effet, en 1817 (octobre) qu'il a écrit cette *Immortalité* pleine de souvenirs platoniciens, où il évoque, pour Julie Charles, ces conversations qu'il avait avec elle, au précédent automne, sur les grands sujets obscurs de l'âme et de son destin.

1. D'autant plus que Lamartine y emploie expressément le nom de *Divine Comédie* pour l'appliquer à son grand Poème.

2. Lettre publiée dans *La Révolution Française*, Juillet-décembre 1886. — C'est aussi en parlant de son grand poème métaphysique qu'il déclare à Hugo, le 17 juillet 1830 : « Je vais me lancer dans l'espace libre et éthéré de la poésie dantesque [...] » (lettre p. p. Louis Barthou dans les *Annales politiques et littéraires*, 13 juin 1920). L'« Avertissement des Nouvelles Éditions » de la *Chute d'un ange* rapprochera aussi expressément le grand poème de Lamartine de la *Divine Comédie*.

3. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 352.

Fréminville contribua fortement à implanter chez Lamartine les grands thèmes philosophiques du platonisme ; en septembre 1811 Lamartine avait fait sa connaissance en Italie. En août 1814, il songe à lui dédier une épître. En mars 1815, il lui écrit « sur des sujets graves ». A la fin de 1822, il le voit beaucoup à Paris, et c'est à Fréminville encore qu'au mois d'août 1824 il s'adresse, pour le consulter, lui son « maître en Platon », sur l'inquiétant sujet de la Révélation. Il ne faut pas négliger cependant ceux qui, les premiers, ont initié Lamartine aux idées platoniciennes : le vieux M. de Vaudran, qui lisait tout haut le *Phédon* devant lui, au temps de sa petite enfance et le père Wrintz, à Belley, ce jeune Belge enthousiaste qui lui enseignait dans Platon les premiers traits « de la philosophie spiritualiste ».

C'est, semble-t-il, dans le dessein original — celui de 1821 — que la marque de Platon apparaît le plus nettement. S'il est bien vrai que Lamartine y voulait chanter l'univers entier comme un être vivant doué d'intelligence et d'amour, n'est-ce pas en écho du *Timée*, où Platon dit expressément : « On doit admettre comme vraisemblable que ce monde est un animal véritablement doué d'une âme et d'une intelligence par la providence divine »¹. Si l'épopée, encore sans titre, devait évoquer l'âme des astres et leur « destination morale », c'est sans doute que le même *Timée* avait révélé à Lamartine comment Dieu, partageant le composé mystérieux d'où était sortie l'âme du monde « en autant d'âmes qu'il y a d'astres », en avait donné « une à chacun d'eux »².

Les migrations de planète en planète des deux âmes que Lamartine se donnait mission de suivre à travers son immense ouvrage, le *Timée* encore lui en fournissait le thème³. Les « douze ou vingt transfigurations » que Lamartine prévoit pour elles avant leur retour « au centre universel », n'en aurait-il pas emprunté l'idée au *Phèdre*⁴ ou au *Phédon*⁵, ou à la *République* ? (livre X) où il avait pu lire le surprenant récit que fait Er l'arménien du pèlerinage de mille ans imposé aux âmes imparfaites⁶ ? Quant à la thèse des « âmes sœurs devenues étrangères l'une à l'autre » et qui passent à se chercher pour se réunir à nouveau leur temps d'épreuve « dans les mondes supérieurs et inférieurs », on en connaît assez l'étrange et rebutant et sublime exposé du *Banquet*⁷.

Enfin et surtout l'idée centrale et première du poème : cette marche montante et cruelle de l'âme humaine condamnée à ne retrouver son originel état qu'à travers de lourdes épreuves et par le chemin du renoncement, n'est-elle pas l'essence même de la doctrine platonicienne ? C'est ainsi en tous cas que Lamartine croira résumer tout le platonisme dans sa *Mort de Socrate* d'après le *Phédon*. Et c'est, en propres termes, l'enseignement du *Timée* dans le passage même qui concerne les migrations purificatrices de l'âme : « ses transformations [de l'homme encore impur] et son supplice ne finiront point avant

1. *Œuvres de Platon*, trad. Cousin. T. XII, p. 120.

2. *Ibid.*, p. 138.

3. *Ibid.*, p. 139.

4. *Ibid.* T. VI, p. 54.

5. *Ibid.* T. I, p. 242.

6. *Ibid.* T. X, p. 281.

7. *Ibid.* T. VI, pp. 272 sqq.

que [...], domptant par la raison cette partie grossière de lui-même [...], il se rende digne de retrouver sa première et excellente condition » ¹.

*
* *

Les *Visions* doivent-elles quelque chose à la philosophie indienne ? Il n'est pas aisé de se prononcer fermement sur ce point. Je sais bien que l'on s'accorde généralement à ne reconnaître aucune influence des textes sacrés de l'Inde sur la pensée de Lamartine avant une date assez tardive. Cependant, avant les Entretiens de 1856 sur les Épopées indiennes, il convient de citer, à côté de la phrase connue que Lamartine écrit à Virieu le 19 octobre 1834 (« et nous aurons aussi nos poèmes indiens, infinis comme la nature [...] ») (III. 343) cette autre phrase significative que Lamartine inscrit dans son *Voyage en Orient* : « La clef de tout est aux Indes » ². Et, d'autre part, les rapports singuliers qu'un examen attentif fait apparaître entre certains thèmes des *Visions* et les doctrines indiennes, telles qu'on pouvait les lire vers 1820 dans des ouvrages point mystérieux, remettent, en vérité, tout en cause.

Une allusion, dans le *Génie du christianisme* ³, aux « poèmes sanscrits », et même, dans les Notes de cet ouvrage ⁴, la présence de deux fragments indiens traduits en français sur le texte de Roberston, avaient pu donner l'éveil à Lamartine. *L'Essai sur les Révolutions* ⁵ contenait également deux passages du *Mahabarat* et du *Sacountala*. Chateaubriand précisait qu'il avait traduit lui-même pour son livre ces lignes du *Mahabarat* : (« poème épique d'environ quatre cent mille vers ») d'après la version anglaise de Wilkins ; et le commentaire qu'en 1826 il ajoute est pour nous précieux : « Cette note sur le sanscrit, dit-il, était assez curieuse de son temps [1797] ; aujourd'hui le sanscrit est si connu que nos citations n'ont plus d'intérêt ». En effet, non seulement, en Angleterre, Wilkins, Roberston, Jones, Colebrooke, avaient publié d'importantes relations sur les lois indiennes et les textes sanscrits, mais Suard, Morellet, Camponon, en France, achevaient en 1821 la traduction des *Recherches historiques sur l'Inde*, et des œuvres complètes de Roberston (1817-1821, 12 vol. in-8) ; Parraud avait, depuis longtemps déjà (1787), traduit, d'après Wilkins, le *Bahguat-Geeta* ; Anquetil-Duperron, en 1801-1802, (3 vol. in-4) avait traduit en latin les *Upanishads* d'après la version persane. Bruguière (1803), d'après Jones, et de Chézy (1814), sur le texte sanscrit lui-même, avaient donné des traductions de *Sacountala* et de l'*Yadjnadatta-Badha*, « épisode extrait du *Ramayana*, poème épique sanscrit » ⁶.

Lamartine rapporte dans son *Cours Familier* ⁷, sans indiquer par malheur aucune date, qu'il a lu un jour, à la chasse, « un volume anglais de traduc-

1. *Ibid.* T. VII, p. 139.

2. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 252.

3. *Génie du christianisme*, II, V, 2.

4. *Génie du christianisme*. Note B.

5. *Essai sur les Révolutions*, ch. LVIII.

6. Le Deuxième Entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg* contient une allusion aux « livres sacrés des indiens ».

7. C. F. L., Entr. 3. T. I, p. 212.

tion du sanscrit », et le même texte nous présente d'Eckstein comme, en cette matière, le grand maître dont Lamartine fut le reconnaissant disciple. Mais de même qu'avant Fréminville d'autres avaient déjà guidé Lamartine vers Platon, d'autres aussi, avant d'Eckstein, avaient pu conduire sa pensée aux grandes sources orientales¹. Il est vraisemblable en tous cas, que dans la traduction du *Phédon* que Cousin publia en 1822 et qui, par contagion d'enthousiasme, engendra la *Mort de Socrate*, Lamartine n'a pas laissé échapper cette phrase de l'Argument liminaire où sont évoqués, antérieurs même aux fables de la Grèce et aux inspirations chrétiennes de Dante et de Milton, les vastes songes « des bords de l'Indus et du Gange » et leur « système de punitions graduées qui est en même temps un système d'expiation et de purification »². Sans doute si la croyance à la vie universelle — des astres comme des animaux et des plantes — et à la participation de tout être, de toute matière même, à l'âme obscure et divine du monde, se trouve clairement exprimée dans le *Symbole des Brahmes* tel qu'il figure au discours préliminaire du livre de Parraud (p. XXXV), il n'est pas toutefois nécessaire de dépasser Platon pour en rechercher l'origine dans la pensée lamartinienne ; et que, par ailleurs, l'idée de la déchéance et de la réhabilitation par la souffrance acceptée, comme aussi le thème de l'ascension graduelle du héros, d'épreuve en épreuve, jusqu'au ciel, se trouvent souvent repris dans les textes indiens³, cela ne suffit pas à établir leur directe influence sur cette épopée de l'âme que devaient former les *Visions*. Mais on aperçoit néanmoins dans le *Bhagvat-Geeta* (ou *dialogues de Kreesna et d'Arjoon*)⁴ des textes bien instructifs pour l'enquête qui nous occupe. L'« Extrait du Shaster » (p. LXXXVI) raconte la chute d'une partie des *debtah*, créatures intermédiaires, en tous points comparables aux anges du système chrétien et dont l'Éternel punit la révolte d'une manière étrangement semblable à celle qui, dans les *Visions*, s'appliquera à l'ange Eloïm. L'Éternel ordonna, dit le texte, « qu'on les mit à même de pouvoir travailler à leur salut en les soumettant à certaines épreuves »⁵. « L'Éternel dit encore à Bistnou : les corps que je vais préparer pour loger les *debtah* rebelles seront sujets au changement, à la décadence, à la mort, et se renouveleront par l'effet des principes dont ils seront formés. Les *debtah* coupables, enfermés dans ces corps mortels, subiront alternativement quatre-vingt-sept changements ou transmigrations et seront plus ou moins sujets aux suites du mal matériel et du mal moral en proportion de leur péché originel [...]. Ce sera là leur état de changement et d'expiation »⁶. Surtout, qu'ils ne se portent point au suicide, car « si un *debtah* était assez hardi pour se délivrer par violence du corps mortel dans lequel je l'aurai enfermé, toi, Sieb, tu le plongerai dans l'Onderah pour toujours »⁷. Enfin, « les *debtah* coupables seront

1. Du reste, Lamartine écrit (C. F. L. Entr. 5. T. I, p. 391) que la traduction du *Sacountala* par de Chézy en 1830 le « confirma » seulement dans son enthousiasme pour l'Inde.

2. *Œuvres de Platon*, trad. Cousin. Paris, 1822. T. I, p. 180.

3. Cf. C. F. L., Entr. 3. T. I, p. 217.

4. *Le Bhagvat-Geeta, ou dialogues de Kreesna et d'Arjoon*, contenant un précis de la religion et de la morale des Indiens, traduit [...] par Ch. Wilkins, et de l'anglais en français, par M. Parraud. Londres et Paris, 1787, in-8°.

5. *Ibid.*, p. LXXXIV.

6. *Ibid.*, p. LXXXV.

7. *Ibid.*, p. LXXXVIII.

exposés aux mêmes tentations qui ont causé leur révolte » ¹ et, dit l'Éternel, « la résistance que les *debtah* pervers opposeront à leurs tentations me sera une forte preuve de la sincérité de leur douleur et de leur repentir » ² ; et, s'ils triomphent de la tentation, ils seront accueillis de nouveau dans le Mahab-Surga et contempleront la Face Éternelle.

Il y a bien là, semble-t-il, une parenté morale assez saisissante entre la pensée indienne et la philosophie des *Visions*. Platon, plus proche du projet cosmique de 1821, ne fournit que peu de choses à l'histoire d'Eloïm. Il n'en va pas de même pour cet « Extrait du Shaster ». Si même, ainsi que nous le verrons plus loin, l'idée de substituer à ses deux « âmes sœurs » un ange déchu, comme héros et vivant symbole de son poème métaphysique, fut suggérée à Lamartine par un tout autre livre que le *Bhagwat-Geeta*, il n'en reste pas moins que les purifications successives et l'interminable destin de son personnage d'Eloïm portent comme un reflet du châtimement des *debtah* rebelles.

* * *

M. Charles Huit, dans l'ouvrage qu'il a consacré à Ballanche ³, estime que le plan des *Visions*, tel qu'il est indiqué dans la lettre de Lamartine à Virieu datée du 12 décembre 1823, témoigne « de réminiscences assez vraisemblables de l'épopée tentée antérieurement par Ballanche ».

Il est certainement assez curieux de voir Ballanche raconter, dans la Préface générale de ses œuvres ⁴, comment, poursuivi lui aussi par l'obsession de construire une épopée, il avait songé d'abord à prendre pour sujet l'insurrection lyonnaise de 1793 et l'héroïsme de ses martyrs. Le poème s'ouvrait quinze siècles après ces événements tragiques : « Un voyageur arrivait sur les ruines de l'antique cité dont le nom même avait péri [...] » ⁵. L'analogie avec le début des *Visions* peut paraître en effet singulière. Mais, en 1823, comment Lamartine eût-il pu connaître ce dessein qu'avait formé Ballanche ? Qu'il ait parlé, dans son premier plan des *Visions*, d'une « ville sans nom », peut-être, à la rigueur, doit-on trouver là un écho de l'*Homme sans nom* qu'en 1820 avait publié Ballanche (à cent exemplaires seulement il est vrai). En 1818, dans son *Essai sur les Institutions Sociales*, Ballanche avait donné de l'épopée une définition neuve et hardie, à laquelle les *Visions* semblent assez bien répondre : « L'épopée, écrivait-il, est l'histoire du genre humain dans les divers âges de la société » ⁶ ; c'est, reprend-il quelques pages plus loin (p. 332), « l'histoire même des âges de l'esprit humain » ; et il ajoute : « si les modernes eussent conçu l'épopée dans toute son étendue et eussent fait un cycle épique éclairé par la Révélation, nous aurions la vraie histoire du genre humain ».

1. *Ibid.*, p. XCII.

2. *Ibid.*, pp. XCII-XCIII.

3. Ch. Huit, *La vie et les œuvres de Ballanche*. Lyon, Vitte, 1904, in-8°, p. 233, note. — C'est aussi, semble-t-il, l'opinion de M. H. Tronchon dans son étude sur « Herder et Lamartine », R. L. C., 1921, p. 556.

4. Ballanche. O. C., 1833, T. I, p. 3.

5. Cf. Paul Vulliand, « Ballanche et Lamartine », *Entretiens idéalistes*, juin 1914.

6. Ballanche. O. C., T. II, p. 320.

Comme on le voit, par ailleurs, préciser : « Le génie de l'épopée tend toujours à individualiser et à faire des créations allégoriques » ¹, on peut assez bien reconnaître, dans l'histoire symbolique d'Eloïm, un dessein auquel Ballanche n'aurait pu qu'applaudir en y retrouvant sa propre pensée. Enfin le grand thème du philosophe lyonnais, ce thème qu'il reprend vingt fois, cent fois, jusqu'à lasser un peu le lecteur, celui du « dogme un et identique de la déchéance et de la réhabilitation » ² n'apporte rien que Lamartine n'ait déjà lu dans Platon certainement, et chez les Indiens peut-être. Au reste, à l'époque où il conçoit les *Visions*, Lamartine connaissait-il Ballanche ? Ce n'est guère qu'à partir de 1830 que Ballanche se fit un nom. Lamartine déclare qu'en 1829 il est déjà lié avec lui et qu'il l'a « beaucoup connu » ³. De fait, leurs rencontres semblent avoir été fréquentes à partir de 1834. Mais une lettre de Ballanche à Madame d'Hautefeuille, en juin 1835 ⁴, laisse entendre que de cette époque seulement datent les relations vraiment personnelles et amicales entre Lamartine et lui-même, et s'il faut en croire les termes du *Cours Familier* ⁵ Lamartine n'aurait eu, à l'égard de celui qu'il nomme « le doux Socrate lyonnais », dont les pensées trop floues étaient incapables, dit-il, de « prendre corps », qu'une sympathie bienveillante, un peu indulgente, un peu attendrie, un peu protectrice.

Il apparaît donc bien que l'on ne saurait parler sans beaucoup d'imprudence d'une dette précise contractée par le poète des *Visions* envers l'auteur d'*Antigone* et de l'*Essai sur les Institutions Sociales*.

*
* *

Devons-nous penser aux illuminés ? Leur influence est peut-être, sur bien des écrivains du XIX^e siècle, plus importante que l'on ne l'avait autrefois soupçonné, et il n'est pas certain que tout ait été clairement aperçu encore dans cette difficile question. Il faut du reste se garder, je crois, d'un certain vertige qui souvent accompagne la joie, pour le chercheur, de découvrir une zone nouvelle, riche peut-être, et en tous cas inexplorée. M. Viatte, dans son ouvrage sur *Les Sources Occultes du Romantisme* ⁶, n'hésite pas à écrire que « l'œuvre des théosophes, longtemps souterraine, alimenta les plus grands esprits : Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, Lamartine dans les *Visions*, George Sand dans *Consuelo*, Balzac dans *Seraphita*, y puiseront, dit-il, chacun à leur manière ». L'assertion est vigoureuse. On aimerait, pour Lamartine au moins, à connaître les considérants.

En 1818, le 1^{er} décembre, Lamartine parle à Laurent de Jussieu de ces

1. *Ibid.*, p. 332.

2. *Ibid.* T. IV, p. 15. Lorsque Ballanche, dans la *France Littéraire*, en 1832 (T. I, p. 238), définira l'idée centrale, le symbole intime de son *Antigone* et de son *Orphée*, il le fera en des termes qui pourraient s'appliquer tout à fait aux *Visions* et à leur signification morale. C'est, dira-t-il « l'homme vaincu par les premières épreuves imposées à la responsabilité de ses actes et qui s'est relevé par les dernières, par les épreuves augustes du remords, de la philosophie, de la religion ».

3. C. F. L., Entr. 50. T. IX, p. 123.

4. Cf. Alf. Marquiset. *Ballanche et Madame d'Hautefeuille*, 1912, p. 32.

5. C. F. L., Entr. 50. T. IX, pp. 123, 125, 126.

6. A. Viatte. *Les sources occultes du romantisme*. T. II, p. 268.

« chants tendres et faciles qui sont aussi, comme la prière, la respiration de l'âme » ¹ (I. 356). Il souligne les derniers mots qui sont là comme entre guillemets. La formule en effet n'est pas de lui. Elle appartient à Saint-Martin. Mais il y aurait témérité à conclure aussitôt que Lamartine a lu Saint-Martin. Madame de Staël a cité cette expression, qui l'a frappée, dans son livre de l'*Allemagne* ² que Lamartine a lu en 1814.

Je ne vois, dans toute l'œuvre de Lamartine, qu'une seule allusion aux théosophes, et ce n'est pas dans le *Cours Familier*, si fécond pourtant en indications précieuses, qu'il faut aller la découvrir. Elle figure dans l'*Histoire des Girondins*, au Livre V, où l'écrivain, jetant un rapide regard sur l'état moral de l'Allemagne à la fin du XVIII^e siècle s'exprime ainsi sur les théosophes et ceux qu'il appelle « les disciples du sublime mais obscur Swedenborg, ce Saint-Martin de l'Allemagne » : « Les théosophes, écrit-il, créaient de leur côté les symboles de perfectionnement surnaturel et enrôlaient toutes les âmes tendres et toutes les imaginations ardentes autour de dogmes pleins d'amour et d'infini » ³. Sommes-nous très avancés ? Il faudrait, sans doute, beaucoup de complaisance pour apercevoir dans ces lignes la preuve d'une connaissance, chez Lamartine, profonde ou tout au moins sérieuse de la pensée théosophique. Mais un autre texte mérite plus d'attention, c'est le récit de la visite que fit le poète à Lady Stanhope en Orient.

Lamartine, dans son *Voyage*, apprécie comme suit l'étrange credo de la solitaire : un tissu d'« idées religieuses exaltées où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales ». Et les propos qu'il prête à la recluse de Djoun sont d'un martinisme bon teint. « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il [Dieu] a besoin » ⁴. Faut-il ajouter que Lamartine met alors dans sa propre bouche des déclarations millénaristes que les théosophes n'auraient pas désavouées ? Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que le *Constitutionnel* du 3 avril 1830, rendant compte du discours de Lamartine à l'Académie Française, y voit « un hymne d'illumination, digne de Sainte Thérèse et de Coëssin ».

N'oublions pas l'influence possible de Joseph de Maistre sur Lamartine, — lequel n'était pas médiocrement fier d'avoir conversé avec le grand homme qui l'appelait son neveu. Très certainement il a lu de près tous les livres du grand savoyard. Les doctrines ésotériques qu'on découvre en transparence sous les pages, en bien des endroits, peut-être a-t-il désiré alors les connaître directement, en allant aux sources mêmes.

S'il a lu le livre de Parraud, il a pu voir dans le Discours préliminaire ⁵ une note assez longue, enthousiaste, alléchante, sur Swedenborg. En juin 1823, avant que soit dessiné le premier schéma des *Visions*, paraît une

1. Lamartine reprendra encore cette expression dans une lettre à Lagrange du 23 janvier 1827. Dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, Lamartine avait pu rencontrer cette citation de Saint-Martin (III. 4) (*Soirées*, 4^e Entretien. Lyon, 1850. T. I, p. 245).

2. *De l'Allemagne*, IV, IV.

3. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 316. (Le texte du manuscrit de Mâcon, p. 441, est ici conforme au texte de l'édition).

4. *Voyage en Orient*, dans O. C., 1842. T. VI, pp. 211 et 219.

5. Parraud. *Op. cit.*, p. XVIII.

édition nouvelle de l'*Apocalypse révélée* d'Emmanuel Swendenborg¹. Il n'est pas de texte auquel les illuminés attachent plus d'importance que celui de la Révélation de Pathmos. Sur lui principalement s'appuie leur doctrine de la Nouvelle Jérusalem ; c'est en lui qu'ils trouvent leurs lettres de créance. Or les plans des *Visions* nous révèlent la place considérable que devaient tenir dans les *Visions* les scènes de l'Apocalypse.

Enfin — et j'avoue que la rencontre peut donner à penser — la théorie, essentielle au swedenborgisme², des « concordances » et du langage emblématique des êtres et des événements (comme si l'univers physique n'offrait à l'esprit qu'une vaste algèbre, un perpétuel message que l'initié seul interprète) éveille, semble-t-il, un exact écho dans un passage du plan en prose que Lamartine dressa pour sa *Chute d'un ange* : « La chaîne, écrit-il, qui semble interrompue aux yeux fermés des mortels est une chaîne sans interruption. Les effets et les causes s'y tiennent sans discontinuité. C'est un écoulement éternel, semblable à celui des eaux qui filtrent de la montagne dans l'océan ou des étincelles innombrables de la lumière qui coulent sans fin des astres intarissables et rejaillissent de chaque particule de sable pour accroître le jour universel. Or le monde matériel et le monde des esprits sont frères. Chaque homme, chaque être, a sa corrélation en haut. Dieu a établi une parenté universelle entre tout ce qu'il a créé. Tout communique à lui » *³. Notre émanation première de Dieu, l'idée (fondamentale chez Saint-Martin) de la déchéance et de la réhabilitation, la métempsychose, la proximité du millénaire, la rédemption totale à la fin des temps, tout cela qui circule à travers les doctrines de l'illuminisme⁴, peut certes avoir agi sur la pensée de Lamartine, soit directement, soit à travers d'illustres intermédiaires ; hormis, du reste, l'attente millénariste (dont on ne voit pas de trace chez Lamartine avant 1829), les thèmes que nous venons d'énumérer avaient, pour atteindre la pensée du poète, d'autres voies d'accès plus communes que les écrits de Swedenborg ou de Saint-Martin.

Il est bien malaisé, en pareille question, d'être péremptoire. Mais rien n'empêche, je le reconnais, de supposer que Lamartine, perpétuellement tourmenté par l'inquiétude métaphysique, ait jeté parfois ses regards du côté de ces théosophes qui cachaient peut-être, dans leurs obscurités, au moins des commencements de lumière. L'influence de l'illuminisme sur les *Visions*, si difficilement assignable qu'elle soit dans ses origines, ses incidences, sa mesure précise, est aussi impossible à nier sans appel, dans l'état actuel des recherches, qu'à affirmer sans hésitation⁵.

1. *L'Apocalypse révélée dans laquelle sont découverts les mystères qui ont été cachés jusqu'à présent* [...]. Paris, Strasbourg, Londres, 1823.

2. Cf. *L'Abrégé des ouvrages d'Emmanuel Swedenborg*. Stockholm et Strasbourg, 1783, pp. 81 sqq. (« De la correspondance du ciel avec l'homme et avec tous les objets de la nature »).

3. B. N. Lamartine, 22, p. 2.

4. Et aussi l'actualité rendue à Pythagore, par Maurice Quai et Auguste Glizes. Cf. Plan III, Vision V : « Socrate ou Pythagore ». En 1844, l'abbé Th. B*** dans ses *Lettres à M. de Lamartine* (pp. 40 et 70) s'écriera : « Oui, Monsieur de Lamartine, la doctrine de Pythagore a toutes vos sympathies » ; et il appellera le poète : « le Pythagore de Saint-Point ».

5. S'il fallait à toutes forces prendre parti, j'avouerais que je ne crois guère à cette influence. Sainte-Beuve, en 1832, déclarait bien, à propos des *Harmonies*, qu'« un bon nombre de psaumes ou cantiques qui composent l'*Homme de Désir* pourraient passer pour de larges et mouvants canevas jetés par » Lamartine ; mais il ajoutait, fort prudemment, un peu plus loin, qu'à son sens Lamartine devait être assez peu renseigné sur Saint-Martin, lequel « n'aura jamais été probablement de sa bien étroite connaissance ». (*Portraits contemporains*, 1869. T. I, pp. 279 et 285).

*
* *

Rien, jusqu'ici, ne nous a aidés à découvrir le chemin par lequel Lamartine fut amené à passer du poème cosmique, entrevu en 1821, à l'histoire de l'ange Eloïm telle qu'en dessinent les grandes lignes les plans « arrêtés » en décembre 1823.

Si, depuis janvier 1821, Lamartine piétine, s'il ne se sent pas en mesure de commencer, n'est-ce point que le vaste rêve entrevu d'abord ne lui paraît pas offrir une prise suffisante à son imagination poétique ? Le dessein demeure abstrait, plus sensible à l'esprit qu'aux regards, terriblement difficile à traduire dans une langue humaine. Cette mystérieuse naissance, dans l'immatériel, de deux âmes-sœurs, quelle saisissable apparence lui donner pour la chanter dans un poème ? Où les corps ni la matière n'ont place, comment, par quel subterfuge, par quel tour de force, introduire une poésie vivante ? Et ces transfigurations inconcevables, ces pèlerinages de planètes en planètes ! Comme on comprend que Lamartine, une fois passé ce premier moment d'ivresse où l'« illumination » avait délié son âme des amarres terrestres, se soit ensuite retrouvé sans arme, et découragé devant la tâche !

C'est en 1823 que Lamartine va mettre la main sur un thème, subitement rajeuni et qui s'offre à lui, merveilleusement à propos. Le poète abandonne son idée première des âmes sœurs, inexplicablement séparées ; il s'empare du thème des amours des anges et l'adapte à son schéma primitif.

On a souvent signalé la soudaine faveur qui, aux alentours de 1821, entoura l'obscur et troublante aventure de ces fils du Ciel prenant goût aux filles de la terre, telle que l'évoque un passage de la Bible : « Et il arriva que les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu » (*Genèse*, VI, 2). On cite le *Ciel et Terre* que Byron, en octobre 1821, composa à Ravenne, et les *Amours des Anges* de Thomas Moore, qui parurent à Londres en janvier 1823. *Eloa* — quoique, en vérité, le sujet soit assez différent — semble appartenir à la même veine ; Vigny termine ce « mystère » en septembre 1823, et le publie en avril 1824, et dans son *Déluge* il évoquera, cette fois de la façon la plus directe, la figure d'un ange, Emmanuel, dont le péché fut de se laisser éblouir par la beauté d'une mortelle.

Mais il ne suffit pas de s'en tenir à la formule trop commode : « l'idée était dans l'air » ¹, et peut-être faudrait-il tenter d'apercevoir l'origine précise de cet intérêt brusquement porté, et presque en même temps, par des écrivains illustres, à ce verset de la *Genèse* qu'ils découvrent ainsi, dirait-on, tous à la fois.

Sans doute pourrait-on croire d'abord à l'influence unique du *Ciel et Terre* de Byron, dont Moore et Vigny auraient simplement repris, chacun à leur manière, le sujet. Et toute cette brusque et multiple curiosité dirigée vers les amours des anges reposerait, à la base, sur ceci seulement que Byron — pourquoi ? — à l'automne 1821, fixa son attention sur le deuxième verset du sixième chapitre de la *Genèse*.

1. Cf. Deschanel. *Lamartine*. T. II, p. 57.

Mais Thomas Moore, dans la préface de ses *Amours des Anges*, prend bien soin d'indiquer que, loin d'être le débiteur de Byron, il s'est vu, en quelque manière, dérober par lui son sujet, — qu'en tous cas Byron l'a devancé et que la publication de *Ciel et Terre* l'a « obligé à produire au plus vite [sa] propre esquisse », alors qu'il avait en tête une vaste composition dont les *Amours des Anges* n'étaient qu'un épisode ¹. Ainsi Moore et Byron, parallèlement, et sans s'être aucunement concertés, auraient entrepris de bâtir une œuvre littéraire sur la même donnée biblique. Curieuse rencontre, en vérité. Ce verset de la *Genèse*, pour qu'en même temps Byron et Moore l'aient soudain trouvé plein de sens, riche d'une admirable matière poétique et philosophique à la fois, d'où tirait-il donc, à l'improviste, un tel mérite ? Quelle brusque lumière l'avait éclairé ?

C'est que venait de paraître, à Oxford, cette même année 1821, un livre par qui la brève allusion de la *Genèse* recevait tout à coup une large et dramatique illustration ; l'évêque irlandais Richard Laurence avait traduit en anglais, et pour la première fois publié, le texte du mystérieux Livre d'Enoch dont Bruce avait rapporté en Europe, en 1773, un manuscrit éthiopien qui dormait depuis dans la Bodleian Library ².

La figure biblique d'Enoch, fils d'Iared, père de Mathusalem, aïeul de Noé, est entourée d'ombres et de légendes, à cause d'un verset de la *Genèse* (V. 24) dont le sens est obscur : « Enoch marcha avec Dieu et on ne le vit plus, car Dieu l'avait pris ». Le texte ne dit pas : il mourut ; le sens littéral est seulement : Dieu le retira à lui. D'où l'idée qui se fit jour, qui persista, qu'Enoch n'était point mort, qu'il vivait toujours quelque part en ce monde, caché. Et la tradition voulait aussi qu'il eût écrit un livre, rempli de révélations, et qu'il l'eût confié à son fils, et que ce livre, par Noé emporté dans l'Arche, ait été sauvé du Déluge.

Le dernier traducteur français du Livre d'Enoch, l'abbé F. Martin ³, souligne l'influence considérable que cet ouvrage exerça à l'époque — imprécise — de son apparition ; « il a été formellement cité par un des écrivains du Nouveau Testament, l'apôtre Saint Jude » et « cette influence n'a pas pris fin avec l'approche du christianisme, plusieurs Pères l'ayant encore subie dans une large mesure ».

Or l'ouvrage, tel qu'il apparaît dans la traduction de Laurence, est une série de « Visions » dont un très grand nombre (livres VI à XXXVI) est consacré à la chute et au châtement des deux cents anges (ou « veilleurs ») séduits par la beauté des filles de la terre. Et Byron a beau placer en épigraphe de son *Heaven and Earth* le verset de la *Genèse*, c'est bien au Livre d'Enoch, que la traduction Laurence vient de lui révéler, qu'il doit l'idée initiale de son « mystère ». Ce qui l'établit sans conteste, ce n'est pas tant encore une allusion directe à ce livre, placée dans la bouche de Japhet (« le livre d'Enoch [...] dans ses pages muettes dont le silence parle plus haut à l'esprit que la foudre à l'oreille » ⁴) que les noms mêmes qu'il donne aux deux anges Samiasa et

1. *Les Amours des Anges*, trad. L. Sw. Belloc. Paris, 1823, in-8°, p. 9.

2. *The Book of Enoch the prophet*, translated by R. Laurence. Oxford, 1821, in-8°.

3. *Le livre d'Enoch*, trad. par l'abbé F. Martin. Paris, Letouzey, 1906, in-8°. Introd., p. XII.

4. Byron. O. C., trad. Pichot, in-4°, 1828, p. 271.

Azazel, amants des mortelles, noms qu'il emprunte à l'ouvrage de Laurence, où ils désignent les chefs des « veilleurs » qui ont donné aux deux cents anges l'exemple de la désertion. Quant à Moore, il fait allusion, nommément, et plusieurs fois, dans les Notes de ses *Amours des Anges*, au livre d'Enoch « que nous connaissons maintenant tout entier, dit-il, grâce à la traduction du D^r Laurence » ¹.

Ainsi nous apparaît, à présent, beaucoup plus naturelle la rencontre, sur un même thème, de deux écrivains anglais cherchant à tirer parti d'un livre entouré de prestiges et dont une traduction, en leur langue, vient d'être publiée. Et maintenant Lamartine a-t-il connu directement la traduction Laurence ? ou bien les œuvres de Byron et de Moore ont-elles suffi à le déterminer dans le grand changement qu'il apporta à son dessein épique ?

La date à laquelle Lamartine jette pour la première fois sur le papier un schéma de son poème (décembre 1823) autorise tout à fait la conjecture d'une impulsion, d'un trait de lumière que l'ouvrage de Moore lui aurait apportés. Les *Amours des Anges*, dont la première édition, en France, avait paru chez Amyot, dès le début de février 1823, avaient été rapidement traduits, en avril d'abord, puis à la fin de mai ². Lamartine connaissait Moore. Il l'avait rencontré chez la Duchesse de Broglie ³. Son livre, à coup sûr, ne manqua pas de l'intéresser ; et lorsque, quarante ans plus tard, dans le *Cours Familier de Littérature*, il évoque, à propos de Vigny, le souvenir de Moore (auquel il accorde « un grand talent ») et de ses *Amours des Anges*, il ajoute, d'une main rapide : « Moi aussi, je rêvais alors d'un grand poème, ébauché seulement depuis ».

Moore présentait trois anges dont chacun contait, à son tour, son histoire, l'histoire de « cette heure funeste où, fasciné par des yeux séducteurs, il échangea les cieux contre le sourire d'une femme » ⁴. Et comme on verra Eloïm se glisser d'abord dans le cœur d'Adha par des songes qu'il lui formait lui-même, ainsi le second de ces anges que Moore met en scène a séduit d'abord Lilia par des rêves ⁵ ; mais surtout Moore, dans sa préface, indiquait bien clairement la signification morale qu'il entendait donner à ce trio de récits ; ce sujet, disait-il, lui avait plu « comme propre à fournir un voile allégorique au travers duquel [il] pourrai[t] retracer [...] la chute de l'âme de sa pureté originelle » ⁶. Comment s'étonner alors que Lamartine, qui méditait, depuis deux ans déjà, une « épopée de l'âme » montrant sa chute et son relèvement, ait saisi pour se l'approprier en l'adaptant à son dessein, ce symbole où son génie se sentait à l'aise ?

1. Moore a lu Enoch de près ; car il renvoie à ce livre, dans ses notes, à deux reprises (Moore, *op. cit.*, pp. 209, 213, 217).

2. La première traduction, sans nom d'auteur, est annoncée au *Journal de la Librairie* du 12 avril 1823. Le *Journal de la Librairie* du 31 mai 1823 annonce la traduction Belloc.

3. C. F. L., Entr. 94. T. XVI, p. 250. Cf. également la lettre de Lamartine à sa fiancée, du 20 janvier 1820 dans R. D. M., 1^{er} septembre 1905. Selon le *Journal du Maréchal de Castellane* (1895. T. I, p. 389) ce dîner chez la Duchesse de Broglie, où Lamartine et Moore furent réunis est du 15 janvier 1820 (La Duchesse, dit Castellane, « avait placé à côté d'elle M. de Lamartine, jeune poète de grande réputation ; il a mal à la poitrine et n'a pas desserré les dents »).

4. Moore. *Op. cit.*, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 44.

6. *Ibid.*, p. 10.

Il eût certes, de toutes façons, donné dans son poème une place aux anges. Le plan de 1821, tel que le *Cours Familier* le présente, précise en effet que, dans leur long pèlerinage, les deux âmes sœurs que le « barde » suivait du regard, connaissaient des « transfigurations angéliques ». Lamartine, aussi bien que Chateaubriand, savait que les anges sont « un immense trésor pour le poète » ¹. Déjà le fragment détaché de *Clovis* que Lamartine insère dans ses *Nouvelles Méditations* comporte, sur l'existence des anges, des vers qu'un écho répétera, au début de 1823, dans la *Mort de Socrate*. Le plan en prose de la *Chute d'un ange* ² contient ces lignes explicites : « *Les esprits qui touchent de plus près à l'homme sont ce qu'on appelle les anges, ordres innombrables d'intelligences chargés de veiller chacun à un des mystères de la matière ou de l'âme ; invisibles inspirations ; il y en a autant que d'êtres visibles ; ils tiennent l'anneau de chaque création et le rattachent à l'infini* » *. Et dans le *Cours Familier*, enfin, au mois de septembre 1862 ³, Lamartine déclare « infiniment plausible » la théorie socratique d'une « hiérarchie de puissances célestes, d'une échelle incessante d'êtres, agents de la divinité créatrice ».

Du reste, en 1823, tout était près dans sa pensée pour lui faire accueillir aussitôt l'idée de prendre un ange déchu pour image représentative du destin de l'âme humaine. N'avait-il pas écrit, en 1819, dans *L'Homme*, le vers demeuré célèbre sur le « dieu tombé qui se souvient des cieux » ? ⁴. Abbadona, l'ange déchu de Klopstock, dont la mélancolique figure avait fait fortune et dont le caractère apparaissait, en 1800, à Madame de Staël ⁵, comme « une idée tout à fait neuve », était encore pour Lamartine un exemple et un garant, et les *debtah* rebelles ne l'avaient-ils pas déjà mis sur la voie ? Est-ce à cause de cette parenté entre les *debtah* et les anges que, d'une manière si inattendue, Lamartine, dans son *Cours Familier*, décore du titre de « poème indien » les *Amours des Anges* de Moore ⁶ ?

Mais que l'origine de la chute fût un amour humain, nulle part avant Moore, avant Byron, avant le livre de Laurence, Lamartine n'en avait vu développer l'idée. Très certainement il connaissait le verset de la *Genèse*, mais de cet incident à peine indiqué (le texte sacré ne s'explique point sur le châtiement réservé à ces anges) il n'avait pas songé à tirer parti ; l'idée ne lui était point venue d'en élargir librement la portée, d'en faire, au lieu d'un incident étrange, une reprise, une variante de la chute originelle, variante poétique bien plus humaine que l'aventure de l'arbre et du serpent, bien plus séduisante, bien plus accessible à des imaginations sur lesquelles le XVIII^e siècle et tous les sarcasmes de Voltaire avaient passé ⁷.

Qu'il se soit reporté au texte même d'Enoch, d'après Laurence, (ou qu'il

1. *Génie* II, V, 8.

2. B. N. Lamartine, 22, pp. 3-4.

3. C. F. L., Entr. 81. T. XIV, p. 217.

4. L'idée, d'ailleurs, n'était pas originale ; M. Gustave Lanson l'a parfaitement démontré.

5. *De la Littérature*, I, XVII.

6. C. F. L., Entr. 94. T. XVI, p. 250.

7. Bien entendu Lamartine ne supprime pas, ne peut pas supprimer, la chute d'Adam au Jardin ; mais voyez comme il en atténue les effets ; au plan III des *Visions* on lit : « L'homme n'était pas alors ce qu'il devint ; de plus, sa faute n'avait pas terni sa divinité ; il était plus grand, plus éclatant, plus beau ».

ait chargé Marianne de le faire pour lui) certains indices le laisseraient assez bien supposer. Et d'abord ¹ Enoch en personne va figurer dans *Les Visions* ², Enoch, qui n'apparaît ni dans Byron ni dans Moore. Le Deuxième chant des *Visions* le met en scène ; il habite un merveilleux jardin, ainsi que l'indiquait le *Livre* ³ ; Élie descendra du ciel pour le rejoindre (Plan III, Vision IV, Chant II) comme il est rapporté dans le texte traduit par Laurence ⁴ ; le châtimement premier que doivent subir les « veilleurs infidèles », selon Enoch, est de voir périr leurs enfants ⁵ ; tel en effet sera le destin d'Eloïm (Plan III, Vision II, Chant IV) ; tel sera aussi le destin de Cédar. Enfin, tandis que, dans *Ciel et Terre*, le supplice des anges coupables est de promener désormais dans les cieux une mélancolie éternelle, tandis que, dans les *Amours des Anges*, les anges qui ont délaissé Dieu gardent cependant, eux aussi, leur céleste nature, Lamartine, plus fidèle en cela que Byron et que Moore au texte du *Livre d'Enoch*, fait de son Eloïm déchu un prisonnier de la vie terrestre ⁶.

Au vrai, diverses influences s'entrecroisent ici, dans la conception des *Visions*. Pythagore et Platon ont fourni l'idée des métempsychoses ; l'Inde offrait ses *debtah* punis bouclant leur cycle expiatoire, et mourant pour renaître jusqu'à ce qu'ils fussent purifiés ; puis vient Enoch, apportant cette transposition de la chute plus claire que dans Platon, plus avenante que dans la *Genèse* ⁷, — et le christianisme (et, qui sait, les illuminés ?) avec l'espérance du pardon final.

Est-il besoin de faire appel à la légende du Juif errant, où Lamartine aurait puisé, selon M. Citoleux ⁸, l'idée d'un personnage traînant sur la terre, et jusqu'à la consommation des siècles, l'expiation de sa faute ?

La ressemblance, à vrai dire, entre Eloïm et le Juif errant ne me paraît

1. Avant même qu'aient paru les *Amours des Anges*, peut-être Lamartine avait-il eu connaissance de deux importants articles que Silvestre de Sacy consacra, en septembre et octobre 1822, à la traduction Laurence, dans le *Journal des Savants*. Silvestre de Sacy, qui du reste avait déjà donné en 1800 une traduction latine de deux fragments du Livre d'Enoch, estimait que la partie essentielle de l'ouvrage était celle qui touchait aux « veilleurs » séduits par les filles de la terre (*Journal des Savants*, 1822, p. 588).

2. Il est à remarquer qu'en décembre 1823, lorsque Lamartine rédigeait les deux Premiers Plans des *Visions*, il ne songeait pas encore à introduire le personnage d'Enoch dans son poème. Ce n'est qu'au moment où il établit le plan III (après avoir écrit déjà l'Invocation, le premier chant, et le début, au moins du dix-neuvième) qu'il décide de faire intervenir Enoch. Faut-il croire qu'au début de 1824 Lamartine ne s'est pas encore reporté au livre de Laurence ?

3. *Livre d'Enoch*, LXX, 2-4.

4. *Ibid.*, LXXXVII, 3 - LXXXIX, 52.

5. *Ibid.*, X, 9-12, XII, 6.

6. *Ibid.*, X, II - XIV, 5. Nulle part, toutefois, dans Enoch, n'est exprimée cette idée que le destin des « veilleurs » coupables est de mourir et de renaître, indéfiniment. Leur châtimement, en outre, est sans rémission : au jour du Jugement, ils iront « dans l'abîme de feu » (X, 13) et « il n'y aura pour eux ni miséricorde ni paix » (XII, 6).

7. Je n'entends point — est-il besoin de le dire ? — que le *Livre d'Enoch* contienne une doctrine de la chute originelle. L'histoire des amours des anges n'y est pas autrement présentée que comme une aventure exceptionnelle, lourde d'enseignements, sans doute, mais qui ne prévaut en rien contre le récit biblique du destin d'Adam.

8. Marc Citoleux. *La poésie philosophique au XIX^e siècle : Lamartine*, 1905, p. 264. Ch. de Pomairols avait déjà dit, en parlant d'Eloïm : « Cet Ahasvérus de céleste origine » (*Lamartine*, 1889, p. 170).

nullement frappante. Le Juif errant n'est qu'un homme ; sa faute est une dureté de cœur, un refus d'être charitable ; sa punition, de rester ce qu'il est ; il marche sans cesse, plein du souvenir amer de son péché. Eloïm, qui fut un ange, dont le crime fut un amour, dont le châtement fut de changer d'être, et qui traverse mille existences, mille trépas, sans se reconnaître, sans plus savoir qu'il est le même, sinon à son ultime épreuve ¹, je ne vois rien en lui qui l'apparente au marcheur maudit.

Un texte cependant existe, qui laisse la porte ouverte aux conjectures. Publiant, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} octobre 1833, quelques fragments d'Ahasvérus, Edgar Quinet déclare : « il sera éternellement à regretter que Goëthe et Lamartine, qui ont tous deux étudié profondément cette tradition [du Juif errant] et qui l'ont ébauchée, n'aient pas fait retentir eux-mêmes ce Memnon délaissé » ². Affirmation précise, d'un homme qui connaissait personnellement Lamartine, qui, à l'automne 1831, avait été, à Saint-Point, son hôte et dont on n'aperçoit point pourquoi il n'aurait pas dit ici — ou cru dire — la vérité. Mais, d'aucun côté, rien qui corrobore, rien qui vienne étayer cette assertion si curieuse. Que faire de cet ἀπὸξ ? En 1859, à propos de Goëthe, Lamartine écrit, dans son *Cours Familier* ³, que Faust n'appartient pas plus à Goëthe « qu'Ahasvérus, l'homme immortel, n'appartient aux innombrables poètes qui ont chanté ce songe universel de l'expiation par la vie ». Mais c'est du sujet de *Faust* seulement qu'il parle lorsqu'il ajoute : « Combien de fois ne nous a-t-il pas tenté nous-même ! » ⁴.

Certes, au temps où Lamartine méditait ses *Visions*, le personnage du Juif errant avait déjà souvent inspiré les écrivains. En 1822, Quinet publiait ses *Tablettes du Juif errant* ; en 1823, Chamisso, après Schubart et Goëthe, reprenait le thème d'Ahasvérus ; la même année, en France, paraissait un *Juif errant*, œuvre d'un nommé Soubira. Mais, avant l'*Ahasvérus* de Quinet, nul encore n'avait songé à faire du sombre héros « la personnification du genre humain depuis l'ère chrétienne » ⁵. Jusqu'alors, c'était le cas étrange de cet infortuné qui avait séduit les poètes ; ils voyaient là comme une matière offerte à leur invention psychologique, et ils construisaient, sur cette schématique silhouette, un personnage selon leur cœur. Mais quelle distance du marcheur hagard de Schubert, ou du railleur douloureux de Goëthe, ou du révolté de Shelley ou du fade amoureux plaintif de Chamisso, au pèlerin chargé de l'an-

1. Il est vrai que, dans le Plan II, l'ange déchu devenu homme semble bien avoir gardé la mémoire de son origine céleste. Voyez ses paroles, dès le début : « *Je ne mourrai donc jamais [etc...]* ». Et ce cri peut faire penser au *Juif errant* de Béranger : « *La fin du monde est mon seul rêve !* ».

2. Je remarque, avec quelque étonnement, que dans l'étude sur *Ahasvérus* publiée par Ch. Magnin dans la R. D. M. du 1^{er} décembre 1833, l'allusion faite par Quinet lui-même à l'ébauche de Goëthe est reprise — et Magnin ajoute le nom de Schubart ; mais de Lamartine, il n'est plus question.

3. C. F. L., Entr. 38. T. VII, p. 112.

4. *Ibid.*, p. 114.

5. Ch. Magnin, *loc. cit.* Le 4 mars 1833 Sainte-Beuve disait du *Juif errant* de Béranger que c'était une pièce « purement poétique », « admirable ballade », d'ailleurs ; mais « la moralité n'y vient que d'une façon détournée et secondaire ; on n'a pas le temps de l'entendre » (*Portraits contemporains*, 1869. T. I, p. 130).

goisse du monde, au grand tourmenté en quête d'infini qui surgit de l'ouvrage de Quinet ¹ !

Je ne crois donc point que Lamartine ait aucunement pensé, lorsqu'il roula son poème dans sa tête, entre 1821 et 1824, à y reprendre, en la transposant, la légende d'Ahasvérus. Il se pourrait bien faire, par contre que l'étrange, poème de Quinet doive beaucoup, et peut-être son origine même, aux *Visions* de Lamartine ².

III

Il nous reste maintenant à marquer les principales influences littéraires qui semblent s'être exercées sur l'arrangement général du poème.

Il n'est pas difficile, d'abord, de reconnaître celle de Chateaubriand. Lamartine estimait que les *Martyrs* étaient une épopée manquée ³ et il voulait réussir là où Chateaubriand avait échoué ; il ne lui déplaisait pas, je crois, de donner à penser qu'il entendait battre le vieux maître sur son propre terrain. Eloïm racontant son destin au prophète et à Léna rappelle invinciblement Eudore faisant à Démodocus et à sa fille le récit de ses aventures. Cymodocée sent son cœur battre tandis qu'elle écoute le jeune homme, et de même Léna « émue, palpitante », « réfléchit » à mesure « dans ses yeux toute l'histoire d'Eloïm ».

Dans le *Génie du christianisme*, Lamartine trouvait indiqués, et même explicitement conseillés au poète, des sujets, des thèmes, des tableaux ; il ne manque pas de s'en saisir, Chateaubriand regrette que le Tasse n'ait pas su tirer un meilleur parti des richesses immenses et multiples que la Terre-

1. Cf. Alice M. Killen, « L'évolution de la légende du Juif errant », R. L. C., 1925, pp. 5-36 — et M. Glaesener, « Le type d'Ahasvérus aux XVIII^e et XIX^e siècles », R. L. C., juillet-septembre 1931.

2. Quinet, causant avec Lamartine, l'interrogeant, profitant de ses confidences sur le grand poème toujours rêvé, peut très bien avoir puisé à Saint-Point l'idée même de son *Ahasvérus*. Ouvrons en effet le Prologue de ce livre. Nous sommes transportés à l'heure qui suit le Jugement dernier. Dieu va conter l'histoire du monde qui vient de finir. « Voyez, au fond des cieux, la terre en tremble encore ; éperdue, elle roule et ne sait plus son chemin [...] » (*Ahasvérus*, 1834, p. 4). « Je veux [dit Dieu] qu'on vous montre la terre depuis qu'elle échappa de ma main comme le grain du semeur [...] jusqu'au jour où je la moissonnerai toute sèche et fanée dans la vallée de Josaphat » (*Ibid.*, p. 5). « Ce terrible mystère, tous y auront leur place, chaque temps, chaque siècle [...] » (*Ibid.*, p. 6). Entre le Prologue et l'Épilogue prennent place quatre « Journées ». La « Quatrième Journée », qui s'intitule « Le Jugement Dernier », nous fait assister à l'arrivée d'Ahasvérus, avec Rachel, dans la vallée où ressuscitent tous les morts. C'est dans la « Troisième Journée » qu'on entend Ahasvérus gémir : « Ne pas pouvoir mourir ! [etc...] » (p. 214). Dans la « Quatrième Journée », s'évoque Paris disparu : « c'était là, sur cette plage de craie [...] » ; parmi ce morne désert, git « le bec de bronze » d'un aigle ; et dans le flot où Paris reflétait « les arches de ses ponts [...], l'ombre de sa cathédrale », l'oiseau sauvage trempe son aile, etc... (pp. 418-419).

Le 21 juillet 1844, le journal de Lamartine *Le Bien Public* déclarera, en parlant de Saint-Point : « c'est là que [...] Quinet a rêvé *Ahasvérus* ».

3. Dans son C. F. L. (Entr. 164 et 165. T. XXVIII, pp. 62 et 143) Lamartine dira des *Martyrs* qu'ils sont l'« ébauche d'un impuissant », s'élevant à peine « au seuil des parodies du *Télémaque* », et dont la substance n'est en somme que « la rêverie d'un enfant de chœur ».

Sainte lui offrait : « N'entend-on plus sur les sommets du Liban la voix des ombres des prophètes ? »¹. Avant d'imaginer, comme il le fera pour sa *Chute d'un ange*, un mystérieux vieillard, héritier d'Élie, Lamartine prévoit pour ses *Visions* un épisode consacré aux Prophètes (Plan II, Chant VI) ; « on est fâché, poursuit Chateaubriand, que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches »². La Troisième vision de l'épopée lamartinienne (Plan III) mettra en scène les Patriarches. Le *Génie* ajoute encore : « Le berceau du monde, dans un petit coin de la Jérusalem, ferait un assez bel effet », et plus loin : « c'était pourtant une belle carrière à parcourir qu'un monde antédiluvien » (II. I. 4). Le berceau du monde occupera mieux qu'un « petit coin » dans les *Visions* (cf. Plan III. Vision II. Chant III). Ailleurs : « Et qu'ont donc de si odieux à la poésie ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier ? » (*Génie*, II. V. 7)³. Docile, Lamartine réservera deux chants (Plan III) au « récit d'une de ces vies merveilleuses des Pères de désert ». Enfin, à deux reprises (*Génie*, II. II. 11 et IV. V. 4) Chateaubriand proposait à l'écrivain les inestimables ressources poétiques de la chevalerie : « Le seul mot de chevalerie, le seul nom d'un illustre chevalier est proprement une merveille » — « Vous pouvez offrir le tableau des mœurs [de ce temps] dans toute sa naïveté : un vieux château, une grande salle, un large foyer, des tournois, des joutes [...] ». Nous trouverons tout cela aux Chants dix-neuvième et suivants des *Visions*.

Chateaubriand ne se bornait pas à suggérer « d'excellents effets » ; lui-même, rapidement, jetait des esquisses, comme pour inciter les poètes chrétiens à puiser dans ces grands trésors oubliés ou méconnus. Voici le déluge (*Génie*, I. IV. 4) ; il occupera le Quatrième Chant de la Deuxième Vision dans le poème de Lamartine ; « rien de plus frappant et de plus formidable que ce moment de la fin des siècles annoncé par le christianisme » (*Génie*, I. VI. 7). Les *Visions* nous feront assister à cette tragédie gigantesque qui encadre le poème tout entier. Voici le Jugement dernier et l'apothéose des élus (*Génie*, *Ibid.*) ; Chateaubriand termine son chapitre par le même mot sur lequel doivent s'achever les *Visions*⁴ : « les justes triomphants montent dans les cieux ; Dieu rentre dans son repos, et partout règne l'éternité » et Lamartine écrit, à la fin de son Plan : « Ils sont jugés et glorifiés. L'éternité commence ».

*
* *

Mais Chateaubriand n'est pas seul à avoir imposé aux *Visions* sa marque reconnaissable. Un livre bien inconnu aujourd'hui — livre étrange, déconcertant, infiniment curieux — me paraît avoir directement agi sur la disposition des matières et sur l'invention de certains détails dans l'agencement

1. *Génie*, éd. Ballanche, 1804. T. III, p. 12.

2. *Ibid.*

3. Ailleurs encore (*Génie*, IV, III, 3) Chateaubriand évoque ces « fameux solitaires de la Thébaïde qui remplirent le Carmel et le Liban de tous les chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva des plus affreuses solitudes [etc...] ».

4. C'est aussi sur ce mot : « éternité » que s'achevait *Jocelyn*, dans son épilogue primitif :

Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité !

des *Visions*. C'est l'« ouvrage posthume de M. de Grainville, homme de lettres » : *Le Dernier homme*. Ce Grainville (J. B. Tr. X. Cousin de Grainville) ex-prêtre, marié en 1793, auteur dramatique, puis prêtre de nouveau sous le Consulat, tracassé, persécuté, demi-fou, s'était suicidé en se jetant dans la Somme, à Amiens, en 1805, à cinquante-neuf ans. Son *Dernier homme*¹, qu'il venait d'achever, n'eut point de lecteurs. On en vendit, paraît-il, quarante exemplaires. Sir Herbert Croft, en 1810, par une phrase hyperbolique² touchant cette « ébauche sublime d'épopée », voulut attirer l'attention sur l'ouvrage. Nodier qui, de 1809 à 1811, avait servi de secrétaire à Croft, donna, en 1811, une réédition de ce livre bizarre³. Est-ce par Nodier que Lamartine connut le *Dernier homme* ? La chose est fort possible. Quoi qu'il en soit, les reflets que cette œuvre étonnante a jetés sur les *Visions* sont si vifs et si nombreux qu'il n'est certes pas suffisant de parler de réminiscences et qu'il faut, je crois, reconnaître des emprunts conscients, d'authentiques larcins dans le poème de Lamartine.

Grainville se mettait en scène lui-même, discrètement d'ailleurs, au début de son ouvrage ; il supposait qu'une révélation lui était faite, par un esprit céleste, des événements qui doivent marquer la fin de notre univers. Dans les *Visions*, de même, le poète est emporté par l'« Esprit » « sur le déclin des âges » ; comme Grainville, miraculeusement transporté par l'ange aux derniers jours du monde, assistait au drame ultime qui se jouait sur la terre, de même l'auteur des *Visions*, « invisible témoin de [ce] funèbre drame » (1^{er} Chant, v. 381) regarde douloureusement les scènes de l'agonie du monde.

Et Grainville aperçoit le dernier homme — auquel il donne un nom qui sied à son état : c'est Omégare — comme le poète des *Visions* voit paraître Eloïm, lui aussi, au terme du poème, seul homme debout sur la terre ; et comme Eloïm, dès la deuxième Vision, entreprend le récit de sa destinée, pareillement Omégare, dès le deuxième Chant du poème en prose de Grainville, commençait à conter sa vie.

Autour d'Omégare comme autour d'Eloïm, c'est la décrépitude de la terre. « La terre touchait à sa fin », disent les plans des *Visions* ; « elle était flétrie, dépouillée, aride » ; l'Esprit montre au poète « combien le soleil a changé », et tandis que « les mers se balançaient au fond de leur lit avec des mouvements terribles », « la terre [était] pleine d'illusions et de fantômes » ; écoutons Grainville : « La terre est sur le point de périr » ; on voit « les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher » ; le soleil « dont la lumière est affaiblie, jette sur ces objets un jour pâle et lugubre » ; « la vieillesse a pâli son front dont l'éclat semblait immortel » ; « les flots de l'Océan deviennent livides et mugissent » ; des spectres apparaissent de toutes parts⁴.

Il y a plus encore : l'Esprit conduit le poète des *Visions* aux lieux déserts

1. Grainville. *Le Dernier homme*. Paris, 1805. 2 vol. in-12.

2. La phrase de Croft se trouvait glissée dans une étude sur Horace. Cette phrase, Creuzé de Lesser la reproduit dans la préface de son adaptation en vers du *Dernier Homme* (1831).

3. En 1831, Creuzé de Lesser publiera un « poème en dix chants », « imité de Grainville » et intitulé *Le Dernier Homme*.

4. *Le Dernier homme*. Paris, 1811. T. I, pp. 20, 25, 28 et T. II, pp. 79 et 140.

où s'éleva Paris ¹, et Lamartine, sur ce thème, laisse courir pendant cent vers sa facilité. Grainville l'avait précédé. Omégare était parvenu à « ces lieux où fut la capitale de l'empire des Français [...] Paris n'était plus ; la Seine ne coulait point au milieu de ses murs ; ses jardins, ses temples, son Louvre ² ont disparu [...] ; ce lieu n'est qu'un désert » ³.

Quoi ! d'un peuple éternel voilà donc ce qui reste !

s'écrie Lamartine ⁴ ! Et Grainville avait dit : « Sont-ce là les restes de cette ville superbe dont les moindres mouvements agitaient les deux mondes ! » ⁵. Dans les ruines, presque effacées, que parcourt Omégare, une statue, seule, demeure dressée, celle de Napoléon. Lamartine, en 1824, n'a pas les mêmes motifs que Grainville en 1805 pour accorder une telle faveur à Bonaparte ; néanmoins, à côté des vestiges de Notre-Dame, dont les tours, tout de même, subsistent, s'élève

La colonne d'airain plus forte que les âges ⁶.

Négligeons les « signes dans le ciel » (étoiles qui tombent, lumière sanglante) qui, s'ils figurent à la fois dans le *Dernier homme* et dans les *Visions*, ont leurs communs modèles dans l'*Apocalypse*. Mais voici le « génie de la Terre », dont Grainville montre la douleur comme Lamartine chantera la tristesse de « l'Ange de la terre ». Ce « génie », à qui Dieu « confia, dit Grainville, le soin de veiller sur la terre » et qui « présidait à ses mouvements » ⁷, lorsqu'il voit ce monde près de périr, exhale son désespoir en des termes dont l'*Hymne de l'Ange de la Terre* semble avoir conservé un fidèle souvenir. « Moi qui, dit-il, naissant avec elle [La terre] la vis se placer parmi les globes célestes et décrire sa première journée [etc...] » ⁸. Et déjà Adam ⁹ avait poussé ce gémissement : « O terre que j'ai vu sortir si belle des mains du créateur ! Que sont devenus tes rians coteaux [etc...] » ¹⁰. Ainsi, semblablement, chantera l'Ange de la terre, dans Lamartine :

Est-ce toi, terre inanimée,
Est-ce toi que j'ai vue, hélas, il n'est qu'un jour,
Des mains de Jéhovah t'élancer enflammée
[etc...] ¹¹

1. Vision première, v. 210-310.

2. Cf. Vision première, v. 239.

3. *Le Dernier homme*. T. II, fp. 84-85.

4. Vision première, v. 273.

5. *Le Dernier homme*. T. II, p. 84.

6. Vision première, v. 261.

7. *Le Dernier homme*. T. I, p. 39. T. II, p. 140.

8. *Ibid.* T. I, p. 21.

9. Car Adam est présent à la fin du monde, Adam qui n'est pas mort, dont le châtement est de voir, depuis l'origine des siècles, vieillir la terre. Il y a aussi un homme immortel dans les *Visions*, mais c'est Enoch.

10. *Hymne de l'Ange de la Terre*, v. 113-114.

11. De même, à la plainte d'Adam : « Que sont devenus tes rians coteaux [...] », répond le premier vers du Deuxième chant des *Visions* :

Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages !

Dans le projet de 1821, le poème « se terminait à la fin de la terre par l'explosion du globe rendant toutes ses âmes purifiées [...] et lançant ses gerbes de feu dans le firmament »¹. Cette idée, à laquelle Lamartine paraît avoir renoncé par la suite, sort directement du *Dernier homme*. Au Chant dix et dernier du poème de Grainville, on voit le génie de la Terre, poursuivi par la Mort, se réfugier au centre du globe « où pendant plusieurs siècles il avait fait un amas immense de soufre, de bitume, de liqueur inflammable », et quand la Mort est sur le point de l'atteindre, il fait exploser la planète². Et Grainville avait brossé un assez beau tableau de la résurrection générale, pour le Jugement dernier, quand surgissent d'un seul coup tous les morts, dans une formidable « éruption des dépouilles humaines »³.

Ne serait-ce pas aussi dans le livre de Grainville⁴ qu'il faut aller chercher la source d'un épisode, assez déroutant, au premier abord, que Lamartine se proposait de traiter dans la Dixième Vision de son Poème ? Adha — la fausse Adha, fille de l'Antéchrist — afin de séduire Eloïm, lui dit qu'elle a reçu du ciel un mystérieux avertissement et qu'« on lui a prédit que, si elle se donnait à l'homme innocent, elle serait l'Eve d'une seconde terre régénérée ». Ainsi le génie de la Terre tâche de convaincre Omégare que, s'il s'unissait à Sydérie, « la terre se ranimerait aux feux nouveaux du soleil, elle se dépouillerait de sa vieillesse pour reprendre sa robe brillante du printemps ; des enfants nombreux sortiraient du genre humain rajeuni »⁵. Et c'est la tentation d'Omégare, comme les *Visions* devaient montrer la tentation d'Eloïm. Car, si le dernier homme s'unit à Sydérie, ce serait, en réalité (et Adam le sait, et Adam en avertit Omégare) pour donner le jour à une race funeste, et surtout, ce serait la résurrection des morts retardée, la délivrance d'Adam remise... Ainsi, dans le *Dernier homme* comme dans les *Visions*, une action dramatique se noue autour d'une femme aimée à laquelle il faut que le héros renonce.

* * *

Nous bornerons là notre étude générale des sources du grand Poème. Les Notices que nous joignons aux textes des plans et des fragments nous donneront l'occasion de signaler, à leur place, les influences particulières dont certaines parties ou certains détails des *Visions* révèlent l'existence.

Cependant, il reste à marquer plus fortement que nous ne l'avons fait, en passant, une affinité du Poème avec un autre très grand Poème : le *Paradis Perdu*, de Milton. Non qu'il s'agisse à proprement parler, d'une dépendance

1. C. F. L., Entr. 17. T. III.

2. *Le Dernier homme*. T. II, p. 172.

3. *Ibid.* T. II, p. 82.

4. Il y a aussi dans le *Dernier homme*, des « vaisseaux aériens » ou « globes aériens » pour la navigation céleste (T. I, pp. 59 sqq.). Faudrait-il voir là le modèle de l'étrange dirigeable de la *Chute d'un ange* ? Il est à noter que dans le *Livre d'Enoch* apparaissent aussi des chars volants sur lesquels étaient montés des hommes, « et ils allaient, sur les vents, de l'Orient et de l'Occident jusqu'au Midi » (Ch. LVII, 1-2). L'histoire du malheureux Omégare et de Sydérie, leurs aventures dans la ville du Soleil, mériteraient d'être étudiées de près pour une enquête sur les sources de la *Chute d'un ange*.

5. *Le Dernier homme*. T. I, p. 42.

précise qui se trahirait, dans les *Visions* à l'égard du *Paradis perdu*, mais il semble, à considérer le dessein du grand œuvre que rêvait Lamartine, que les *Visions* aient dû former dans sa pensée comme une réplique grandiose du poème miltonien. Je ne puis m'empêcher de croire que Lamartine a voulu, expressément, donner à l'humanité (en même temps qu'un nouveau récit, plus touchant, plus près d'elle-même, de cette chute mystérieuse par où le mal est entré dans le monde) comme une suite à ce drame géant dont Milton avait écrit, si magnifiquement, la première page. Après l'âme précipitée, l'âme qui remonte. Et comme Adam est tombé par la faute d'une femme, à cause de la tendresse qu'il avait pour elle, et qui lui fit partager son péché, la rédemption maintenant est au prix du sacrifice déchirant de cette même tendresse. Eloïm acceptant, pour demeurer fidèle à Dieu, de renoncer à celle qu'il a pourtant aimée jusqu'à la désertion du ciel, rachète son péché, le péché d'Adam..

Lamartine qui ne pouvait lire, dit-il, sans un « éblouissement d'admiration les scènes amoureuses et pathétiques » du *Paradis Perdu* ¹ n'hésitera pas à les reprendre dans son Poème. Son cœur les sent trop vivement pour qu'il ne veuille point se complaire à les décrire : l'apparition d'Adha à Eloïm, leurs merveilleuses amours dans cette nature sur laquelle il semble que le péché ne soit point encore descendu, Lamartine connaît les richesses qui sont en lui pour les chanter aussi bien, mieux peut-être que Milton ne chanta l'apparition d'Ève à Adam et l'ivresse de leur baiser.

Ses *Visions* le lasseront avant qu'il ait atteint ces terres fortunées où son génie eût retrouvé sa patrie ; mais nous aurons plus tard, de sa main, l'histoire — et c'est la même, les noms seuls des héros ont changé — de Daïdha et de Cédar ; et deux ans avant, dans *Jocelyn*, ce recommencement de l'Eden dans le printemps inouï du Val des Aigles.

1. *Vie de quelques hommes illustres*, dans O. C., 1863. T. XXXVI, p. 22.

III

LES ÉPAVES DU GRAND POÈME

I. — Les textes publiés.

En 1851, pour grossir le volume des *Nouvelles Confidences* que va éditer Michel Lévy ¹, Lamartine ajoute au texte que *La Presse* avait publié (du 30 juillet au 6 septembre 1850 ²) une « partie entièrement inédite », formant un Troisième Livre ³, constitué par trois importants fragments (— les Premier, Deuxième et Vingtième Chants —) du grand Poème des *Visions*. Un raccord maladroit, hâtivement rédigé, et dans lequel Lamartine se joue, avec une désarmante insouciance, des réalités chronologiques, rattache ces textes en vers à l'histoire de Saluce, donnant à croire qu'ils furent écrits « à Paris », « pendant cet hiver de bonheur et de solitude », avant que fût venue la gloire des *Méditations* ; et bien qu'aucune date n'apparaisse, il n'est pas difficile de comprendre que Lamartine désire glisser au lecteur cette pensée que ces *juvenilia* datent de 1819 environ.

En 1853 paraissait, chez le même Michel Lévy ⁴, un petit volume in-32 de 91 pages, dans la collection dite : Bibliothèque des Voyageurs (à un franc le volume) et qui portait en titre *Les Visions*, par Alphonse de Lamartine. C'était la reproduction pure et simple ⁵ des fragments du grand Poème parus, deux ans plus tôt, dans les *Nouvelles Confidences*.

Ainsi aboutissait à ce triste opuscule le poème gigantesque auquel avait rêvé Lamartine.

En 1873, Valentine de Lamartine, publiant les *Poésies Inédites* de son oncle, révélait à la fois un plan général des *Visions* et le dix-neuvième Chant du Poème intitulé *Le Chevalier*.

1. Les *Nouvelles Confidences* furent annoncées par le *Journal de la Librairie* du 31 mai 1851.

2. Les *Mémoires d'outre-tombe* venaient d'occuper un dernier feuillet, dans *La Presse*, le 3 juillet 1850. Le 30 juillet paraissait le Préambule des *Nouvelles Confidences*, et le 31 juillet le texte même du récit commençait ; il se terminait le 6 septembre avec la phrase « Nous nous revîmes à Paris » sur laquelle s'achève l'épisode de Saluce.

3. Il y a même, dans cette première édition des *Nouvelles Confidences* (Paris, Michel Lévy, in-8°, 362 p.) un Quatrième Livre qui n'est autre que le chapitre consacré à la société littéraire après 1815 dans l'*Histoire de la Restauration*. Le Livre III occupe les pages 247 à 312.

4. Le volume est annoncé au *Journal de la Librairie* du 26 novembre 1853.

5. G. Vicaire commet une légère inexactitude quand il indique dans son *Manuel de l'Amateur de livres du XIX^e siècle* (T. IV, col. 1006), à propos de ce volume : « Le poème a déjà paru dans les *Nouvelles Confidences*, Livre III ; ce volume contient aussi un autre poème, intitulé *Les Chevaliers* ». En réalité, le texte de 1853 ne diffère en rien du texte de 1851.

En 1882, l'édition de *Jocelyn* publiée à Paris, chez Hachette (in-8°, 423 p.) par les soins de la Société propriétaire des œuvres de Lamartine comporte, aux pages 331-422, un important appendice formé du « plan et des fragments des *Visions* retrouvés par Madame Valentine de Lamartine sur les albums de son oncle ou disséminés dans ses œuvres diverses ». Un *Avis* qu'on lit à la page 332, précise : « Nous avons cru intéressant de réunir aux parties de ce poème [*les Visions*] déjà publiées de nouveaux fragments que Madame de Lamartine a tirés des manuscrits qui lui appartiennent et qu'elle a bien voulu nous autoriser à reproduire ». En fait, il n'y a rien là que ne figure déjà dans les *Nouvelles Confidences* ou dans les *Poésies inédites*. C'est d'abord le passage du *Cours Familier de Littérature* (Entr. 17, 1857. T. III, pp. 353-366) où Lamartine raconte son « illumination » de 1821 et la brusque éclosion en lui de l'idée essentielle des *Visions*. Ce texte figurait déjà dans les *Poésies inédites* ; vient ensuite le plan, déjà connu, des *Visions* ; puis l'*Invocation du poète*, prélude du grand Poème, parue pour la première fois dans l'édition dite des *Souscripteurs* (1849-1850) au tome II des *Harmonies*, à la page 35 ; ce même texte, avec deux variantes infimes, avait été publié de nouveau par Valentine de Lamartine dans les *Poésies Inédites* (p. 167). Enfin les quatre fragments du Poème : le premier chant des *Chevaliers* était inséré à sa place logique, avant le fragment du même épisode paru en 1851 dans les *Nouvelles Confidences*.

Mais l'*Invocation du poète*, les *Première* et *Deuxième Visions*¹, les deux premiers chants des *Chevaliers* ne sont pas les seuls morceaux du grand Poème que Lamartine, et sa nièce, aient publiés. Avant même 1830, Lamartine avait accepté de dépecer les développements déjà rédigés des *Visions* pour en tirer deux ou trois textes destinés à grossir le nombre des *Harmonies*, comme il avait déjà, en 1823, arraché des membres au cadavre de son *Clovis* pour donner ainsi le bon poids à ses *Nouvelles Méditations*. L'Harmonie VII du Livre IV (devenue, à partir de l'édition des *Souscripteurs*, la pièce X du Livre II des *Secondes Harmonies*) qui porte en titre *Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe*, Lamartine lui-même, dans son bref *Commentaire* de 1849, révéla son appartenance originelle au grand Poème ; la pièce suivante, dans le recueil de 1830 (Harmonie VIII du Livre IV, devenue, à partir de 1849, la pièce XII du Livre II des *Secondes Harmonies*) s'appelle *Le Solitaire, hymne* ; et le manuscrit des *Harmonies Sacrées* ajoute au titre (*Hymne du solitaire*) le mot révélateur de *fragment* ; si l'on se souvient que le Quinzième chant du grand Poème devait précisément s'intituler *Les Solitaires*, il semble bien à peu près hors de doute que nous avons là encore sous les yeux un débris du grand édifice inachevé, et désormais en démolition. Cette récupération des matériaux, Lamartine avait songé même à la pousser plus loin encore, puisque le même manuscrit des *Harmonies Sacrées* nous fait connaître une *Harmonie* 19^e intitulée *Fragment d'une prière du soir*, — court morceau de 32 vers qu'on verra paraître, un peu différent, et sous sa forme primitive, en 1851, au Livre III des *Nouvelles Confidences* où il forme le groupe des vers 31-352 de la *Deuxième Vision* du Poème. Cependant Lamartine renonça finalement, pour son recueil

1. Les *Premier* et *Deuxième* chants du poème se présentaient, dans les *Nouvelles Confidences*, sous le titre de *Première Vision* et *Seconde Vision*.

d'*Harmonies*, à ce fragment, limitant ainsi, pour cette fois, à deux seulement, le nombre de ces nobles épaves auxquelles il voulait faire un sort.

Quatre ans plus tard, voici l'édition, chez Gosselin, des *Œuvres Complètes* de Lamartine, édition pour laquelle le poète rédige l'importante préface qu'il intitule : *Des destinées de la poésie* ; et l'on voit apparaître, au tome II (pp. 187-194), à la suite des *Nouvelles Méditations*, trois pièces de vers intitulées *Paysage*, *la chute du Rhin à Laüffen*¹ — *Une jeune fille* et *Réflexion*. Or, le second de ces textes, qui compte 40 vers, n'est qu'un morceau détaché de la *Deuxième Vision* du grand Poème ; nous le retrouverons, dans les *Nouvelles Confidences*, aux vers 271-310 de cette *Deuxième Vision*. Quant aux deux autres pièces, l'examen des manuscrits nous a déjà révélé qu'elles étaient primitivement destinées à faire partie du Quinzième chant du Poème : *Les Solitaires* ou la *Contemplation*.

Il nous est maintenant possible de dresser la nomenclature de ces décombres :

- | | |
|---|---|
| furent publiés en 1830 (<i>Harmonies</i>) | = un fragment du Quinzième chant sous le titre : <i>Le Solitaire, hymne</i>
— un fragment d'une nouvelle version du Premier chant, sous le titre : <i>Hymne de l'Ange de la Terre</i> après la destruction du globe. |
| furent publiés en 1834 (O. C., T. II) | = le début et un fragment du Quinzième chant sous les titres de <i>Réflexion</i> et de <i>Paysage</i> .
— un fragment de la Deuxième Vision, sous le titre : <i>Une jeune fille</i> . |
| fut publié en 1849 (<i>Harmonies</i> , T. II) | = <i>L'Invocation du Poète</i> , prélude du grand Poème. |
| furent publiés en 1851 (<i>Nouvelles Confidences</i>) | = La Première et la Deuxième Vision
— Le Deuxième chant des <i>Chevaliers</i> , vingtième du poème. |
| furent publiés en 1873 (<i>Poésies Inédites</i>) | = Le plan général des <i>Visions</i>
— Le Premier chant des <i>Chevaliers</i> , dix-neuvième du poème. |

On peut se demander pour quelle raison Lamartine, en 1851, n'a pas jugé bon de publier, dans ses *Nouvelles Confidences*, le Premier chant des *Chevaliers*. Cette omission est assez surprenante, en effet ! Il livre au public, sans explications, sans même un résumé des faits précédents, un fragment de récit qui, tel quel, est assez déroutant. Faut-il simplement penser que, préparant à la hâte un Livre III pour grossir le volume promis à Michel Lévy, Lamartine n'avait pas sous la main l'album qui contenait ce Premier chant des *Chevaliers* ?

1. Un feuillet d'album, conservé à Saint-Point, nous apprend que Lamartine avait un moment songé à joindre aux *Harmonies*, ces vers qu'il appelait alors : *La cascade du Rhin*.

II. — Les Manuscrits.

La Bibliothèque Nationale possède plusieurs fragments manuscrits des *Visions* qu'il faut aller chercher dans les albums 2, 5, 34 et 50.

= Le texte le plus considérable est celui du Premier chant de l'épisode des *Chevaliers* ; il est contenu dans un grand album (B. N. Lamartine 34) gris-ocre, à dos de cuir brun, et doré sur tranche. L'Album compte 44 feuillets. Les feuillets 14 à 38 et 44 sont vierges. Les trois premiers feuillets sont en papier gris, les autres en papier blanc. Le texte du *Chant 19^e* figure sur les pages 2 (recto) à 12 (verso). Sur la couverture même de l'album on lit : *Plan et Chant XIX^e. 1824. Mâcon. Saint-Point. 1827. Florence. Livourne.* A la page 1 recto, ces seuls mots : *Chants 19^e et 20^e, St-Pt. 29 mars 1824. A te principium tibi desinet !* Le texte commence au recto de la page suivante, juste au-dessous du titre : *Le chevalier, chant 19^e.*

Les vers sont écrits avec soin et présentent peu de ratures. Nous sommes évidemment en présence d'une mise au net d'un premier brouillon. A la page 12 verso, après le dernier vers, on lit l'indication : *fin du Chant ; en tout 700 vers — 20*, et la date : *Saint-Point 10 juin 1824.* A la page suivante (p. 13 recto), en haut de la page, un titre et une date : *2^e chant des Chevaliers. Florence 4 mai 1827* ; puis plus rien ; le reste de la page demeure vide. L'album qui, le 29 mars 1824, devait, dans la pensée de Lamartine, contenir les Chants 19^e et 20^e du poème ne contiendra pas le Chant 20^e, deuxième des *Chevaliers*.

Dans ce même album, renversé, on lit un plan général du poème, canevas en prose qui occupe les pages 43 (verso) à 39 (verso). Le titre de ce plan, qui n'a pas été exactement reproduit dans le volume des *Poésies Inédites*, est le suivant : *Les Visions, poème en 48 chants* ; et au-dessous se lit l'indication : *chaque vision est composée de 3 ou 4 chants.* Sur le côté droit de la page, à la hauteur du mot *Visions*, Lamartine a, postérieurement, ajouté un autre titre, entre parenthèses : *(ou les Lois Morales).*

= Le recueil factice qui constitue l'album 50 du fonds Lamartine, à la Bibliothèque Nationale, présente plusieurs fragments manuscrits relevant du poème des *Visions*.

D'une part, le feuillet 20 est une petite page jaune arrachée à un album du type de ceux qu'achetait Lamartine chez Alph. Giroux ; il contient l'ébauche des 13 premiers vers du *2^e chant des Chevaliers*, *20^e chant du Poème.* Sur le côté gauche du feuillet, en haut, une date : *mois de juin 1824.*

D'autre part, le feuillet 21 du même manuscrit 50 est constitué par deux petites pages détachées d'un des albums de Lamartine ; on y voit un *plan du 19^e chant*, canevas en prose qui, sous ce titre restreint, dessine en réalité un schéma d'ensemble pour tout l'épisode des *Chevaliers*.

Enfin, les feuillets 77 et 78, grandes pages de papier épais, feuilles volantes, sans doute, et non pas, celles-là, arrachées d'un album, nous offrent un *Plan des 2^e et 3^e chants de la Vision 10^e*, c'est-à-dire le plan en prose de ce qui doit suivre le Premier chant des *Chevaliers* tel que nous l'avons lu dans l'album 34.

= L'album 5, petit album rouge de 31 feuillets, contient au verso de la dernière page (qui est en réalité le recto de la première page, car la pagination a été établie d'après les textes des *Harmonies* que Lamartine inscrivit plus tard

dans ce même album, en le renversant) le début du *Chant 3^e du Chevalier* ; sur le côté gauche de la page, et en haut, se lit l'indication : *Vision 10^e*. Le texte, qui compte 27 vers, couvre le verso et le recto de la page 30 et une partie du verso de la page 29.

= Enfin, l'album 2, qui renferme plusieurs pièces des *Nouvelles Méditations*, a ses pages 34 (verso) à 40 (recto) occupées par un plan général du poème, assez différent du plan qui figure dans l'album 34. Une date est portée sur la page 34 verso, en haut, à gauche : *Montculot, 24 décembre 1823* et le titre est le suivant : *Plan arrêté des Visions ou Poème épique en 25 chants*.

Deux albums, que possédait Charles Alexandre, et qui sont maintenant la propriété de M. Jules Marsan, apportent à notre enquête sur les manuscrits des *Visions* de précieuses indications.

Ce sont deux albums de chez Alph. Giroux, de format semblable, et tous deux revêtus d'une couverture vert sombre. L'un, qui porte au verso même de la couverture la date du 1^{er} janvier 1824, et qui s'ouvre (p. 1 recto) par des vers à Charles Nodier datés du 29 décembre 1823, contient, à partir du recto de la page 2 et sous le titre de *Vision 1^{re}, après l'Invocation*¹, le texte manuscrit du premier des fragments épiques publiés par Lamartine en 1851. Ce texte, qui s'inscrit au recto et au verso de chaque page, se poursuit jusqu'à la page 19 (recto) et s'achève avec le vers :

Restait comme endormi dans la nuit du tombeau

dernier vers de la *Première Vision* telle qu'elle se présente dans les *Nouvelles Confidences*. Lamartine, au-dessous de ce dernier vers, a noté : *fin du chant, 652 vers*² et il a ajouté une date, sur la gauche de la page : *27 mars 1824*. Sur la même page 19 (recto) on lit : *19^e chant* et au-dessous s'inscrivent des vers qui sont ceux, en effet, sur lesquels s'ouvre le Chant dix-neuvième dans l'album 34 du fonds Lamartine de la Bibliothèque Nationale. Il y a là 10 vers, et, au verso de la page, 2 vers encore, puis le texte s'arrête.

Dans le même album, où figurent aussi divers textes manuscrits sans rapport avec le Poème, on aperçoit, écrits en biais, et au crayon, sur un feuillet que précèdent et que suivent des feuillets restés vierges, 10 vers qui paraissent bien être le premier jet d'un court passage de cette même *Vision 1^{re}* (v. 469-478). Puis, en renversant l'album, on trouve, aux premières pages, prises dans ce sens, des *Notes recueillies pour le Poème des Visions 1824* (pages 1 à 3) et un plan en prose intitulé *1^{re} Vision ou Chant 1^{er}* (p. 6 recto et verso).

= Le second des albums appartenant à M. Jules Marsan s'ouvre par le *Chant 20^e de la 7^e Vision* ; c'est le manuscrit complet du fragment des *Chevaliers* qui parut en 1851 dans les *Nouvelles Confidences*. Le texte s'étend, au recto et au verso des pages, depuis la page 1 (recto) jusqu'à la page 14 (recto) où il s'interrompt après le vers 416

Peut-être je vivrais pour espérer encore !

1. Le titre de *Vision 1^{re}* est biffé. Lamartine l'a remplacé par les mots « *Fragments épiques du poème intitulé les Visions* ». Ces mots sont écrits à droite de la page, d'une autre encre ; il est probable qu'ils datent du moment où Lamartine relut son texte pour la publication, en 1851.

2. Le compte des vers est rigoureusement exact : 604 vers pour la *Première Vision* et 48 vers pour l'*Invocation*, soit 652 vers écrits du 25 décembre 1823 au 27 mars 1824.

Au verso de cette page 14 commence le texte du *Début du 15^e chant : Les Solitaires*, texte qui s'étend jusqu'à la page 18 (verso)¹. Les pages 19 et 20 (recto et verso) sont occupées par un *autre fragment pour le même chant des Solitaires, ou La Contemplation* (c'est la *Chute du Rhin*). La page 21 reste blanche et le manuscrit des *Chevaliers*, qui reprend au recto de la page 22 sous le titre de *Suite des Chevaliers, 2^e chant*, s'étend jusqu'à la page 30 (recto) où il prend fin avec le vers :

La même flèche encor les unit sur l'arène

dernier vers du fragment des *Chevaliers* publié en 1851².

= C'est également dans la riche collection de M. Jules Marsan que figure un manuscrit du texte qui parut en 1830 dans les *Harmonies* sous le titre d'*Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du Globe*. Ce manuscrit est constitué par six feuillets arrachés à un album d'assez grand format. Il porte en titre : *Chant lyrique du Jugement dernier* et comprend 52 vers de plus que l'*Hymne de l'Ange de la Terre* (au début, une invocation de 40 vers, et 12 vers, à la fin formant une conclusion, du reste inachevée). Il existe deux autres manuscrits, de l'*Hymne de l'Ange de la Terre*, transcriptions incomplètes, opérées en vue de l'insertion dans le recueil des *Harmonies* ; l'une de ces transcriptions figure dans l'album 6 du fonds Lamartine à la Bibliothèque Nationale (aux pages 30 verso-33 recto de l'album) ; elle s'intitule *Harmonie 27^e* et s'accompagne d'une date : *Saint-Point, 1^{er} avril 1829* ; l'autre se trouve dans le manuscrit des *Harmonies* conservé à Angers où elle forme la 39^e pièce du recueil. Ces deux copies, d'où sont absentes l'invocation et la conclusion, présentent, à de minces variantes près, le texte même qui parut dans les *Harmonies*.

= Quant au texte du *Solitaire*, nous en connaissons trois manuscrits ; le plus ancien figure aux archives de Saint-Point, sur des feuillets arrachés à un petit album ; le second forme la 15^e des *Harmonies Sacrées* dans l'album dont M. Henri Bernès a donné un minutieux inventaire et ne diffère presque en rien du texte publié dans les *Harmonies* ; le troisième, qui constitue la 40^e *Harmonie* de l'album conservé à Angers³, correspond, point par point, au texte paru en 1830.

= Enfin, nous l'avons dit, c'est également dans l'album des *Harmonies Sacrées* qu'il faut aller chercher, sous le titre d'*Harmonie 19^e, Fragment d'une prière du soir* le texte manuscrit d'un passage de la *Deuxième Vision* (v. 321-352). Nous sommes là en présence d'une reprise du texte original, avec des retouches assez importantes. C'est le seul passage de cette *Deuxième Vision* dont nous possédions un manuscrit.

1. Aux trois dernières pages de l'album, une partie de ce même texte se retrouvera, écrite au crayon, et offrant un état antérieur de la rédaction.

2. Sur la face intérieure de la couverture, à la fin de l'album, on lit le texte du *Sonnet de Pétrarque* (Brugg. 1824) qui parut sous le titre de *Le Retour* dans le petit volume *Trois Épîtres*, publié par Lamartine chez Urbain Canel en 1825.

3. Cet album a été décrit et inventorié par M. Louis Hugu dans la R.H.L. en 1911 (pp. 125 sqq.).

Voici, en conclusion, le tableau de correspondance que l'on peut établir entre les textes successivement publiés des *Visions* et leurs manuscrits :

Invocation du Poète.	— Pas de manuscrit. [Mais Valentine de Lamartine, dans les <i>Poésies Inédites</i> , publie de nouveau cette <i>Invocation</i> (déjà parue dans l'Édition des Souscripteurs) et d'après le manuscrit, puisque le texte comporte deux légères variantes et s'accompagne d'une date : <i>Montculot, 25 décembre 1823</i>].
Premier chant des Visions	— Alb. J. M. I (pp. 2-19).
Deuxième chant des Visions	— Pas de manuscrit, sauf pour les vers 321-352 (<i>Harmonie 19^e</i> de l'album des <i>Harmonies Sacrées</i>).
Chant 15 ^e (<i>Les Solitaires</i>) Début	— Alb. J. M. II, pp. 14-18 (une première rédaction, partielle, et au crayon, sur les dernières pages de cet album — deux fragments, au crayon, sur les dernières pages du second volume du petit <i>Pétrarque</i> ayant appartenu à Lamartine, et conservé au Musée Carnavalet).
Fragment (<i>La Chute du Rhin</i>)	— Alb. J. M. II, pp. 19-20. (Quelques vers de ce texte, au crayon, sur les pages 144, 150 et 156 du même <i>Pétrarque</i>).
Fragment (<i>Hymne du Solitaire</i>)	— Arch. S.-P. — Ms. des <i>Harmonies Sacrées</i> (pièce 15). Ms. d'Angers (pièce 40).
Chant 19 ^e (<i>Les Chevaliers</i>)	— B. N. Lamartine 34, pp. 2-12. [Les 12 premiers vers, également, dans Alb. J. M. I, p. 19].
Chant 20 ^e (<i>id.</i>)	— Alb. J. M. II, pp. 1-14 et 22-30. [Les 13 premiers vers, également, dans B. N. Lamartine 50, p. 20 — Copie, non de la main de Lamartine, des vers 317-376 dans Arch. S.-P.].
Nouvelle version du Poème. Début	— Ms. J. M. (6 feuillets) <i>Chant lyrique du Jugement dernier</i> ; ms. partiel dans B. N. Lamartine 6, pp. 30-33 et dans l'album d'Angers des <i>Harmonies</i> , pièce 39.
[Plan en prose des <i>Visions</i>	— B. N. Lamartine 34, pp. 43-49].

Textes inédits.

- En vers — *Chant 3^e du Chevalier* (27 vers). B. N. Lamartine 5, pp. 30-29.
- En prose — *Plan arrêté des Visions* [...] — B. N. Lamartine 2, pp. 34-40.
- *Notes recueillies pour le Poème des Visions*. Alb. J. M. I. pp. 1-3 de l'album renversé.
- plan de la *Vision 1^{re} ou Chant 1^{er}*. Alb. J. M. I. p. 6 de l'album renversé.
- *Plan du 19^e chant*. B. N. Lamartine 50, p. 21.
- *Plan des 2^e et 3^e chants de la Vision 10^e*. B. N. Lamartine 50, pp. 77-78.

Que sont devenus les manuscrits de l'*Invocation* et du *Deuxième chant des Visions* ? Du manuscrit de ce *Deuxième chant* nous ne savons, malgré nos recherches, absolument rien. Le manuscrit de l'*Invocation* était entre les mains de Valentine de Lamartine ; il ne figure plus aujourd'hui dans les Archives du château de Saint-Point.

Par ailleurs, M. Gustave Lanson qui avait bien voulu nous communiquer la liste qu'il avait dressée des principaux manuscrits conservés à Saint-Point, en 1913, notait la présence, « dans la petite malle noire », d'un album contenant des « *Notes pour le 58^e [sic] chant* » des *Visions*. Ce document qui nous eût été si précieux a subi le sort mystérieux du manuscrit de l'*Invocation*¹.

1. M. Léon Séché (« Les manuscrits de Lamartine », R. P., 15 octobre 1905) signalait déjà l'absence, à Saint-Point, des manuscrits de l'*Immortalité* et du *Lac* dont Valentine de Lamartine s'était servie pour constituer son volume des *Poésies Inédites*. M. de Montherot, écrivait Léon Séché, « ignore ce qu'ils sont devenus ». M^{me} Renée de Brimont n'a donc, hélas, que trop raison de parler des archives de Saint-Point comme d'un trésor « longtemps mal exploré, mal défendu » (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1930-1931, p. 199).



LES TEXTES

LES PLANS D'ENSEMBLE DES « VISIONS »

NOTICE

Nous possédons trois plans d'ensemble des *Visions*. L'un fait partie d'une lettre écrite par le poète à Virieu ; les deux autres ont été tracés sur des Albums, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine 2 -- B. N., Lamartine 34).

La lettre à Virieu qui contient le premier schéma du poème est du 12 décembre 1823. Le plan qui figure sur l'album B. N. Lamartine 2 est daté de Montculot 24 décembre 1823. Quant au plan inscrit dans l'album B. N. Lamartine 34, aucune date ne l'accompagne ; mais d'une part nous y lisons, dans le paragraphe concernant la Vision Huitième (*Les Chevaliers*), l'indication suivante : « Épisode commencé dans ce volume ». Or le *Chant* 19^e, qui, occupe les douze premières pages de l'album, a été composé entre le 29 mars et le 10 juin 1824. Le plan est donc certainement postérieur au 29 mars 1824. Que ce plan, d'autre part, soit déjà rédigé le 1^{er} mai 1827 c'est ce qui nous est révélé par une note datée de ce jour, et portée sur l'album J. M. II (p. 4 verso). Le chiffre de 24.000 vers, pour l'ensemble du grand Poème, chiffre que l'on voit apparaître à la fin du plan qui nous occupe, se retrouve dans une indication marginale du manuscrit des *Chevaliers* (2^e chant) : « [...] à neuf vers par jour, il faudra dix ans pour 24.000 vers et 40 chants », 24.000 vers, 40 chants, tels sont bien les chiffres du plan, et c'est à ce plan, visiblement, que se réfère le *Nota* du 1^{er} mai 1827.

Deux points, déjà, sont acquis : le plan est postérieur à mars 1824 ; il est antérieur à mai 1827. Pouvons-nous préciser davantage ? L'album J. M. II contient, nous l'avons vu, un texte écrit en juillet 1824 et destiné à former le début de l'épisode des *Solitaires*, « 15^e chant » du poème. Or les *Solitaires*, dans notre plan, prennent place aux Chants 18^e et suivants. Il est donc infiniment probable qu'en juillet 1824 ce plan n'était pas encore mis sur pied. Le dernier indice dont nous disposons pour tenter d'assigner une date au plan contenu dans l'album B. N. Lamartine 34, nous est fourni par le texte même : ce qui, en effet, concerne les parties du Poème déjà rédigées ou en cours de rédaction, y est résumé très succinctement ; alors que le plan du 24 décembre 1823 présentait un long développement pour le Premier chant, nous ne trouvons plus ici maintenant que deux lignes à peine, à ce propos. Il y a donc lieu de croire que le Deuxième chant du Poème, dont le canevas est ici largement indiqué, n'était pas composé encore lorsque ce plan fut établi ; et d'ailleurs, des diffé-

rences notables apparaissent entre ce Deuxième chant, (ou *Deuxième Vision*) tel qu'il nous est connu, et le schéma qui en est ici dessiné.

Le plan de l'album B. N. Lamartine 34 est donc postérieur à juillet 1824 et antérieur à la rédaction de la *Deuxième Vision*. Tant que nous échappera le manuscrit de cette *Deuxième Vision*, nous ne parviendrons pas, sans doute, à fixer plus exactement la date de ce plan III¹.

Il est, du reste, vraisemblable que Lamartine dessina pour son Poème d'autres plans qui ne nous sont pas parvenus. Ainsi, lorsqu'en juin 1827 il attribue le numéro Dix à sa Vision des *Chevaliers*, il a certainement dans l'esprit un schéma qui n'est déjà plus celui du Plan III où *Les Chevaliers* constituent la Huitième Vision.

*
* * *

Le choix du titre *Visions* peut avoir été suggéré à Lamartine par l'allure d'Apocalypse qu'il entend donner à son ouvrage, et que marque assez le vers initial.

Les *Visioni* de Varano², *Los Sueños* de Francisco de Quevedo dont une traduction française, œuvre de Lageneste, avait paru en 1633, l'érudition peut les mentionner, mais il serait bien vain, je crois, d'y prétendre chercher la source du titre que Lamartine adopta pour son grand Poème.

On aurait plus de chances d'entrer sur le terrain des probabilités en rappelant, dans *Les Tristes* de Nodier (1806), le récit qui s'intitule *Une heure ou La vision*, et de même, parmi les Romans Poétiques de Walter Scott, *La Vision de Roderich*, dont une traduction parut chez Nicole en 1821.

Hugo adopte ce titre de *Vision* pour l'ode royaliste qu'il dédie, la même année, à Gaspard de Pons ; et Sainte-Beuve nous assure³ que Ballanche avait, depuis 1824, conçu cette *Vision d'Hébal* qu'il écrira seulement en 1829. Si par ailleurs on se souvient qu'en l'honneur du Sacre de Charles X c'est une *Vision* que Delphine Gay compose (1825), et que Mérimée publiera ; en 1829, dans la *Revue de Paris*, sa *Vision de Charles XI*, on retiendra seulement de tout cela la preuve que le mot de « Vision » est fort à la mode en ce premier tiers du XIX^e siècle. Il est même assez curieux de constater que le médiocre Ch. Didier parlait volontiers à ses amis, autour de 1830, de « [son] grand poème des *Visions* », à propos duquel, en décembre 1830, il notait dans son journal : « mon idée se développe. Je veux faire un poème en trois parties : le *Passé*, où je peindrai la chute des empires et des républiques antiques, et le *Moyen-Age* ; le *Présent*, c'est-à-dire les résistances, la lutte actuelle de la liberté ; l'*Avenir*, qui ne sera autre chose que la continuation du poème commencé d'*Adam* ; après cela viendra le *Jugement dernier* »⁴.

Les trois plans que nous possédons du Poème permettent d'observer une à une les modifications qu'apporta Lamartine à son dessein.

1. Nous conviendrons de désigner par Plan I le plan contenu dans la lettre à Virieu du 12 décembre 1823 ; par Plan II, le plan du 24 décembre 1823, par Plan III, le plan qui figure dans l'album B. N. Lamartine, 34.

2. Cf. Alfonso Varano. *Opera poetiche*. Venezia, 1805, 4 vol. in-8°.

3. Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, 1869. T. II, p. 36.

4. Cité par John Sellards. *Dans le sillage du romantisme. Charles Didier (1805-1864)*. Paris, Champion, 1933, in-8°, p. 20.

On voit d'abord grandir les proportions de l'ouvrage. Le plan du 24 décembre annonce, dans son titre, vingt-cinq chants (mais dix-sept seulement, dans le texte, seront explicitement prévus). Le plan III annonce d'abord quarante-huit chants (sans doute douze Visions de quatre chants) mais en indique seulement trente-deux, inégalement répartis en dix Visions. De vingt-cinq chants à quarante-huit, le projet, on le voit, a pris de l'ampleur. Cette crue, quels apports la provoquent ?

Il semble qu'il eût été facile à Lamartine de multiplier à son gré les épisodes consacrés aux réincarnations du héros, lesquelles se succèdent sans arrêt, depuis sa chute initiale jusqu'aux derniers jours du monde. Cependant le plan III n'ajoute qu'un seul récit à ceux qui sont prévus dès 1823 : c'est celui qui constituera la Vision Neuvième, intitulée *La Vendée*. Hormis cet avatar supplémentaire, la série des résurrections d'Eloïm reste la même ; signalons seulement deux retouches : Eloïm reparaissait, dans le plan II, à l'époque des prophètes ; dans le plan III les prophètes sont remplacés par « Socrate ou Pythagore ». Par ailleurs, le récit des temps du Christ et celui du temps des martyrs étaient distincts, dans le projet du 24 décembre ; au plan III, Eloïm, disciple du Christ, n'attend pas de se réincarner une fois de plus pour subir le martyre ; les deux épisodes sont fondus en un seul.

Ce qui vient surtout élargir les dimensions premières du Poème, c'est, d'une part, l'importance accrue qui est désormais accordée à la série des épisodes rétrospectifs ; les récits des Patriarches, des Philosophes grecs, de la Rédemption, de la Thébaidé, des Chevaliers, de la Vendée, occupent à eux seuls dix-sept chants, dans le plan III, autant qu'en comptait le poème tout entier en décembre 1823 ; — et c'est aussi la place plus grande qui maintenant est attribuée à l'action finale, à cette incarnation ultime de l'ange déchu, à ses dernières et dramatiques amours avec la femme sans âme, ce fantôme de la bien-aimée.

D'un plan à l'autre, également, les personnages se transforment et se précisent. Le plan II ne nous présente encore qu'un héros anonyme ; anonyme est aussi cette ville en décombres dont les ruines nous apparaissent d'abord. Quelques jours plus tard (le plan spécial de la 1^{re} Vision date des tout derniers jours de décembre) la « ville sans nom » deviendra Rome, et le jeune homme s'appellera Eloa. A l'époque du plan III, Eloa s'est transformé en Eloïm. Ces noms méritent de retenir notre attention. Elohim (ou Eloïm) est un pluriel qui, dans le texte biblique, désigne ordinairement le Tout Puissant¹. Eloha (ou Eloa), singulier du même mot, paraît avoir été formé postérieurement sur ce pluriel assez étrange, au relent de polythéisme². Un ange déchu portant ici-bas le nom du Dieu qu'il a quitté a peut-être de quoi surprendre. Observons cependant que Lamartine, après avoir choisi la forme Eloa s'est décidé pour Eloïm ; serait-ce parce que, dans le texte de l'Écriture, « Eloïm » ne désigne pas toujours le Très Haut aussi nettement, aussi uniquement qu'« Eloa »³ ? Si, en

1. Le 27 décembre 1834, Lamartine dit à Virieu « [...] mes amis, c'est toi tout seul, comme les anciens disaient Eloïm, les dieux, pour leur Jéhovah » (III, 347).

2. La forme « Eloa » est du reste infiniment plus rare que la forme « Eloïm », et se rencontre 57 fois seulement dans la Bible contre 2570 emplois du pluriel (Cf. Vigouroux. *Dictionnaire de la Bible*, 1910, in-8°, au mot Elohim).

3. Vigny n'a pas eu le même scrupule, lui qui donne à son ange femme, amoureuse de Satan, le nom d'Eloa dans ce « mystère » qu'il venait de terminer, en septembre 1823 ; et si Lamartine renonce à « Eloa » pour choisir « Eloïm », ne serait-ce pas plutôt, et tout simplement, parce que

effet, dans le *Pentateuque*, les noms de Jehovah et d'Eloïm alternent pour désigner Dieu, on trouve « Eloïm », dans l'*Éxode* (XXI, 6 ; XXII, 78), appliqué aux juges, et, dans le Psaume LXXXII, aux rois et aux puissants de la terre. On s'accorde même pour reconnaître qu'en certains passages (en particulier dans les Psaumes XCVII, 1, CXX-XVII, 7, etc...) « Eloïm » ne peut se traduire autrement que par « les anges »¹. Ainsi Lamartine pouvait donc, sans risque de blasphème, adopter ce nom pour le héros de son poème métaphysique².

Des noms divers sous lesquels, dans le cours des temps, Eloïm doit renaître, nous ne connaissons qu'un seul, celui qui fut le sien pendant son stage chez les Chevaliers. Il fut alors Tristan. Quant à celle qui fut, sans le savoir, l'occasion de la chute de l'ange, Lamartine l'avait d'abord appelée Eva ; puis le nom change et devient Adda, puis Adha³. Enfin, au plan III, la seconde et illusoire Adha, la femme fantôme, fille de l'Antéchrist, se nommera Léna, prénom, pour Lamartine, chargé de sens, et sur lequel nous aurons à revenir.

Aucune autre femme qu'Eva-Adha et son « double » n'apparaît dans les plans I et II. Il n'en va pas de même dans le plan III ; au Deuxième chant de la Vision Sixième, on voit Eloïm « martyr avec celle qu'il aime » ; *Les Chevaliers*, dont nous possédons d'ailleurs un plan manuscrit particulier, mettent en scène une Clotilde (devenue par la suite Hermine) et une Marphyse (devenue Charismé) toutes deux amantes d'Eloïm-Tristan. En outre, l'épisode prévu pour former la Vision Neuvième (*La Vendée*) doit chanter les aventures d'Eloïm, chef des Blancs, « avec la fille d'un des chefs ennemis qui l'aime » ; voilà déjà quatre femmes au moins, en plus d'Adha et de Léna son fantôme. Mais le Solitaire de la Vision Septième n'aurait-il pas eu lui aussi à conter ses anciennes et décevantes amours ? Et dans ce Chant des *Patriarches* où figurent, en projet, les noms de Lia et de Rachel, une autre amante infortunée de ce Sisyphe nous fût, à coup sûr, apparue. Que de femmes, dans ce Poème ! et nous savons d'avance quel eût été, de chacune d'elle, le triste et semblable destin⁴.

le premier de ces noms est maintenant la propriété littéraire d'A. de Vigny ? Eloa est annoncé au *Journal de la Librairie* du 24 avril 1824.

1. Dans son *Examen des Martyrs*, Chateaubriand rappelle qu'on peut voir, dans la Bible, « les anges prendre quelquefois le nom du Seigneur : Elohim ».

2. Eloa, du reste, est dans Klopstock. Si même Lamartine n'a point lu de près *La Messiade*, il a vu, en tous cas, le passage que Chateaubriand en détache pour le citer dans le *Génie du christianisme* (II, V, X) : « Soudain le premier-né des Trônes descend vers Gabriel pour le conduire vers le Très-Haut. L'Éternel le nomme Élu et le ciel Eloa ». Et Chateaubriand, après la citation, commente : « Raphaël est l'ange extérieur, Eloa, l'ange intérieur ».

3. Ce dernier nom, Lamartine l'emprunte peut-être à Byron. Ada figure dans *Childe Harold* et Adha dans *Cain*. Lorsque Lamartine, beaucoup plus tard, modifiera encore, pour sa *Chute d'un ange*, le nom de cette femme, avant d'opter pour Daïdha, il l'appellera d'abord Haïdé (B. N. Lamartine, 24, p. 34 verso). L'influence de Byron est visible. Si Lamartine renonce à « Haïdé » c'est sans doute que ce nom, outre l'inconvénient qu'il présentait de trahir trop bien la reminiscence byronienne, jetait aussi sur Cédar un fâcheux reflet de Don Juan. — Il y a aussi une Adda dans le *Memmo* de Casimir Delavigne.

4. Convient-il de prendre à la lettre ces mots, cette sorte de promesse, qu'on lit dans ces lignes écrites par Lamartine à la Duchesse de Broglie, le 1^{er} février 1821 : « Si je fais jamais ce grand Poème [...] on vous y reconnaîtra, comme on reconnaît, dans les tableaux des peintres, certains modèles qui les avaient frappés * ». La Duchesse de Broglie, dans la pensée de Lamartine, devait-elle donc réellement prêter son visage à l'une des héroïnes des *Visions* ?

Du premier des plans au troisième, un personnage, peu à peu, prend corps, c'est le « vieillard ». Le 12 décembre 1823, sa place est vide. L'ange déchu, assis sur des ruines, s'adresse à des hommes, derniers survivants d'un monde qui s'éteint ; c'est à eux qu'il conte sa lugubre histoire. Le 24 décembre 1823, le héros n'a devant lui qu'un seul interlocuteur, un vieillard on ne sait d'où surgi et qui paraît n'avoir d'autre mission que celle de fournir à Eloïm un prétexte pour ses récits. C'est Alcinoüs écoutant Ulysse ; c'est Cyrille, ou Démocodocus, écoutant Eudore. Cependant, dès le plan de la 1^{re} Vision, (ce plan séparé qui doit dater des tout derniers jours de décembre 1823) ce vieillard, devenu « père d'une famille innocente » reçoit Eloïm « pour son hôte ». Enfin, dans le plan III, Eloïm, que l'on voit tout d'abord en fuite devant l'iniquité perverse des derniers humains, découvre un jardin mystérieux où vivent un vieillard et une jeune vierge ; la jeune vierge, c'est Léna ; quant au « prophète », gardien du « livre scellé de sept sceaux » et « seul homme éternellement vivant », c'est maintenant Enoch.

*
* *

L'Épisode prévu au plan III pour former la Neuvième Vision devait s'intituler *La Vendée* ; ce titre provient d'une correction. Primitivement, ce dernier des récits d'Eloïm contenait une aventure placée « à la fin des temps », juste avant sa rencontre avec celle qui se révélera comme la fille de l'Antéchrist. Les inconvénients d'un pareil projet sautaient aux yeux. D'une part, le cadre de ce « récit placé dans l'avenir » paraissait malaisé à construire ; de grandes dépenses d'imagination eussent été nécessaires. Ramener l'épisode dans le passé, et dans un passé très proche, offrait évidemment au poète d'incomparables avantages. Mais en outre, et surtout, le drame qui eût formé la matière de cet épisode eût risqué de faire double emploi avec l'autre drame, latent depuis qu'Eloïm se raconte et qui, dans l'instant même, va se jouer : Eloïm, chef des derniers fidèles, à peine finie sa navrante aventure avec la fille « d'un des chefs ennemis » se retrouvait, à la tête de ce qui survit de justes, aux prises avec un redoutable amour pour la fille de l'Antéchrist. Similitude intolérable. Lamartine fait exécuter à son héros un bond en arrière, par-dessus les siècles, et voici Eloïm conducteur de Chouans.

La révolte de la Vendée exerçait sur l'âme de Lamartine un puissant attrait. Il avait eu, en 1821, l'intention d'écrire sur ce sujet : « Si vous faites quelques vers sur la Vendée, lui écrivait Genoude, le 24 juillet 1821, envoyez-les moi. C'est la seule chose que vous m'ayez promise avant votre départ qui ne soit pas encore faite »¹. Le 16 janvier 1827, il confie à Madame de Barol : « J'étais né pour être [...] chef vendéen ; et qui sait si un jour ?... » Le 25 juillet, il lui dit encore : « Je suis en harmonie avec la Vendée, seul théâtre d'une Iliade moderne ».² Le 1^{er} avril 1830, devant l'Académie Française, il célèbre « cette page qui semble arrachée à l'histoire des temps héroïques où la foi du chrétien se confondait avec la fidélité du soldat, où des provinces entières se levaient d'elles-mêmes aux seuls noms de Dieu et du Roi [...] et renouvelaient dans un coin de l'Armorique les prodiges de l'antique patriotisme ». En 1834, au risque de

1. *Lettres à Lamartine*, p. 23.

2. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, pp. 43 et 71.

détruire d'un seul coup l'image, si nuancée, qu'il voudra donner de sa politique, il ne résistera pas à son enthousiasme, et, en pleine Chambre des Députés, le 3 février, il prononcera un discours sur l'Amnistie aux Vendéens, soulevant le « tumulte » et une « explosion de murmures », en osant dire des insurrections de l'Ouest qu'elles « préparèrent des pages impérissables aux fastes de la bravoure et de l'héroïsme français »¹.

Au temps où il méditait ses *Visions*, Lamartine, chantre officiel du Sacre de Reims, n'avait que d'excellentes raisons pour glorifier les provinces de l'Ouest. Le thème, en outre, était à la mode : *Thérèse Aubert* (1819) est un épisode en marge des guerres de Vendée², Vigny, en 1822, célébrait, dans quatre vers de son *Trappiste* (v. 41-44), les héros de la résistance ; Hugo leur consacrait une de ses odes ; en décembre 1823 paraissait un poème épique en six chants : *La Vendée*, œuvre de Le Prévost d'Iray, membre de l'Institut³.

Quant au petit roman que Lamartine se promet de développer dans cette Vision Neuvième, on découvre qu'il a déjà servi à Lamartine lui-même, quelque dix ans auparavant. C'est le sujet de cette *Zoraïde* inachevée dont nous pouvons lire le projet dans les *Poésies Inédites*⁴ avec cette fière indication : « Sujet d'invention trouvé à Milly le 5 décembre 1813 ». Conrad, chef des Croisés, assiège Antioche, que défend Osmin. Zoraïde, fille d'Osmin, fut jadis la captive de Conrad ; « elle avait conçu pour lui la plus violente passion ». Conrad l'a rendue à son père. Elle se tue ; Conrad, désespéré, et qui veut, lui aussi, mourir, « retenu par ses chevaliers, s'éloigne en maudissant sa victoire ». Tout est pareil, strictement, dans le plan des *Visions*, sauf le dénouement ; mais il faut bien qu'Eloïm démérite encore et qu'il finisse par le suicide pour se perdre à nouveau, et pour que le poème puisse se poursuivre.

Quelques remarques encore ; la brève indication jetée sous la rubrique : Vision Cinquième, dans le Plan III, donne à réfléchir : « Socrate ou Pythagore. Philosophie humaine — deux ou trois chants. » Lamartine aurait-il songé à reprendre sa *Mort de Socrate*, à développer ce poème, à lui donner une place dans ses *Visions* ? Lorsqu'en février 1823, il parlait à Virieu de ce morceau « coupé par couplets, comme Byron » (II, 238), il ajoutait : « Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement ». Dans sa pensée, ce court poème peut donc parfaitement s'adapter à la vaste épopée qu'il a conçue. Par quel biais ? Eloïm, sans doute, s'attachant en disciple à Socrate comme il suivra,

1. Le 30 décembre 1834 Lamartine fait encore à la Chambre une allusion pathétique aux Vendéens dont le patriotisme était, dit-il, « de la chevalerie ».

2. Dans *Adèle* (1820) le héros Germancé a fait la campagne de Vendée.

3. Signalons encore, en 1824, au mois de mai, les *Élégies vendéennes* de Sapinaud de Boishuguet, et l'*Orpheline de la Vendée*, « nouvelle historique », en deux volumes (chez Gosselin), sans nom d'auteur. Le 23 août paraît, dans *La Gazette de France*, une élégie anonyme *La mort de Charette*. Genoude, en 1821 avait publié une *Vie de Jacques Cathelineau, premier généralissime des armées catholiques et royales de la Vendée* (Paris, Lenormand, in-8°). Rappelons que, dans le poème de Delille *Malheur et Pitié*, dont une nouvelle édition paraît en 1824, la fin du Deuxième Chant est occupée par un récit dramatique emprunté à l'insurrection vendéenne. — La révolte de Vendée figurera encore dans un coin de *Jocelyn*, à l'arrière-plan du tableau, en perspective lointaine. Le père de Laurence est un gentilhomme de Bretagne ; il a combattu lui aussi « pour ses lois et son Dieu » (*Jocelyn*, III, 401-404).

4. *Poésies Inédites*, 1873, in-8°, p. 94.

plus tard, Jésus-Christ. Dans son ouvrage sur Lamartine, en 1840, Falconnet¹ déclarera, en propres termes, que la *Mort de Socrate* « tient sa place » dans l'épopée de l'homme intérieur dont Lamartine avait alors publié deux épisodes : *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*; Boulay-Paty, d'autre part, rapporte dans son Journal² un mot de Lamartine qui s'accorde assez bien avec ce que le poète laissa entendre à Falconnet : « Il pense, écrit Boulay-Paty, que le peu de succès qu'eut sa *Mort de Socrate* vient de ce qu'on l'avait intitulée poème, au lieu de fragment ».

L'épisode des *Solitaires* devait offrir à Lamartine l'occasion d'exprimer une pensée qui lui tenait à cœur et dont il n'est pas superflu de noter chez lui la présence dans un temps où, volontiers, on l'imagine si différent de ce qu'il fut à partir de 1832. Voici le texte de ce canevas sommaire : « Vision Septième — La Thébàïde. Récit d'une de ces vies merveilleuses des Pères du désert. L'orgueil le perd, et l'inutilité de sa vie aux hommes ». C'est déjà, clairement formulée, cette condamnation de la vie monacale qu'on verra reparaitre plusieurs fois sous la plume de Lamartine, à partir du *Voyage en Orient*³. La voilà sous nos yeux, dans le plan de ce poème « métaphysique » qui, s'il eût vu le jour, eût inauguré peut-être la liste des ouvrages de Lamartine dénoncés par l'Index romain⁴.

Est-ce une raison de prudence, un scrupule d'orthodoxie ou le souci de prévenir une objection d'invraisemblance qui poussa Lamartine à inscrire, dans son Plan III, une précision absente de deux autres ? Comment Eloïm, en effet, qui subit le martyre pour la foi du Christ, ne voit-il pas finir alors son expiation ? La Rédemption, pour lui, que signifie-t-elle donc, alors ? Lamartine répond : Eloïm « est encore rejeté pour n'avoir pas profité, comme ange, des mérites divins appliqués aux hommes seuls, et avoir eu encore des affections humaines », car il est mort martyrisé, certes, mais « avec celle qu'il aime ». Eudore, qui meurt ainsi, n'était pas un ange déchu, et pour lui le ciel s'était ouvert.

Lamartine songeait-il déjà à se faire de cette réponse un bouclier sûr, à l'abri duquel il pourrait conduire librement son poème dans les sentiers, remplis d'embûches, des régions théologiques ? C'est, en tous cas, de cet argument qu'il usera, en 1838, pour justifier sa *Chute d'un ange* aux yeux des catholiques scandalisés. Les dogmes ne sont pas en cause, soutiendra-t-il ; l'histoire que je conte n'est point celle d'un homme : « Je veux le laisser [ce Poème] soigneusement en dehors des dogmes ; c'est précisément pour cela que mon héros est, sans exception, un ange tombé »⁵.

1. E. Falconnet, *Alphonse de Lamartine. Études biographiques, littéraires et politiques*. Paris, Furne, 1840, in-8°, p. 72. A cet ouvrage Lamartine avait, en quelque sorte, collaboré par les longs entretiens qu'il eut avec Falconnet et les confidences qu'il lui avait faites (Cf. M. Roustan, *Lamartine et les catholiques lyonnais*, 1906, pp. 38-45).

2. Cf. *Annales de la Société Académique de Nantes*, 1900.

3. Dans le *Voyage en Orient* Lamartine déclarera sans ambages que la vie monacale a « toujours profondément répugné à [son] intelligence et à [sa] raison » (*Voyage*, dans O. C., 1842. T. VI, in-8°, p. 415).

4. Le 27 mars 1824, Lamartine dit à Fontenay que son Poème lui vaudra sans doute d'être « moqué, insulté, outragé, excommunié » (II. 268).

5. Lettre à Alexandre Carra de Vaux (15 juillet 1838)

Nous aurons à examiner ce qui, du dessein général des *Visions*, a passé dans les épisodes du Grand Poème publiés en 1836 et 1838. Mais il est un thème poétique prévu dans le Plan III et que Lamartine reprendra dès 1829. Eloïm, au premier chant de la Vision Sixième, « suit des yeux » l'enfant Jésus. « Il le voit parmi les Docteurs, à douze ans, dans le Temple » ; « scène du Temple, ajoute le Plan ; description de la beauté du Sauveur des hommes. Questions et réponses. Sagesse nouvelle qui se révèle aux hommes ». Ces mots résument d'avance le début d'une pièce qui figurera dans les *Harmonies* et dont le manuscrit d'Angers donne la date : 10 août 1829, *Saint-Point*. C'est la *Cantate pour les enfants d'une maison de charité*¹. Voici la « scène du Temple » :

Le Temple de Sion était dans le silence
 [.....]
 Les Docteurs de la Loi, les chefs de la prière
 Étaient assis dans leur orgueil
 [.....]
 Un enfant devant eux s'avance

Voici la « description de la beauté du Sauveur des hommes », en trois quatrains formés d'octosyllabes :

Des ombres de sa chevelure
 Son front sortait comme un rayon
 [etc...]

Enfin, cette annunciation de la « sagesse nouvelle » :

Il parla ; les sages doutèrent
 De leur orgueilleuse raison

Une autre pièce des *Harmonies*, l'*Hymne de l'enfant à son réveil*², contient une allusion à la même scène évangélique ; et nous y apprenons que, dans la chambre où dormait Julia, une image de Jésus au milieu des Docteurs était fixée au mur au-dessus du lit de l'enfant :

Que je sois bon, quoique petit,
 Comme cet enfant dans le Temple,
 Que chaque matin je contemple
 Souriant au pied de mon lit. (v. 61-64)

1. Cette *Cantate* fut publiée en plaquette dès 1829 (Paris, in-8°, 16 p.) sous le titre suivant : *Cantate pour les établissements de Saint-Joseph et de Saint-Nicolas, dirigés par M. l'abbé de Ber-vanger*. Dans une lettre que la mère de Lamartine écrit à sa sœur, Madame de Vaux, le 15 septembre 1829, on lit les mots suivants, qui concernent cette pièce : « Je suis bien contente [...] que les vers d'Alphonse aient rempli le but que désirait Alexandre [le fils de Madame de Vaux]. Ils m'ont paru beaux et j'espère qu'on en aura été content aussi dans les maisons pour lesquels ils sont faits » (R. B., 7 août 1926).

2. La pièce est inexactement datée par Lamartine dans son *Commentaire*, pour l'édition des Souscripteurs. Sur le manuscrit des *Harmonies Sacrées* où elle occupe la sixième place, elle est suivie de l'indication : *Florence 1826*.

[PLAN DU POÈME. ADRESSÉ PAR LAMARTINE A VIRIEU]

LE 12 DÉCEMBRE 1823]¹

La scène s'ouvre peu de jours avant le dernier jour. Un jeune homme est assis parmi les ruines d'une ville sans nom, inconnu aux autres hommes qui sont en petit nombre. Ils l'abordent et lui demandent s'il est lui-même un homme, qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut. Il leur répond qu'il est un homme, mais qu'il est le plus infortuné des hommes, car la mort les soulage tous de la vie ; mais, pour lui, la mort n'est qu'un court sommeil, un intervalle à ses maux, car il a été condamné à mourir, renaître et revivre jusqu'à ce qu'il fût pur aux yeux de Dieu. Il était avant la création de la terre, et il raconte la *création*². Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Ève, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle ; il souhaite d'être homme et de la posséder, au prix même de la mort. Dieu lui accorde dans sa colère l'objet de ses vœux ; il le fait homme, mais le condamne à perdre l'objet de son amour et à ne le rejoindre dans le ciel que lorsqu'il aurait été purifié par plusieurs vies et plusieurs morts méritoires.

Le déluge arrive ; il le raconte ; il y périt avec son amante. Il revient au monde quand son premier corps est redevenu terre, sous les *patriarches* ; il fait un récit de cette époque liée à sa vie. Il reparaît sous les *prophètes* : un récit de ces temps. Il renaît dans le temps du Christ : il raconte la *rédemption*. Il renaît sous les martyrs : un *récit des martyrs* ; puis sous les solitaires du désert : un *chant des solitaires* ; puis enfin sous la chevalerie : un *chant des chevaliers* — Fin de ses récits.

A ce moment l'Antéchrist rassemble les hommes et les séduit. Mon héros lui est opposé : on suscite, pour le séduire, une apparence, un fantôme de son Éva, de son amante ; elle tâche de l'entraîner, et ses sectateurs avec lui, dans le parti du désespoir. Les hommes de cette époque croient que Dieu a abandonné le monde à l'esprit du mal, et que le seul parti

1. Le texte même du plan est précédé, dans la lettre de Lamartine à Virieu, des lignes suivantes : « Ces nuits-ci, j'ai arrêté définitivement le plan de mon vaste poème. Écoute, le voici ; garde-le pour moi ou pour un autre, si je meurs avant de l'avoir exécuté, car il faut qu'il s'exécute par quelqu'un pour l'édification des hommes. Voici donc : [...] » (II. 254).

2. Les mots en italiques sont soulignés par Lamartine lui-même dans sa lettre.

à prendre est d'invoquer le mal. Ce héros résiste, rassemble le petit nombre de fidèles et combat l'armée de l'Antéchrist. Il est presque vaincu, les siens sont tués, le glaive est déjà levé sur lui. La terre tremble, les cieux se roulent, la foudre vole et tue l'Antéchrist et tous les mortels, excepté lui. Il reste seul sur la terre. Vastes descriptions. — Les hommes sortent des tombeaux : *Jugement dernier*. — Il cherche son Éva dans la foule des ombres ; il découvre enfin son tombeau : elle se réveille à sa voix ; ils vont se faire juger. Ils sont réunis dans le sein de Dieu, et les mondes sont finis...¹

1. « Et mon poème aussi », ajoute le texte de la lettre.

PLAN ARRÊTÉ DES VISIONS

ou

POÈME ÉPIQUE EN 25 CHANTS

Montculot

24 décembre 1823

B. N. Lamartine ²

p. 34 verso

1^{er} chant

Invocation à Jéhovah, à l'Esprit Saint, au Verbe ². C'était le temps où les étoiles tombaient du ciel ; le soleil ne se levait, ne se couchait plus régulièrement, mais tantôt il brûlait la terre pendant des jours de mille heures, et tantôt il se cachait pour longtemps sous des nuages de sang.

La terre touchait à sa fin. Elle était flétrie, dépouillée, aride. Les fleuves ne coulaient plus, les mers se balançaient au fond de leur lit avec des mouvements terribles, etc., etc., etc.

p. 35 recto *Un homme était assis sur les ruines d'une ville sans nom ; ses deux mains sur ses joues, il gémissait dans la solitude. Je ne mourrai donc jamais, pensait-il ! Je vivrai donc autant que ce globe abandonné, etc., etc., etc. Superbe description de ce jeune homme ! il sert Dieu dans la vérité de l'Évangile au milieu des ténèbres que répand l'ennemi du ciel, l'Antéchrist. Le peu d'humains restés sur la terre est divisé par mille doctrines, mais l'opinion dominante, d'après le désordre du monde, est que Dieu l'a abandonné au règne de Satan et qu'il faut l'adorer pour en obtenir le peu de bien qu'il reste. L'amante du héros tâche de*

p. 35 verso *l'entraîner dans ce parti du désespoir ; il résiste ; la terre est pleine d'illusions et de fantômes. Un vieillard aborde le jeune inconnu et l'interroge : Qui es-tu, toi qui viens de l'aurore ? Y a-t-il encore des*

1. Texte inédit. B. N. Lamartine 2, pp. 34-40.

2. Suivaient les mots : *Chant de tristesse de (nom du héros). Je ne mourrai donc jamais. Tout cela est biffé.*

hommes dans ce pays du soleil ? pourquoi les as-tu quittés ? es-tu un homme toi-même ? — Je suis né, répond le héros, avant la naissance de ce globe ! je suis homme, oui, mais je ne l'ai pas toujours été ! — les hommes étonnés se réunissent pour l'écouter et il parle.

2^e chant. *La création*

Je suis, non, j'étais, un des esprits purs créés dans les temps, des siècles avant le monde. Ma forme était celle d'un ange. J'assistai à la création. Il raconte la création.

p. 36

3^e chant

recto

Je fus chargé par Jéhovah d'être le gardien d'une de ses créatures, la plus belle et la plus pure qui fût sortie de ses mains après la première femme. Son nom était Èva. Description de ses amours avec elle ; il l'aime tant qu'il en oublie le ciel et fait le souhait de devenir homme ! Dieu irrité lui accorde sa demande et le condamne à mourir et à revivre jusqu'à ce qu'il soit digne de rentrer dans le ciel. Il devient homme, sujet à la mort ; il est heureux quelque temps ; la corruption des hommes augmente.

p. 36

4^e chant. *Le Déluge*

verso

Il oublie Dieu lui-même pour ne s'attacher qu'à Eva ! Le déluge arrive ; il fuit avec elle au sommet des montagnes ; il la tient embrassée, une vague les sépare ; ils meurent tous les deux.

5^e chant

Les Patriarches — récit de

p. 37

6^e chant

recto

Les Prophètes — récit de

7^e chant

Le Christ — récit de

8^e chant

Les Martyrs — récit de

9^e chant

Les Solitaires de la Thébàide — récit de

p. 38

10^e chant

recto

Les Chevaliers — récit de

11^e chant

p. 38 *Éva reparaît aux yeux du héros ! Son âme vole à elle. Mais ce n'est*
 verso *qu'une apparence, une séduction de Satan pour l'entraîner dans son*
parti. Elle emploie toutes les séductions pour le faire passer sous ses
drapeaux. Il est vingt fois prêt à succomber ; il résiste enfin et range
lui-même sous l'étendard du Christ tout ce qui reste de fidèles sur la
terre.

chant 12^e

La bataille entre l'Antéchrist et le héros ! Les fidèles en petit nombre
sont prêts à succomber ; le glaive est déjà levé sur le héros. A ce moment
suprême, la terre tremble, les cieux se roulent, les trompettes retentis-
sent, la foudre vole et frappe tous les hommes, excepté le héros.

chant 13^e

p. 39 *Demeuré seul sur la terre, il assiste aux derniers jours, et les raconte,*
 recto *comme il fit pour la création.*

chant 14^e

Le Christ paraît sur les nuées. Aux premiers rayons de sa gloire, le
héros meurt et renaît sur le champ ; il voit les hommes sortir peu à peu
des tombeaux ; il suit la foule des ombres vers la vallée de Josaphat en
cherchant Éva.

chant 15^e

p. 39 *Il ne la trouve pas ! et pendant que le Christ juge les hommes il par-*
 verso *court sur ses ailes les régions des tombeaux, l'enfer et le purgatoire pour*
y chercher son amante. Il découvre enfin son tombeau ; il l'appelle ; et
à sa voix seule elle s'éveille ; elle sort de la tombe, plus éclatante que
jadis et l'entraîne tremblant au jugement.

chant 16^e

Le jugement dernier. Tous les personnages du poème et les plus
fameux de l'histoire reparaissent et sont condamnés ou absous. A chaque
nom que l'ange prononce, on voit la foule des ombres curieuses se pres-
ser, etc...

p. 40

chant 17^e

recto *Ils sont jugés tous deux ; ils sont unis dans le sein de Dieu et s'élan-*
cent dans les sphères éternelles ; les vieux globes sont enflammés et
célèbrent la rédemption du monde par d'éternelles harmonies.

Fin*

LES VISIONS (OU LES LOIS MORALES)

POÈME EN 48 CHANTS.

CHACQUE VISION EST COMPOSÉE DE 3 OU 4 CHANTS¹

Première Vision

1^{er} chant. — Invocation. — Tableau des derniers jours du monde. La scène est alors à Rome — 2^e chant — un jeune homme, Éloïm, resté seul être vivant dans les solitudes des Alpes, mais qui a été élevé par une mère dans la religion chrétienne, traverse les déserts et arrive pour chercher des hommes, à Rome, guidé par l'esprit de Dieu. Il traverse Rome, la voit avec horreur, est poursuivi par les hommes, se sauve du côté de Tibur, voit une caverne, y entre, y marche, trouve une porte : elle lui est ouverte par Enoch, seul homme éternellement vivant, y est accueilli par lui dans un Eden que Dieu lui a donné la faculté de créer autour de lui. Il y trouve aussi une jeune vierge qui sert le Seigneur près du Prophète.

2^e chant.² — Enoch raconte à Éloïm qui il est, et comment la jeune vierge est arrivée dans son jardin pour se sauver des cultes odieux des humains. Il apprend au jeune homme à prier et lui montre le livre scellé de sept sceaux que l'Esprit lui a donné le don de comprendre. A peine Éloïm y a-t-il jeté les yeux que la mémoire des siècles écoulés se réveille en lui, et il se voit dans tous les temps. Il se reconnaît sous diverses formes, noms et figures, et raconte ses destinées aux deux hôtes.

[3^e chant]³.

Deuxième Vision

1^{er} chant. — Éloïm dit : Avant d'ouvrir les lèvres, pardonnez-moi, mon Dieu ! De quelle hauteur je suis descendu ! Je ne suis

1. Nous reproduisons ce texte tel qu'on peut le lire aux dernières pages de l'album B. N. Lamartine 34 (pp. 43 verso à 39 verso). Sur plusieurs points, la reproduction donnée par Valentine de Lamartine dans les *Poésies Inédites* est incomplète ou fautive.

2. Lamartine écrit : 2^e chant oubliant qu'il a déjà marqué cette division à la seconde ligne de son plan.

3. Cette indication est biffée.

pas un homme ! — Surprise des hôtes — Non, je fus créé un ange. J'étais un de ces esprits intermédiaires qui voient Dieu et les choses terrestres ; j'assistai à la création de votre univers. Quand l'homme eut été banni de la région fortunée qu'il habitait, je continuai à venir, chargé de célestes messages, visiter la terre et ses habitants. L'homme n'était pas alors ce qu'il devint ; de plus, sa faute n'avait pas terni sa divinité : il était plus grand, plus éclairé, plus beau. Je connus, dans un des vallons de l'heureuse Arabie, une jeune vierge. Son nom était *Adha*¹. Je lui apparaissais dans ses songes. Je les lui formais moi-même. Je murmurais à son oreille des chants amoureux et célestes. Je la dégoutais des hommages des hommes par les tableaux des amours immortelles. Je l'enle-

2^e chant. — vais sur mes ailes. Je la portais sur les nuages au-dessus des mers, dans les grottes où l'aigle seul parvient. Elle m'aima ; mais une loi de Dieu défendait aux esprits d'aimer au-dessous d'eux. Cependant mon délire croissait avec ses années, et, ne pouvant lui donner l'immortalité, un jour, par un instant fatal ou heureux, je formai dans mon cœur le vœu rapide de devenir mortel comme elle pour la posséder. A peine le vœu fut-il formé que mes ailes tombèrent ; l'apparence aérienne de mon corps se changea en matière. Je devins semblable à un homme, et j'entendis la voix d'en haut qui me dit : « Sois homme, mais homme immortel, ou plutôt renaissant sans cesse et subissant les diverses destinées de l'homme jusqu'à ce que, par ta propre force et vertu et épreuves, tu aies reconquis ta destinée première. Alors tu mourras pour la dernière fois et si tu es jugé pur, tu redeviendras ange et posséderas Dieu et ses œuvres ; sinon tu subiras la condamnation de l'homme réprouvé. La vie du Sauveur ne comptera pas pour toi. Il ne descendra que pour l'homme. Tu feras à toi-même ton sort ». Elle dit, et je perdis la mémoire. Je me réveillai au milieu des scènes de la vie.

3^e chant. — Cependant les iniquités de l'homme avaient déjà comblé les abîmes de la miséricorde céleste. — Description des vices et de l'état de l'homme à cette époque : toute la nature agrandie et plus forte, le ciel sans nuage, les astres plus purs, le jour plus éclatant, la nuit comme un jour adouci, l'humidité de l'air inconnue, etc., etc. Je vivais dans les premières délices d'un amour mutuel. Description de la vie de l'homme avant le déluge : fertilité de la terre, fécondité des mers, animaux inconnus qui servaient à l'homme, ville que les

1. Lamartine avait d'abord écrit *Adda*.

deux époux visitent, prophétie de Noë méconnue, signes dans le ciel — Eloïm.

- 4^e chant. — Le déluge universel. Eloïm y assiste au sommet du Liban où il s'est réfugié avec une partie des hommes. Description. — Il périt avec Adha et ses enfants.

Troisième Vision

- 1^{er} chant. — Les patriarches. (Prendre dans l'Écriture Sainte une des (deux ou histoires touchantes et gracieuses de Laban, Lia, Rachel et trois chants) l'adapter à ce sujet).

Quatrième Vision

- 1^{er} chant. — Pendant qu'Eloïm contait ses destinées, le prophète demeurerait impassible comme un visage de pierre ; nulle sympathie ne se montrait dans ses traits ; mais la jeune vierge, émue, palpitante, réfléchissait dans ses yeux toute l'histoire d'Eloïm. Celui-ci la regardait avec ce regard dont l'homme qui vient de s'éveiller suit un songe qui s'évapore, qu'il voudrait rappeler et fixer. Il lui semblait que cette figure avait déjà autrefois frappé ses regards, et son cœur sentait vers elle un attrait involontaire qu'il ne cherchait pas à combattre. Quand le jour renaissait sur la vallée et que le prophète, absorbé dans ses méditations célestes, étudiait la nature dans ses œuvres ou chantait des hymnes nouveaux au Créateur, les deux jeunes hôtes s'égarèrent ensemble sous les ombrages délicieux, au bord du lac, etc., comme un frère et une sœur, qui ont perdu leur père, s'aiment d'avantage, etc. Le soir, aux clartés des fruits du pin enflammé et odorant, Eloïm reprenait son récit. Mais, pendant que ces scènes se passaient dans l'asile d'Enoch, les horribles scènes de la fin des temps se pressaient dans Rome.

- 2^e chant. — Elie descend du ciel sur son char de feu. Il retrouve Enoch. Leur conversation. Elie vient prophétiser pour la dernière fois les hommes. Il passe un jour dans le jardin et s'éloigne. Il raconte aux trois justes le ciel, l'enfer et le purgatoire, qu'il a été visiter pendant ses longues années. Il revient pour mourir.

[2^e chant ¹] — *Scènes de l'Apocalypse. L'Antéchrist ; sa mort, la bête, etc.*

1. Tout ce qui est entre crochets, et en italiques, a été biffé dans le manuscrit. On lit en marge : *Nota. Ceci va plus loin et est rejeté à la fin des récits.*

Les hommes épouvantés se décident à adorer le mal puisque Dieu les a oubliés. Culte du crime. Ils cherchent un juste afin de le faire pécher ou de l'immoler ; ils n'en peuvent trouver ; ils pensent au jeune étranger ; ils pénètrent dans l'asile d'Énoch ; ils enlèvent les deux amants. Eloïm est fait roi malgré lui par le petit nombre des bons. L'Antéchrist règne sur les autres. L'Antéchrist enlève Lena ou la jeune amante d'Eloïm. Enoch s'éloigne avec Elie et ils vont en Palestine.

3^e chant. — *Bataille dernière des hommes*].

Vision cinquième

[*Les Temps du Sauveur*] ¹

Socrate ou Pythagore. Philosophie humaine
(deux ou trois chants) ²

Vision sixième

La Rédemption

1^{er} chant. — Eloïm est un des disciples du Sauveur des hommes. D'abord il assiste à sa naissance merveilleuse. Il était un des bergers qui virent son étoile. Il le suit des yeux dans sa jeunesse. Il le voit parmi les docteurs à douze ans dans le Temple. Scène du Temple. Description de la beauté du Sauveur des hommes. Questions et réponses. Sagesse nouvelle qui se révèle aux hommes. Jour qui frappe Eloïm.

2^e chant. — Eloïm devient un disciple. Sermon sur la montagne. Merveilles. Passion. Résurrection. Dispersion des disciples. Eloïm est martyr avec celle qu'il aime. Mais il est encore rejeté, pour n'avoir pas profité, comme ange, des mérites divins appliqués aux hommes seuls, et avoir eu encore des affections humaines.

Vision septième

(deux chants) *La Thébaïde. Récit d'une de ces vies merveilleuses des Pères du désert. L'orgueil le perd, et l'inutilité de sa vie aux hommes.*

1. Ces mots sont biffés. C'est que Lamartine se ravise et décide d'intercaler ici une Vision supplémentaire, non prévue au plan II.

2. En marge : *17 chants en tout, ici*. Ce chiffre surprend, car en comptant même, pour la Troisième Vision, trois chants, le total des chants, à la fin de la Vision Cinquième est de quinze et non de dix-sept.

Vision huitième

Les Chevaliers

(quatre chants) Épisode commencé dans ce volume. Récit d'une croisade, etc..., etc... Les deux ermitages d'Eloïm¹ et de Tristan. Leur mort.

Vision neuvième

Un épisode de la Révolution française : la Vendée².

(trois chants) Récit placé dans l'avenir. La scène est à la fin des temps, lorsque le perfectionnement matériel de l'homme est parvenu au comble et que les disputes et les doctrines ont effacé les traces de toute vérité. Eloïm est un dernier défenseur de la foi, un chef d'une contrée fidèle aux traditions antiques, qui refuse de se rendre aux nouvelles doctrines, Il se lève avec tout son peuple, soutient la guerre homme à homme. Aventures avec la fille d'un des chefs ennemis qui l'aime, qui fut enlevée par lui et qu'il rendra à son père. Elle se tue.

Eloïm, désespéré, se fait tuer volontairement sur les canons ennemis.

Vision dixième

1^{er} chant. — Fin des récits. Amours d'Eloïm et de Léna. Ils se reconnaissent pour les mêmes amants qu'ils furent la première fois. Léna lui rappelle Adha. Il rend grâce au ciel de ce que ses épreuves sont finies. Adha lui dit qu'elle a eu une vision céleste dans laquelle on lui a prédit que, si elle se donnait à l'homme innocent, elle serait l'Ève d'une seconde terre régénérée. Elle entraîne Eloïm parmi les hommes où la même prédiction a été répandue.

2^e chant. — Eloïm est fait roi par les Justes. L'Antéchrist règne sur les autres. Ceux-ci cherchent à se saisir d'Eloïm comme du plus innocent pour le faire pécher ou l'offrir au Mal en sacrifice. Eloïm se livre volontairement à eux. Mais Adha, qui est fille de l'Antéchrist, vient dans sa prison le délivrer et lui offrir le bonheur et la vie.

3^e chant. — Scènes de l'apocalypse. Les hommes justes reviennent à

1. Le manuscrit porte bien *Eloïm*. Mais Eloïm, c'est Tristan. Il est probable qu'il y a là un lapsus. Le plan spécial de l'épisode des *Chevaliers* (cf. p. 170) permet de conjecturer qu'il faut lire ici Marphyse.

2. Le sous-titre, d'une autre encre, a été ajouté postérieurement par Lamartine.

Eloïm qui s'est échappé pendant un tremblement de terre. Ils s'en vont tous en Palestine sur le tombeau sacré, espérant là trouver un asile contre la terre. Ils traversent le lit desséché de la Méditerranée. Description du lit des mers et de ce qu'ils y voient.

4^e chant. — Ils sont poursuivis par les hommes pervers, et toute la population de la terre, réduite à quelques hommes, se retrouve à Jérusalem, rassemblée. Les méchants, au milieu du désordre de la nature, veulent brûler et anéantir les lieux saints. Eloïm les défendra. Adha combat contre lui.

5^e chant. — Dernière bataille pendant laquelle les derniers phénomènes se déclarent. Eloïm meurt l'avant-dernier. Adha le voit mourir et lui propose encore la vie dans un philtre qu'elle possède. Il refuse en ce moment ; elle sourit amèrement et meurt à ses côtés. Mais elle lui dit qu'elle n'a point d'âme, qu'elle n'est qu'une apparence séductrice qui a emprunté pour le perdre la forme primitive de son Adha. Il meurt. Le Chaos.

7^e chant ¹. — Résurrection et Jugement. Eloïm voit juger tous les hommes dans la vallée. Il cherche Adha parmi les âmes. Elle se réveille à sa seule voix. Ils sont jugés et glorifiés. L'éternité commence.

Fin

40 chants ² environ, en tout de 600 vers, ou 24.000 vers ³.

1. Lamartine écrit 7^e *chant* alors qu'il faudrait : 6^e chant.

2. Au début de son plan, Lamartine annonçait 48 chants. Il en compte ici 40. Mais le total des chants qu'il a, dans son texte, explicitement prévus n'est que de trente-deux.

3. Au bas de la page, cette multiplication :

$$\begin{array}{r}
 600 \\
 40 \\
 \hline
 000 \\
 2400 \\
 \hline
 24000
 \end{array}$$

II

INVOCATION

NOTICE

« [...] Et je commence in nomine patris » (II. 257) écrit Lamartine à Virieu le 15 janvier 1824.

Effectivement, il avait commencé, le 25 décembre 1823 « Au nom sacré du père et du fils, son image », par une invocation à l'Esprit Saint.

Lamartine entend bien ne pas déroger à la règle qui veut qu'un poème épique s'ouvre sur une invocation ; mais il n'est que de comparer le début de son poème de *Clovis*¹ (1816) et ses quarante-huit vers de décembre 1823 pour mesurer à la fois l'épanouissement de ses dons poétiques et le renouvellement qu'il apporte dans la facture de cette pièce obligée du poème.

« Je chante ce héros... » disait le poème de *Clovis*, comme, exactement, (les deux hémistiches se superposent) *la Henriade*. C'était la manière classique, héritée de l'antiquité, celle de la *Jérusalem (Canto l'armi pietose [...])*, celle des *Martyrs* (« Jc veux raconter les combats [...] »)². Ici plus rien de cela.

La muse, qui parlait elle-même dans l'*Iliade*, qu'invoquent l'*Odyssée*, l'*Enéide* et le Tasse (« ô Musa [...] ») et Milton (« Sing, heavenly Muse [...] ») et Chateaubriand (« Muse céleste, vous qui inspirâtes [...] »), le poème de *Clovis* l'appelait encore docilement à son aide

O Muse [.....]
Viens, descends à ma voix du fabuleux séjour !

Les Visions ne la connaissent plus.

Lamartine s'est dégagé des liens dont il semblait que se dussent enchaîner d'abord tous ceux qui tentaient l'épique. *Les Visions* veulent être un poème tout neuf. Ce qui convenait sans doute à qu'il prétendait seulement répéter

1. Valentine de Lamartine le publia en 1873 dans les *Poésies Inédites*.

2. L'une des fins principales de l'Invocation, dans l'épopée, est d'indiquer « le résultat de l'action ». Lamartine, assouplissant la règle, sans y manquer, du reste, glisse dans son texte trois vers (v. 18-20) où se résume tout le sujet de son Poème : l'histoire de la terre, les « destins de l'âme », le Jugement dernier.

Homère ¹ n'est plus de mise pour le « chant mystérieux » où vont passer les « grands secrets » ².

Et tout ce qui, dans les invocations traditionnelles, évoquait obstinément, et comme par une survivance invincible, la mythologie païenne (dans la *Jérusalem* : l'Hélicon, I-2 ; dans les *Martyrs* la « Vierge du Pinde » et dans *Clovis* même cet « Olympe nouveau », au vers 8) tout cela, désormais, s'abolit. Pure est maintenant la couleur biblique et chrétienne. Les harpes de Jessé, les palmiers du Jourdain ³, la colombe du Paraclet, les langues de feu de la Pentecôte, le charbon d'Isaïe, rien qui nous éloigne du vrai Dieu. Dès la première page, sur le livre immense et religieux qui va s'écrire, s'étend le nimbe du surnaturel.

Mais ceci surtout modifie, transfigure dans ces vers, l'Invocation rituelle : que Lamartine s'évade de l'impersonnalité, qu'il y parle de son propre cœur. Voici qu'en place des coutumières formules, stylisées, raidies, des mots nous parviennent qui ont la chaleur de la vie ; — des confidences, des aveux : que celui qui va tenter cette grande entreprise à longtemps senti peser sur ses jours l'« ombre du péché », et qu'il a laissé sa jeunesse se prendre à l'enchantement du monde. Survint l'irruption de la grâce, tout à coup, comme bondit au ciel, « sans aurore », un soleil. Mais l'âme surprise n'était pas prête. Toutes ces traces, encore, de souillures, à laver ! Le rayon d'en haut va-t-il revenir ? Le temps fuit et voici venu l'angoissant midi du jour qu'est une vie. L'œuvre est là pourtant, vivante, encore secrète. Hâtons-nous,

[.....] hâtons-nous de ravir à la mort
Ce chant mystérieux qui sur ma harpe dort !

Tout cela indiqué comme de loin, en traits légers et sans violence, avec une sorte de retenue, en des termes qui glissent, qui ne s'imposent point durement à notre attention, assez ordinaires pour ne point paraître emplis de ces

1. Au début de son *Clovis*, Lamartine semblait se mettre sous la protection des « chantres d'Iion » et de « Solime ». L'invocation de 1823 n'abrite *Les Visions* sous aucun patronage ; poème sans ancêtres, sans répondant et que, directement, l'Esprit Saint inspire.

2. C'est au seul Milton, peut-être, que dans l'Invocation de ses *Visions*, Lamartine accepte de ressembler, Milton, lui aussi, a invoqué l'Esprit Saint (« O spirit [...] ») « Instruis-moi, lui dit-il, car tu sais. Toi, au premier instant, tu étais présent ; avec tes puissantes ailes déployées, comme une colombe, tu couvas l'immense abîme [...] » (trad. Chateaubriand). Cf. Lamartine : « [...] Mais que puis-je sans toi ? Chante ces grands secrets que ton œil seul éclaire ! ». Et Milton : « Illumine en moi ce qui est obscur [...] ». — Rappelons aussi, toutefois que Voltaire, au début de sa *Henriade*, s'écriait également :

Descends du haut des cieux, Auguste Vérité,
Répands sur mes écrits la force et la clarté !

3. Les palmiers du Jourdain avaient déjà servi dans l'Invocation de *Clovis* (v. 10). Les vers 21-24 semblent reprendre ce que Lamartine avait écrit, en 1819, de la *Poésie Sacrée* qui, « soulevant tous les voiles »,

Recueille le passé, plonge dans l'avenir ;
Les siècles, à ses pieds, comme un torrent s'écoulent (v. 4-5)

et la comparaison biblique du dernier vers de l'Invocation figurait déjà dans les *Chants lyriques de Saül*

[.....] et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir ! (v. 3-4).

véridiques aveux qu'ils contiennent cependant. C'est bien toujours la manière des *Méditations*, où tout était dit du plus intime des drames humains, — sans qu'il y parût. La musique, l'enchaînement fondu des vers, leur berce-ment, endorment l'esprit et le détournent de l'effort qui arrête soudain telle parole, tel cri, pour en exiger plus qu'il ne voudrait dire.

Ici-même, dans cette *Invocation* où l'on ne s'attend à rien qu'à des thèmes connus — et qui justement s'y trouvent, rassurants, familiers, et que l'on salue au passage — en même temps qu'eux, mêlée à eux, voici cette confession dont nous sommes aujourd'hui en mesure de vérifier l'exactitude : au lendemain des brûlantes délices que lui avaient dispensées Julie, puis Léna surtout, puis Marianne elle-même, dans cette vie charnelle, le grand choc du 20 janvier ; les souffrances, la sécheresse du cœur « qui doute encore » ; puis la page tournée des plaisirs ; la visite de la mort (octobre 1822) et le temps perdu, — trois ans presque ! Et déjà l'adolescence enfuie : 1823, trente-trois ans !

« *Invocation* » ; ce mot que Lamartine écrit en haut de sa page a cessé d'être l'expression technique, l'inerte vocable des poétiques. L'invocation est redevenue une authentique prière. Pour l'écrire, pour l'adresser au ciel, Lamartine a choisi le jour de Noël.

Ce Poème qu'il veut réussir, qu'il porte en lui, au moins en désir, depuis si longtemps et qui sera, si Dieu permet, « le premier poème du monde » (II. 257), c'est une grande affaire, la plus sérieuse peut-être de sa vie jusqu'ici. Croyons-le s'il dit qu'il a prié, qu'il a vraiment demandé à Dieu son aide, sa lumière. Il entend que l'on sache qu'avant d'écrire, comme Pascal, il s'est mis à genoux.

Invocation.

- Au nom sacré du Père et du Fils, son image,
Descends, Esprit des deux, Esprit qui, d'âge en âge,
Des harpes de Jessé chérissant les concerts,
Par la voix de la lyre, instruisis l'univers !
- 5 Soit que, te balançant sur l'aile des tempêtes
Tu lances tes éclairs dans les yeux des prophètes,
Soit qu'aux bords du Jourdain, à l'ombre du palmier,
Tu viennes, sous les traits du tranquille ramier,
Te posant sur le pied des lyres immortelles,
- 10 A leur souffle sacré laisser frémir tes ailes,
Soit qu'en langues de feu, dans les airs suspendu,
Sur le front de l'apôtre en secret descendu
Tu perces tout à coup, comme un jour sans aurore,
De tes rayons divins son cœur qui doute encore.
- 15 Descends, je dois chanter ! Mais que puis-je sans toi,
O langue des esprits ? Parle toi-même en moi !
Chante ces grands secrets que ton œil seul éclaire,
L'enfance, la vieillesse et la fin de la terre,
Et les destins de l'âme et cet arrêt fatal
- 20 Qui va finir la lutte et du bien et du mal !
Qu'importe à tes regards la distance ou l'espace ?
Au signe de tes yeux le temps naît ou s'efface,
Et l'avenir tremblant, à ta voix enfanté,
Passe derrière toi comme un siècle compté.
- 25 Je tremble, en commençant, que ma bouche profane,
De ton divin délire indigne ou faible organe,
N'altère en les rendant tes célestes accords.
J'ai préparé pourtant et mon âme et mon corps ;
Et pour orner l'asile où tu devais descendre,
- 30 J'ai jeûné, j'ai prié, j'ai veillé sous la cendre.
Tant que les songes faux, par ton souffle écartés,
Ont bercé ma jeunesse au sein des vanités,
Et qu'encore amoureux d'une molle harmonie,
Par l'ombre du péché mon âme fut ternie,

- 35 Attendant dans l'effroi l'heure de ton retour,¹
Désirant et tremblant de voir naître ce jour,
Tout plein du grand objet que ta grâce m'inspire,
De peur de la souiller j'ai respecté ma lyre.
Mais maintenant qu'assis au milieu de mes jours,
40 J'en vois une moitié s'éclipser pour toujours,
Et l'autre, se hâtant sous le temps qui la presse,
De ses derniers festons dépouiller ma jeunesse,
Il est temps ! hâtons-nous de ravir à la mort
Ce chant mystérieux qui sur ma harpe dort !
45 Que ce feu dont la flamme éclaire et purifie,
Ce charbon qui brûla les lèvres d'Isaïe,
D'une bouche mortelle épure les accents,
Et que mes chants vers Dieu montent comme l'encens !

1. v. 35-36. Le texte publié en 1849 porte :

Attendant dans l'effroi l'heure de *son* retour,
Désirant et tremblant de voir naître *le* jour

ce qui change le sens, et l'affaiblit.

III

PREMIER CHANT

NOTICE

Avant de se mettre à la tâche, Lamartine avait tracé, à part, un plan en prose de sa « Première Vision ».

Alb. J. M. I
(renversé)

1^{re} vision ou chant 1^{er}

p. 6 recto

*Invocation. L'esprit emporte le poète aux derniers jours du monde. Dialogue entre l'esprit et le poète. L'esprit lui montre combien le soleil a changé. Puis il lui décrit, en la lui montrant, la vitesse et la puissance de la terre. Le poète la parcourt en commençant par l'Amérique qu'il voit à peine sous les eaux ; il revoit les principaux points du globe inhabités, excepté çà et là par quelques misérables restes de l'espèce humaine, en guerre avec la nature et les éléments. Enfin il arrive à Rome où la scène s'établit. Là sont réunis les derniers hommes, vivants dans les ruines de cette ville sainte. Divisés d'opinions et de doctrines, ils croient universellement que Dieu a abandonné la terre à Satan. Satan dont l'Antéchrist est le prêtre, gouverne le monde. Quelques âmes fidèles attendent un sauveur. L'esprit voit alors un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, parcourir en pèlerinage les divers points du globe ; il arrive à Rome, étonnant les hommes qui croyaient le monde fini ; ils l'entourent. Un d'eux, père d'une famille innocente, le reçoit pour son hôte ; il le mène visiter les ruines saintes et lui demande enfin qui il est et d'où il vient — Eloa commence son récit — Ses yeux s'ouvrent ; la mémoire lui est rendue * 1.*

p. 6
verso

1. Sur le même album (pp. 1-3 de l'album renversé) on lit également ces *Notes*, assez curieuses, un peu naïves, et qui montrent Lamartine ramassant tout un vocabulaire destiné à mettre quel-

On voit ce que Lamartine a conservé, ce qu'il a changé aussi, dans le développement en vers de ces courtes indications. Déjà ce plan qui date, au plus tard, du début de janvier 1824, diffère assez sensiblement du schéma prévu le 24 décembre 1823 (plan II). Les terribles signes de la fin des temps (« les étoiles tombaient du ciel [...] nuages de sang [...] les fleuves ne coulaient plus [etc...] ») Lamartine renonce pour le moment à les décrire. Ce facile et dramatique tableau trouvera mieux sa place à la fin du poème lorsque, la série des « Récits » terminée, le héros devra traverser avec sa dernière amante, les effroyables jours qui précéderont le Jugement dernier.

La disposition même de la scène d'ouverture est aussi complètement modifiée. Rejetée, l'attitude théâtrale de cet homme que l'on devait apercevoir d'abord, assis sur des ruines, « ses deux mains sur ses joues » et gémissant dans la solitude. « Eloa » arrivera, mystérieux marcheur, à Rome, où la scène va s'établir. Enfin et surtout, l'idée n'était pas encore trouvée, le 24 décembre, d'un dialogue entre l'« Esprit » et le poète, ni de ce voyage prodigieux à travers le temps et l'espace, ni de ce panorama surnaturel de toutes les contrées de la terre.

Si les différences sont moins grandes entre le canevas en prose et le texte en vers, qu'entre le plan II et l'esquisse spéciale de la « première Vision », il faut noter pourtant des suppressions ou des retouches intéressantes. C'est ainsi que nous n'entendrons point l'Esprit décrire « la vitesse et la puissance de la terre » ; — l'Amérique, loin d'apparaître, visible à peine, « sous les eaux », étendra devant nous ses somptueux déserts ¹ ; — de cette croyance universelle des derniers hommes « que Dieu a abandonné la terre à Satan », il ne sera plus question dans les vers, et l'Antéchrist n'y sera point nommé. Lamartine renoncera même à laisser subsister cette petite troupe d'« âmes fidèles », attendant un sauveur, qu'il avait d'abord préservée de la contagion du blasphème et du désespoir ; au nombre de ces chrétiens héroïquement tenaces était cet homme, ce vieillard, père d'une « famille innocente », et qui devait

que vérité locale dans les descriptions qu'il lui faudra faire d'une contrée qui lui est encore inconnue :

Notes recueillies pour le poème des

Visions

1824

Plantes de l'Asie et des bords de l'Euphrate :

Olivier — oranger — citronnier — myrtes — lauriers — thérébinthe — platane — cèdre — chêne — vigne sauvage — cyprès — genévre — sapin — cerisier — peuplier — figuier — aloès — cytise — l'hyacinthe — anémone — narcisse — lilas — jasmin — grenadier — roses — lys blanc — lys orange — ambre — sycomore — palmier — rose de Jéricho.

Noms des fleuves de l'Asie :

Le Tigre — l'Euphrate — l'Araxe — le Cyros — le Méandre — l'Oronte — le Phase — l'Iris.

Montagnes :

Le Thibet — l'Ararat — le Taurus — le Liban — l'Hermon — Oreb — Sina.

[Suivent des renseignements géographiques sur le cours de l'Euphrate et celui du Tigre].

Animaux :

Colombe — gazelle — chameau — éléphant — le lion — le tigre — le cheval — la génisse — le chevreuil — la sauterelle.

I. Le texte présente deux phrases assez difficiles à concilier : il y est dit d'abord que les hommes demeurent encore « ça et là » sur le globe, et deux lignes plus loin on est surpris de lire qu'à Rome « sont réunis les derniers hommes ».

recevoir « Eloa pour son hôte »¹. Lamartine achèvera son Chant Premier sans que nous soit apparu aucun juste ; le « divin étranger » qu'épouvante la folie perverse des hommes, à peine aura-t-il vu les « tristes habitants » de Rome qu'il s'enfuira au loin, « poussant un cri d'horreur ». Ainsi nous sommes assurés que Lamartine, en mars 1824, avait déjà, dans sa pensée, abandonné l'idée de cette rencontre d'un chrétien fidèle, en même temps parfait *cicerone*, qui se fût fait le guide d'Eloa et l'eût mené « visiter les ruines saintes ». Peut-être déjà, le projet était-il arrêté en lui de conduire Eloïm en présence, soudain, d'Enoch, le formidable Survivant. Toujours est-il que le Chant Premier, embrassant moins d'événements que le schéma n'en prévoyait, prend fin sans que son étrange pèlerin soit amené à se révéler ; le poète, en cours de route, a décidé d'employer son Deuxième Chant à préparer l'arrangement scénique qui verra naître les « récits ».

*
* *

Et l'Esprit m'emporta sur le déclin des âges

Ce premier vers du texte publié en 1851 est-il bien réellement le vers sur lequel devait s'ouvrir le Premier chant du grand Poème ? Lamartine ne l'a fait précéder d'aucune ligne de points, dans le texte des *Nouvelles Confidences* et le manuscrit de la « *Vision Première* » commence bien en effet sur ces mots. Une indication explicite nous est du reste apportée par le manuscrit lui-même, où Lamartine a eu soin d'inscrire, en haut et à droite de la page où se lisent, les premiers vers : — « *après l'invocation* ». En outre, le chiffre qu'on peut voir à la fin du Chant correspond bien au chiffre total des vers contenus dans cette « *Vision Première* » augmenté du nombre des vers de l'*Invocation*. Il est donc hors de doute que Lamartine avait résolu d'ouvrir son Poème par ce vers dont le premier mot est un « Et » d'allure biblique, qui suppose une action déjà engagée, un dialogue entrepris, et dont nous n'entendons que la fin, entre le poète et l'Esprit.

Un mot, dans le cours du texte (« Tu l'as voulu, mon fils... » v. 369) nous apprend que cette révélation dramatique, le poète lui-même l'a audacieusement réclamée. Mais, de cette interrogation téméraire, de cet effort supposé du poète pour percer les secrets de Dieu, les *Visions* ne devaient rien nous dire. L'*Invocation* n'est que l'appel, humble et pieux, du barde à l'Esprit-Saint qui doit l'inspirer, dont il implore le soutien, l'incessant appui dans le grand travail qu'il veut entreprendre ; ce n'est point la question ardente du chercheur affrontant l'invisible, conjurant Dieu de lui apparaître. Tout cela, qu'il laisse dans l'ombre, en 1824, cinq ans plus tard Lamartine se décidera à l'écrire :

Ah ! viens, rouvre pour moi la source des miracles,
Ange qui de Patmos inspiras les oracles

1. Peut-être y avait-il là un souvenir du *Lévite d'Ephraïm* où l'on voit un « homme vieux » qui prend pitié du lévite et le reçoit dans sa maison (Chant II).

Sa prière, alors, presque impérieuse, s'élève ; et Dieu l'écoute, Dieu lui répond :

Il m'exauce ! et j'ai vu [etc...]

Cette venue foudroyante de l'ange, Lamartine, en 1824, se tait sur elle ; ce drame-là s'est joué avant le lever du rideau.

De ces apparitions surnaturelles et prophétiques, Lamartine connaissait à coup sûr plusieurs exemples littéraires. Dans son Deuxième discours sur l'Homme, Voltaire lui-même avait écrit :

Mes yeux chargés de pleurs se tournaient vers le ciel
Lorsqu'un de ces esprits que le Souverain Être
Plaça près de son trône et fit pour le connaître
[.....]
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux

Sébastien Mercier, dans ses *Songes Philosophiques*, supposait à son tour qu'un ange, « un génie revêtu de six ailes brillantes », l'avait emporté dans l'éther pour lui dévoiler les mystères de la Providence ¹.

Volney voyait, dans les ruines de Palmyre, un « fantôme » lui apparaître et lui faire la leçon :

« O jeune homme ! puisque ton cœur cherche avec droiture la vérité, [...]. ta prière ne sera point vaine ; [...] je te révélerai [...] la science des siècles [...] Et soudain, pénétré d'un feu céleste [...] et tel qu'une vapeur légère, emporté par le vol du Génie, je me sentis transporté dans la région supérieure. Là, du plus haut des airs, abaissant mes regards vers la terre, j'aperçus une scène nouvelle. Sous mes pieds, nageant dans l'espace, un globe [etc...] » ².

Grainville, nous l'avons vu, racontait aussi, au début de son *Dernier homme*, la révélation que lui apporta un esprit céleste, qui leva pour lui « le voile qui dérobe aux mortels le sombre avenir », et déroula devant ses yeux les sombres jours qui termineront « les destins de l'univers ».

Enfin Victor Hugo, dans cette pièce intitulée *Vision*, qu'il lut en mars 1821 à la Société des Bonnes lettres, et publia, en juin 1822, dans ses *Odes et poésies diverses* écrivait lui aussi :

Or écoutez fils de la terre
[.....]
Ce qu'en un rêve solitaire
La vision m'a révélé ³

1. S. Mercier. *Songes philosophiques*. Londres, 1763, in-8°, p. 10.

2. Volney. *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires*. Paris, 1792, in-8°, p. 22.

3. De même, Barbier placera en tête de ses *Iambes* cette « Tentation » où apparaît un ange qui apporte à l'auteur des révélations sur le destin du monde. La « *Bête écarlate* » de Leconte de Lisle (*Poèmes tragiques*, éd. Lemerre, s. d. p. 107) contient un vers — c'est le vers 11 — qui rappelle d'assez près le premier vers des *Visions* :

Or l'Esprit l'emporta dans le ciel solitaire

Les thèmes principaux dont le développement occupe presque entièrement ce premier chant du grand poème — la décrépitude de la terre, le désordre des cieux, la mort des civilisations les plus brillantes, le désert et la solitude revenus aux lieux où s'élevaient les cités humaines, l'effroi, l'angoisse des derniers hommes — n'y surgissent point à l'improviste et sans préparation ni connivence du « milieu ».

Sans doute, à la base, reconnaissons-nous l'*Apocalypse*¹ ; l'obscurcissement du soleil², l'infidélité des hommes³, l'apparition de faux prophètes capables de commander aux éléments⁴, tout cela peut et doit avoir passé directement du texte sacré dans le poème de Lamartine⁵.

Mais il n'est pas indifférent de noter qu'au temps où Lamartine conçoit et entreprend ses *Visions*, l'*Apocalypse* connaît, depuis plusieurs années, auprès de nombreux esprits, une faveur nouvelle. Les *Soirées de Saint-Petersbourg* ont fait allusion, dans leur onzième et dernier « Entretien », à cette sorte d'actualité menaçante, rendue, pour beaucoup de gens, à la révélation de Patmos par le grand cataclysme de la Révolution Française. — En mai 1821, Victor Hugo commençait ainsi son Ode sur le *Baptême du duc de Bordeaux* :

Ah ! disaient les peuples du monde,
Les derniers temps sont-ils venus ?
[.....]
Tous les signes nous le révèlent.

En juin 1823 a paru une édition nouvelle de l'*Apocalypse révélée* d'Emma-

1. L'*Apocalypse* est d'ailleurs, en soi, une vision, une « révélation » (ἀποκάλυψις) faite à Saint Jean par un personnage surnaturel désigné précisément par le même terme d'« Esprit » que nous retrouvons sous la plume de Lamartine. La lecture de la traduction Genoude (au tome XIX^e et dernier de sa traduction de la Bible) peut avoir confirmé Lamartine dans son intention d'utiliser quelques éléments pathétiques de ce texte pour l'arrangement de son Poème. Edm. Géraud notait dans son Journal intime, en 1823, à propos de Lamartine : « Je le soupçonne d'avoir surtout beaucoup lu l'*Apocalypse* ». (Cité par Léon Séché, *Le Cénacle et la Muse Française*, p. 102).

2. Chant I, v. 2-5 et *Apoc.*, VI, 2. Cf. également Saint Mathieu, XXIV, 29, Saint Marc, XIII, 24 ; Saint Luc, XXI, 25.

3. Chant I, v. 397 et *Apoc.*, XI, 10, XIII, 8, XVI, 9 etc... La description faite par Lamartine aux vers 441-450 du monstrueux délire qui saisit les hommes à l'approche de la fin du monde semble une rapide esquisse des scènes que développera la *Chute d'un ange* (Vision X) pour peindre la férocité lubrique et démente des géants sur lesquels va s'abattre cette première et presque totale fin du monde : le Déluge.

4. Chant I, v. 409-416 et 510-514 et *Apoc.*, XIII, 13-14. Cf. également Saint Mathieu, XXIV, 5-11-24 et Saint Marc, XIII, 3-22.

5. Lamartine ajoutera même un détail qui ne figure pas dans l'*Apocalypse*, ni dans la deuxième Épître de Saint Paul aux Thessaloniciens, ni dans les passages des Évangiles consacrés aux derniers jours de la terre : ces morts qui ressuscitent et dont parlent les vers 513-514. Lamartine s'est vraisemblablement souvenu du texte de Saint Mathieu (XXVII, 51-53) rapportant qu'après la mort du Christ au Calvaire, « la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et les corps de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant de leurs tombeaux [...] vinrent dans la ville et apparurent à plusieurs ». Ce qui renforce notre conjecture, c'est qu'au vers 512 Lamartine reproduit précisément la circonstance rapportée d'abord par Saint Mathieu : « la terre avait tremblé » — Mais il faut penser aussi à un passage du *Jean Sbogor* de Nodier où Antonia, dans un songe, voit des morts « qui se lèvent dans leur linceul » et qui disent (comme ici) « Salut ! Salut ! » (Nodier, *Romans*, 1862, p. 210).

nuel Swedenborg ; la même année, Victor Hugo, encore, compose l'*Antéchrist* qu'il publiera l'année suivante dans ses *Nouvelles Odes* (mars 1824) :

Il viendra. — Quand viendront les dernières ténèbres,
Que la source des jours tarira ses torrents,
Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir comme des yeux mourants.

« L'imagination du temps, écrit M. Gustave Lanson, se plaisait dans l'idée de la fin du monde »¹. Déjà nous avons signalé les textes, sur ce thème, de Chateaubriand et de Grainville. Mais on avait pu lire, antérieurement, un « Jugement dernier » dans Young (Hervey)-Letourneur ; la fin du monde se trouvait évoquée dans l'épilogue de la *Guerre des dieux*. Baour-Lormian, dans ses *Veillées poétiques et morales*, s'emparait à nouveau de ces grandes images². En 1817, une traduction du Dante, par Terrasson, s'orne de cette épigraphe de Malachie (IV. V. I) : « Car il viendra un jour de feu ». Vigny, vers 1819, médite un poème sur le Jugement dernier et la fin du monde. Lamartine lui-même, dans l'*Immortalité* (1817), se peint à nos yeux, par une hypothèse hardie, seul et « dernier témoin de ces scènes funèbres » de la fin des temps,

Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres (V. 90)

Et en 1819, à la fin de la pièce qu'il intitule *Dieu*, sa pensée le ramène encore à l'heure, où, dans les cieux déserts,

Le soleil cessera d'éclairer l'univers (V.164)³

Cet autre thème, connexe, mais qui néanmoins peut vivre et se développer seul et sans qu'il soit question de la fin du monde, — le thème des cités disparues et des civilisations englouties, s'il fournit à Lamartine plus de trois cents vers pour son Premier chant des *Visions*, ne conduit guère le poète qu'à une amplification abondante et commode de banalités.

On connaît la fortune littéraire de « la ruine » au XVIII^e siècle ; une des raisons du succès d'Ossian est qu'il offrait à l'esprit l'occasion séduisante de rêver sur l'effondrement de civilisations entières. La Douzième « Étude » de Bernardin de Saint-Pierre, les chapitres fameux du *Génie du christianisme*, prennent appui sur une mode depuis longtemps répandue. Volney, en 1791, écrit au deuxième chapitre de ses *Ruines*, telles phrases dont il semblerait presque que Lamartine se soit souvenu :

« Ici fut le siège d'un empire puissant. Oui ! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte. Une foule active circulait [etc...]. Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante ! »⁴.

1. G. Lanson, Éd. crit. des *Méditations*, 1915. T. I, p. 246, note.

2. Baour-Lormian, *Veillées poétiques et morales*. Paris, s. d., in-12, p. 46. Le *Ciel et Terre* de Byron s'achève sur l'amoncellement des signes redoutables par quoi s'annonce le déluge.

3. Songeons aussi à la dernière strophe du *Désespoir* (1818).

4. Volney, *op. cit.*, p. 12.

Et Volney de pousser sa rêverie jusqu'à ce point où s'arrête longuement le poète des *Visions* : Paris, ce Paris si vivant, si bruyant, un jour viendra aussi où il n'en restera qu'une ombre !

« Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées ? Qui sait si, sur les rives de la Seine, de la Tamise, et du Sviderzée, [...] qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines et ne pleurera pas, solitaire, sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur ! » ¹.

Nous avons signalé ailleurs les pages où Grainville nous transporte aux lieux « où fut Paris » ; et lorsqu'en 1834, Sainte-Beuve, dans son article sur Ballanche, parlera de son livre du *Sentiment* (1801), il y relèvera la présence de cette pensée, « commune à Jean-Jacques Rousseau et à certains de ses disciples, à M. de Sénancour en particulier, [...] que la civilisation européenne et les cités dont elle s'honore, destinées à périr, feront place à des déserts, et que les voyageurs futurs s'y viendront asseoir avec mélancolie, comme aux rives de Palmyre et de Babylone » ².

Et si maintenant nous examinons, non plus les thèmes généraux, mais les détails même du texte, plus d'une réminiscence reconnaissable nous apparaît : d'Ossian d'abord (fin du poème de *Carthou*), dans l'évocation du soleil agonisant que l'on voit, dès les premiers vers, se traînant, « astre obscur »,

1. *Ibid.*, p. 15.

2. Sainte-Beuve. *Portraits Contemporains*, 1869. T. II, p. 10 (Cf. Ballanche. *Du sentiment*, Lyon, an. IX, pp. 126 sqq.). Une « élégie » du Comte de Beauchesne, dans ses *Souvenirs poétiques* (1830, p. 83 — la pièce, intitulée *Paris* est datée de mai 1827) évoquera de même Paris disparu :

Je vois le temps déjà niveler ces collines ;
Je vois l'herbe investir le colosse écroulé ;
Je vois notre vieux fleuve, effleurant les ruines,
Passer dans le désert sans bruit et désolé.

Rien ne sera resté [.....]
Mais sur la branche en fleur le bouvreuil chantera,
Et dans la solitude inconnue et sauvage
Un pâtre, une fois l'an, peut-être passera.

En 1837, dans ses *Voix Intérieures*, Hugo insérera une pièce « *A l'Arc de Triomphe* » où l'on voit, dans une anticipation mélancolique « les lieux où fut Paris » : « Dans l'immense campagne » la Seine coule entre des joncs ; ça et là quelques débris...

Les murs vont décroissant sous l'herbe parasite,
L'étang s'installe et dort sous le dôme brisé.

Il ne reste plus debout, hormis l'Arc, couvert de lierre,

Que deux tours de granit, faites par Charlemagne
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon.

Ainsi Lamartine nous montre le « sommet miné d'une arche triomphale », le Louvre « abaissant » ses murs enfouis dans les roseaux, les « deux tours » de Notre-Dame penchant encore « leur front mélancolique », et, enfin, la « colonne d'airain ». Et de même qu'il imaginait de faire se percher un aigle au sommet du « sanglant trophée », de même Hugo verra « planer un cercle d'aigles » au-dessus de l'Arc désolé.

au milieu des nuages, et d'Young¹ aussi, peut-être, en même temps, qui s'écrie, parlant du soleil : « O mort ! [...] un jour viendra que ton bras, le détrônant de sa sphère, le précipitera dans la nuit »². Et rappelant par contraste, la gloire des soleils d'autrefois, dont le front « rayonnait de jeunesse et d'audace », Lamartine reprend une idée qu'il a déjà traitée quelques années plus tôt dans cet *Hymne au soleil*, dont M. Gustave Lanson a énuméré tant de répandants ou de modèles³.

Le miraculeux voyage aérien qui conduit le poète, emporté par l'« Esprit », d'Amérique en Inde, puis en Judée, puis en Égypte et de là soudain en Espagne, à Paris ensuite, à Londres et à Rome, vient-il seulement d'une idée suggérée par Volney dans le passage cité plus haut, ou se rattache-t-il au *Roland furieux* (Chant. XXXIII) où l'on voit Astolphe, monté sur l'hippogriffe, glisser dans l'air au-dessus des continents, et survoler ainsi presque toute la terre ?

Quant à l'Amérique et ses solitudes, et le « silence éternel » de ses déserts, et ses fleuves « ombragés du dôme de ses bois » et qui, jusqu'aux cieux, élèvent leurs voix « mugissantes », ne pouvons-nous tenir pour probable que Lamartine, en décrivant cette immense contrée et son « luxe sauvage », gardait vivant en sa mémoire le souvenir des premières pages d'*Atala* et de tel fastueux chapitre du *Génie du christianisme* ? — Est-ce encore à Chateaubriand qu'il songe lorsque, sur les neuf vers qui lui suffisent pour peindre l'« Ibérie » défunte, il en consacre sept à l'Alhambra, (l'Alhambra aux « gracieux arceaux », aux « élégants portiques ») dont chacun savait alors que les splendeurs servaient de cadre à ce récit, tant attendu et déjà plus qu'à demi-deviné, du *Dernier des Abencérages* ? — On peut se demander aussi, à propos de cet aigle « solitaire » qui fixe « son séjour » sur le faite de la colonne « au front sublime », si Lamartine, en imaginant ce détail, n'avait point présent à l'esprit le souvenir — qu'il transpose, qu'il adapte, qu'il renouvelle, en lui donnant soudain une valeur de symbole — de ce beau texte du *Génie* où Chateaubriand, célébrant la beauté des ruines égyptiennes, montrait « sur un piédestal vide », le « chakal allongeant son museau de loup », et « la poule sultane [...] immobile sur quelque débris »...⁴.

Peut-être encore, lorsque Lamartine évoque dans ses vers les grands vestiges de Rome⁵ (et la lune éclairant « les fantômes épars de l'antique cité »)

1. Les six vers (591-595) sur les astres, « ces soleils de la nuit », dérivent vraisemblablement des *Nuits*, et peut-être même, plus précisément, de la « Vingtème Nuit » de la traduction Letourneur.

2. Young-Letourneur. Amsterdam, 1771, in-12. T. I, pp. 11-12. — Pour la mort du Soleil, cf. encore Chateaubriand. *Génie*, III, V, 3.

3. G. Lanson, *op. cit.* T. I, p. 211. Il faudrait songer aussi à un passage de la *Mathilde* de Madame Cottin : « Astre immense, qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras ! Un jour tu tomberas avec le monde : jour terrible [etc...] » (M^{me} Cottin, O. C., 1817. T. III, p. 288).

4. *Génie*, III, V, 4.

5. Déjà, en 1821, dans *La liberté ou une nuit à Rome*, Lamartine avait chanté la mélancolique douceur de la lune éclairant de ses « regards » (Cf. ici, v. 583) les débris antiques. Et la même pièce présente, dans la description des ruines, des traits qui se retrouvent ici : le lierre, le buis (avec les mêmes rimes « rameaux » — « tombeaux », v. 31-32) la giroflée y figurent, et la ruine « comme un front penché » (v. 17), et même l'aigle suspendant son aile à un fronton chancelant (v. 37-38). Pour la description de ruines recouvertes et ornées par la végétation, cf. *Génie*, III, V, 3 et 5 et Nodier. *Peintre de Salzbourg* (Romans de Nodier, 1862, p. 27).

peut-être se rappelle-t-il la prose brillante de la lettre à Fontanes d'où se lève « la grande ombre de la ville éternelle » ; mais Byron assurément éclipse là Chateaubriand.

Le pèlerinage¹ de *Childe-Harold* l'a conduit, lui aussi, en bien des endroits : au Portugal et en Espagne (Chant I), en Grèce, en Albanie, à Stamboul (Chant II) ; à Waterloo, sur le Rhin, aux bords du Léman (Chant III), et l'amène enfin en Italie.

Childe Harold voit l'Arno, et médite sur le Trasimène ; il contemple le Soracte et parvient à Rome où son cœur frémit devant ces « déserts de marbre ». « Hélas ! s'écrit-il, où est la cité superbe ? [...] » comme aussi dira le poète des *Visions* :

Hélas ! mes yeux à peine avaient reconnu Rome (v. 385)

Et si, à deux reprises, dans ce Premier chant du Poème (v. 259-272 et 301-310), Bonaparte dresse devant nos yeux sa figure redoutable, peut-être convient-il de ne pas oublier qu'à deux reprises aussi, dans le *Pèlerinage*, Byron s'était attaqué au terrible colosse dont l'ombre couvrait encore ce siècle naissant².

C'était la troisième fois que Lamartine prenait publiquement position, en vers, contre Napoléon. Déjà, en juin 1823, il avait écrit *Bonaparte*, le comparant à la foudre comme ici à l'éclair et au « feu du ciel ». Et dans l'*Ode aux Français* (1817) il avait condamné et flétri l'usurpateur. Il semble, à bien relire les deux groupes de vers qu'en février 1824 il consacre à l'Empereur, que la sévérité soit contre lui moins grande que dans les deux textes précédents, et qu'une admiration impérieuse et malgré soi subie se fasse jour ; déjà plus rien ne rappelle le grief royaliste d'autrefois ou de naguères : que le crime de Napoléon est d'avoir confisqué pour soi le sceptre qu'il aurait dû rendre « à ses mains légitimes » ; un vers, au contraire, apparaît, qu'on n'ose trop presser de peur d'en forcer le sens, mais qui néanmoins, tel quel, et à cette date, a de quoi nous surprendre :

Du fer qu'elle a forgé frappant la liberté (v. 307)

Serait-ce déjà contre Napoléon l'autre grief, symétriquement contraire au précédent, le grief des libéraux, celui-là même qu'en 1851 Lamartine développera avec ampleur ; le crime de Bonaparte est d'avoir égorgé la liberté naissante³ ? Non certes, pas encore ; mais ces mots jetés en passant et comme glissés sans bruit dans un rassurant ensemble, retenons-les pour l'histoire d'une pensée dont on voit déjà s'amorcer la courbe⁴.

1. Le mot de « pèlerinage », Lamartine l'emploie expressément à propos d'Eloïm, dans son plan en prose du Chant premier.

2. Byron, *Childe-Harold*. Chant III, st. XXXVI sqq. et Chant IV, st. LXXXIX sqq. — Remarquons que la comparaison qui termine le *Bonaparte* de Victor Hugo, en 1822 (avec les rimes « aurore — météore ») se retrouve dans ce Premier chant des *Visions*, aux vers 341-342.

3. « Le travail de l'esprit humain [...] de la philosophie moderne, de la Révolution française disparaît. Bonaparte seul se montre [...] c'est un homme [...] qui se substitue à une époque [etc...] » *Histoire de la Restauration*, dans O. C., 1863. T. XVII, p. 328.

4. Notons aussi le vers où Lamartine applaudit aux grands prédicateurs dénonçant « les crimes des rois » (v. 288).

Rassurant ensemble, ai-je dit ; oui, car ce début des *Visions* témoigne, en maints endroits, du meilleur esprit légitimiste et catholique. Voici ce propos qui dénonce, dans « la haine des rois », la raison première de la ruine des états (v. 75) ¹ ; voici la Révolution stigmatisée dans la personne de ces tribuns « soufflant contre les lois le feu des factions » et, par l'effet de la justice divine, « subissant les fureurs qu'ils avaient déchaînées » (v. 299-302). Voici ce vers courtisan :

Ces Louis ! ces François ! ces Charles ! ces Henri ! (v. 280)

qui commence par le roi régnant pour finir sur le nom de l'« enfant du miracle ». L'Église n'est pas oubliée : ce sont les « dômes saints » des temples (v. 191), le prêtre et les « célestes cantiques » (v. 197), et les grands orateurs sacrés (v. 285-288), et les croisades (v. 189-194) et, dans la terre de Palestine, « cette tombe où dort l'espoir du genre humain » (v. 108).

*
* *

Le mérite proprement littéraire de ce Premier chant des *Visions* n'est pas certes ce qui lui confère aujourd'hui son plus grand intérêt ².

Émile Deschanel n'est pas très loin de la vérité lorsqu'il juge qu'ici reparait sous la plume de Lamartine, la molle versification de Voltaire ³. Lamartine, en 1851, ne livrera d'ailleurs au public ces fragments d'épopée qu'avec des prudences verbales, un peu affectées peut-être, mais à vrai dire assez nécessaires ⁴. Et M. Claudius Grillet ⁵ se plaît ironiquement à citer l'attendrissante périphrase par laquelle le Lamartine de 1824 croyait bon de désigner ses enfants :

De nos chastes amours les présents adorés.

On relèverait trop aisément, parmi ces six cents vers, de surprenantes formules capables d'égayer le lecteur d'aujourd'hui : c'est le soleil de la fin du monde qui, « parmi les débris de ses douze demeures »,

Égar[ait] au hasard son cours capricieux (v. 30-31).

1. En 1851, Lamartine effaça ces mots qui juraient trop avec son rôle de fondateur de la République ; mais la variante est instructive, sous son apparente banalité :

La licence, l'erreur, les peuples et les rois
De ce monde naissant corrompirent les lois.

Le peuple, alors, l'a tant déçu ! (Les Stances à d'Orsay sont du 4 octobre 1850).

2. Cependant, mêlés aux vers détestables que nous allons citer, des vers, des groupes de vers surgissent ça et là, qui sont d'excellente venue. Cf. en particulier les vers 87-88, 90-91. La fin du passage consacré à la Colonne d'airain ne manque pas de vigueur (v. 269-272).

3. E. Deschanel, *Lamartine*, Paris, 1893. T. II, p. 53, note.

4. « Le hasard m'en fait retrouver [— de ce « long poème » —] quelques fragments bien indignes du regard des lecteurs et bien humiliants pour ce titre immérité de poète qu'on m'a donné depuis » (*Nouvelles Confidences*, dans O. C., 1863. T. XXX, p. 82).

5. Cl. Grillet, Introduction à l'édition de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange*. Lyon, Vitte, 1926.

C'est la description réjouissante et qu'on pourrait prendre pour un pastiche contemporain, de Paris s'éveillant pour la prière, et de la garde royale prenant sa faction :

L'airain retentissant au sommet de ses tours
Des fidèles au temple appelait le concours ;
Le prêtre, accompagné des célestes cantiques,
Guidait la foule errante autour des saints portiques.
Le clairon belliqueux résonnait ; à sa voix
Les guerriers qui veillaient aux barrières des rois,
Ceignant des feux du jour leur cuirasse frappée,
Comme un rempart d'acier s'alignaient sous l'épée (v. 195-202)

Ce sont ces trois vers, si maladroits, innocemment comiques, sur les poules et leurs œufs :

Et l'oiseau domestique, effrayé de sa voix,
Ne venait plus lui pondre, au retour de l'aurore
Ces doux fruits de son nid, ravis avant d'éclore ! (v. 480-482)

C'est enfin cet incroyable alexandrin de vigneron, sur la détresse des derniers hommes qui n'ont plus à boire que de l'eau :

Ses négligentes mains arrachaient des racines,
De ces vils aliments composaient son repas
Que le nectar de l'homme, hélas, n'arrosait pas ! (v. 494-496)

Et l'on ne peut sans sourire songer que, dans le même temps où Lamartine laissait échapper de sa main ces rimes sans gloire, où surnagent des souvenirs de Virgile ¹, et des réminiscences trop apparentes de Malherbe ², il écrivait à Genoude d'un ton fort altier, cette courte et vigoureuse profession de foi littéraire : « vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression » ³ (II. 266) (22 mars 1824).

Cependant, parmi ces flots d'alexandrins médiocres ou misérables, se détachent, comme un îlot, quarante vers qui sans doute, en eux-mêmes, ne sont point étincelants, mais qui pourtant sont d'un grand prix. Pareils à un premier crayon de ce qui, trois ans plus tard, sera *Milly ou la terre natale*, ils apparaissent soudain, chauds et vivants, au milieu de cette froide rhétorique appliquée.

Ce n'est pas que l'idée soit neuve sur laquelle ils reposent. Le thème du pays natal et du retour mélancolique à la maison où d'abord on goûta le bon-

1. v. 376 (« Et désire de voir et tremble d'avoir vu »). Cf. *Eneïde*, IV, 692. « *Quaesivit cælo lucem ingenuitque reperta* ».

2. v. 200 (« Les guerriers qui veillaient aux barrières des rois »). Cf. Malherbe (Stances à Du Périer) « Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ».

3. Il n'est pas permis non plus de passer sous silence l'énorme bévue du vers 61 où le continent américain est qualifié de « Jeune et dernier enfant qu'ait porté la nature ».

heur, est un thème connu, classé¹, et qu'après bien des devanciers Lamartine reprend pour son compte ; mais il le fait avec amour, oubliant qu'il suit un chemin déjà frayé, déjà battu. Une fois, une seule fois, dans ce début du grand Poème, où la matière est ingrate et où il faut tout inventer, Lamartine va pouvoir peindre d'après nature², non plus péniblement tirer de soi, à grand renfort de souvenirs livresques, un développement obligatoire, mais s'abandonner à sa richesse intérieure, à l'heureuse et facile abondance du cœur. Aussi, comme furtivement, et comme demandant grâce pour sa présomption, dans ce gigantesque tableau des continents déserts et des cités en ruines, à côté de Memphis et de Tyr, de Sion, de Londres et de Paris, il glisse, en passant, l'image des tendres collines mâconnaises et des horizons de Milly. Halte bénie, mais où il n'ose s'attarder ; humble asile, où du moins il reprend haleine dans cette course si difficile qu'il réclame de son génie ; là, il se sent redevenir lui-même, il se retrouve, il s'assure qu'il a en mains tous ses trésors ; pareil à Antée, il veut toucher du pied la terre, — la terre natale où vit son âme — pour avoir la force de poursuivre son voyage démesuré.

Ces coteaux des bords de la Saône, le texte même de 1827 ne les décrira point avec cette exacte précision. Du sommet du Craz, ou du plus haut point de la route qui conduit de Milly à Saint-Point, c'est bien ainsi qu'elles apparaissent, ces roches de Vergisson et de Solutré

Dont les sommets pareils aux vagues écroulées
Semblent en se courbant fondre sur les vallées (v. 153-154)

« C'est là que je naquis [...] » écrit Lamartine. Et voici déjà ce poétique mensonge, qui substitue à l'authentique maison natale de Mâcon, dans l'étroite et sombre rue des Ursulines, la demeure rustique de Milly,

Sur le flanc décharné de cette humble colline (v. 157)

« Champêtre Eden », « lieu permanent », « port tranquille », comme il l'a aimée, cette « retraite des champs » (I. 241) dont il parlait à Virieu de si poignante manière, en novembre 1814, qui apparaît dans *Philosophie*, qui reparait dans le *Passé*, qui s'évoquera bientôt encore (avril 1825) dans l'*Épître à Victor Hugo*

Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente et l'oublie ! (v. 89-91)

Et le poète se livre ; il ne craint pas, sous le voile transparent des vers, d'être même étonnamment sincère. L'aveu qui figure dans l'*Invocation* (la souillure, l'ombre du péché...) le voici de nouveau sous nos yeux : sa jeunesse fut un « long orage ». Puis, le havre de paix... « Dans le sein de l'amour entraîné par l'hymen » (v. 167). Quelle curieuse formule, qu'on ne remarque point

1. Cf. Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Île de France*, Lettre XXVIII ; — Léonard (d'après Goldsmith) *Le village détruit* ; — Delille, *l'Homme des champs* (Chant IV) et *l'Imagination* (Chant IV) ; — Ballanche, *Du sentiment* (p. 108) etc...

2. Sans doute il a vu Rome et le Soracte, — mais l'Amérique, mais l'« antique Imaüs », mais l'Égypte, mais l'Alhambra ? tout cela qu'il faut décrire, et qu'il ne connaît pas !

d'abord ! N'attendrait-on point le contraire : dans le sein de l'hymen entraîné par l'amour ? Sans doute ; mais combien plus véridique l'expression qu'emploie le poète ; c'est là son histoire ; Marianne épousée par raison, par lassitude ¹, « par religion », pour s'enchâsser « dans l'ordre établi », et seulement ensuite aimée ². Texte cruel ; mais baste, qui regardera de si près ! Marianne dont le visage se devine derrière les vers écrits pour elle, sur les filles d'Albion aux yeux purs (v. 326-330), comment irait-elle s'attacher à ces mots sans conséquence ?...

Et voici les enfants, et ces chênes, plantés pour eux, qui porteront « de fils en fils », sur le domaine, le nom chéri du maître. Hélas ! ces quelques vers qui semblent n'être qu'une banalité convenue, à les relire, à les transcrire en 1851, quel serrement de cœur dut éprouver le vieux poète ! Lorsqu'il écrivait ses *Visions*, il voyait devant lui l'avenir et toutes ses promesses ; Julia, à peine sortie du premier âge, était là, près de lui, et si le Seigneur lui avait ravi son fils premier né (pendant quelques mois, tout de même, du mois de mai au mois d'octobre 1822, il avait pu dire : mes enfants) l'espoir encore lui restait ouvert de voir sa table, comme il le disait si fièrement, avec tant d'heureuse confiance, au marquis de la Maisonfort, à l'automne 1821,

D'un convive de plus se peupl[er] chaque année ³

Et tout à la fin voici Dumont, l'abbé Dumont (« Là veillait le pasteur sur la cendre des morts » v. 180), ce prêtre que des liens qui s'avéreront plus forts que le trépas attachaient à son cœur, et qu'il voulait, au moins par cette allusion légère, faire prendre place dans l'œuvre immense, comme une de ces figures lointaines, à peine esquissées, mais tout de même présentes, qu'on découvre dans les grandes fresques.

Nous reproduisons ici le texte du manuscrit Jules Marsan (Alb. J. M. I). En note, les leçons du manuscrit supprimées par rature ou surcharge, et, précédées du signe N. C., les variantes présentées par le texte publié en 1851 dans les *Nouvelles Confidences*.

1. Cf. sa lettre à Virieu du 23 avril 1822 (II. 207).

2. « J'aime décidément ma femme à force de l'estimer et de l'admirer » (II. 109) (20 mai 1820).

3. *Philosophie*, v. 90.

VISION PREMIÈRE¹

[Chant I]

Alb. J. M. I
p. 2 recto

- Et l'Esprit m'emporta sur le déclin des âges :
« Quel est cet astre obscur qui, du sein des nuages,
Laisant glisser un jour plus morne que la nuit,
Écarte à peine l'ombre où ta main me conduit ?
5 — C'est le soleil, mon fils ! ce roi brillant des sphères !
— Quoi ! c'est là le soleil qu'ont adoré nos pères ?
C'est là ce dieu du jour qui, du sommet des cieux,
D'un seul de ses rayons éblouissait nos yeux ;
Qui, le front rayonnant de jeunesse et d'audace,
10 Et des portes du jour s'élançant dans l'espace,
De son premier regard écliprait dans les airs
Ses rivaux pâlisants du feu de ses éclairs,
De la terre éblouie illuminait les cimes,
Comme un torrent de flamme inondait ses abîmes,
15 Faisait monter l'encens, faisait naître les fleurs,
Jetait sur l'Océan ses flottantes lueurs,
Et, mêlant sa lumière aux vagues de ses plages,
D'une brillante écume éclairait les rivages ?
Se peut-il qu'à ce point cet astre ait défailli ? p. 2 verso
20 Depuis quand ? Par quel sort ? — Mon fils, il a vieilli.
Tout vieillit dans le ciel ainsi que sur la terre ;
Ce grand foyer des jours depuis longtemps s'altère.
Faible et d'un pas tardif se traînant dans son cours,
Il ne dispense plus les saisons ni les jours
25 Comme aux temps fortunés où le regard du sage
Par les signes du ciel prédisait son passage,

1. On lit, dans l'album J. M. I, à gauche du titre, l'indication : *après l'Invocation*. Les mots *Vision Première* ont été biffés (en 1851, sans doute) et Lamartine a écrit : *fragments épiques du poème intitulé les Visions*. Au Livre III des *Nouvelles Confidences* les titres sont les suivants : *Poème des Visions | fragments | Première Vision*.

v. 4. N. C. Écarte à peine l'ombre où sa main me conduit

Sa me paraît être une mauvaise lecture, ou une erreur typographique.

12. Ses rivaux pâlisant devant ses purs éclairs.

- Et, soumettant sa marche à son hardi compas,
 Marquait l'heure aux humains par l'ombre de ses pas !
 Il ne mesure plus ni les mois ni les heures ;
- 30 Mais, parmi les débris de ses douze demeures,
 Égarant au hasard son cours capricieux,
 D'un pas irrégulier serpentant dans les cieux,
 Tantôt dardant ses feux pendant des jours sans nombre,
 Il refuse aux vallons le doux abri de l'ombre,
- 35 Brûle une terre aride et dévorant les eaux
 Dans ses flancs altérés fait tarir les ruisseaux ;
 Tantôt se déroband sous des ombres funèbres, p. 3 recto
 Il livre la nature à de longues ténèbres ;
 Et l'homme épouvanté, d'un regard incertain,
- 40 Attend en vain l'aurore aux portes du matin !
 — Et la terre ? lui dis-je en voilant mon visage.
 — Viens et vois ! dit l'Esprit. — Soudain comme un orage
 De la cime des monts fondant sur les guérets,
 Emporte en tournoyant la feuille des forêts,
- 45 La promène en son vol du couchant à l'aurore,
 La quitte, la reprend et la rejette encore :
 Ainsi, planant de loin sur la terre et les mers,
 Son souffle impétueux m'emporte dans les airs,
 Et mon œil, du soleil suivant la route oblique,
- 50 Traverse à l'équateur les flots de l'Atlantique,
 Vole du pôle au pôle, et s'abat tour à tour
 Aux bords où naît l'aurore, où va mourir le jour !
 « Quelle est vers l'Occident cette immense contrée
 Par l'abîme des eaux du monde séparée,
- 55 Et qui, d'un pôle à l'autre étendant ses déserts,
 Presse autour de ses flancs la ceinture des mers ? p. 3 verso
 Sur les routes de l'onde autour d'elle semées,
 Cent îles reposant sur des vagues calmées,
 Ainsi que des vaisseaux qui flottent vers des ports,
- 60 Semblent avec amour s'approcher de ses bords !
 Jeune et dernier enfant qu'ait porté la nature,
 Ses monts ont conservé leur verte chevelure ;
 Ses fleuves, ombragés du dôme de ses bois,
 Élèvent jusqu'à nous leurs mugissantes voix !
- 65 Sans doute qu'en ces lieux, choisissant leurs asiles,
 Les enfants de l'Europe ont élevé leurs villes,

v. 48. *Le souffle du Seigneur m'emporte dans les airs*

50. *Et traversant d'un trait les flots de l'Atlantique*

51. *Vole du pôle au pôle, et reprenant son cours*

- Donné des noms chéris à ces nouveaux remparts,
 Et transporté leurs dieux, leur empire et leurs arts ?
 — Insensé ! dit l'Esprit : c'est la terre féconde,
 70 Où l'aquilon poussa les vaisseaux du vieux monde,
 Quand déjà ses enfants, rebut des nations,
 Emportaient avec eux des malédictions !
 En vain il aborda dans ces champs de délices,
 L'homme dégénéré n'y sema que ses vices.
 75 La licence, l'erreur, et la haine des rois p. 4 recto
 De ce monde naissant corrompirent les lois ;
 Et, souillé sur ces bords par le sang des victimes,
 L'arbre heureux de la foi n'y porta que des crimes.
 En vain, dans ces forêts, des peuples transplantés
 80 Y fondèrent des lois, des trônes, des cités ;
 Ces empires d'un jour l'un l'autre se chassèrent ;
 Les générations comme l'ombre y passèrent.
 Tel qu'un fruit corrompu qui tombe avant le temps,
 La terre y secoua ses rares habitants ;
 85 L'Océan engloutit ces races criminelles,
 Leurs projets insensés périrent avec elles,
 Et, confiant aux vents la garde de ces mers,
 Le silence éternel rentra dans ces déserts !
 Fièvre et libre à présent du vil poids qui l'opresse,
 90 La nature y triomphe en sa mâle jeunesse ;
 Le cèdre monte en paix sur les vallons flétris,
 L'Océan de ses ports y ronge les débris,
 Et la terre, du moins, dans son luxe sauvage,
 Au Dieu qui la créa rend un plus digne hommage ! »
 95 Il dit, et sur les flots de nouveau s'élança p. 4 verso
 Jusqu'aux sommets de l'Inde où son vol s'abaissa,
 Sur l'antique Immaüs, dont le front large et sombre
 Couvrait aux anciens jours des peuples de son ombre,
 Et versait à ses pieds de ses rameaux divers
 100 Sept fleuves dont les flots allaient grossir trois mers !
 De là, mon œil, suivant leur onduleuse pente,
 Sur les champs de l'Asie avec leurs flots serpente !
 Cherche Tyr ou Memphis, ou le tombeau d'Hector,
 Salue avec des pleurs l'olivier du Thabor,
 105 Redemande au désert les traces de Palmyre,
 Ces jardins suspendus que Babylone admire,

v. 75. N . C. La licence, l'erreur, *les peuples* et les rois

90. La nature y *reprend sa sauvage* jeunesse

94. Au Dieu qui la créa rend un *sublime* hommage
 (Suivent deux vers biffés, couverts d'encre, illisibles.)

- Revoit Jérusalem, ses cyprès, son Jourdain,
 Et cette tombe où dort l'espoir du genre humain !
 Le silence et le deuil régnaient sur ces collines,
 110 Les fleuves serpentaient à travers des ruines,
 Le sable du désert, volant en tourbillons,
 Traçait au gré des vents ses livides sillons,
 Des peuples disparus effaçait les ouvrages : p. 5 recto
 Seule, élevant sa tête au-dessus des nuages,
 115 La pyramide assise au milieu de ce deuil,
 Des enfants de Memnon magnifique cercueil,
 Brise comme un écueil le sable qu'elle arrête !
 Et sur les flots mouvants qu'agite la tempête,
 Seul et dernier témoin d'un peuple anéanti,
 120 Flottait comme le mât d'un navire englouti !
 De là, longeant les bords de la mer de Tyrrhène,
 Il s'abat comme un aigle au sommet de Pyrrhène,
 Me montre avec horreur aux rives des deux mers
 L'Ibérie étalant ses monuments déserts.
 125 L'Alhambra, fier encor de ses splendeurs antiques,
 Prolongeait sous mes pieds ses élégants portiques,
 Où l'Arabe, accouplant les gracieux arceaux,
 A façonné le marbre en flexibles berceaux.
 « Deux peuples ont bâti ces murs que tu contemples !
 130 L'Arabe et le chrétien ont prié sous ces temples !
 Les pierres sont debout : les peuples ont passé ! » p. 5 verso
 Il dit, et, franchissant Pyrrhène au front glacé,
 D'un vol irrégulier serpentant sur la plaine,
 Le souffle impétueux m'emportait vers la Seine !
 135 Mais quand du haut des airs mes regards effrayés
 Reconnurent ces bords qui fuyaient sous mes pieds :
 « Que de ton vol ardent la course se modère,
 Lui dis-je, et de plus près rasons ici la terre !
 Laisse-moi rechercher dans ces vallons flétris
 140 Des lieux où j'ai passé les vestiges chéris :

v. 115. Lamartine avait commencé son vers ainsi : « La *triste* Pyramide ». Il raye le mot *triste* et écrit le vers sous sa forme définitive.

121. N. C. présente ici un déplacement de vers inexplicable et tout à fait illogique. Les vers 141-160 qui concernent le pays natal du poète se trouvent transportés à la suite du vers 120. Puis le texte reprend sur les mots « De là, longeant le bord [...] » ; et, plus loin, reparait ce qui reste du développement sur la Bourgogne et Milly. — Plusieurs détails semblent révéler que Lamartine ne veilla pas de très près à la correction des épreuves du Livre III des *Nouvelles Confidences*, et l'on serait tenté de croire qu'il ne s'agit ici que d'une erreur matérielle imputable à l'imprimeur.

133. D'un vol irrégulier *descendant* sur la plaine

- Voilà ces monts glacés d'où descendait l'aurore ;
 De son pâle reflet l'astre les frappe encore !
 Mais leurs fronts, dépouillés par l'aile des autans,
 Semblent s'être abaissés sous le fardeau du temps !
- 145 Ici, teignant leurs pieds d'une écume azurée,
 Le Rhône en bouillonnant sillonne la contrée
 Où, s'avançant vers lui par d'obliques détours,
 La Saône en serpentant fait douter de son cours,
 Se rapproche, s'éloigne et revient avec grâce p. 6 recto
- 150 S'unir en murmurant au fleuve qui l'embrasse.
 En remontant le cours de ces tranquilles eaux,
 Je vois à l'Occident onduler ces coteaux,
 Dont les sommets, pareils aux vagues écroulées,
 Semblent en se courbant fondre sur les vallées.
- 155 C'est là que je naquis ; voilà l'humble séjour
 Où mon regard s'ouvrit à la beauté du jour.
 Sur le flanc décharné de cette humble colline,
 Le lierre embrasse encore une antique ruine.
 C'était... Pardonne aux pleurs qui tombent de mes yeux,
- 160 C'est un dernier débris du toit de mes aïeux !
 C'est ici que, d'ombrage et de fleurs embellie,
 La terre m'apparut, au matin de ma vie,
 Comme un lieu permanent où l'homme avant le soir
 Pouvait sur de longs jours fonder un long espoir !
- 165 C'est ici que plus tard, dans l'été de mon âge,
 Trouvant un port tranquille après un long orage,
 Dans le sein de l'amour entraîné par l'hymen, p. 6 verso
 Et cultivant les fruits de mon champêtre Eden,
 Dans le calme des nuits recueillant mon délire,
- 170 Au Dieu qui l'inspirait je consacrais ma lyre !
 Là je voyais jouer sur le gazon des prés
 De nos chastes amours les présents adorés !
 Là je plantais pour eux le chêne au vaste ombrage
 Dont le dôme éternel, élargi d'âge en âge,
- 175 Devait, prêtant son ombre aux fêtes du vallon,
 Porter de fils en fils mes bienfaits et mon nom !
 Là je semais l'épi ; là je creusais la rive
 Où mes soins enchaînaient une onde fugitive !

v. 155. En face de ce vers, dans la marge, l'indication suivante : 204 vers ; fin du mois de janvier 1824, 1^{er} février 1824.

173. Là je plantais pour eux le chêne au *large* ombrage
 N. C. reprendra « *large* ».

- Le temple du Seigneur s'élevait sur ces bords ;
 180 Là veillait le pasteur sur la cendre des morts !
 Là dormaient nos aïeux ; là l'humble croix de pierre
 De son ombre immobile a couvert leur poussière !
 Ses débris mutilés couvrent encor leurs os !
 Mânes ! goûtez en paix ce reste de repos ! p. 7 recto
- 185 Bientôt... » Mais, m'arrachant des lieux de ma naissance,
 L'Esprit impatient me gourmande et s'élance,
 Et vers les champs déserts de l'antique Paris
 Me jette épouvanté sur d'immenses débris.
 C'était l'heure où, jadis, au réveil de l'aurore,
 190 Les rayons précurseurs du jour qui vient d'éclorre
 Teignant les dômes saints de douteuses clartés,
 Un bruit immense et sourd s'élevait des cités,
 Comme on dit qu'à l'aspect de la céleste flamme
 Le marbre de Memnon résonne et prend une âme !
- 195 L'airain, retentissant au sommet de ses tours,
 Des fidèles au temple appelait le concours ;
 Le prêtre, accompagné des célestes cantiques,
 Guidait la foule errante autour des saints portiques ;
 Le clairon belliqueux résonnait : à sa voix,
 200 Les guerriers qui veillaient aux barrières des rois,
 Ceignant des feux du jour leur cuirasse frappée,
 Comme un rempart d'acier s'alignaient sous l'épée ;
 La chute du marteau, le roulement des chars,
 De leurs bruits discordants ébranlaient les remparts ;
- 205 Les bornes des palais laissaient tomber leur chaîne,
 Les gonds d'airain criaient sous les portes de chêne ;
 Et, comme un fleuve immense et grossi dans son cours,
 La foule s'écoulait pour le travail des jours.
 « Mesure, dit l'Esprit, les vanités du monde ».
- 210 Il dit. Je ne vis plus qu'une forêt profonde,
 Qui, d'un fleuve fangeux couvrant les bords obscurs,
 Croissait languissamment sur les débris des murs ;
 Le flot, triste et dormant sous son arche écroulée,
 D'un murmure plaintif remplissait la vallée,

v. 181. N. C. « Là dormaient ses aïeux [...] » ce qui, manifestement, est une erreur.

184. Mânes, goûtez *encor quelques jours* de repos

200. Les guerriers *rassemblés près du Palais* des rois

212. N. C. Croissait languissamment sur *les bords de ses murs*

Fâcheuse correction (car déjà, au vers précédent : « les bords ») — ou erreur du prote.

- 215 Où la Seine, jadis reine de ces beaux lieux,
 Roulait avec amour dans son sein orgueilleux
 Les ombres des palais qui couronnaient ses rives, p. 8 recto
 Et, sous des ponts d'airain pressant ses eaux captives,
 Se hâtait d'embrasser dans ses mille replis
- 220 Ces murs par qui ses flots se sentaient ennoblis !
 Mais, recherchant en vain quelque ombre de sa gloire,
 Ces lieux avaient perdu jusques à sa mémoire,
 Et son cours, égaré de déserts en déserts,
 Traînait des flots sans nom vers la pente des mers.
- 225 Seulement sur ses bords, de distance en distance,
 Monument de sa gloire et de sa décadence,
 Un portique, un débris, s'élevant sur les bois,
 Semblaient par leur aspect lui parler d'autrefois,
 Et du sommet miné d'une arche triomphale,
- 230 Sous le vol des oiseaux roulant par intervalle,
 La pierre, d'un bruit sourd éveillant les échos,
 Traçait en s'abîmant, un cercle dans ses flots.
 Je suivais à pas lents ses détours dans la plaine, p. 8 verso
 Écartant d'une main les jets pliants du chêne ;
- 235 De l'autre j'arrachais des débris effacés
 De la ronce aux cent bras les fils entrelacés ;
 Je cherchais à fixer les lettres et les nombres,
 Comme on cherche la vie, hélas ! parmi les ombres.
 Là, le Louvre abaissant ses superbes créneaux
- 240 Cachait ses fondements parmi d'humbles roseaux ;
 Sur les tronçons brisés de ses larges arcades
 Le lierre encor traçait de vertes colonnades,
 Et, croissant au hasard sur des chiffres chéris,
 Le lys pétrifié s'ouvrait sur ces débris.
- 245 Là, d'un temple détruit couronnant les portiques,
 Deux tours penchaient encor leurs fronts mélancoliques,
 Mais, suspendant leurs nids aux voûtes du saint lieu,
 Les oiseaux chantaient seuls dans la maison de Dieu. p. 9 recto
 Ici croissait l'ortie ; ici la giroflée
- 250 Penchait sur les débris sa corolle effeuillée ;
 Là le buis éternel de ses sombres rameaux
 Nouait comme un serpent le marbre des tombeaux.

v. 217. N. C. Les ombres des palais qui couronnaient les rives
 224. Portait des flots sans nom dans le gouffre des mers
 230. Sous les pieds des vautours roulant par intervalle
 246. N. C. Deux tours penchaient encor leurs ponts mélancoliques
 (Ponts est visiblement une coquille).
 248. Les oiseaux gémissaient sur les autels de Dieu

- Là, sous le vert cyprès, dormait, couché dans l'herbe,
 Le buste mutilé d'un conquérant superbe,
 255 Où les marbres épars de tous ces dieux mortels,
 Dont la Grèce crédule éleva les autels,
 Et qui, fuyant ici les bords de l'Ionie,
 Y recevaient encor le culte du génie !
 Plus loin, d'un front sublime allant toucher les cieux,
 260 D'un règne passager monument orgueilleux,
 La colonne d'airain, plus forte que les âges,
 Autour de son sommet voit gronder les orages,
 Et sur ses larges flancs porte en lettres de fer
 Des exploits que la rouille est prête d'étouffer.
 265 Sans doute ici d'un roi s'élançait la statue ;
 Mais l'autel est debout, l'idole est abattue ;
 Sur son faite isolé, roi des champs d'alentour,
 Un aigle solitaire a choisi son séjour :
 Il y plane, il s'y pose, et, sous sa large serre
 270 Embrassant ce débris des foudres de la guerre,
 Sur ce sanglant trophée où son aire est assis
 Semble se souvenir d'avoir régné jadis !
 Quoi ! d'un peuple éternel voilà donc ce qui reste !
 Voilà sa trace ; à peine un débris nous l'atteste !
 275 C'est ici que, régissant sur l'Occident soumis,
 Ce peuple, qu'adoraient même ses ennemis,
 Vit pendant deux mille ans les arts ou la victoire
 Étendre tour à tour son empire ou sa gloire !
 Là régnèrent ces rois redoutés ou chéris,
 280 Ces Louis ! ces François ! ces Charles ! ces Henris !
 Dont la main, tour à tour imposante ou facile,
 Sut modérer le frein de ce peuple indocile,
 Princes qui, par la guerre ou les arts couronnés,
 Imposèrent leurs noms aux siècles étonnés !
 285 Là, ces prêtres sortis des sacrés tabernacles
 Dont l'Église agitée implorait les oracles,
 Ébranlant les palais des foudres de leurs voix,
 Tonnaient au nom du ciel sur les crimes des rois ;
 Là, ces peux appuyés sur leur vaillante épée,
 290 Partant pour conquérir une tombe usurpée,

p. 9 verso

p. 10 recto

v. 257. Et qui, fuyant ici *les temples* d'Ionie265. Sans doute d'un *héros* s'élançait la statue275. N. C. C'est ici que, régissant sur l'*Océan* soumis
 (*Océan* ne peut être qu'une mauvaise lecture).282. *Modéra le destin* de ce peuple indocile

- Ne demandaient pour prix de leurs nobles combats
 Qu'un signe de salut qui bénit leur trépas,
 Ou qui n'en rapportaient, dépouille auguste et sainte,
 Que du sang du Sauveur un peu de terre empreinte !
- 295 Là, ces chantres fameux dont les divins accords
 Attiraient les enfants des peuples vers ces bords,
 Et sur le monde épris de leur mâle harmonie
 Faisaient parler leur langue et régner leur génie !
 Là, ces tribuns, l'amour, l'horreur des nations,
- 300 Soufflant contre les lois le feu des factions,
 Soulevés, déchirés par des mains forcenées,
 Subissaient les fureurs qu'ils avaient déchaînées !
 Là, ce nouveau César, dont la terrible main,
 Sur son siècle indompté jetant un joug d'airain,
- 305 Comme un subit éclair sort du choc des nuages,
 S'élançait triomphant du sein de ces orages,
 Du fer qu'elle a forgé frappait la liberté !
 Puis, tombant sans empire et sans postérité,
 Semblable au feu du ciel qui dévore et qui passe,
- 310 Ne laissait qu'un trophée et du bruit sur sa trace.
 Et maintenant, couverts des ténèbres du temps,
 Ces lieux sans souvenir, sans voix, sans habitants,
 Ont oublié les pas et les œuvres de l'homme
 Et n'entendent pas même une voix qui les nomme !
- 315 J'allais pleurer sur eux, mais l'Esprit : « Que fais-tu ?
 Ménage, me dit-il, ta force et ta vertu ;
 Va ! dans ces jours d'épreuve, et de deuil et d'alarmes,
 Pleure sur les vivants, s'il te reste des larmes ! »
 Il dit, et vers le nord m'emportant dans les airs,
- 320 Il me montra de loin un rocher sur les mers.
 « Voilà cette Albion, cette reine des ondes,
 Dont les vaisseaux légers, messagers des deux mondes,
 Ouvrant leur aile immense aux fougueux aquilons
 Se jouaient sur les eaux comme des alcyons !
- 325 Ses fils régnaient partout où règnent les tempêtes !
 Ses filles, de l'Europe embellissant les fêtes,
 Respiraient l'innocence, et dans leurs chastes yeux
 Réfléchissaient l'azur de la mer et des cieux,

p. 10 verso

p. 11 recto

v. 292. Suivent deux vers biffés, illisibles.

299. Une première rédaction, raturée, se devine mal. On lit seulement le mot *fléaux*.

302. N. C. *Subissant* les fureurs qu'ils avaient déchaînées.

303. Là ce *trionphateur* dont la terrible main

305. Comme *la foudre* sort du combat des nuages

306. Après ce vers, deux autres vers biffés d'un large trait d'encre, illisibles.

- Et, dénouant aux vents leurs chevelures blondes,
 330 Aimaient à soupirer au murmure des ondes !
 Hélas ! elle a péri comme Tyr et Sidon,
 Et les flots qu'elle brise ont oublié son nom ! »
 Il disait, et déjà, sur les rives profondes
 Où du sang des humains le Rhin teignait ses ondes,
 335 Il reprenait sa course, et du sommet des airs
 Me montrait vers le nord ces empires déserts
 Qui, sous des cieux glacés où languit la nature,
 Formaient autour du pôle une étroite ceinture.
 Bords affreux qu'aux rigueurs d'un éternel hiver
 340 L'homme osa conquérir et ne put conserver !
 Leur faux éclat ne fut qu'un brillant météore,
 Pareil aux feux trompeurs de cette fausse aurore,
 Qui, de leur longue nuit perçant l'obscurité,
 Teint leur sombre horizon d'un moment de clarté !
 345 Puis, franchissant les monts de la verte Helvétie,
 Il rase, en serpentant les plaines d'Italie,
 Traverse l'Apennin, voit l'Arno dans son cours
 De ses bords dépeuplés embrasser les contours,
 Comme un cygne des lacs que le printemps ramène
 350 Voit son aile briller dans l'eau du Trasimène,
 Me montre, en souriant, à l'horizon lointain
 Le Soracte éclairé des rayons du matin,
 Longe les verts coteaux de la fraîche Sabine,
 Vers la rive des mers d'un vol pressé décline,
 355 Voit des déserts semés de superbes débris,
 Traverse un fleuve étroit, aux flots presque taris,
 Et, s'abattant enfin sur les remparts de Rome :
 « Voilà, s'écria-t-il, le dernier sort de l'homme !
 C'est ici que fuyant, la mort de toutes parts,
 360 De mille nations quelques restes épars
 Par le souffle de Dieu balayés sur ces rives,
 Cachent dans ces débris leurs tribus fugitives,
 Soit que du sang sacré ces bords encor fumants
 Résistent plus longtemps aux chocs des éléments,

p. 11 verso

p. 12 recto

v. 344. Teint leur sombre horizon *de sa pâle clarté*349. Comme un *oiseau* des lacs que le printemps ramèneDans la marge, en face des vers 349-350 : *transposer ces deux vers.*353. En face de ce vers : 200 vers, *ici commence le mois de mars 1824.*357. Et s'abattant *soudain* sur les remparts de Rome361. Par le souffle de Dieu *rassemblés* sur ces rives362. Lamartine avait commencé son vers par les mots « *ont mêlé* », qu'il efface.

- 365 Soit que l'Esprit fatal dont le monde est l'empire
 Ne les ait réunis que pour mieux les séduire !
 Tous les enfants d'Adam rassemblés dans ce lieu
 Attendent dans l'effroi le jour, le jour de Dieu !
 Tu l'as voulu, mon fils, tu le verras, mais pleure ! » p. 12 verso
- 370 Il dit, reprend son vol, s'éloigne, et je demeure
 Seul, invisible, errant comme une ombre sans corps
 Qui, s'échappant la nuit de la foule des morts,
 Revient aux lieux chéris où l'instinct la rappelle
 Chercher s'il est un cœur qui se souvienne d'elle,
- 375 Sur celui qu'elle aimait jette un œil éperdu,
 Et désire de voir et tremble d'avoir vu.
 Ainsi, de Romulus parcourant les collines,
 Je cherchais les vivants cachés dans leurs ruines ;
 Je suivais, je comptais les rares habitants,
- 380 Seuls débris échappés au naufrage du temps ;
 Invisible témoin de leur funèbre drame,
 J'entendais leurs discours, je lisais dans leur âme,
 Et, frissonnant comme eux de tristesse et d'effroi,
 Je m'écriais en vain : « Esprit, emportez-moi ! »
- 385 Hélas ! mes yeux à peine avaient reconnu Rome ;
 Cet asile des dieux, ce chef-d'œuvre de l'homme,
 N'était plus alors dans ses vastes remparts p. 13 recto
 Ces temples, ces palais des dieux et des Césars ;
 Les mortels abrités sous ces débris antiques
- 390 N'élevaient plus au ciel de somptueux portiques ;
 Attendant tous les jours le dernier de leurs jours,
 Ils n'embellissaient plus leurs précaires séjours
 Le soc ne fendait plus leurs tristes héritages ;
 Qu'importaient de leurs champs les fruits ou les ombrages
- 395 A ces êtres déchus, dont l'espoir incertain
 Ne s'étendait, hélas ! qu'à peine au lendemain ?
 Ni les lois, ni les mœurs, ni la crainte des peines
 De la société ne gouvernaient les rênes ;
 La liberté sans frein et la force sans droits
- 400 Remplaçaient dans ses murs peuple, tribuns et rois ;
 Chaque jour, chaque instant voyait un nouveau maître
 Renaître pour périr et périr pour naître ;
 Point de culte commun : sur des autels d'un jour
 Chacun créant son Dieu, le brisant à son tour,
- 405 Mesurant à sa peur ses lâches sacrifices, p. 13 verso
 Avait autant de dieux qu'il rêvait de supplices !
 Seulement, quelquefois, de l'enfer ou du ciel
 Descendant ou montant sous les traits d'un mortel,

- Un ange de lumière, un esprit de ténèbres
 410 Effrayant les esprits de prodiges funèbres,
 Troublant les éléments, commandant au trépas,
 Entraînaient un moment les peuples sur leurs pas,
 Puis, s'évanouissant comme une ombre légère,
 Ils les abandonnaient à leur propre misère,
 415 Confondaient à leurs yeux l'erreur, la vérité,
 Et semblaient se jouer de leur crédulité !
 Ainsi sans lois, sans arts, sans culte, sans patrie,
 Privés des doux travaux qui fécondent la vie,
 Les hommes, fatigués de leur morne loisir,
 420 Traînaient des jours affreux sans espoir, sans désir ;
 Des nobles passions, aliment de nos âmes,
 Dans leurs cœurs assoupis ne sentaient plus les flammes ;
 Une seule pensée, un morne sentiment, p. 14 recto
 De leurs esprits glacés immuable tourment,
 425 Semblable au poids affreux que dans l'horreur d'un rêve
 De son sein qu'il oppresse un malade soulève,
 La crainte, remplaçant liens, patrie, amour,
 Régnaient seule à jamais sur leur dernier séjour,
 Sevrant les tendres fruits des baisers de leurs mères,
 430 Arrachait la beauté des deux bras de leurs pères,
 Et des hommes frappés d'une muette horreur
 Changeait l'amour en haine et la crainte en fureur.
 Tantôt on les voyait dans un sombre silence
 Traîner de leurs longs jours la stupide indolence,
 435 Assis sur les débris d'un temple profané,
 Les bras croisés, l'œil fixe et le front incliné ;
 Tantôt, fuyant en vain leur vague inquiétude,
 Chercher des souterrains l'horrible solitude,
 Et, maudissant du jour l'inutile flambeau, p. 14 verso
 440 S'ensevelir vivants dans la nuit du tombeau ;
 Puis, saisis tout à coup d'un bizarre délire,
 S'abandonner sans cause aux accès d'un fou rire,
 Se chercher, s'embrasser, pousser d'horribles cris,
 Se couronner de fleurs, danser sur des débris ;
 445 Comme pour dérober une heure à leurs supplices
 Se hâter d'inventer de nouvelles délices,
 D'un regard impudique outrager la beauté,
 Mêler les ris, les pleurs, la mort, la volupté,
 Et puiser dans le sein de leur fatale ivresse
 450 Un bonheur plus affreux encor que leur tristesse.
 Cependant, quand le cri de leurs pressants besoins
 Pour soutenir leurs jours sollicitait leurs soins,

- On ne les voyait pas, levés avant l'aurore,
 Coucher le blond froment sur le sillon qu'il dore,
 455 Des épis desséchés dérouler les faisceaux,
 Faire jaillir le grain sous les bruyants fléaux,
 Recueillir en chantant les doux présents des treilles, p. 15 recto
 Dérober aux forêts le nectar des abeilles,
 Fouler d'un pied rougi par le suc du raisin
 460 Le pressoir ruisselant des flots ambrés du vin,
 Ni du fanon gonflé des fécondes génisses
 Faire écumer le lait dans de brillants calices.
 Tous ces dons prodigués au travail des humains
 Semblaient s'être taris sous leurs coupables mains ;
 465 Les arbres languissants sans sève et sans culture,
 N'étalant qu'à regret une rare verdure,
 Aux feux d'un astre éteint ne voyaient plus mûrir
 Ces fruits qu'à nos besoins leurs bras semblaient offrir !
 Les animaux, rendus à leur indépendance,
 470 De l'homme dégradé dédaignant la présence,
 Ne reconnaissaient plus sur son front profané
 Le signe du pouvoir dont Dieu l'avait orné ;
 Le taureau, brandissant sa corne menaçante,
 Ne tendait plus au joug sa tête obéissante ;
 475 L'étalon indompté ne mordait plus le frein ; p. 15 verso
 L'agile lévrier ne léchait plus sa main ;
 Le coq, abandonnant le seuil de ses demeures,
 Au pâtre vigilant ne chantait plus les heures ;
 La fidèle colombe avait fui dans les bois,
 480 Et l'oiseau domestique, effrayé de sa voix,
 Ne venait plus lui pondre au retour de l'aurore
 Ces doux fruits de son nid, ravis avant d'éclore !
 Mais seul, abandonné de ses sujets divers,
 Ce roi des animaux, de la terre et des mers,
 485 Errant sur les confins de son stérile empire,
 Allait, sur des rochers où l'Océan expire,

v. 469. Les vers 469-478 se retrouvent, sur une page du milieu de l'album, jetés de biais, au crayon, en premier jet vraisemblablement; au vers 470 on lit « *redoutant* la présence » au lieu de « dédaignant ». Le vers 471 reste inachevé. Au vers 472 le dernier mot est « *marqué* ». Lamartine préféra « orné ». Le vers 475 se présente ainsi :

L'indocile étalon avait brisé son frein

Au vers 477 : « Le coq *fuyant aussi* », qui deviendra : « Le coq, abandonnant [...] ». Et Lamartine disait « Au *berger* vigilant [...] » (v. 478) avant de choisir le mot plus noble de « pâtre ».

481. *Pour lui ne pondait plus*, au retour de l'aurore

- Recueillir pas à pas, pour soulager sa faim,
 Ces vils rebuts des mers rejetés de leur sein,
 Ces reptiles des eaux, ces impurs coquillages
 490 Que balayaient les flots sur le sable des plages ;
 En fouillant les débris des murs abandonnés,
 Des autels, des tombeaux par leurs pas profanés,
 Du marbre verdoyant de ces vieilles ruines
 Ses négligentes mains arrachaient des racines,
 495 De ces vils aliments composaient son repas, p. 16 recto
 Que le nectar de l'homme, hélas ! n'arrosait pas.
 Ainsi dans les horreurs d'une longue agonie
 Végétaient ces enfants d'une race bannie ;
 Une éternelle attente empoisonnait leurs jours ;
 500 Mille étranges rumeurs occupaient leurs discours !
 Tantôt, pour détourner les fléaux de leurs têtes,
 L'enfer avait parlé par la voix des prophètes,
 Il demandait du sang, des prêtres, des autels,
 Promettant à ce prix d'épargner les mortels ;
 505 Et la terre, à jamais de son Dieu délivrée,
 Aux esprits infernaux allait être livrée !
 Tantôt les ouragans avaient pris une voix
 Ou l'éclair dans le ciel avait tracé la croix !
 Déjà les éléments, lui rendant leur hommage,
 510 A la voix d'un vieillard avaient soumis leur rage ;
 Les astres avaient lui, l'onde avait reculé,
 Les airs étaient calmés, la terre avait tremblé,
 Ou les morts échappés de leurs bières funèbres p. 16 verso
 Avaient crié : « Salut ! » dans l'horreur des ténèbres :
 515 Mais depuis le matin du dernier de ces jours
 Un prodige plus grand occupait leurs discours.
 Un homme, car ses traits du moins étaient d'un homme,
 Inconnu des vivants avait paru dans Rome :
 Jeune, beau, tel enfin que les hommes pieux
 520 Jadis voyaient passer les messagers des cieux.
 Son front pur et serein, ses traits ornés de grâces,
 Du malheur des humains ne portaient point les traces ;
 Ses yeux demi-baissés, à travers leur azur
 Laisaient lire la paix d'un cœur tranquille et pur,

v. 488. Ces vils rebuts des *flots* rejetés de leur sein
 N. C. Ces vils rebuts des mers rejetés de *son* sein
 (« Son » est manifestement une erreur).

502. N. C. *Le fer* avait parlé par la voix des prophètes.
 (Mauvaise lecture, qui ne présente aucun sens recevable).

524. Laisaient lire la paix d'un cœur *serein* et pur

- 525 Et son regard brillant d'amour et d'espérance
 Avait des anciens jours le calme et l'innocence !
 Le duvet de sa joue à peine se montrant,
 Le sourire ingénu sur ses lèvres errant,
 La candeur de son front et les tresses bouclées p. 17 recto
- 530 De l'or de ses cheveux sur son cou déroulées,
 Marquaient cet âge heureux, ce matin de nos jours,
 Où l'astre de la vie, en commençant son cours,
 Sur les traits indécis de l'homme, enfant encore,
 Mêle aux feux du midi les teintes de l'aurore !
- 535 Cependant le bâton qui pliait sous sa main,
 Ses pieds qu'avait blessés la longueur du chemin,
 Ses vêtements couverts de fange et de poussière,
 La fatigue du jour pesant sur sa paupière,
 Et de son front pâli la brûlante sueur,
- 540 Tout donnait à ses traits l'aspect d'un voyageur
 Qui, marchant, nuit et jour vers des plages lointaines,
 Arrive avec effort au terme de ses peines !
 Mais sur la terre encor qui pouvait voyager ?
 D'où venait, où tendait ce divin étranger ?
- 545 Était-il donc encor, sur quelque heureuse plage,
 Un peuple, une famille échappée du naufrage,
 Qui dans un doux asile, à l'ombre du Seigneur,
 Des enfants de la terre ignorât le malheur ?
 Cet enfant inconnu de ces heureuses terres p. 17 verso
- 550 Venait-il en montrer le chemin à ses frères ?
 Au monde racheté d'un déluge nouveau
 Apportait-il au moins le céleste rameau ?
 Était-ce un homme, un ange, ou l'un de ces fantômes
 Qui sortaient quelquefois des funèbres royaumes
- 555 Pour se faire adorer des crédules humains ?
 Nul ne pouvait fixer leurs pensers incertains.
 Car à peine avait-il sur ce séjour d'alarmes
 Promené quelque temps ses yeux mouillés de larmes,
 Et par des mots épars, sur sa bouche expirants,
- 560 Interrogé de loin les tristes habitants,
 Qu'éclatant en sanglots, se frappant la poitrine,
 Et traçant sur son front une image divine,
 Saisi d'étonnement, de doute ou de terreur,
 Il s'en était enfui poussant un cri d'horreur,
- 565 Et frappés de ses traits, glacés par ses menaces,
 Les hommes effrayés avaient perdu ses traces !

v. 565. Et frappés de son port glacé par les menaces

N. C. Et frappés de ses traits pâlis par ses menaces

(« Ses » ne s'explique guère).

- Maintenant, enflammé d'un désir curieux, p. 18 recto
 Le peuple en grossissant le cherchait en tous lieux,
 Et fouillant les rochers, les antres, les ruines,
 570 De ses longs hurlements frappait les sept collines !
 Mais la nuit tout à coup, en descendant des airs,
 Plongea dans le silence et l'homme et l'univers !
 Ce n'étaient plus ces nuits, sœurs du jour, dont les ombres,
 Voilant sans les cacher les horizons plus sombres,
 575 Descendaient pas à pas du dôme obscur des cieux,
 Et d'un jour plus égal charmaient encor nos yeux,
 Alors que, rayonnant sur l'azur de ses voiles,
 Les paisibles lueurs des tremblantes étoiles
 Voyaient les doux reflets de leurs pâles flambeaux
 580 Dormir sur les gazons ou flotter sur les eaux !
 Le disque irrégulier de l'astre aux deux visages
 Ne guidait plus leur foule à travers les nuages ;
 Il ne consolait plus de ses tendres regards
 Les débris dispersés des grandeurs des Césars,
 585 Frappant du Vatican les longues colonnades, p. 19 recto
 Ses rayons prolongés sous l'ombre des arcades
 Ne montraient plus de loin au regard attristé
 Les fantômes épars de l'antique cité,
 Et passant par degrés sur les saintes collines,
 590 N'y faisaient plus grandir l'ombre de leurs ruines !
 Ces soleils de la nuit du pilote connus,
 [Saturne, Jupiter, Mars, la chaste Vénus],
 Et ceux que les pasteurs, levés avant l'aurore,
 Comme des fleurs du ciel voyaient jadis éclore,
 595 Ayant déjà rempli leur précoce destin,
 N'éclairaient déjà plus le soir ni le matin ;
 Mais une nuit glacée, universelle, obscure,
 Comme un voile de deuil tombant sur la nature,
 Enveloppait soudain de son obscurité
 600 Et le ciel, et la terre, et l'homme épouvanté.
 Ses yeux, en vain levés vers les voûtes funèbres,
 Retombaient accablés du poids de ces ténèbres ;
 Et le monde muet, sans ciel et sans flambeau, p. 19 recto
 Restait comme endormi dans la nuit du tombeau !

v. 592. Ce vers est peu lisible dans le manuscrit, *Mars*, en tous cas, en est absent. A la place du mot « chaste » que donne N. C. un mot rayé, illisible, au-dessus duquel se lit : *Vesper*.
 603. Et le monde muet, sans *guide* et sans flambeau.
 604. Après ce dernier vers : *fin du 1^{er} chant. 652 vers. 27 mars 1824.*

IV

DEUXIÈME CHANT

NOTICE

Le schéma, en dix lignes, prévu au Plan III pour ce Deuxième Chant des *Visions* (ou *Vision Deuxième*) concorde, dans l'ensemble, avec le développement en 440 vers que les *Nouvelles Confidences* révélèrent au public. Le voyageur « inconnu des vivants » que la fin du Premier Chant faisait apparaître dans Rome, reçoit un nom. C'est Eloïm. « Poursuivi par les hommes, [il] se sauve du côté de Tibur, voit une caverne, y entre, y marche, trouve une porte : elle lui est ouverte par Enoch, seul homme éternellement vivant, y est accueilli par lui dans un Eden que Dieu lui a donné la faculté de créer autour de lui » ; et le canevas s'arrête après la phrase suivante : « Il y trouve une jeune vierge qui sert le Seigneur près du prophète ».

La ligne de points que Lamartine ajoute, après le vers 440, dans le texte des *Nouvelles Confidences* indique-t-elle bien que le Deuxième Chant est inachevé ? Eloïm, cependant est arrivé au port. Il a vu Enoch et sa jeune compagne ; il s'est approché d'eux et ils l'ont accueilli. La vierge s'éloigne et court « préparer le repas du divin étranger ». C'est seulement, d'après le plan III, au Chant suivant qu'Enoch va parler, révéler « qui il est ». Il semble donc que le Deuxième Chant soit achevé, et les points de suspension signifiaient simplement, dans l'édition de 1851, que le poème, et non le Chant, est demeuré là interrompu.

La composition apparaît clairement : un préambule, descriptif et lyrique à la fois, de 84 vers ; puis la fuite d'Eloïm, à travers les monts, la découverte qu'il fait de l'« antre obscur », sa marche tâtonnante dans le couloir souterrain, l'arrivée à la porte du jardin secret et l'éblouissante apparition de cet Eden (v. 85-203) ; vient ensuite, en diptyque, la description des hôtes de cette surprenante retraite : le vieillard, la femme, puis la prière du soir du vieillard (v. 203-260). Enfin 80 vers rassemblent les personnages, font entrer Eloïm dans la société des deux solitaires, et disposent rapidement la scène pour que puisse aussitôt commencer l'action véritable, qu'exposeront les « récits ».

« Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages ? ». La manière est exactement celle de Byron dans *Childe Harold*. Ces vers du début, sur un paysage italien, avec le poète s'exprimant lui-même (« Hélas ! j'ai vu moi-même [...] »), comment ne pas reconnaître en eux un souvenir direct, une imitation du *Pilgrimage* (Chant IV) ?² Lamartine a-t-il déjà écrit son *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* ? Selon le cas, ce passage des *Visions* apparaît comme la reprise d'un air sur lequel le poète s'est déjà exercé, ou bien c'est le *Dernier chant* qui utilise et réadapte un développement de fraîche date. Quoi qu'il en soit, Lamartine n'hésite pas à se répéter. *Harold* représente l'étranger s'avancant, à pas muets, dans les grandes ruines de l'antique Italie,

Et des inscriptions sur la poudre tracées
 Cherch[ant] pieusement les lettres effacées.

Notre Deuxième Chant des *Visions* montre, de même, l'« antiquaire » fouillant
 « sous la ronce et l'épine »

Le poudre des tombeaux, les pierres des ruines³. (21-22)

Le poète du *Dernier Chant* gémit avec Byron sur cette terre déserte, sur

[ce] sol partout empreint de ses nombreux héros,
 Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos.

On rencontre ici, pour la même idée, les mêmes rimes. C'est le promeneur qui

Foulant sous ses pieds la cendre des héros
 De leurs noms oubliés lassait d'ingrats échos⁴, (23-24)

Mais ce qui, dans ce texte, vaut surtout qu'on s'y arrête, c'est d'une part la présence de ce qu'on peut appeler le thème édénique, c'est aussi la figure du vieillard inspiré, c'est enfin le personnage de la « jeune vierge ».

Eloïm arrivant à la porte de pierre qui ferme la galerie ténébreuse dans

1. Le mouvement de ce premier vers, Lamartine se l'emprunte à lui-même. En juillet 1814, à Beauvais, regrettant Naples, il avait écrit :

Qu'êtes-vous devenus, magnifiques rivages
 Où la mer de Tyrrhène, à l'abri des orages,
 Entoure Naples de ses flots ? (I. 230)

2. A la strophe CXVII de son Quatrième Chant, Byron montrait, comme une image amère du néant de la gloire, « le lézard à l'œil subtil » courant sur les ruines romaines. Ici, au vers 32, on voit « Les vils lézards ramp[er] sur leurs noms immortels » [les noms des Dieux].

3. Et déjà, dans le Premier Chant de la Vision Première, Lamartine avait écrit :

[.....] j'arrachais des débris effacés
 De la ronce aux cent bras les fils entrelacés ;
 Je cherchais à fixer les lettres et les nombres. (I. 235-237).

4. En 1827 encore, dans la pièce qu'il dédia au marquis de Barol sur *La Perte de l'Anio*, Lamartine évoquera et le temple de la Sibylle, et ces cascades qu'adorait Mécène, et Tibur où chantait Horace et ces bords qui ont vu « César fuir son triomphe » et « Tibulle soupiner les délices du cœur ».

laquelle il a pénétré, regarde « par l'étroit canal d'un léger interstice ». Son cœur bondit :

Il voit, ivre du trouble où cet aspect le plonge,
Il voit ce que jamais il n'avait vu qu'en songe,

[.....]

Une île de délice au milieu des déserts (149-150 et 152)

Ce sont, sous ses yeux, « des jardins, des gazons, des arbres, des fontaines », des champs d'épis dorés, des fruits... Les animaux vont et viennent, heureux et libres ; des milliers d'oiseaux chantent « à la cime des bois » ; tout annonce

Une ombre de l'Eden conservée à la terre. (201)

Ainsi Lamartine suppose qu'à travers toute la suite des siècles, inconnu, inaccessible, défendu par une « ceinture énorme » de rochers, et juché sur un sommet de l'Apennin, ce paradis terrestre immuable a miraculeusement subsisté.

Ce rêve d'un Eden réellement présent encore sur la terre, la littérature en offrait déjà d'illustres témoignages. Le Tasse, que Lamartine avait « dans l'imagination » lorsqu'il écrivait ses *Visions*¹, au XIV^e chant de sa *Jérusalem* n'avait-il pas placé dans une île océane, plus haut que les neiges, tout à la cime d'une montagne abrupte, ces jardins d'Armide, où l'« âge d'or » (l'expression même figure dans le texte, au chant XVI^e) semblait n'avoir point cessé ? On sait quel vaste et profond mouvement, au XVIII^e siècle, entraîna les âmes vers le temps disparu des « premiers jours du monde »². Cet élan sincère, où passent une détresse, un commencement d'angoisse³, les chimères suaves des poètes ne le satisfont point et, le laissant inassouvi, tournent en désespoir sa ferveur : l'évolution d'un Sylvain Maréchal quittant ses *Bergeries* et ses *Contes de l'âge d'or* pour un réalisme cruel, les aveux navrés de Léonard (« J'ai vu de l'âge d'or l'image disparaître »), son adieu aux « campagnes mensongères » en sont de significatifs indices⁴.

Pour apaiser cette soif de lumière, de bonheur, il n'était pas assez de relire dans le *Télémaque*, les pages où Fénelon décrit la Bétique ; il n'était pas assez

1. *Nouvelles Confidences*. Dans O. C., 1863. T. XXX, p. 117.

2. Cf. en particulier les remarquables études de M. P. Van Tieghem, dans le *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, en juin 1922 (« L'homme primitif et ses vertus dans le préromanisme européen ») et dans la R. L. C., en 1924 (« Gessner et le rêve pastoral romantique »).

3. Au tome III des O. C. de Gresset (Paris, 1822, 3 vol. in-12), on lit, à la suite de la pièce intitulée *Le siècle pastoral* et qui évoque « la jeunesse de l'univers », des vers de J.-J. Rousseau sur ce tourment de l'Eden au fond des cœurs :

D'où vient cet éternel regret qui nous habite ?

Êtes-vous si sûrs, dit Rousseau, que cet âge d'or n'ait point existé, qu'il n'ait jamais été qu'un songe ? Vous ne pouvez faire que se taisent « ces regrets trop superflus »

Qui disent, dans ce que nous sommes,

Tout ce que nous ne sommes plus

4. Cf. également, dans le *Génie de l'homme*, le début du Chant IV où Chénedollé s'élève contre le mensonge de l'âge d'or, — et dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (sixième partie) cet âpre morceau : « On ne croit plus à ces sociétés de bergers qui passent leurs jours dans l'innocence [etc...] ».

de trouver sans cesse, dans les livres, ces mots toujours répétés d'« Eden » ou « d'âge d'or » dès qu'apparaissait un beau paysage ¹, pas assez d'attendre cette *Arcadie* dont Bernardin de Saint-Pierre lisait à Jean-Jacques, en 1775, les premiers fragments, pas assez de relire Milton dans *Delille* ou la *Mort d'Abel* de Gessner, adaptée par Legouvé. Tout cela n'était que fumée. Mais, partout, quelle secousse, quels transports, lorsque Bougainville (non, celui-là, un faiseur de contes, mais un marin, un voyageur, et qui rapporte ce qu'il a vu) relate à la France (1771) cette découverte qu'il vient de faire, au bout du monde, d'Otaïti ! Ainsi, quelque part, l'Eden vit encore ! Immensément loin, mais quand même présent.... Diderot publie son *Supplément*, Madame de Montbart ses *Lettres tahitiennes*; Delille, dans ses *Jardins*, dit en vers la touchante histoire du tahitien inconsolable loin de sa merveilleuse patrie; Chateaubriand, dans ses *Natchez*, évoque l'île étincelante, avec « ses palmiers, ses chants, ses chœurs » ; Joubert, à force d'y rêver, en croit devenir fou ; Hugo encore, en avril 1821, écrit sa *Fille d'O-Taïti*.

1788 avait vu paraître *Paul et Virginie*, un roman sans doute, mais dont le décor, emprunté à la nature même, révélait un autre séjour, moins « primitif » qu'O-Taïti et pourtant, dans quelques vierges retraites, au cœur de l'île, pareil encore au Jardin perdu. « Tel, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parents [...] » ; Bernardin avait prononcé lui-même le nom prestigieux. Plages lumineuses d'O-Taïti, solitudes de l'Île de France, Edens retrouvés ! Les cœurs s'assuraient qu'ils n'avaient point battu pour une ombre, et que, pour atteindre l'objet de leurs vœux, il n'était besoin que d'un navire ². C'est encore par ce même appétit d'un ailleurs plus beau, d'un rivage où dort un reflet de la radieuse enfance du monde, que s'explique le large intérêt qui entoure, au XVIII^e siècle, les récits des voyageurs et des missionnaires d'Amérique ³. Voltaire écrivant *Alzire* et Marmontel *les Incas*, Chateaubriand jetant au public *Atala* savent bien à quel courant déjà formé ils confient le sort de leurs œuvres ⁴.

Lamartine, fils du XVIII^e siècle plus qu'il ne le dit, plus qu'il ne le croit, porte en lui ce regret de la terre bénie, ce brûlant désir d'en découvrir des traces aujourd'hui encore vivantes. En 1819, dans sa *Méditation Dieu*, il s'écriait déjà :

Que n'ai-je vu le monde à son premier réveil !

(99)

Il évoque, au début de sa *Première Vision*, la naissance du soleil, « de la terre

1. Cf. dans Saint-Lambert, cette plaine, au printemps, « qui semble un autre Eden et le jardin du monde » (*Saisons*, Paris, 1813, p. 18) — dans Lebrun, au Chant IV de son poème *de la Nature* : « Âge d'or ! siècle heureux ! ô jours de l'innocence ! » — Dans Fontanes, ce cri en présence du Léman : « ô jours du premier âge ! [etc...] ».

2. Sénancour enfant, nous dit Sainte-Beuve, « s'inquiétait déjà de la jeunesse des îles heureuses, des îles faciles de la Pacifique, d'Otaïti, de Tinian », et il rêvait « d'aller s'établir seul dans une île ignorée ». (Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, 1869, I, 151 — et cf. *Obermann*. Lettre XI).

3. Cf. Chinard. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Hachette, 1913, in-16, et le compte rendu de ce livre par M. Daniel Mornet dans R. H. L., 1914, pp. 800-802.

4. Nodier, dans le *Peintre de Salzbourg*, reporte sa pensée, avec délice, « à ces âges fortunés de la jeunesse du monde » (Nodier, *Romans*, 1862, p. 55).

éblouie illuminant les cimes » (I. 13) ; en 1829, il célébrera la terre elle même s'élançant vierge, « des doigts de Jéhovah ».

Oh ! qui pouvait te voir sans palpiter d'extase ! ¹

Tout un chant de son grand Poème (— le Chant III de la Vision Deuxième, d'après le Plan III —) doit s'emplir de ces images délicieuses : « le ciel sans nuage, les astres plus purs, le jour plus éclatant, la nuit comme un jour adouci [...] fertilité de la terre, fécondité des mers, animaux inconnus qui servaient l'homme [...] ». Dans son *Voyage en Orient* il avouera : « Depuis mon enfance, je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet Eden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfait » ². Et la *Chute d'un ange* chantera encore la félicité inouïe de ces jours, « de jeunesse exultants »,

[où] tout, sortant d'Eden, s'y souvenait encore
De l'immortalité de sa première aurore ³.

*
* *

Le personnage du vieillard inspiré relève aussi, pour une part, de ce primitivisme si répandu au XVIII^e siècle et dont nous venons de marquer, chez Lamartine, la persistance.

De même que l'on se plaît à évoquer l'aurore du monde, à en adorer les reflets, ainsi l'on aime à supposer, à mettre en scène dans les romans, des vieillards chargés d'années et qui auraient reçu en héritage, ou d'on ne sait quelle initiation, la sagesse même des temps primitifs. Et comme ces îles qu'il arrive aux navigateurs de découvrir, de l'autre côté de la terre, sont de bouleversants exemplaires d'une nature sous nos climats dégénérée, ces hommes emplis de jours et de science, un peu prophètes parfois, ou un peu visionnaires, sont pour ainsi dire des témoins, venus jusqu'à nous, de la vertu des premiers âges.

Dans le *Roland furieux* que la traduction Tressan rend populaire en France, on remarque, au Chant II, ce vieillard « un peu négromant » et dont la barbe blanche tombe « jusqu'à la ceinture » ⁴, ainsi qu'au Chant XLI, cet autre personnage, prodigieusement âgé, que Roger rencontre dans une sombre retraite, au fond d'une grotte qui domine la mer. Au livre II du *Télémaque* se montre le mystérieux Termosiris, avec « son grand front chauve », sa « barbe blanche » qui pend « jusqu'à sa ceinture » ; il tient entre les mains un livre sacré plein d'hymnes en l'honneur des dieux ⁵. Songeons aussi, dans *Zadig*, à cet homme (c'est en réalité l'ange Jesrad) que Voltaire introduit soudain : sa « barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture » ; lui aussi possédait un livre indéchiffrable au profane, « le livre des Destinées » ⁶. Le type du « barde »,

1. *Chant lyrique du Jugement dernier*.

2. *Voyage en Orient*, dans O. C., 1863. T. VII, p. 72.

3. *Chute d'un ange*. Première Vision.

4. *Roland furieux*, traduction Tressan, 1834, in-18. T. I, p. 33.

5. *Télémaque*. Collection des grands écrivains. T. I, pp. 72-73.

6. *Zadig*, ch. XX.

« figure solennelle et prophétique »¹ qui apparaît en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle², vient confondre ses traits avec ceux du solitaire visité par l'Esprit ; « grand, noble, austère, à l'écart des hommes, [c'est] l'être sacré que l'inspiration divine a touché ». Ossian, qui ne sait plus le nombre de ses années, mais en qui survit l'âme des générations, n'est-il pas lui-même un de ces témoins des anciens jours ? Dans son poème de *Fingal*, il montrera aussi, au Chant V, Ferchios allant consulter le vénérable Allad « dont la demeure est un cercle de pierres » et qui sait l'avenir comme il connaît tout le passé. Le *Génie du Christianisme* (II. III. 5) évoque « les transports de ces hommes saints qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettaient toute leur vie au pied de Dieu, à force d'amour perçaient les voûtes de l'éternité, et parvenaient à contempler la lumière primitive ». Madame Cottin, au chapitre XIX de sa *Mathilde*, amène son héroïne en présence d'un étrange vieillard, à la tête chauve, à la barbe blanche ; c'est le « vieux du désert » (« O ancien des hommes [...] » lui dit-elle)³. Lorsqu'Eudore est au désert (*Martyrs*. Livre XI), il parvient à une grotte où il aperçoit un homme si « cassé de vieillesse » qu'il « semblait réunir sur sa tête autant d'années que Jacob » ; un lion le sert ; c'est Paul, « le nouvel Élie » ; il enseigne, il prophétise ; pour lui l'avenir est comme un livre grand ouvert. Dans les œuvres de Walter Scott les vieillards inspirés sont nombreux ; c'est, dans *Les Fiançailles de Triermain*, l'« homme des siècles » qu'on voit paraître aux strophes VIII et IX ; c'est, dans le *Lai du dernier ménestrel*, ce « vieillard des siècles » (ch. III. st. X) doué de pouvoirs surnaturels ; c'est, dans *La Dame du Lac* le vieil Allan-Bane, aux cheveux blancs, à l'« œil prophétique » et qui a « des révélations de l'avenir »⁴.

Fils déchus, images amoindries, laïcisées, de ces prodigieux dépositaires des secrets de Dieu sont ces « bons vieillards » attendris, pleins d'expérience et de sagesse, dont le XVIII^e siècle peuple ses contes, ses gravures. Ils n'ont plus, ces braves gens, de message à transmettre ; ils sont seulement mûris par la vie et toujours prêts à raisonner doucement pour guider au bien les jeunes cœurs. *Paul et Virginie*, présentant l'un de ces édifiants bonshommes, l'a rendu immortel, et Bernardin de Saint-Pierre, lui-même, avait fini, sur ses vieux jours, par

1. Cf. Van Tieghem, *Ossian en France*, 1917, pp. 196-201.

2. Dans *Le Solitaire Anglais* (Paris, 1729) figure un étrange vieillard qui se retire le soir dans une grotte où ses prières sont répétées par un « chœur invisible » (cf. W. E. Mann, *Robinson Crusôé en France*, 1916, p. 115). Il y a aussi un « solitaire philosophe » dans les *Mémoires du Chevalier de Kilpar* (1768).

3. Madame Cottin. O. C., 1817, in-8°. T. III, pp. 281-287-293.

4. Le fragment de *Sacountala* cité par Chateaubriand dans son *Essai sur les Révolutions* (ch. LVIII) introduit un prophète, Canoua. Il vit avec sa fille adoptive Sacountala, laquelle va rencontrer le beau roi Douchmanta. Un pieux vieillard, une jeune fille à ses côtés, et, survenant soudain, un jeune homme qu'aimera la vierge, ce groupe de personnages qu'offre le poème indien se retrouve dans *Les Martyrs* (Démodocus, Cymodocée, Eudore), dans *Les Visions* (Enoch, Léna, Eloïm) et dans la *Divine Épopée* de Soumet (Cléophanor, Sémida, Idaméel). A propos de *Nala et Damayanti*, « épisode tiré de l'épopée indienne du *Mahabharata* », d'Eckstein, dans *Le Catholique*, en 1827 (T. VII, p. 447), déclare : « Il est un caractère de femme particulièrement développé dans la poésie indienne [...] ; c'est celui de la jeune prêtresse des Dieux ; elle folâtre comme la biche innocente [...] sur le gazon fleuri [...] ; un étranger se présente-t-il devant elle ? Elle le salue avec modestie [...] ; elle ne lui demande pas son nom ; elle lui prépare un bain, lui lave les pieds et disparaît [...]. Ainsi naissent les amours de Sacountala et de Dushmanta, qui forment un épisode d'une beauté inimitable ».

se donner une ressemblance avec ce type vénéré ¹. Chactas devenu vieux, est bien de la même race ; sa cécité à la mode d'Homère, convient admirablement au personnage qu'il a revêtu ; et quant à l'honnête Démodocus, un peu tremblant, un peu ridicule, il est encore de cette lignée. Foscolo enfin, qui s'en voudrait d'être original, n'oubliera point de conduire Jacopo Ortis auprès du « sage vieillard » Parini ².

Lamartine a mis sur pied, avec son Enoch, un personnage qui ne manque pas de relief. Ces initiés en qui semble revivre l'innocence première, et qui ont — par quel mystérieux privilège ? au prix de quelle sainteté ? — reçu le don de toute science, si l'on accentue leurs traits au dernier degré, si ces années qu'ils ont vécues et dont le nombre est déjà si grand, on renonce tout à fait à leur assigner un chiffre à la mesure de notre humanité, ils deviendront non plus les descendants de ces hommes à qui Dieu parlait, mais les survivants authentiques de la race primitive.

Et tel est justement l'Enoch des *Visions*, « seul homme éternellement vivant » et dont la « vieille paupière »

Dans l'enfance du monde s'ouvrit à la lumière. (326)

Sa robutesse colossale, ses membres nerveux, son front « large et musclé », sa taille qui surpasse la taille des humains,

Tout en lui rappelait un de ces premiers sages
Heureux contemporains de l'enfance des âges. (245-246)

Pour le reste, il est semblable au type littéraire du Vieillard prophétique : son « front chargé de temps », ses cheveux blancs, roulant « à gros flocons » sur ses épaules l'apparentent à ce « vieillard solitaire » que Dante aperçoit à son entrée dans le Purgatoire. Il est vrai qu'il n'a pas la longue barbe neigeuse qui semble obligatoire et que le père Aubry ne manque point de porter ; grave indiscipline, mais Enoch est hors-cadre ; qui donc est, comme lui, immortel, ? Du reste, s'il lui manque la barbe, il a, par manière de compensation, le signe visible des prophètes, sur le front :

[.....] deux boucles de cheveux
Par un souffle divin qui soulevait leurs nœuds
En deux cornes d'argent s'arrondissant d'eux-mêmes ³. (235-237)

1. Songeons aussi à ces « vieillards de l'école de Sophronyme et de Mentor que Bernardin de Saint-Pierre rêve à l'origine de chaque société » (Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, 1862, T. II, p. 114). Le père Aubry, que M. Chinard (*L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, 1918, p. 282) n'hésite pas à ranger dans cette série un peu humiliée, me paraît cependant d'une plus haute stature. Une vague lueur surnaturelle est sur lui, c'est « l'homme du rocher », l'« homme des anciens jours ». Il est plus près des grands inspirés que des raisonnements paternes.

2. *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, Paris, 1819, in-8°, p. 223. — Hugo, dans ses vers sur *La Vendée*, met en scène également un vieillard prophétique, pareil à un « saint chargé d'ans » ;

La voix de l'avenir semblait se faire entendre
Dans ses discours pleins du passé,

3. Ce signe, Lamartine prétendra le découvrir, en 1854, chez Bossuet : « Un épi involon-

Dans son *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, Lamartine fait apparaître aussi un pieux solitaire que le « pèlerin du monde » a rencontré dans la forêt d'Aracynthe (St. XXXV) :

Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels

L'âge n'a point diminué ses forces,

Et son front, couronné de ses boucles fanées,

Portait légèrement le fardeau des années,

[.....]

Sa barbe à gros flocons roulait sur sa poitrine ¹.

Mais ce n'est encore qu'un vieillard inspiré, à la mode de Walter Scott, et qu'Enoch, surhumain, formidable, laisse loin derrière lui.

La *Chute d'un ange* n'offrira pas moins de trois vieillards sacrés, qui même se confondent quelque peu, aux yeux du lecteur ; c'est d'abord, dans le « Récit », le « céleste vieillard » qui surgit, assez inopinément, dès les premiers vers ; il conduit le poète à l'autre du deuxième vieillard, le visionnaire du Liban, étrange personnage

Dont les hommes d'en bas, les plus vieux de leur race,

Ne connaissent plus l'âge, ont oublié la trace

Et qu'ils n'ont jamais vu, dans leurs plus jeunes ans,

Qu'avec son front chenu, chauve de cheveux blancs.

Celui-ci sait des « choses étranges »

Sur l'enfance du temps, sur l'homme et sur les anges ².

Et voici, à la Septième Vision, le vieux prophète Adonai, gardien du « livre primitif ».

*
* * *

En 1834, Lamartine détache de ce Deuxième Chant, pour les publier dans la nouvelle édition de ses *Œuvres Complètes*, quarante vers (les vers 271-310) qu'il veut sauver du naufrage où s'engloutissent les *Visions* sous leur forme première. Ces vers qui semblent lui tenir si particulièrement à cœur, il les intitule *Une jeune fille*. C'est le portrait de la « jeune vierge » qu'Eloïm découvre aux côtés d'Enoch.

Le nom qu'elle devait porter, le plan III nous l'apporte ; c'est Léna. Léna ? c'est le propre nom de cette Italienne dont la passion avait entraîné Lamartine, à la veille même de son mariage, dans un cercle de feu ³. Il donnera, au deuxième

taire relevait, au sommet du front, une ou deux boucles comme le diadème de Moïse ou comme les cornes du bélier prophétique » (*Vies de quelques hommes illustres* dans O. C., 1863. T. XXXVI, p. 144).

1. *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, v. 1130-1185-1186-1193.

2. *La Chute d'un ange*, Récit, v. 227-230 et 236.

3. On dirait que Lamartine a voulu glisser le nom des femmes qu'il a aimées dans toutes Les *Visions*.

Livre des *Nouvelles Confidences* une transposition maladroite et brûlante de leurs amours ; plus tard, en 1865, il ne dissimulera plus. Au souvenir de la « Comtesse Léna », qu'il rappelle du lointain de sa jeunesse, il lui échappera de dire : Régina, des *Nouvelles Confidences*, vous souvenez-vous ? C'était elle ¹...

Oui, ici déjà, c'est bien elle, sous nos yeux, et par son propre nom désignée dans ces vers du Deuxième chant des *Visions* : c'est son âge, l'âge où la beauté, « prête à se flétrir », et suspendue en un « solstice éclatant » ²,

Semble inviter l'amour à cueillir ses délices ³ (273)

Ce sont ses yeux bleus (280), « ses yeux d'un bleu aussi foncé que les eaux de Tivoli dans leur abîme » ⁴, « plus foncés que les eaux de sa mer Adriatique » ⁵ ; ce sont ses formes pleines, mais sans lourdeur (283), cette « rondeur » des membres où se marque la « plénitude de vie » ⁶, cette « taille plutôt harmonieuse qu'élancée » ; c'est ce vêtement même que portait Régina et dont le tissu, moulant sa forme tout entière, dessinait « les contours de son corps » ⁷ ; ce sont, singulièrement, ses admirables cheveux

dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or brunissant, de plus de feux frappés,
Ressemblait aux épis que la faux a coupés ⁸ (285-288)

ses œuvres, successivement. Julie (Charles) apparaîtra sous son propre nom dans *Raphaël* ; Nina (de Pierreclau) donne son nom à un personnage de *Toussaint-Louverture*. Est-ce au souvenir de Geneviève Fabre que Lamartine débaptise sa *Servante Marthe* pour l'appeler *Geneviève* ? Antoniella, travestie en « Graziella », reparaitra sous son vrai nom dans le dernier roman de Lamartine, en 1867.

1. C. F. L., Entr. 123, T. XXI, p. 270.

2. Gentil-Bernard, dans son *Art d'Aimer* (*Œuvres* de Bernard, Paris 1819, p. 6), parle en ces termes de la femme de trente ans :

On n'est plus jeune, on est belle pourtant ;
[.....]
Par l'âge accru les sens ont plus d'empire ;
[.....]
C'est un soleil brûlant en son midi.

3. Maria-Maddalena del Mazza, née à Florence, le 6 avril 1788, avait deux ans de plus que Lamartine. Au moment de leur liaison, en 1819, Lamartine avait vingt-neuf ans et Léna trente et un. Mariée à seize ans au comte Girolamo Gabrielli de Fano, elle se trouva veuve le 7 novembre 1808. Le 11 mars 1812 elle avait épousé, à Florence, le lieutenant Amant-Élisée Houdagné de Larche (né le 15 février 1786, à Avignon).

4. *Nouvelles Confidences* dans O. C., 1863, T. XXX, p. 10.

5. C. F. L., Entr. 55, T. XI, p. 27.

6. *Nouvelles Confidences*, loc. cit., p. 10.

7. *Ibid.* Dans les *Visions* Lamartine employait déjà les mêmes termes, et disait du vêtement de Léna qu'il

Dessinait les contours de sa taille superbe (292)

8. Ces expressions : « moins blondes » et « de plus de feux frappés » ne s'expliquent pas très clairement. Mais une phrase des *Nouvelles Confidences* (loc. cit.) nous aide à les comprendre : « Ses cheveux, à leur extrémité, changeaient de couleur, comme ceux des enfants ».

ses cheveux qu'il décrit encore en 1850, reprenant la même comparaison : « blonds, mais de cette teinte de blond qui rappelle le tuyau de la paille de froment calciné et bronzé par le mois de la canicule dans les plaines de la campagne de Rome » ; — en 1860, il les évoque une dernière fois, « blonds, dorés comme les régimes de maïs suspendus aux toits des chaumières de ses collines »¹.

« J'ai essayé vingt fois dans ma vie, écrit Lamartine, à soixante-dix ans, de décrire sur une page, en vers ou en prose, cette indescriptible figure »². Vingt fois, le chiffre est approximatif, et la coutumière hyperbole l'enfle quelque peu ; mais tout de même voici, dès le 6 février 1822, ce projet, sur lequel nous n'avons, par malheur, aucun renseignement (II. 199), d'une *Léna* dont Lamartine entretient Virieu, et dont nous ne savons si ce devait être un poème ou un drame. Il ne réalise point l'œuvre vaguement conçue, mais il n'en abandonne point, pour autant, le personnage central. En 1825, le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* introduit une Léna (St. VIII. v. 251) que l'on voit endormie :

[.....] le sommeil, en ses jeux,
Semble avoir dispersé l'or de ses longs cheveux (St. VI. v. 180-181)

Puis c'est l'attentif, l'amoureux tableau du Deuxième Chant des *Visions*. En 1850, c'est, au deuxième livre des *Nouvelles Confidences*, l'effort pour faire revivre cette « foudroyante beauté ». En 1860, dans le premier Entretien sur l'Arioste, Lamartine reprend ses pinceaux et veut une fois de plus se rendre présent à lui-même la divine image de la « Comtesse Hélène, ou, comme on l'appelait [...] par abréviation familière, Léna ». En 1863, pour la première fois, il parle, dans ses *Mémoires Politiques*, de Léna comme d'une femme qui fut mêlée, un temps, étroitement à sa vie³. Il revient sur sa « beauté rayonnante », sur sa « grâce ineffable »⁴. Marianne, à présent, est morte et Lamartine peut oser se montrer plus sincère. Déjà la fin de l'histoire de Saluce, avec la caressante hardiesse de Régina, et le trouble que Lamartine avoue, et cette phrase dernière qui laisse tout en suspens (« nous nous revîmes à Paris ») et les mots qui ouvrent le Troisième Livre, l'enchaînant au précédent, découvrant à l'esprit du lecteur des perspectives secrètes (« Pendant cet hiver de bonheur et de solitude, à Paris [...] ») tout cela était bien imprudent. Aussi avait-il volontairement brouillé les cartes, dans l'Entretien sur l'Arioste. Quel moyen de s'y reconnaître ? Cette Comtesse Hélène G***, veuve d'un général « allié, dit Lamartine, à ma famille » et chez laquelle, ayant dix-neuf ans, il est reçu, près de Venise, « comme un enfant de la maison », comment retrouver en elle la princesse Regina C*** des *Nouvelles Confidences* ? Mais en 1865, voici le texte capital, au début de *Fior d'Aliza*⁵, où l'aveu est consommé. Enfin, un des tout derniers Entretiens du *Cours Familier de Littérature*, à deux reprises, nous parle encore de cette « belle princesse romaine » pour laquelle, après la semaine

1. C. F. L., Entr. 55. T. XI, p. 28.

2. *Ibid.*

3. Et s'il n'écrit pas son nom en toutes lettres, du moins ne le change-t-il plus ; c'est « Madame de L... ».

4. *Mémoires Politiques*, dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 102.

5. C. F. L., Entr. 123. T. XXI, p. 270.

passée à la Roche Guyon, chez Rohan, en 1819, il rentrait si vite à Paris ¹.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail cette aventure. Bien des choses, d'ailleurs, là dessus, nous échappent encore ². Il est important seulement de voir s'inscrire les retentissements de ce drame dans la vie intérieure du poète.

Quelle qu'ait pu être, en 1816, ou plutôt dans les premiers mois de 1817, la part des sens dans l'attachement qui unit alors Lamartine à Julie Charles, une chose est certaine, c'est que Lamartine, pour la première fois, connut alors un amour où l'âme entrait plus que la chair. Il se sent invinciblement séparé de cette femme malade, et bientôt mourante, et qu'assiège alors le tourment de Dieu, et il se met à la chérir plus qu'il n'a chéri encore aucun être, comme celle qui, sans le savoir peut-être, lui a révélé un nouvel univers. En octobre 1818, il écrit à Virieu : « J'ai eu l'ineffable bonheur d'aimer enfin, de toutes mes facultés, un être aussi parfait que j'en pouvais concevoir, et cela a décidé mon sort [...] Je ne descendrai plus de la sphère où elle m'a ravi » ³. Quelques semaines se passent, et voici de nouveau sur sa route le visage de la tentation, cette Léna resplendissante et qui s'offre. « Elle me reçut au lit, le sein presque nu * » ⁴. Lamartine retombe au péché qu'il a voulu ne plus commettre. Dans quel gouffre, à quels oublis, à quels reniements l'entraîne alors cette « Circé » ⁵ ! « Ses regards avaient absorbé ma volonté, confessa Lamartine dans les *Nouvelles Confidences* [...]. Je m'étais senti pénétrer dans cette atmosphère de rayons, de langueur, de feu, de larmes, de splendeur et de mélancolie, d'éclat et d'ombre qui enveloppait cette magicienne » ⁶. En se retrouvant à Paris devant elle, il avait été, dit-il, « comme asphyxié d'admiration » ⁷ ; ainsi Éloïm, au premier regard qu'il jette sur la compagne d'Énoch, sent brusquement en lui se suspendre « son haleine et sa vie » (270). Avec cette femme, que déjà la jeunesse abandonne, Lamartine s'embarque sur le fleuve de feu.

1. C. F. L., Entr. 160. T. XXVI, p. 253. Madame de Raigecourt, écrit Lamartine, « n'affectait pas de rigorisme avec moi ; elle ne s'informait pas avec inquiétude des visites d'une belle princesse romaine qu'elle rencontrait quelquefois sur mon escalier et dont elle admirait la beauté sans en connaître le nom. Elle savait que la jeunesse a besoin d'indulgence et que la discrétion est la vertu des mères ». — Plus loin (p. 269) on lit : « Je me hâtai de revenir à Paris [...] pour retrouver la charmante princesse romaine que j'avais laissée malgré moi et que je ne pouvais oublier ».

2. Nous avons tenté, dans la *Grande Revue*, en septembre 1933 (Henri Guillemin et Georges Roth, « Lamartine et Madame de Larche ») de reconstituer cette histoire encore très mal connue. — Les renseignements contenus dans le manuscrit de Dargaud sont quelque peu suspects, non par la faute de Dargaud lui-même, mais à cause d'une certaine hablerie dont Lamartine enveloppait assez souvent ses propos. On sait déjà ce qu'il faut penser de la prétendue tentative d'assassinat organisée par Madame de Larche contre Lamartine, en 1820 (cf. G. Roth, *L'assassinat de M. de Lamartine*, R. D. M., 15 novembre 1929). Par ailleurs, Lamartine, en 1865, déclare à Dargaud, après lui avoir parlé de Léna : « aujourd'hui encore j'ai reçu une lettre d'elle * » (Ms Dargaud, p. 72) ; or il y avait quatorze ans, à cette date, que Madame de Larche était morte.

3. Lettre du 26 octobre 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 379.

4. Ms Dargaud, p. 70. Dargaud a biffé ces derniers mots.

5. « C'était une Circé [...] je ne sais quel feu courait dans ses veines ; elle aurait épuisé un dieu ». Propos rapportés par Dargaud et cités par M. J. des Cognets. *La vie intérieure de Lamartine*, 1913, p. 98.

6. *Nouvelles Confidences*, dans O. C. 1863, T. XXX, p. 12.

7. *Ibid.*, p. 11.

Mais en même temps qu'il savoure ces félicités défendues, son cœur étouffe. En mars, il écrit cette Ode de *L'Enthousiasme* où transparait son trouble ; il cherche, dans la destinée des poètes et la condition même de leur génie, l'excuse du désordre où il vit :

Pour tout peindre, il faut tout sentir
[.....]
Et l'on accuse notre vie !
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions. (54 et 58-60)

En avril, il s'échappe ; il se laisse entraîner par Rohan à la Roche-Guyon, pour la Semaine Sainte ; mais, là-bas, il n'ose aborder les sacrements. Comme un pauvre, il reste sur le parvis du temple, plein « de douleur et de remords ». Dieu veuille accueillir son « encens souillé ! »¹. Il revient à Paris, retrouve Léna, mais tandis que la passion l'emporte, sa pensée ne cesse d'errer, en le déchirant, du côté des choses éternelles : encadrant la *Semaine Sainte*, c'est, en mars, la *Poésie Sacrée*, en avril le *Chrétien mourant* ; en mai, ce sera encore la *Providence à l'homme* et la grande Méditation : *Dieu*.

Il n'est pas douteux que Lamartine n'ait eu honte de lui-même, et qu'aussi une sorte de rancune l'ait animé, alors, contre cette femme dont les séductions l'avaient rendu lâche. « C'est l'époque voluptueuse et immorale de ma vie, dira-t-il à Dargaud, entre mon amour que je pleurais et mon mariage que je pressentais »².

En 1825, pour son *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, il aura cette idée cruelle de donner le nom de Léna à cette courtisane dont son héros doit s'arracher avant d'accomplir son destin. Harold, du reste, est sans illusion sur cette femme qu'il abandonne pendant qu'elle dort. Elle est belle, sans doute, mais faite seulement pour le plaisir. Le bonheur ?

[...] De toi je n'attendais pas tant ! (St. VIII. v. 244)

Esclave de sa chair, sait-elle ce que c'est qu'aimer, celle « dont l'art séducteur »

Par l'ombre d'un amour trompa du moins mon cœur³
(St. VIII. v. 220)

Mais c'est dans *Les Visions* que Lamartine porte, en secret, contre Léna de Larche la plus terrible accusation. L'ange rencontre Léna au terme de sa route expia-

1. Le texte de l'Entretien 160 du C. F. L., où Lamartine évoque les vieux souvenirs de la Semaine Sainte passée à La Roche-Guyon rend un son faux. « Je me souviens, dit-il, qu'en route, entendant mes compagnons de voyage vanter les douceurs de la dévotion, je convins avec eux qu'elle avait ses charmes quand elle était ardente et sincère, mais que l'amour pour une beauté accomplie me paraissait une dévotion des sens à laquelle je ne pouvais rien comparer sans me mentir à moi-même. On me traita de profane, on sourit et l'on parla d'autre chose ».

2. Cf. Jean des Cognets, *op. cit.*, p. 100.

3. *Le Mercure du XIX^e siècle* (1825. T. IX, p. 343), par la plume de Léon Thiessé, fit grief à Lamartine de « cette invention, qui avilit un peu le héros, d'une femme, que l'auteur nomme Léna et qui n'est autre qu'une courtisane, à laquelle Harold n'est attaché que par le besoin des plaisirs ».

toire. Son cœur vole vers elle, car il croit retrouver¹, sous les traits de ce beau visage, celle même, cette Adha si douce, presque divine, qu'il a aimée jadis plus que son bonheur. Mais voici que Léna se démasque. Elle « n'a point d'âme » ; elle n'est qu'un piège de Satan ; fille de l'Antéchrist, sa mission est de se dresser sous les pas du héros que tant de souffrances ont régénéré, sauvé presque, pour le séduire et pour le perdre. Dans notre Deuxième chant déjà, dix vers, situés juste après la description de la « jeune vierge », mettent le lecteur en éveil et font rapidement entrevoir, derrière tant de beautés, de troubles profondeurs. La lumière qui brille dans ses yeux ne vient pas du ciel. Sur cette femme aux traits purs, flotte

Je ne sais quoi d'humain, de vague et d'inquiet (315)

et qui ressemble au désir. Aux côtés d'Énoch, elle semble une esclave, « enfant de l'homme » et de la terre et, contre son cœur, « enchaînée » sur ces cimes où souffle l'Esprit.

Dans ce Grand Poème où il veut se livrer tout entier, jeter au monde toutes ses richesses, révéler, dans une immense épopée de l'âme, le drame de toute vie, et son sens caché, au centre même de l'action, Lamartine a résolu de placer cette aventure dont il vient de traverser les flammes. Comme, au terme de sa jeunesse, après avoir passé sans cesse d'un amour à un autre amour, il s'est trouvé, les yeux ouverts, et sachant ce qui était en cause, — car Julie Charles l'a transfiguré — en face de la tentation, ainsi Éloïm, au bout de sa course, connaîtra la plus grande épreuve, celle que lui réserve la puissance du Mal revêtue des attraits du Bien. Pour l'auteur et son personnage, la tentatrice portera le même nom. Lamartine a cédé. Éloïm, « vingt fois »², sera prêt à le faire ; enfin sa volonté l'emportera sur les sortilèges de la femme.

En 1826, Lamartine reverra Madame de Larche à Florence. « Elle pensait pouvoir renouer un attachement passionné d'une part, mais combattu de l'autre »³. Le 6 juin, 1827, il écrit à Virieu : « Je pourrais encore être amoureux, si je voulais [...] » (III. 29). Dans l'*Harmonie Pourquoi mon âme est-elle triste*, harmonie composée à Florence en 1827, voici Léna reparue, mais doucement, courageusement écartée :

Je vois passer, je vois sourire
La femme aux perfides appas
Qui m'enivra d'un long délire
Dont mes lèvres baisaient les pas !
Ses blonds cheveux flottent encore ;
Les fraîches couleurs de l'aurore
Teignent toujours son front charmant

« Et moi, dit le poète, je souris et je passe » ; ,

Sans effort de mon cœur j'efface
Ce songe de félicité.

1. « Ses traits ont tout d'un ange, excepté l'innocence » dit, de Léna, le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* (St. VII).

2. Cf. Plan II, Chant XI.

3. C. F. L., T. XXI, p. 269.

« Je lui résistai [...] Elle ne voulut ni me haïr ni m'oublier »¹. Est-il résolu toujours à faire de cette Léné, à présent vaincue, la fille du Démon ? Il est bien probable que, dès lors, il renonce à cette manière d'injuste vengeance². Peu à peu Léné s'ennoblira dans son souvenir. Il lui écrira, de temps en temps ; elle-même, au déclin de sa vie (1850), après les grands revers de Lamartine, lui offrira, près de Venise, dans sa propre demeure, un asile.

Quelle étrange courbe ont décrit les sentiments de Lamartine à l'égard de cette femme ! L'être « sans âme » de 1824 deviendra, en 1860, une créature presque surnaturelle : « C'était une âme à fleur de peau. Sa beauté était une transparence [...] »³. En 1866, Lamartine osera publiquement écrire, de Madame de Larche (par bonheur, Marianne, alors, depuis trois ans déjà n'était plus de ce monde) : « Il y a ainsi dans la vie des apparitions qui auraient pu enchanter l'existence, mais qu'on ne rencontre que trop tôt, ou trop tard »⁴.

*
* *

Pas plus qu'au Premier chant nous ne trouverons ici l'occasion de grandement nous émerveiller sur les mérites littéraires du texte. Les beaux vers y sont rares. Lamartine semble mettre en œuvre, avec application, la technique du versificateur apprise à l'école des Saint-Lambert, des Delille et des Parny. Visiblement, il est encore très mal à l'aise dans la narration. On bute sur des périphrases comme celle-ci :

Trois fois de la clepsydre où l'homme en vain le pleure
Le sable aurait versé la mesure d'une heure (113-114)

Dire d'Éloïm qu'il croit, en arrivant au jardin d'Énoch, voir se prolonger « l'erreur dont ses sens ont joui » (128) est pour le moins d'une élégance médiocre. L'évocation est réjouissante de

La poule dont le chant, dès l'aurore entendu,
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'elle a pondu. (167-168)

Voici, hélas, « Philomèle [...] attendrissant les airs » (183), et citons encore cette heureuse formule par laquelle est désignée l'être humain :

Mais ses regards, en vain, dans ce séjour champêtre,
Cherchait des animaux le modèle et le maître. (197-198)

Assurément, Lamartine peine comme un écolier. On conçoit que le courage ait fini par lui manquer pour continuer sur ce ton.

Le manuscrit du Deuxième Chant ayant échappé à nos recherches, nous reproduisons ici le texte tel qu'il parut dans les *Nouvelles Confidences*, en corrigeant seulement quelques erreurs typographiques évidentes.

1. Cf. des Cognets, *op. cit.*, p. 126.

2. Le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* avait fait grand bruit, comme on sait, à Florence et Madame de Larche y avait pu lire son propre nom appliqué à une prostituée.

3. C. F. L., Entr. 55, T. XI, aitrp. 29.

4. C. F. L., T. XXI, p. 271.

PREMIÈRE VISION

[Chant II]

- Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages,
Collines de Tibur, antres frais, verts bocages,
Où l'Anio, tombant en liquides cristaux,
Répandait dans les airs la fraîcheur de ses eaux ?
5 Beaux arbres dont l'hiver respectait la verdure,
Cascades dont Mécène adorait le murmure,
Jardins où les Césars, lassés de leur splendeur,
Fuyaient et retrouvaient leur fatale grandeur,
Ruisseaux, vallons obscurs, grottes, humbles retraites,
10 Qui prêtiez du silence et de l'ombre aux poètes,
Où Tibulle, où Virgile, amoureux de vos bords,
Exhalaient leur belle âme en immortels accords,
Où leur ami voyait avec un doux sourire,
La sagesse et l'amour se disputer sa lyre,
15 Et dans leurs douces mains la livrant tour à tour,
D'un bonheur nonchalant jouissait jour à jour ?
Hélas ! j'ai vu moi-même, après deux mille années,
Par l'homme et par le temps ces rives profanées
N'offrir dans leur tristesse et dans leur nudité
20 Qu'un triste monument de leur caducité.
L'antiquaire y fouillait sous la ronce et l'épine
La poudre des tombeaux, la pierre des ruines,
Et, foulant sous ses pieds la cendre des héros,
De leurs noms oubliés lassait d'ingrats échos !
25 Des générations rapides, ignorées,
Avaient passé, sans trace, en ces mêmes contrées,
Et vers l'éternité précipité leur cours,
Semblables à leurs flots qui débordent toujours !

v. 24 N. C. porte :

De leurs noms oubliés *laissait* d'ingrats échos

ce « laissait » me paraît être une erreur typographique.

28 La leçon « *leurs flots* » n'est pas trop claire. Y aurait-il là une erreur encore ?

- Les hommes n'étaient plus ; les dieux, les dieux eux-mêmes
30 Étaient avec le temps tombés du rang suprême ;
D'autres dieux les avaient chassés de leurs autels ;
Les vils lézards rampaient sur leurs noms immortels .
Du beau temple où Tibur évoquait sa sibylle,
La croix couvrait le dôme et consacrait l'asile ;
35 La chasteté veillait au parvis de Vénus,
Et, dans ces bois souillés du nom d'Antinoüs,
Sur les débris épars de ces mêmes demeures
Où la lyre d'Horace avait charmé les heures,
Le solitaire errant chantait à demi-voix
40 L'immortel testament d'un Dieu mort sur la croix,
Et la cloche du soir, dans le ciel balancée,
D'un pieux souvenir éveillant la pensée,
Tintait de l'angélus l'harmonieux soupir,
Comme un adieu plaintif du jour qui va mourir !
45 Mais alors l'Anio, sous ces voûtes profondes,
De rochers en rochers jetait encor ses ondes ;
Au pin pyramidal les pâles peupliers
S'entrelaçaient encor sur de rians sentiers ;
D'un radieux couchant les vapeurs empourprées
50 Baignaient de Tusculum les cimes azurées,
L'Océan sans rivages en bornait l'horizon ;
Mille débris sacrés y jonchaient le gazon,
Et les yeux, enivrés de ces sublimes scènes,
Retrouvaient quelques pleurs pour les grandeurs humaines.
55 Le voyageur assis sur un cype effacé
Cherchait à l'horizon la ville du passé,
Et de cette grande ombre à ses yeux transformée
Voyait monter encor l'éternelle fumée !
Maintenant le sol même avait péri : les yeux
60 Ne reconnaissaient plus la nature et les cieux ;
La terre avait tremblé ; dans le sein des vallées,
Les monts avaient baissé leurs têtes écroulées.
Sur ce lit où le fleuve avait perdu ses eaux,
Les bois n'étendaient plus leurs ombrageux rameaux.
65 Un silence éternel, effroi de la nature,
Régnaient seul où régnaient son éternel murmure.
L'Océan semblait mort, le ciel vide, et pour l'œil
L'horizon n'était plus que solitude et deuil.
De rochers entassés une ceinture énorme,
70 De monts déracinés débris sombre et difforme,
Semblait avoir fermé d'un invincible mur
Ce fortuné vallon qui fut un jour Tibur,

- Formidable rempart, vaste amas de ruines,
Qu'en leurs convulsions les monts et les collines
75 Avaient confusément l'un sur l'autre entassé
Et de rochers hideux sur ses flancs hérissé ;
Nul arbre n'y plantait ses racines rampantes,
Nul gazon n'étendait ses tapis sur les pentes,
Mais, pareil aux amas par les volcans vomis,
80 Un chaos inégal de rocs mal affermis,
En rapides degrés s'élevant jusqu'aux nues,
De ces bords interdits dérobaient les issues,
Et jamais des mortels les pas audacieux
N'auraient osé tenter d'escalader ces lieux.
85 Cependant Éloïm — l'Esprit ainsi me nomme
Le jeune pèlerin qui s'est montré dans Rome —
Éloïm vers ces lieux, poussé par la terreur,
Fuyait, le cœur glacé d'épouvante et d'horreur ;
Il entendait de loin retentir dans l'espace
90 Les cris des insensés qui couraient sur sa trace,
Et, tremblant de tomber dans leurs barbares mains,
Se frayait sur ces rocs de périlleux chemins.
Tel qu'aux flancs escarpés des pics de l'Erymanthe,
Le son lointain du cor suspend la biche errante,
95 Tel, aux cris des mortels qu'il entend approcher,
Éloïm s'élançait de rocher en rocher,
Et, gravissant les pics, franchissant les abîmes,
De ces remparts altiers escaladait les cimes,
Quand son œil tout à coup découvre un antre obscur,
100 Contre les pas de l'homme asile affreux, mais sûr !
Il y plonge ; il en suit les ténébreuses routes.
La caverne tantôt ouvre ses larges voûtes,
Où le bruit de ses pas, par l'écho reproduit,
Redoublant son effroi, roule au loin dans la nuit,
105 Et tantôt resserrant ses parois sur sa trace,
Semble, pour l'étouffer, lui refuser l'espace,
Et le force à ramper dans de sombre chemins
Dont le sol déchirait ses genoux et ses mains ;
Mais, le corps insensible aux douleurs qu'il endure,
110 Il fuyait les humains au bout de la nature,
Et, suivant à tâtons ces immenses détours,
Dans leur muette horreur il s'enfonce toujours ;
Trois fois de la clepsydre où l'homme en vain le pleure,
Le sable aurait versé la mesure d'une heure,
115 Depuis qu'enseveli dans cet antre profond,
Éloïm avançait sans en trouver le fond.

- Déjà depuis longtemps, le jour livide, oblique,
Qui glissait en rampant par son étroit portique,
De détour en détour, par degrés affaibli,
120 Sur les flancs de la route avait encor pâli,
Puis s'éteignant enfin dans des vapeurs plus sombres,
Rappelé ses rayons du sein glacé des ombres ;
Dans une nuit sans teinte il perdait son regard.
Il marchait, il tombait, il rampait au hasard,
125 Enfin d'un jour lointain la débile lumière
Semble d'un doux reflet consoler sa paupière ;
Il doute, il croit longtemps que son œil ébloui
Lui prolonge l'erreur dont ses sens ont joui.
Mais, semblable aux lueurs d'une tardive aurore,
130 De chacun de ses pas la clarté semble éclore ;
Et du fond rayonnant de cet obscur séjour,
Il voit enfin jaillir un pur filet du jour ;
Et la fraîcheur de l'air que son haleine aspire,
Tout annonce une issue ; il s'écrie, il respire,
135 Il s'élançe, il accourt, il accourt, mais, hélas !
A ses regards surpris, ce jour n'augmente pas,
Ce n'est qu'un seul rayon, que dans l'ombre incertaine
Les fentes du rocher laissent filtrer à peine !
Il veut du moins coller sur ce rocher jaloux
140 Son regard altéré de cet éclat si doux !
Il y touche : ô surprise ! une porte de pierre,
De l'ancre ténébreux gigantesque barrière,
Que supporte des gonds et des verrous d'airain,
Ferme d'un mur glacé le sombre souterrain,
145 Et par l'étroit canal d'un léger interstice,
Laisse à peine un passage où le regard se glisse !
Éloïm, emporté d'un désir curieux,
Aux fentes du rocher colle en tremblant ses yeux.
Il voit... ivre du trouble où cet aspect le plonge,
150 Il voit ce que jamais il n'avait vu qu'en songe,
Un vallon ombragé par des bois encor verts,
Une île de délice au milieu des déserts,
Des jardins, des gazons, des arbres, des fontaines,
Roulant à flots plaintifs leurs ondes incertaines ;
155 Des sillons où les vents, sur ces bords assoupis,
Balançaient mollement les vagues des épis ;
Des fruits prêts à tomber des rameaux qui fléchissent,
Les uns encor en fleur, les autres qui jaunissent,
Il voit bondir plus loin, sur le penchant des prés,
160 Ces animaux jadis à l'homme consacrés,

- Deux taureaux aiguisant contre un vieux sycomore
Leur corne recourbée où le joug pend encore,
Un sauvage coursier dont les longs crins épars
Ne voilent qu'à demi l'éclair de ses regards ;
165 De paisibles brebis aux toisons ondoyantes,
Des chevreaux suspendus aux rochers verdoyantes,
La poule dont le chant dès l'aurore entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'elle a pondu ;
L'oiseau du laboureur, le pigeon, l'hirondelle
170 Fidèle après cent ans au toit qui la rappelle,
Et l'âne domestique ; et l'onagre et le chien
De l'homme autant que l'homme ami, frère, gardien,
Qui, d'un maître indigent dédaignant les largesses,
N'aime en lui que lui-même et vit de ses caresses.
175 Il entend gazouiller sur la cime des bois
Ces oiseaux dont jamais il n'entendit la voix,
Ces chantres de la nuit, du soir ou de l'aurore,
Que chaque heure du jour et des nuits fait éclore
Et qui, pour assoupir ou réveiller nos sens,
180 Exhalent leurs amours en suaves accents.
C'était l'heure où du jour toutes les voix s'apaisent,
Où des oiseaux lassés les vifs accords se taisent,
Où Philomèle seule, attendrissant les airs,
Au malheureux qui veille adresse ses concerts ;
185 Sur un rameau voisin où son nid se balance,
Elle chantait du soir l'harmonieux silence.
Eloïm écoutait ses doux sons s'exhaler ;
D'autres sens à son cœur semblaient se révéler.
Jamais semblable aspect et jamais voix pareilles
190 N'avaient charmé ses yeux ou ravi ses oreilles.
De tous ces habitants de la terre et des cieux
Qui portaient, qui servaient, qui charmaient nos aïeux,
Il ne connaissait rien que ces vaines images
Que les traditions conservent aux vieux âges,
195 Et pendant qu'ils passaient, ainsi qu'au premier jour,
Sa bouche avec transport les nommait tour à tour ;
Mais ses regards, en vain, dans ce séjour champêtre,
Cherchaient des animaux le modèle et le maître :
Tout y rappelait l'homme, on ne l'y voyait pas.
200 Était-ce un lieu divin interdit à ses pas ?
Une ombre de l'Éden conservée à la terre ?
Ou d'un ange exilé le palais solitaire ?
Eloïm, interdit, doutait... quand une voix,
Une voix dont son cœur a tressailli trois fois,

- 205 Semblable aux sons vivants de la parole humaine,
S'élève et vient frapper son oreille incertaine.
Cette voix n'avait pas ces modulations
Qu'imprime aux sons humains l'accent des passions,
Cette note à la fois violente et plaintive
- 210 Qui trahit toujours l'homme à l'oreille attentive ;
C'était un son égal, plein, grave, mesuré,
Par un cœur impassible avec force vibré,
Dont rien n'amollissait la vigueur solennelle,
Mais comme on entendrait la parole éternelle.
- 215 Du côté d'où la voix s'élevait vers les cieux,
Le jeune homme éperdu porte aussitôt les yeux ;
Il voit non loin de lui, sur un banc de verdure,
Deux êtres dont il n'ose assigner la nature,
Tant leur sublime aspect, à son œil enchanté,
- 220 Surpasse l'homme en force, en grâce, en majesté.
L'un était un vieillard ; mais sa verte vieillesse
Ne témoignait des ans que l'antique sagesse ;
On ne voyait en lui que cette majesté
D'un front chargé de temps, mais du temps respecté ;
- 225 L'âge n'avait pour lui ni faiblesse ni glaces ;
Ses traits montraient ses jours, mais sans porter leurs traces,
Et ses membres nerveux, et d'un sang pur nourris,
N'étaient point à l'œil leurs muscles amaigris.
Ses cheveux étaient blancs, mais leurs boucles touffues
- 230 Roulaient à gros flocons sur ses épaules nues ;
Dans toute leur jeunesse, ils paraissaient blanchir ;
Son front large et musclé les portait sans fléchir.
La voûte de ce front, sur ses yeux avancée,
Imprimait à ses traits la force et la pensée ;
- 235 Au sommet de ce front deux boucles de cheveux,
Par un souffle divin qui soulevait leurs nœuds,
En deux cornes d'argent s'arrondissant d'eux-même,
Dessinaient sur son front ce noble diadème,
Symbole de la force et de l'autorité,
- 240 Sur le front du bélier par Dieu même jeté,
Et dont, pour imprimer son signe sur leurs têtes,
Jéhovah couronnait le front de ses prophètes :
Tel semblait ce vieillard, et ses traits souverains,
Sa taille surpassant la taille des humains,
- 245 Tout en lui rappelait un de ces premiers sages
Heureux contemporains de l'enfance des âges !
Bouclé sur son épaule, un grand manteau de lin
Laissait à découvert la moitié de son sein ;

- Une large courroie en serrait la ceinture,
 250 Puis, sur ses pieds divins roulant à l'aventure,
 Formait ces larges plis, où, flottant tour à tour,
 On voyait se jouer les ombres et le jour.
 Il pressait, d'une main, sur sa poitrine nue,
 Un livre dont sept sceaux interdisaient la vue,
 255 Et de l'autre il semblait, avec deux de ses doigts,
 Tracer sur l'horizon l'image de la croix.
 Auprès du saint vieillard, mais dans l'ombre cachée,
 Une femme, une vierge à sa trace attachée,
 D'une timide main s'appuyant sur son bras,
 260 Sur un pied suspendue, avançait sur ses pas.
 Non, jamais la beauté qu'un amant vierge encore
 De ses désirs brûlants en rêves voit éclore,
 Jamais le souvenir qu'un jeune époux en deuil,
 Pour nourrir ses regrets évoque du cercueil,
 265 Jamais l'image, enfin, la séduisante image
 Que se forme une mère, en portant son doux gage.
 N'égala les attraits de cet être charmant
 Qu'aux regards d'Eloïm offrit ce seul moment,
 Quand, fixant sur ses traits sa paupière ravie,
 270 Ce regard suspendit son haleine et sa vie.
 Elle était dans cet âge où, prête à se flétrir,
 Cette fleur de beauté qu'un printemps fait mûrir
 Semble inviter l'amour à cueillir ses délices
 Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices :
 275 Age heureux de la grâce et de la volupté
 Qui confond en saison le printemps et l'été !
 La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
 Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses ;
 Ses traits divins dont l'ombre arrêta le contour,
 280 Ses yeux bleus, où, brillant ou voilé tour à tour,
 L'astre dont le foyer est le cœur d'une femme
 Laissait en longs éclairs échapper plus de flamme †

Les vers 271-310 ont été publiés par Lamartine, avec quelques retouches, sous le titre *Une jeune fille* dans l'édition de ses *Œuvres Complètes* en 1834. Nous indiquons ici les variantes de ce texte :

- v. 276 Qui confond *en un jour* le printemps et l'été
 279 Ses traits *formés*, dont l'ombre arrêta le contour
 280 Ses yeux bleus où, *perçant et voilé* tour à tour

Nous avons rectifié ici N. C. qui donne : « Ses yeux bleus, *ou brillants ou voilés*, tour à tour » ce qui rend la phrase inintelligible.

- 282 Laissait en longs éclairs *jaillir toute sa flamme*

- D'un sein plus arrondi les globes achevés,
 D'un souffle plus égal sous leur voile élevés,
 285 Et ses cheveux flottants dont les tresses moins blondes
 Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
 Mais dont l'or brunissant, de plus de feux frappés,
 Ressemblait aux épis que la faux a coupés,
 Tout en elle annonçait ces saisons de tempête,
 290 Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
 Un voile blanc, tissu de ses blanches brebis,
 Pressait son sein d'albâtre, et, glissant à longs plis,
 Dessinait les contours de sa taille superbe,
 Et venait, sur ces pieds, se confondre avec l'herbe !
 295 Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté
 N'altérerait la candeur de sa pure beauté.
 Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
 L'opale ou le corail n'ornait point ses oreilles ;
 Le rubis sur son front ne dardait point ses feux ;
 300 L'or autour de son cou n'enlaçait pas ses nœuds,
 Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
 D'un bras harmonieux ne foulaient point l'albâtre ;
 Mais, sur sa blanche épaule, un ramier favori
 Était venu chercher un amoureux abri ;
 305 Il caressait son cou d'un doux battement d'aile ;
 Et, broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
 Deux lions, par l'attrait près d'elle retenus,
 Folâtraient sur sa trace et léchaient ses pieds nus !
 Tels les plus doux objets qu'anima la nature
 310 Suivaient Ève en Éden et formaient sa parure.
 Suivant d'un pas distrait les pas du saint vieillard,
 Elle laissait errer ses beaux yeux au hasard ;
 Ce regard n'avait pas ce divin caractère
 D'un œil qui voit le ciel et méprise la terre ;

-
- v. 284 D'un souffle égal et pur, abaissés, élevés
 287-288 Mais dont l'or brunissant, de plus de feu frappé
 Ressemblait à l'épi que la faux a coupé
 291 Un voile blanc tissu du poil de ses brebis
 292 Pressait ses chastes flancs, et, glissant à longs plis
 298 L'opale ou le corail n'ornait pas ses oreilles
 299 Le rubis sur son front ne dardait pas ses feux
 300 L'or autour de son col n'enlaçait pas ses nœuds
 302 De ses bras arrondis ne foulaient point l'albâtre
 305 Il ventilait son cou d'un frémissement d'aile
 307 Deux agneaux par sa voix sous ses yeux retenus

- 315 Je ne sais quoi d'humain, de vague et d'inquiet,
 Ressemblait au désir, ou plutôt au regret.
 On eût dit qu'en ces lieux par la force enchaînée,
 Pour ce divin exil elle n'était point née.
 En un mot, l'un semblait un habitant des cieux,
- 320 L'autre une enfant de l'homme esclave en ces beaux lieux.
 « Jour, disait le vieillard, jour qui finis ta course,
 Toi que le temps fit naître, et rappelle à ta source,
 C'en est fait : éteins-toi ! Va dans l'éternité
 Rendre compte à ce Dieu par qui tu fus compté !
- 325 Depuis ce premier jour où ma vieille paupière
 Dans l'enfance des temps s'ouvrit à ta lumière,
 De ces milliers de jours qui sous mes yeux ont lui,
 Je ne te vis jamais si morne qu'aujourd'hui !
 Ces fils de la lumière ont-ils, comme nous-même,
- 330 Quelque pressentiment de leur heure suprême ?
 Ah ! qu'ils rappellent peu, par leurs traits effacés
 Ces premiers jours du monde à jamais éclipsés,
 Quand, sous leurs premiers pas, la terre épanouie
 Exhalait vers son Dieu comme un parfum de vie,
- 335 Et qu'emportant les vœux des mortels innocents,
 Ils s'en allaient chargés de nuages d'encens !
 Mais, à présent, dans l'ombre où leur cercle s'achève,
 Sur un désert en deuil il se couche et se lève
 Sans qu'un cœur innocent, sans qu'un pieux regard
- 340 L'invoque à son lever, le suive à son départ !
 Cependant, ô ma fille ! un œil nous les mesure ;
 Ils doivent leurs tributs au Roi de la nature ;

A partir du vers 321 et jusqu'au vers 352 inclus, un manuscrit de ce passage, assez sérieusement modifié, vers la fin surtout, nous est offert, par l'album des *Harmonies Sacrées* dans lequel il figure sous le titre de *Fragment d'une prière du soir*. Voici les variantes présentées par ce manuscrit :

- v. 322 Toi que le temps fit naître et rappelle à sa source
 326 Dans *mon heureux berceau* s'ouvrit à la lumière
 328 Je ne te vis jamais si *triste* qu'aujourd'hui
 333 Quand sous leurs *doux rayons*, la terre épanouie
 334 Exhalait vers son Dieu comme un *souffle* de vie
 337 *A présent*, dans la *sphère* où leur cercle s'achève
 338 Sur *une terre* en deuil il se couche et se lève
 341-347 Cependant, ô mortels, sur les ailes des heures
 Ils ne reportent rien aux célestes demeures,
 Rien que l'hommage pur des cœurs reconnaissants :
 Nos soupirs vers le ciel ! la prière et l'encens !
 De leurs stériles mains tout le reste retombe ;
 Ce qui vient de la terre appartient à la tombe
 Accomplissons donc seuls leur sublime devoir

- Il ne les a point faits, comme un vain ornement,
 Pour semer de leurs feux la nuit du firmament,
 345 Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,
 La Gloire et la Vertu sur les ailes des Heures !
 Accomplissons donc seuls leur sublime devoir !
 Prions le jour, la nuit, le matin et le soir !
 Et tandis que la terre, à son instant suprême,
 350 Le nie ou le maudit, l'oublie ou le blasphème,
 Que l'hommage du soir présenté par nos mains,
 Lui porte encor l'encens et la voix des humains ! »
 Il disait ; et, le front courbé dans la poussière,
 Sa bouche murmurait une sourde prière.
 355 La vierge agenouillée à ces sons répondait ;
 Dans un accord divin leur voix se confondait ;
 Sa tendre voix mêlée à sa voix ferme et grave
 Formait de tons divers un contraste suave.
 Tel au bruit d'un torrent qui gronde au fond des bois
 360 L'oiseau du ciel se plait à marier sa voix.
 Cependant Eloïm, collé contre la pierre,
 N'osait, pour leur parler, suspendre leur prière ;
 Mais quand le saint vieillard, à demi prosterné,
 Eut relevé son front vers l'occident tourné,
 365 Et que, prêt à quitter cette porte fatale,
 Déjà son pas immense en franchit l'intervalle,
 Eloïm s'écria ; sa voix en sourds échos,
 A travers les rochers, porta vers eux ces mots :
 « Fortunés habitants de ce lieu de délices,
 370 Soit que déjà du ciel vous goûtiez les prémices,
 Soit qu'exempts ici-bas de travail et de mort,
 Des malheureux humains vous ignoriez le sort,
 Adorez-vous le Christ ? » Au nom par qui tout tremble
 La vierge et le vieillard s'inclinèrent ensemble.
 375 Eloïm poursuivit : « Ah ! si vous l'adorez,
 Par ses jours et sa mort à tout chrétien sacrés,
 Par ce jour qui s'approche, où du haut des nuages
 Il viendra réveiller et juger tous les âges,
 Ouvrez pour un moment cet asile à mes pas !
 380 Je viens d'une autre terre et de lointains climats

v. 348-352 Prions le jour, la nuit, le matin et le soir !
 Et tandis que la terre, à son œuvre infidèle
 Oublie en s'endormant ce temps qui fuit loin d'elle,
 Que le parfum du soir fumant sur les autels
 Rappelle encore à Dieu qu'il créa des mortels.

- Chercher s'il est encor sur ces confins du monde
A la voix d'un mortel un mortel qui réponde.
Aux lieux qu'avec horreur mes pieds ont traversés
Je cherchais des humains... j'ai vu des insensés
- 385 Qui, dans leur désespoir se maudissant eux-mêmes,
N'attestaient plus le ciel que par d'affreux blasphèmes !
J'ai fui : la main de Dieu m'a sans doute conduit
Dans les profonds détours de cette horrible nuit,
Pour trouver, à la fin de mes longues misères,
- 390 Des autels au vrai Dieu, des anges ou des frères ! »
Il dit ; le vieillard, sans paraître surpris,
Répondit simplement : « Je t'attendais, mon fils !
L'homme errant au hasard, sans dessein et sans guide,
Arrive où Dieu le veut au jour que Dieu décide !
- 395 Il t'amène en ces lieux : j'adore ses décrets ;
Entre, et bénis son nom ! tu parleras après ».
Soudain, comme un berger qui veut, sur les fougères,
Laisser fuir du bercail les agneaux sans les mères,
S'incline et d'un genou, par l'effort affermi,
- 400 Soutient le lourd battant qu'il entr'ouvre à demi,
Tel, sur ses gonds massifs faisant rouler la porte,
Le robuste vieillard, dont le corps la supporte,
Laisse entrer Eloïm, et, refermant soudain,
Tourne avec un bruit sourd les lourds verrous d'airain.
- 405 Eloïm, se jetant à ses pieds qu'il embrasse,
Baise en pleurant la terre où s'imprime leur trace.
« Homme ou Dieu, lui dit-il ; et toi, toi ! dont les yeux
Lancent des feux plus doux que la nuit dans les cieux,
Toi qu'enfin, sans ces pleurs qui trahissent une âme,
- 410 Je n'oserais nommer du nom touchant de femme,
Soyez bénis tous deux ! Ou si mes sens surpris
Prennent pour des mortels de célestes esprits,
Êtres surnaturels ! enseignez-moi vous-même
Comment on vous adore ou comment on vous aime ! »
- 415 La vierge, à ces accents qui vibrent dans son cœur,
Rougeait de plaisir, d'orgueil et de pudeur ;
Ses lèvres s'entrouvaient pour répondre elle-même ;
Mais le vieillard d'un geste et d'un regard suprême
Sur sa bouche tremblante arrêta son discours :
- 420 « Suivez-moi, leur dit-il ; Les mœurs des anciens jours
Ne nous permettent point d'interroger encore
L'étranger dont les pas ont devancé l'aurore,
Avant qu'à notre table, assis, il ait goûté
Le pain, le vin, les dons de l'hospitalité !

- 425 Qu'il vienne du Seigneur partager les merveilles,
Désaltérer sa soif du doux jus de mes treilles
Et du lait des brebis épaissi sous ta main,
Et des fruits de nos champs satisfaire sa faim.
Demain, quand le sommeil aura, par un long rêve,
430 De ses membres brisés renouvelé la sève,
Il nous racontera quel sort mystérieux,
A travers les déserts le conduit en ces lieux,
Ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il vit chez les hommes ;
Et lui-même, ô ma fille, il saura qui nous sommes !... »
435 Tout en parlant ainsi, le vieillard, qui marchait,
Des bords d'un lac limpide à pas lents s'approchait ;
Eloïm admirait et suivait en silence,
Et la jeune beauté, dont le pas les devance,
Échappant à leurs yeux, courait, d'un pied léger,
440 Préparer le repas du divin étranger.
-
-

V

DÉBUT DU 15^e CHANT

LES SOLITAIRES

NOTICE

Nous sommes avertis, par le titre même du manuscrit, que Lamartine entendait faire de ce passage le début de son Quinzième Chant, et il semble bien qu'il ne faille point aller chercher, sous le pronom de la première personne qu'on trouve dès le huitième vers, un être dont nous ignorerions le nom et qui serait encore Éloïm ressuscité. Tout porte à croire que Lamartine parle bien ici personnellement et qu'à l'exemple de l'Arioste il a le dessein de faire précéder le Chant qu'il médite d'un prélude formé de réflexions philosophiques¹. C'est encore ainsi que nous le verrons procéder, plus brièvement, au début de son Troisième Chant des *Chevaliers*.

Lamartine ne publiera ce texte, complet par lui-même, (en le retouchant quelque peu) que dix ans après l'avoir écrit. Il lui donnera alors un titre modeste, mais qui lui convient parfaitement : *Réflexion*. Cependant, dès 1825, il en avait repris le thème essentiel dans un passage de son *Childe Harold*, puis, de nouveau, en 1829, dans *Novissima Verba*. La comparaison des trois textes est singulièrement éloquentة :

1824 L'énigme a-t-elle un mot ? Pour moi, dussent mes yeux
N'en découvrir jamais le sens mystérieux,
Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
De ce rêve divin confondre l'espérance,

1. Cf. dans le *Roland furieux* le début des Chants V, XV, XIX, XXI, XXXI, XXXVII etc... Mais les préludes de l'Arioste sont mi-sérieux, mi-raillleurs, tandis que Lamartine, au moins ici, ignore le sourire. Il a écrit, en février, à Madame de Barol : « Il faut que je m'entoure de mes maîtres, puisque je veux tenter de les imiter. Quand je dis maître, en parlant de ce profane et charmant Arioste, je parle du style, car nous n'avons rien de commun dans la pensée ; il songeait à amuser des imaginations oisives et non à exalter des pensées profondes et religieuses » (cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 25).

En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
 M'apprendre que je fus dupe de la vertu,
 Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
 Dans ma sublime erreur j'immolerais encore
 Et ce monde, et du temps la courte volupté
 A ce songe doré de l'immortalité !

1825. Harold songe à l'existence des Solitaires ; il oppose leur vie austère, immolée, à celle des hommes qui ont choisi, comme il l'a fait lui-même, trop longtemps, de poursuivre ardemment les voluptés du monde ; et il s'écrie :

Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé ?
 Hélas ! la mort le sait, le tombeau peut le dire ;
 Mais, erreur pour erreur, délire pour délire,
 Le plus long à mes yeux et le plus regretté
 C'est ce rêve doré de l'immortalité ! (St. XXXVIII)

1829

Et dût ce noble instinct, sublime duperie,
 Sacrifier en vain l'existence à la mort,
 J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort,
 A dire, en répandant au seuil d'un autre monde
 Mon cœur comme un parfum et mes jours comme une onde
 « Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur
 L'espérance un dé faux qui trompe la douleur
 [.....] (N. V. v. 450-458)

Une aussi évidente parenté entre ces trois textes nous conduit à accorder au passage qui nous occupe la valeur d'un document. Il ne s'agit pas là d'un développement de rhétorique, et du froid exposé de deux doctrines philosophiques, de deux jugements portés sur la vie. Lamartine ne joue pas au sophiste ; il ne veut pas faire montre d'une habileté dialectique et d'une adresse verbale capables de soutenir, avec une égale chaleur, deux thèses contradictoires. C'est là, fixé sous nos yeux, un moment de ce balancement dramatique auquel sa raison et son âme n'arrivaient pas à échapper. La seule issue qu'il trouve — car on est embarqué, et il faut parier — est un acte de foi quand même, non tout à fait en Dieu (si muet, tellement lointain !) mais en la vertu, mais en l'honneur : faire, après tout, comme si c'était vrai, non pas en vue d'une récompense, mais seulement pour avoir, du moins, le beau rôle ; garder, en face d'une énigme dont le mot est peut-être absurde, ou atroce, cet avantage de se sentir sublime, même si c'est en vain.

Ainsi pensait Lamartine, dans ces nuits d'octobre 1829 pendant lesquelles il écrivait ses *Novissima Verba* ; ainsi pensait-il déjà en juillet 1824 et en janvier (ou février 1825). Trois dates qui s'échelonnent dans le cours de ces dix ou douze années pour lesquelles on nous fait toujours un Lamartine au cœur sans fièvre, apaisé, évadé désormais des inquiétudes de l'adolescence, et bon catholique. Comme toute cette image est à reprendre ! Si même on voulait étudier avec attention les nuances de pensée qui séparent les trois groupes de vers que nous avons cités, il ne serait pas difficile de reconnaître que le texte

de 1824 est terriblement plus anxieux, plus éloigné de toute certitude sur l'au-delà que le texte même des *Novissima Verba* ; en effet, c'est l'existence même de Dieu qu'en 1824 Lamartine met en cause ; voyez les mots : « ce rêve divin » et encore « ce Dieu que mon cœur se crée » ; tandis qu'en 1829 le problème est pour lui seulement de savoir si Dieu s'intéresse aux humains, et s'il prépare pour la vertu quelque récompense éternelle. En 1829, Dieu tout au plus supposé « ingrat » ; en 1824, Dieu soupçonné de n'être point...

Il faut songer aussi aux circonstances particulières, à ce que fut, pour Lamartine, cette année 1824, cet été, ce mois de juillet qu'il passait en Argovie et pendant lequel fut écrit ce « *Début du 15^e chant* » du Poème. En février, Césarine de Vignet était morte ; en quittant Mâcon pour la Suisse, le poète avait laissé une autre de ses sœurs, Suzanne, dans un état presque désespéré ; à peine serait-il de retour qu'elle mourra devant lui. Marianne, sa femme, très souffrante lorsqu'ils sont partis, à cause d'elle, pour Schinznach, se trouve brusquement plus mal, au point même qu'il croit un moment « tout perdu » ; quant à lui, « accablé de veilles et d'inquiétudes », il souffre dans son corps et dans son âme ; il s'ennuie, d'un « ennui profond » ; « Ma mélancolie, dit-il à Virieu, le 3 juillet, est revenue comme à seize ans, avec le vague espoir en moins » (II. 278) ; le 1^{er} août, il écrira à Madame de Barol : « Il y a pour l'âme comme pour le corps une espèce d'agonie où elle sent que tout lui échappe, où elle s'accroche à des ruines qui retombent sur elle et l'écrasent davantage. Eh bien, j'en suis là, depuis plusieurs mois » ¹... Sombre année 1824, qui ne s'achèvera même pas sans cet humiliant échec de sa candidature académique !

Deux des corrections qu'apporta Lamartine à son texte de 1824 lorsqu'il le publia dans ses *Œuvres Complètes* en 1834 sont particulièrement intéressantes. C'est d'abord, au sixième vers, « l'horrible nuit de l'époque où nous sommes » qui perd un peu de son horreur et n'est plus, en 1834, que « l'épaisse nuit » ; quand on vient d'écrire la *Politique Rationnelle* où 1789, ressuscité par 1830, est désigné comme une aurore, on n'a plus le droit d'être si sévère pour l'époque contemporaine ; mais la variante du vers 104, celle-là surtout n'est pas négligeable. Il s'agit du Christ et de son message. Ce Lamartine qui revient d'Orient profondément « changé » et définitivement écarté du catholicisme, il n'ose pas, tout de même, imprimer tels quels les mots qu'il avait écrits, dix années plus tôt. Le Christ, disait-il alors, apporta bien au monde la vertu, « mais non la vérité ». Le message de Jésus, loin d'être l'éclatante lumière du soleil des âmes, n'est qu'un pauvre « fanal entouré de nuages », un triste « jour mêlé d'ombre » ; hardiesses désolées qui remplaçaient d'ailleurs un texte moins amer, où le fanal était du moins un « divin fanal », et où le jour de l'Évangile n'était « voilé » que du « doute », — de notre doute... En 1834, le poète modifiant ainsi son vers d'autrefois :

Enseigna la vertu *plus que* la vérité

ne dira plus que Jésus-Christ n'apporta point la lumière, mais seulement que, dans sa bonne nouvelle, les préceptes de morale pratique étaient plus clairs,

1. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 34.

plus nombreux peut-être, que les apaisements donnés aux angoisses de la raison.

Nous reproduisons ici le texte du manuscrit qui figure sur l'album J. M. II. En note — caractères italiques — précédées du signe P, les leçons du manuscrit partiel qui figurent aux derniers feuillets du second volume du petit Pétrarque conservé au musée Carnavalet (*Rime di Petrarca*, da G. B. Boschini. Tomo Secondo. Londra, 1810) ; précédées du signe J. M., les leçons de la rédaction partielle, au crayon, que l'on trouve à la fin de l'album J. M. II ; précédées du signe R, les variantes du texte publié en 1834 sous le titre *Réflexion*.

DÉBUT DU 15^e CHANT

Les Solitaires

Alb. J. M. II
p. 14 verso

- 1 Oui, parmi ces mortels dont les races pressées
Par la race nouvelle aussitôt remplacées
Semblable aux tourbillons balayés par les vents
Traversent tour à tour ce séjour des vivants,
5 Toujours, partout, depuis la naissance des hommes
Jusqu'à l'horrible nuit de l'époque où nous sommes,
Sur tous les horizons de ce vaste univers
Mes yeux ont vu régner deux sentiments divers !
Les uns, en avançant dans cette obscure route
10 Que le destin muet a soumis à leur doute,
Promenant autour d'eux un funeste regard
Ont dit : « Qui sommes-nous ? les enfants du hasard,
Des fruits prêts à tomber au souffle de l'automne
Que la terre produit et que la mort moissonne ;
15 Qui prenons pour l'esprit un instinct passager, p. 15 recto
Un accord de nos sens qu'un choc peut déranger,
Et qui, pour s'élever à cet honneur suprême,
Emprunte tout des corps, tout, jusqu'à son nom même !
De nos propres désirs, nous n'avons pas le choix :
20 Nos sens font nos besoins, nos besoins font nos lois ;
-

v. 2-3 L'ordre de ces deux vers est interverti dans R.

3 R. *Comme ces tourbillons balayés par les vents*

6 R. *Jusqu'à l'épaisse nuit de l'époque où nous sommes*

9-10 R. *Les uns, en avançant dans cette obscure voûte
Que le destin muet étend devant leur route*

11 R. *Promenant autour d'eux un sinistre regard*

13 R. *Des fruits nés d'un printemps et tombant à l'automne*

14 R. *Que prodigue la vie [...]*

18 R. *Emprunte tout du corps [...]*

- Et, poussés par ces lois où leur attrait nous guide,
 Le crime et la vertu ne sont rien qu'un son vide,
 Par la crainte ou la peur une fois inventé,
 Et que l'écho des temps d'âge en âge a porté.
- 25 Sur son Dieu l'homme en vain interroge le monde ;
 A sa voix gémissante il n'est rien qui réponde :
 Oui, non, vains cris, vains désirs, vain effort !
 Et qu'importe ? s'il est, ne vois-tu pas qu'il dort ?
 Et que, trop loin de toi pour qu'il puisse t'entendre,
- 30 Il n'est pas pour celui qui ne peut le comprendre ?
 Son être à nos regards ne s'est point révélé ;
 En vain des bruits lointains disent qu'il a parlé,
 Que, du sommet des cieux, ce roi de la nature, p. 15 verso
 D'un insecte rampant revêtant la figure,
- 35 Est descendu vers nous pour nous guider à lui :
 S'il a paru jamais, pourquoi pas aujourd'hui ?
 Sur ce globe lointain s'il eût daigné descendre,
 Par la voix du tonnerre il se fût fait comprendre,
 L'évidence eût frappé le doute confondu ;
- 40 Si Dieu nous eût parlé, tout homme eût entendu.
 Sous son doute accablant, l'esprit humain retombe ;
 Sur notre sort futur interrogeons la tombe,
 Un silence éternel nous répond. Ces débris,
 Ce corps rongé des vers, ces ossements flétris,
- 45 Ces éléments pétris d'une vile matière
 Que le temps décompose et réduit en poussière,
 Proclament-ils la vie et l'immortalité ?
 Tout me dit que la terre, un moment, m'a prêté
 De ce feu qui l'anime une faible étincelle,
- 50 Que ma tombe lui rend ce que j'ai reçu d'elle ; p. 16 recto

-
- v. 21 R. Et poussés par ces lois où leur *force* nous guide
 22 R. Le crime et la vertu ne sont rien qu'un *mot* vide
 23 R. Par l'*espoir* ou [...]
 26 R. A sa voix *suppliante* [...]
 27 vers inachevé.
 R. *Prières sans vertu, vain espoir, vain effort*
 28 R. Et qu'importe s'il est ? Ne vois-tu pas qu'il dort.
 36 R. S'il *apparut* jamais [...]
 38 R. Par la voix du tonnerre il se fût fait *entendre*
 41 R. Sous son doute *écrasé* [...]
 44 R. Ce corps rongé *de* vers [...]
 45 R. Ces éléments *épars* [...]
 49 R. De ce *Dieu* qui l'anime [...]
 50 R. Que ma tombe lui rend ce que j'*empruntai* d'elle

- Que ce souffle de vie, exhalé sans retour,
 Dans des êtres nouveaux va passer tour à tour,
 Que, sans pouvoir jamais s'unir et se connaître,
 De ce Moi qui n'est plus d'autres Moi vont renaître
 55 Qui, subissant sans fin l'unique loi du sort,
 Passeront à jamais de la vie à la mort.
 Profitons donc du jour ; vivons donc, si c'est vivre,
 Sans nous inquiéter de la nuit qui va suivre.
 La nature, à nos yeux cachant la vérité,
 60 Dans nos sentiers trop courts plaça la volupté ;
 Sous mille aspects divers sa main nous la présente.
 Cueillons-la : tout notre être est dans l'heure présente.
 Rien n'est mal, rien n'est bien ; tout est peine ou plaisir.
 Et l'unique sagesse est de savoir choisir.
 65 Sans remords, sans terreurs, buvons jusqu'à la lie
 Ce nectar mélangé que nous verse la vie ;
 Et le soir, dans les bras de la sœur du sommeil,
 Endormons-nous sans songe, incertains du réveil ! » p. 16 verso
 Les autres, empruntant l'aile de l'espérance
 70 D'un monde harmonieux contemplant l'ordonnance,
 Ces astres suspendus dans le vide des airs,
 Courant sans se heurter dans leurs orbes divers,
 Et comme aux sons égaux d'une vaste harmonie
 Remplissant pas à pas leur carrière infinie ;
 75 Ces éléments rivaux, par un contraire essor,
 Enfantant par leur lutte un merveilleux accord ;
 Les jours et les saisons revenant à leur heure
 Éclairer des humains la flottante demeure,

-
- v. 52 R. Dans des êtres *sans fin circule* tour à tour
 53 R. Que, sans pouvoir jamais *se joindre* et se connaître
 55 R. Qui, subissant *aussi* [...]
 56 R. Passeront à jamais *du néant* à la mort
 59 R. La nature à nos yeux *voilant* la vérité
 60 R. Dans nos sentiers *du moins* plaça la volupté.
 64 R. Et *la seule* sagesse [...]
 68 R. Endormons nous *enfin*, sans songe et sans réveil !
 72 R. *Croisant* sans se heurter leurs *orbites* divers
 73 R. Et comme aux sons *marqués* [...]
 74 R. Dans tous leurs *mouvements* révélant leur génie
 75 R. Ces éléments, rivaux *dans leur* contraire essor
 78 R. Éclairer, *féconder* notre errante demeure

- 80 Ordre, bonté, puissance, en tout temps, en tout lieu,
 Ont dit : « Voilà la paix qui nous révèle un Dieu ;
 Son nom partout écrit pour le regard des sages p. 17 recto
 En vivant caractère éclate en ses ouvrages ;
 Avec les yeux du corps on le voit dans les cieux,
 Avec les yeux de l'âme on le voit encore mieux ;
 85 Ses divins attributs, réfléchis dans notre âme,
 Sont un sublime instinct dont l'écho le proclame.
 C'est lui qui dans nos cœurs parle et dicte ses lois ;
 La conscience est l'écho de sa voix
 Et le remords rongeur dont l'offense est vengée
 90 Est un cri qui trahit sa justice outragée.
 Il parla dans Éden au père des mortels ;
 Chaque siècle en passant lui dressa des autels,
 Où l'homme, le cherchant sous des formes sans nombre,
 Dans sa pieuse erreur l'adora dans son ombre.
 95 La sagesse, en son nom, dicta ses saintes lois,
 Le prophète entendit et répéta sa voix,
 Le passé fut partout sillonné de miracles
 L'avenir tout entier fut plein de ses oracles ;
 Un prophétique instinct en tout lieu l'attendit.
 100 Que dis-je ? Au temps marqué son Verbe descendit,
 Et, du sens orgueilleux confondant l'espérance, p. 17 verso
 Vivant dans le travail, mourant dans la souffrance,
 Au monde confondu par son humilité
 Apporta la vertu mais non la vérité.

-
- v. 79 R. *Ordre, beauté [...]*
 80 R. *On dit : voici la voix [...]*
 83 R. *Avec les yeux du corps on le lit dans les cieux*
 88 *vers inachevé*
 R. *La juste conscience est sa seconde voix*
 90 R. *Est le cri [...]*
 91 R. *Il parla dans Eden aux pères des mortels*
 94 J.M. *L'erreur religieuse adore au moins son ombre*
 97 J.M. *Le passé fut partout marqué par des miracles*
 98 J.M. *Et l'avenir lui même est plein de ses oracles*
 R. *L'avenir tout entier peuplé de ses oracles*
 99 J.M. *Un prophétique instinct de tous temps l'attendit*
 R. *Un vague et noble instinct en tout lieu l'attendit*
 101 R. *Et de l'orgueil humain confondant l'espérance*
 103-104 J.M. *Pendant les jours mortels de son humanité*
 Enseigna la vertu plus que la vérité
 R. *A l'univers déçu par son humilité*
 Enseigna la vertu plus que la vérité.

- 105 Sa loi brille à jamais sur l'océan des âges.
 Cependant ce fanal entouré de nuages,
 Ou d'un jour mêlé d'ombre éclairant l'horizon,
 N'empêche pas l'erreur d'égarer la raison ;
 Il est vrai : mais si Dieu, de torrents de lumière
- 110 Eût de sa créature ébloui la paupière,
 A ses yeux tout entier s'il se fût révélé,
 Avec l'accent d'un Dieu il nous aurait parlé,
 Détruisant de nos cœurs l'admirable équilibre,
 L'homme cessant d'être homme eût cessé d'être libre,
- 115 Notre âme avec nos sens n'aurait plus combattu ;
 Et sans la liberté, que serait la vertu ?
 Exilés un moment sur la rive étrangère,
 Pour combattre et mourir nos passions sur la terre
 Passons donc, vivons donc, comme ne vivant pas, p. 18 recto
- 120 Dans la fange, ô mortels, n'imprimons point nos pas ;
 Que nos biens passagers, que nous courtes délices,
 A ce Dieu, par nos mains, offerts en sacrifice,
 D'un parfum de vertu parfument son autel.
 Homme, le temps n'est rien pour un être immortel !
- 125 Malheur à qui l'épargne, insensé qui le pleure,
 Le temps est un passage et non pas ta demeure ;
 Vers le terme sans fin hâtons-nous de courir,
 Foulons aux pieds ce monde, et vivons pour mourir ;

-
- v. 105 R. Sa loi brille *toujours* sur l'océan des âges
 106 J.M. *Mais ce divin fanal obscurci* de nuages
 107 J.M. D'un jour *voilé de doute* éclairant l'horizon
 108 J.M. *A-t-il toujours suffi pour guider* la raison ?
 R. N'empêcha pas l'erreur d'*obscurcir* la raison.
 110 J.M. Eut des *filis de la femme* ébloui la paupière
 111 J.M. A *nos yeux* [...]
 R. A ses yeux *sans bandeau* s'il s'*était* révélé
 113 J.M. Détruisant de nos cœurs le *parfait* équilibre
 114 J.M. L'homme *égal à lui même* eût cessé d'être libre
 115 J.M. *Son* âme avec ses sens n'aurait *pas* combattu
 R. Notre âme avec nos sens n'aurait *pas* combattu
 117 R. Exilés un moment sur la *terre* étrangère
 120 R. Dans la fange *du jour* n'enfonçons point nos pas
 121-122 J.M. *Que de la volupté la vie et ses délices*
Nous servent de victime à nos purs sacrifices
 122 R. *Au Dieu qui nous les fit rendus* en sacrifice
 123 R. *Du parfum des vertus embaument* son autel
 126 R. Le temps est *ton navire* [...]
 128 P. Foulons aux pieds *la terre* [...]

- La science, l'amour, la volupté, la vie,
 130 Ces ombres des vrais biens que ton cœur sacrifie,
 Comme un germe divin dans l'avenir jeté,
 Refleuriront plus beaux, mais dans l'éternité ! »
 Ainsi de siècle en siècle, ainsi parlent nos frères.
 La nature comme eux nous parle en sens contraires ;
 135 L'espérance dit : oui ; la nature dit : non.
 Nous entendons deux voix : mais laquelle a raison ?
 Je ne prononce pas sur ce sacré mystère ;
 Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire ? p. 18 verso
 L'esprit humain flottant dans cette obscurité,
 140 Trompé par chaque écueil crie en vain : vérité !
 Sur ces bords ignorés plane une nuit divine ;
 Ce monde est une énigme ; heureux qui la devine !...
 L'énigme a-t-elle un mot ? Pour moi, dussent mes yeux
 N'en découvrir jamais le sens mystérieux ;
 145 Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
 De ce rêve divin confondre l'espérance,
 En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
 M'apprendre que je fus dupe de la vertu,
 Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
 150 Dans ma sublime erreur j'immolerais encore
 Et ce monde, et du temps la courte volupté,
 A ce songe doré de l'immortalité !

v. 131 R. Comme un germe divin derrière toi jeté

132 P. Refleuriront pour toi [...]

Tout le groupe des vers 123-132 n'est représenté, dans le texte au crayon, à la fin de l'album J.M. II, que par les vers suivants, inachevés du reste, et qui terminent cette ébauche :

*La science ici-bas n'est qu'un fruit défendu,
 La volupté qu'un piège à nos âmes tendu.
 Foulons, foulons aux pieds ces parfums de la vie
 l'éternelle patrie
 Souffrons, veillons, prions et désirant la mort
 Voguons sur cette mer en regardant le bord
 Et quand la mort viendra
 Du fardeau de nos sens décharger*

v. 133 P. En traversant le monde [...]

135-136 P. A ces deux grandes voix nulle voix ne répond
 Ce silence éternel nous trouble et nous confond

137 P. Je ne prononce pas sur ce profond mystère

139 R. L'esprit humain, fendait la mer d'obscurité

140 P. Par des ombres trompé crie en vain vérité !

141 P. Sur ces bords tant cherchés [...]

148 R. M'apprendre que j'étais [...]

152 R. A ce rêve doré [...]

AUTRE FRAGMENT POUR LE MÊME CHANT
DES
SOLITAIRES
OU
LA CONTEMPLATION

LA CHUTE DU RHIN A LAÜFEN

NOTICE

La date et le lieu de composition de ce texte nous sont indiqués par le manuscrit lui-même (alb. J. M. II, p. 19 recto) : *Brugg en Suisse ; juillet 1824*.

Dans la lettre que Lamartine écrit à Virieu (commencée le 3, terminée le 12 juillet) il est bien question d'une excursion faite « à Lucerne et au lac de Walenstadt » (II. 278), mais Lamartine ne parle pas d'une visite aux chutes du Rhin. L'excursion à Laüfen a donc eu lieu entre le 12 et le 28 juillet, car, le 30, Lamartine est déjà de retour à Mâcon¹.

Il est assez difficile de deviner la place que le poète réservait à ce fragment dans son épisode des *Solitaires*. Nous ne disposons d'aucun texte qui nous renseigne, en quoi que ce soit, sur le plan de ce Quinzième Chant. Rien d'ailleurs ne nous autorise à tenir pour certain que Lamartine en eût très nettement arrêté les grandes lignes dans son esprit. Il est fort possible qu'il ne l'ait jamais autrement conçu que d'une manière assez indécise ; mais, depuis décembre 1823, toutes ses préoccupations sont tournées du côté des *Visions*, et tandis qu'il se trouve en Suisse — son épisode, déjà entamé, des *Chevaliers* étant un moment suspendu — il range sous la rubrique d'un autre chant, dont le dessein aura à être précisé plus tard, toutes les inspirations qui lui viennent.

Sans doute le poète avait-il l'intention de peindre un large tableau dont l'idée, peut-être, lui avait été suggérée par le Onzième livre des *Martyrs* où Eudore, dans le désert, rencontre Paul qui évoque devant lui ces grands vieillards « de la Thébàide et de la solitude de Scété ». Les plans II et III des *Visions* indiquent

1. Le 28 juillet 1824, Lamartine se trouvait à Genève (Cf. Ch. Fournet. *Lamartine et ses amis suisses*, Paris, Champion, 1928, in-16, p. 53).

bien en effet que ces Solitaires que se proposait de chanter Lamartine étaient ceux de la Thébaïde. Mais alors, ces vers sur la chute du Rhin, comment se fussent-ils adaptés à un tel récit ? Remarquons d'abord que, dans le texte qui nous occupe, le Rhin n'est pas nommément désigné. C'est une retouche de date postérieure, en vue de la publication (1834), qui fait surgir au vers 28 ce nom propre révélateur. Si le Quinzième Chant des *Visions* eût pris corps, faut-il croire que le Rhin fût devenu le Nil ? Une indication contenue dans notre texte paraît contredire cette hypothèse. Le héros s'avance « sous les obscurs sentiers d'une forêt profonde » (v. 5). Cette forêt irait assez mal au milieu du désert de Nubie ; et j'aimerais mieux penser qu'Eloïm, costumé cette fois-ci en Père du Désert, raconte ici son destin séculier, de la même manière par exemple, qu'au Cinquième Livre des *Martyrs*, Thraséas, le solitaire du Vésuve, fait le récit des aventures qui l'ont finalement amené à se transformer en anachorète ; de sorte que la « forêt profonde » pourrait bien être tout de même quelque sombre forêt germanique, et le Rhin demeurer le Rhin.

La valeur littéraire du passage est mince ¹. Lamartine avoue du reste (v. 22-23) qu'en présence d'un si grand spectacle, sa bouche reste « oppressée »,

Cherchant en vain des mots qu'elle ne peut trouver.

Et de fait, l'indigence du vocabulaire et sa conventionnelle banalité font penser à certains exercices descriptifs de Delille. Il y a même là moins d'adresse que dans ce *Cantique sur le torrent de Tuisy* dont plusieurs détails se retrouvent dans notre texte et que Lamartine prétend avoir écrit lorsqu'il était encore au Collège de Belley ². Les négligences ne manquent pas ; il est difficile d'accepter sans mot dire le rime de substantif « abîme » avec le verbe « s'abîme » aux vers 25-26 ; et la grammaire pousse un cri en face du vers 44 où l'on voit « cent torrents divers » rouler « de toute part » (au singulier). Quant à la pesante comparaison de la chute du fleuve à l'écroulement d'un temple, elle ne se recommande ni par son élégance ni par son exactitude. A quoi correspondent, pour les eaux, ces « vieux fondements », ces « piliers », cette « voûte », ces « parvis » ?

En 1834, voulant à tout prix (par quelle tendresse d'auteur ? par quelle indulgence émue envers les décombres d'un grand rêve ?) sauver ces médiocres vers, Lamartine les a parés d'une hâtive conclusion qui, au regard des *Harmonies* dont ce couplet, visiblement, voudrait retrouver l'inspiration, fait figure d'un négligent « à la manière de... » ³.

1. La chute du Rhin avait été évoquée par Ducis dans ses *Vers pour une fête à la vieillesse* (Ducis. O. C., 1813, in-8°. T. III, p. 333), et par Madame de Staël dans *Delphine* (V. XXV). Byron, qui décrit longuement la Cascata del Marmore, de Terni, en des termes dont Lamartine s'est peut-être, ici, quelque peu souvenu (*Childe Harold*, IV, S.t LXIX à LXXII), parle en note de la « Chute de Schaffouse ».

2. Notre crédulité serait sans doute excessive si nous tenions pour assuré, sur la seule parole de Lamartine, que les vers publiés sous ce titre dans le C. F. L. (23^e Entretien, 1857) sont très exactement ceux-là même qu'il composa, enfant, chez les Pères de la Foi. Il est au contraire fort probable qu'avant de les livrer au public, Lamartine a dû commencer par les rendre méconnaissables.

3. Au temps où Lamartine songeait à joindre sa *Cascade du Rhin* aux *Harmonies*, il marquait bravement d'avance le chiffre de 140 vers pour ce morceau qu'il comptait reprendre et déve-

Nous reproduisons ici le texte du manuscrit tel qu'il se présente dans l'album J. M. II. En note, précédées du signe O. C., les variantes du texte imprimé, d'après l'édition des *Œuvres Complètes* 1834 (T. II, pp. 187-190) ; — précédées du signe P. les leçons tirées des très courts fragments de ce passage qu'on lit sur les pages 144, 150 et 156 du Tome Second du petit *Pétrarque* conservé à Carnavalet.

lopper. C'est à peine si, pour son édition de 1834, il trouvera assez de souffle pour allonger de quinze vers son texte inachevé. L'ensemble totalisera la moitié, exactement, du nombre des vers qu'il prévoyait, avec tant de flatteuse assurance, en 1828.

AUTRE FRAGMENT POUR LE MÊME CHANT DES SOLITAIRES

OU

LA CONTEMPLATION

La chute du Rhin à Laufen

Alb. J. M. II

p. 19 recto

- C'était aux premiers feux de la naissante aurore ;
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore,
Mais, glissant dans les airs, ses obliques rayons
N'éclairaient que le ciel et la cime des monts.
5 Sous les obscurs sentiers d'une forêt profonde
Au roulement lointain d'un qui gronde,
J'avais ; de la foudre imitant le fracas
Le tonnerre des eaux redouble à chaque pas ;
Déjà, comme battus par les coups d'un orage,
10 Les arbres chancelant secouaient leur feuillage,
Et les rochers, minés, sur leurs vieux fondements,
Épouvantaient mes yeux de leurs longs tremblements.

v. 1 P. C'était au jour douteux [...]

3 O.C. Mais planant dans les airs sur ses pâles rayons

4 O.C. Ne touchait que le ciel et les crêtes des monts

5 O.C. Sur les sentiers obscurs de la forêt profonde

6 Vers inachevé. Lamartine hésitait sans doute à mettre le mot « tonnerre » qui figure deux vers plus loin. En 1834, ce scrupule ne l'a plus arrêté.

5-7 P. présente trois rédactions différentes de ces vers :

1^o Je m'avais, guidé par le fracas de l'onde

Sous les obscurs sentiers d'une forêt

Au tonnerre des eaux roulant sous mes pas

2^o Au bruit sourd et lointain d'un tonnerre qui gronde

J'avais, ombragé par la forêt profonde

3^o Sous les sentiers obscurs de la forêt profonde

Au bruit sourd et lointain d'un tonnerre qui gronde

J'avais ; de ce bruit le sublime fracas

redouble à chaque pas

7 O.C. J'avais ; de l'orage imitant le fracas

10 O.C. Les arbres ébranlés [...]

Les Visions.

- Enfin, mon pied tremblant touche au bord de l'abîme.
 Le voile obscur jeté sur cette horreur sublime
- 15 Tombe ; je jette un cri de surprise et d'effroi :
 Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !
 Oh ! regarde, ô mon âme, et demeure en silence ! p. 19 verso
 Nature, oh ! qui pourrait parler en ta présence,
 Quand, sous ces traits divins que ton Dieu t'a donnés
- 20 Tu te montres sans voile à nos yeux étonnés ?
 Le poids de ta grandeur accable la pensée ;
 Le cœur fuit, l'œil se trouble et la bouche oppressée,
 Cherchant en vain des mots qu'elle ne peut trouver,
 O Dieu ! jette ton nom et ne peut l'achever.
- 25 De rochers en rochers et d'abîme en abîme
 Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme ;
 Les débris mugissants roulent de toutes parts ;
 Leur poids sur ses rochers sème ses flots épars ;
 De leur choc redoublé le roc gémit et fume ;
- 30 Le fleuve en se brisant vole en flocons d'écume,
 Remonte, court, serpente ; aux noirs flancs du rocher p. 20 recto
 Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
 Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore,
 Puis, dans le gouffre affreux qui hurle et le dévore,
- 35 Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
 D'un bond majestueux tombe de tout son poids :
 L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde ;
 Le gouffre en bouillonnant s'enfle et revomit l'onde ;
 Le fleuve, épouvanté, dans ses fougueux transports,
- 40 Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
 Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
 De ses flots mutilés étaler la torture,
 Et d'un cours insensé s'enfuyant au hasard
 En cent torrents divers roule de toute part.

v. 13 O.C. Enfin mon pied *crispé* [...]

14 O.C. Le voile *humide*, *épurs* [...]

17 O.C. *Ah !* regarde [...]

18 O.C. Nature, *ah !* qui pourrait [...]

23 O.C. Cherchant en vain le mot impossible à trouver

En face des vers 24-25, dans la marge, à gauche : « *A la fin, le vent disperse l'écume, jette un voile et la lumière se joue...* »

v. 28 O.C. Le Rhin sur tous ses bords [...]

30 O.C. Le flot *pulvérisé* roule en flocons d'écume

34 O.C. Et dans le gouffre *ouvert* [...]

44 O.C. En cent torrents *brisés* [...]

- 45 Tel un temple superbe inondé par la foule,
 Sur ses vieux fondements tout à coup il s'écroule ;
 Un seul cri jusqu'au ciel s'élance ; tout s'enfuit.
 Le sol tremblant répond à cet horrible bruit,
 Les piliers ébranlés chancellent sur leur base ;
- 50 La voûte éclate et tombe, et les murs qu'elle écrase
 Roulant sur les parvis en immenses lambeaux,
 De leurs débris fumants enfoncent les tombeaux ;
 Sous un nuage épais de cendre et de poussière
 L'astre du jour répand sa livide lumière ;
- 55 Et sur les champs voisins les décombres jetés
 Rebondissent au loin, roulent de tous côtés ;
 Mais...

p. 20 verso

v. 54 O.C. L'astre du jour répand sa *sinistre* lumière

56 O.C. *Laissant errer au loin les yeux épouvanés*

Le manuscrit s'arrête, dans l'album J.M. II après le vers 56 ; un seul mot : « Mais » jeté à la ligne suivante, en retrait, semblerait indiquer que Lamartine avait l'intention de poursuivre son texte par des strophes lyriques.

Dans O.C. la pièce se termine par le groupe de vers suivant dont nous ne connaissons pas de manuscrit :

- Tombe avec cette chute, et rejaillis comme elle
 O ma pauvre pensée ! et plonges y ton aile,
 Comme l'oiseau du ciel qui vient en tournoyant
- 60 Enivrer son regard sur ce gouffre aboyant ;
 Puis confonds dans l'horreur d'une extase muette
 Ta faible voix au bruit que chaque flot lui jette,
 Et que Dieu qui, là-haut, écoute dans sa paix
 L'écho majestueux des hymnes qu'il s'est faits,
- 65 Distingue avec bonté ton sourd et doux murmure
 D'avec les mille voix de sa forte nature,
 Entre ces éclats d'onde et ces orgues des bois,
 A son accent pieux reconnaisse ta voix.
 Et dise, en écoutant cette lutte touchante :
 « Le fleuve me célèbre et l'insecte me chante ».
-

HYMNE DU SOLITAIRE

NOTICE

Le manuscrit de Saint-Point est, des trois manuscrits que nous possédons de l'*Hymne du Solitaire*, celui qui s'éloigne le plus du texte publié dans les *Harmonies* (IV. VIII). Il est donc certainement le plus ancien.

L'examen des premières strophes semble assez clairement indiquer qu'elles furent d'abord transcrites sur l'album (dont quelques feuillets seulement, détachés, sans couverture, sont conservés à Saint-Point) d'après un texte déjà établi, puis corrigées après coup. Mais un peu plus loin, des notes dans la marge et au bas d'un feuillet, révèlent une pensée qui se cherche encore, un texte qui s'élabore à mesure.

Dans le même groupe de feuillets, et juste après l'*Hymne du Solitaire*, se trouve une liste, dressée par Lamartine, des pièces déjà prêtes, à cette date (début de 1828, vraisemblablement) pour ses *Harmonies*. La voici :

1^{er} volume

1	<i>Quare tristis</i>	320
2	<i>Nuit</i>	140
3	<i>Enfant</i>	100
4	<i>Tolérance</i>	140
5	<i>Matin</i>	400
6	<i>Temple</i>	340
7	<i>Encore un hymne</i>	200
8	<i>De profundis</i>	300
9	<i>Poésie</i>	420
10	<i>Invocation</i>	140
11	<i>Consécration</i>	140
12	<i>L'Anio</i>	150
		Milly 310
		Jour de l'an 140
	<i>Les grecs</i>	2.810 vers !
	<i>Pris au poème</i>	100
	<i>Épître à Mestre</i>	120
		3.030
	<i>Cascade du Rhin</i>	140
		3.170

Il est à noter que l'*Hymne du Solitaire* ne figure pas dans cette énumération. C'est donc, probablement, dans la rubrique : « *Pris au poème* » qu'il faut le chercher¹.

Une date, pour ce texte, nous est fournie par l'album des *Harmonies Sacrées : Vallombrosa, 1827*. En 1827, à quel moment Lamartine est-il allé à Vallombreuse ?² Sa *Correspondance* (III. 46-47) nous le montre, le 20 août, prêt à s'y rendre. Le 24 août, en tous cas, il est déjà de retour à Livourne. S'il est allé à Vallombreuse, il n'y aurait écrit aucun vers, d'après les termes même de sa lettre, du 24, à Madame de Raigecourt : « Je ne vous parle plus de vers ; je n'en fais plus » (III. 48). — Mais au printemps de 1827 il n'est pas impossible que Lamartine soit monté à l'abbaye. Une lettre du 24 mars, à Virieu, parle avec enthousiasme de l'« immense monastère » (III. 17) et de la cellule qui toujours y attend l'étranger ; « ma cellule de Vallombreuse », dit le poète ; « Voilà où j'irai souvent [...] » ajoute-t-il.

Les religieux de Vallombreuse, s'ils sont séparés du siècle, ne reproduisent néanmoins que d'une manière assez atténuée l'idée type du solitaire dont les pénitents de la Thébaïde offrent la parfaite image. Le personnage dont quelques mots, ici, suggèrent vaguement l'apparence (v. 31-34), est tel que la tradition représente inlassablement les ermites. Le sujet même de notre texte n'est pas fait pour surprendre. Cette « bénédiction de Dieu » dans une austère retraite est l'accompagnement obligé de toute évocation littéraire de la vie érémitique. Quand la Mathilde de Madame Cottin s'en va, dans la Thébaïde, demander au solitaire dont la renommée est venue jusqu'à elle, d'apporter la lumière dans son cœur troublé, « elle entend une voix dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes [...] et] aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit »³. Lorsqu'Eudore s'approche de la retraite où Paul achève son destin terrestre, il entend d'abord sa voix grave chanter les louanges de Dieu; lorsqu'Éloïm, au Deuxième chant des *Visions*, arrivait au jardin d'Enoch, il percevait, on s'en souvient, avant de voir le prophète, le son de cette voix forte et solennelle qui psalmodiait la prière du soir ; et quand, en 1838, Lamartine, dans les premières pages de sa *Chute d'un ange*, se mettra lui-même en scène et racontera sa visite à l'homme du rocher, on le verra s'avancer, guidé par un « sourd bourdonnement », « écho d'un chœur qui prie ».

Il n'est pas impossible que Lamartine, développant le thème des louanges adressées à Dieu par le héros de son poème, devenu anachorète, ait été entraîné par la « propension adorante »⁴ de son esprit à glisser du plan épique au plan

1. L'*Hymne du Solitaire* n'a que 58 vers. Les 32 vers du « *Fragment d'une prière du soir* » que Lamartine se propose de prélever sur sa *Vision Deuxième* suffiront à justifier le chiffre rond de 100 vers, ici porté. On voit sur cette page, bien clairement, la manière large et très avantageusement approximative dont Lamartine usait pour faire le compte de ses vers.

2. En 1826, il y est allé au moins deux fois. L'Harmonie « *A l'abbaye de Vallombreuse* » est datée, sur le manuscrit (B. N. Lamartine 6, p. 33) : 5 août 1826. (Le manuscrit porte en titre : *Vallombreuse — improvisé à l'abbaye de Vallombreuse, en Italie*). Par ailleurs, c'est le 3 septembre 1826 que, sur le registre de l'Abbaye, Lamartine a transcrit deux strophes de l'*Hymne de la Nuit*.

3. *Œuvres de Madame Cottin*. Paris, 1817, in-8°. T. III, p. 280.

4. L'expression est de M. Baldensperger (R. C. C., 1928-1929. T. II, p. 340).

lyrique et à laisser son cœur se répandre plus largement que ne l'aurait comporté la stricte ordonnance d'un fragment d'épopée. Ainsi revenait-il, par cette voie courbe, à des vers propres à figurer parmi ces Hymnes « sacrés » que, depuis 1826, il composait à intervalles inégaux ; et l'on peut se demander si un morceau comme *Le Désir*¹, par exemple, qui date de 1827 (et que Lamartine transcrit, après son *Fragment d'une prière du soir*, sur l'album des *Harmonies Sacrées* pour former la dernière pièce du recueil) n'a pas été, originairement, un texte à destination imprécise, propre également à s'adjoindre aux cantiques des *Solitaires* ou à constituer une pièce lyrique complète en soi, cri personnel du poète vers son créateur.

Le texte que nous reproduisons ici est celui du manuscrit de Saint-Point ; nous l'adoptons de préférence aux deux autres comme étant le plus ancien et directement conçu d'abord en vue des *Visions*.

Nous indiquons en note, précédées du signe H. S., les leçons du manuscrit des *Harmonies Sacrées*, précédées du signe Ed. les variantes du texte de la première édition des *Harmonies*. (Le manuscrit d'Angers est exactement conforme au texte de l'édition).

1. Dans la première édition des *Harmonies*, *Le Désir* forme la Treizième Harmonie du Deuxième Livre.

HYMNE DU SOLITAIRE

L'aube sur mon rocher lance un trait de lumière
L'oiseau chante avant moi : « Béni soit le Seigneur ! »
Ce nom est plus tôt dans mon cœur
Que le jour n'est dans ma paupière.

- 5 Je disais autrefois : « Que ferai-je aujourd'hui ? »
Et la gloire, et l'amour, et mes vaines pensées,
Disputaient au réveil mes heures insensées ;
Et le cœur me disait : « Tous les jours sont à lui ! »
Tous les jours maintenant sont à lui dès l'aurore,
10 Ils sont à lui jusqu'au sommeil :
Celui dans qui mon cœur s'élève à mon réveil,
Mon âme, s'endormant, en lui se couche encore.
Je ne me souviens plus quel sens avaient ces mots :
Amour qu'use le temps, gloire qu'un jour efface,
15 Espoir qui nous trahit, volupté qui nous lasse ;
Ils n'ont pas dans mon âme imprimé plus de trace
Que le nuage sur les flots !
Ils sont à mon oreille une langue étrangère
Qu'on entend résonner et qu'on ne comprend pas ;
20 Et j'ai même oublié l'impression légère
Qu'ils faisaient sur mon cœur quand j'étais d'ici-bas !
Ah ! qu'une seule idée, à sa source élancée
Fait franchir de distance à l'âme qui la suit !
Qu'un seul rayon d'en haut éclaire de pensée !

Titre. H. S. Hymne du Solitaire, *fragment*.

v. 1 H.S.-Éd. L'aube sur le rocher [...]

2 Lamartine avait d'abord écrit : *Le premier rayon vient d'éclorre*

8 H.S.-Éd. *Mais* le cœur [...]

9 H.S.-Éd. *Tous mes* jours [...]

11 H.S.-Éd. Celui dans qui mon cœur se lève [...]

1849 *C'est en lui* que mon cœur [...]

12 H.S.-Éd. Mon cœur en s'endormant

En face des vers 14-16, dans la marge : *Fin. Mais moi, j'ai une âme. Mais qui sait si vous n'en avez pas une, rochers, cascade, ombre...*

24 1849 Qu'un seul rayon d'en haut éclaire sa pensée

- 25 Le jour diffère moins des songes de la nuit,
 Et le couchant, Seigneur, est moins loin de l'aurore
 Que l'âme qui t'adore
 De l'âme qui te fuit !
 Depuis que, des mortels abandonnant la scène,
 30 J'ai rejeté le pain dont leurs cœurs sont nourris,
 Mes cheveux ont blanchi comme le tronc du chêne,
 En rides sur mon front les jours se sont écrits,
 Et les ans dont s'accroît le poids de notre chaîne
 Ont courbé sous mon corps mes membres amaigris.
 35 Mais je n'ai pas compté combien de fois la terre
 A respiré du ciel le souffle du printemps ;
 Combien de fois, sur mon roc solitaire
 L'aigle a changé sa plume et le chêne ses glands.
 A mon âme, ô mon Dieu, de toi seul possédée,
 40 Que sert un temps écrit ? Que sert un jour compté ?
 Tous les temps n'ont qu'un jour à qui n'a qu'une idée !
 Celui qui vit en toi date en éternité !
 Le silence et la solitude
 Dans la rouille ont usé mes sens ;
 45 Mon oreille des sons a perdu l'habitude ;
 Ma bouche pour parler cherche en vain des accents ;
 Mon corps courbé par la prière
 Insensible au printemps, aux hivers endurci,
 Est plus glacé que la pierre
 50 Que mes pieds nus foulent ici.
 Mais le sens qui t'adore a grandi dans mon âme,
 C'est le seul désormais dont ma vie ait besoin ;
 Il voit, il sent, il touche ; il entend, il proclame

- v. 25 H.S.-Éd. Le jour diffère moins des *ombres* de la nuit
 32 H.S.-Éd. En rides sur mon front *mes* jours se sont écrits
 33-34 Éd. Et les ans, *lourds anneaux ajoutés à ma chaîne*
 Ont courbé sous *leur poids* mes membres amaigris.
 36 H.S.-Éd. A respiré *d'en haut* [...]
 42 H.S. Celui qui vit en toi date *d'éternité*
 44 H.S. *De la rouille* [...]
 Éd. *De leur rouille* [...]

Après le vers 46, le manuscrit porte : *sens usés, mais plus le temple est vide, plus l'écho sacré retentit.*

- 48 H.S.-Éd. Insensible au *soleil* [...]
 49 H.S. Est plus *rude* que la pierre
 Éd. Est *aussi rude* que la pierre

(Au vers 49 des mss de Saint-Point et H.S., il manque une syllabe).

Les choses de plus haut et son Dieu de plus loin !

55 Pour s'élever à lui mon aile est plus rapide,

Mon esprit plus muet en lui s'anéantit !

Ainsi plus le temple est vide,

Plus l'écho sacré retentit.

v. 55 H.S.-Éd. Pour s'élever à *toi* [...]

56 H.S.-Éd. Mon esprit plus muet en *toi* s'anéantit.

H.S. présente, après le dernier vers, une ligne de points.

VI

DIX-NEUVIÈME ET VINGTIÈME CHANTS

(et début du vingt-et-unième)

LES

CHEVALIERS

Le 29 mars 1824 Lamartine commence le « chant dix-neuvième » de ses *Visions*, qu'il intitule *Le chevalier* ¹.

Le « plan du 19^e chant », établi par Lamartine entre le 22 et le 29 mars 1824, nous est révélé par deux feuillets, réunis en un seul ², dans l'album 50 du fonds Lamartine, à la Bibliothèque Nationale.

Plan du 19^e chant ³

Sur les bords du Rhône est un château. C'est là que régnait sur trois cents vassaux le père de ⁴ *. Il avait une seule fille, gage de son amour malheureux. Son nom était Clotilde. Elle avait quinze ans, était belle et tendre. Moi orphelin inconnu trouvé sur un bateau abandonné sur le lac pendant une tempête. Je vivais chez le comte. J'étais son page favori. Je nettoyait ses armes. Je vidais dans sa coupe le vin de ses coteaux. Je suivais à cheval lui ou sa fille : les yeux de Geneviève tombaient souvent sur moi. Mon cœur à mon insu était plein d'elle. Description de leurs amours et de leur déclaration un soir sur les ondes agitées du lac. Son bateau chavire, je la ramène à la nage. Elle avoue son amour à son père. Il refuse et me congédie. Un regard de Clotilde m'indique un rendez-vous au pied de la Tour, à l'heure où la lune se cache ; j'y viens pour recevoir ma devise et une boucle de ses cheveux.*

1. Lamartine a hésité entre le singulier et le pluriel. Les plans II et III portent *Les chevaliers*. Les mss des chants présentent tous, au contraire, au titre : *Le chevalier*.

2. B. N. Lamartine 50, p. 21. Ce sont deux feuillets arrachés à un petit album à dessin. Au verso de l'un d'eux on lit : « *esquisse arrêté [sic] du 19^e chant* ».

3. Texte inédit.

4. Lamartine a laissé le nom en blanc.

*Le comte défiant et furieux, du haut des créneaux nous aperçoit ; il tire son arbalète au moment où, baissé pour baiser la main de Clotilde, à genoux, elle se penche sur moi et ses pleurs tombent sur ma joue ; le trait fatal nous perce tous les deux. Nos soupirs, notre sang se mêlent ; nous tombons dans le lac. Un pêcheur nous repêche ; il nous conduit à son hermitage. J'y laisse Clotilde, la croyant morte et je pars blessé pour la Croisade. Admis dans les rangs de Louis, je suis fait prisonnier. Une jeune musulmane prend pitié de ma beauté, me délivre et me suit. Je la ramène. Le comte était mort. J'achète avec les trésors de Marphyse le château et les états de ¹ et, au moment de l'épouser, Clotilde déguisée en jeune moine et assistant à la cérémonie se lève, tombe à mes pieds en me reprochant mon infidélité. Sans force alors je m'échappe de l'autel. Je fuis et me fais hermite. Marphyse bâtit un hermitage vis-à-vis le mien, de l'autre côté du lac, et tous les soirs le feu de la lampe allumée dans nos deux chapelles nous rappelle seulement l'un à l'autre. Le feu de Marphyse ne s'allumant pas, un jour, je compris qu'elle n'était plus et j'allai lui donner la sépulture. Bientôt je mourus moi-même *.*

Le 10 juin il a fini le Premier Chant² ; et il entreprend aussitôt d'écrire le deuxième (Deuxième Chant du Chevalier — vingtième du poème³) qu'il ne termine, après une longue interruption, (de la fin du mois de septembre 1824 au 1^{er} mai 1827) que le 1^{er} juin 1827.

Il avait déjà, en cours de route, assez sensiblement modifié le plan arrêté en mars 1824⁴ ; néanmoins, à la fin du Chant II, Lamartine n'a point abandonné, quant aux lignes essentielles, le thème qu'il avait posé d'abord. Mais voici qu'à présent (juin 1827) au moment de versifier la suite de l'épisode, le poète ne se trouve plus satisfait du dénouement qu'il avait imaginé trois ans auparavant. Sans doute faut-il bien toujours pour que puisse se poursuivre l'histoire, que ni Tristan ni Hermine ne soient morts du coup terrible de cette flèche tirée sur eux du haut des murs ; mais la fin du récit va brusquement s'assombrir et de mélancolique devenir effroyable.

1. Ici, dans le manuscrit, un blanc.

2. En face du vers 465, sur l'album B. N. Lamartine 34, p. 9 verso, on lit : « *L'île, grande scène. Le mendiant, grande scène, fin du chant* », ce qui nous indique que le poète comptait traiter dans ce Premier Chant la scène du mendiant ; mais, après avoir composé 676 vers, Lamartine estime que son Premier Chant est suffisamment long, et il rejette au Chant II la scène d'abord prévue pour le Chant I.

3. « *Chant 20^e de la 7^e Vision* » dit le titre de ce Deuxième chant dans l'album J. M. II (p. 1 recto).

4. On a pu voir que ce schéma, où du reste le nom de l'héroïne demeurait incertain, ne faisait pas mention du rapt de la jeune fille ; le « féroce Salmour » n'était pas encore inventé. Par ailleurs, Tristan ne faisait point son apparition dans un berceau flottant traîné par deux cygnes, mais on trouvait cet enfant sans nom « sur un bateau abandonné sur le lac pendant une tempête ». D'autres menus détails ont été également modifiés : ce n'est plus « un regard de Clotilde » qui indique à Tristan le rendez-vous téméraire, c'est la nourrice qui transmet le message ; ce n'est pas non plus « pour recevoir [sa] devise » et une boucle de cheveux que Tristan va retrouver Hermine ; enfin, lorsque Béranger « tire son arbalète », l'attitude des amants n'est plus, dans le texte en vers, ce qu'elle était dans le plan en prose.

Voici le plan nouveau que dresse donc, non sans peine, Lamartine, pour la fin de ses *Chevaliers* ¹.

Plan des 2^e et 3^e chants ²

de la Vision 10^e

Prologue : le destin se plaît à remplir la coupe pour la briser. Tristan et Hermine sont recueillis par un hermite dont la barque était à cette heure au pied de la tour. Il les emmène dans sa grotte ; il ne peut rappeler Hermine à la vie. Il l'étend dans sa chapelle et allume un cierge à ses côtés. Il panse Tristan, qui déchire trois fois ses blessures, et se fait reconnaître pour son père. Je suis, dit-il, Beaudoin, roi de Jérusalem, qui a disparu du monde. Ta mère fut une esclave arabe. Elle me suivit dans ma disgrâce et mourut ici en te mettant au monde ; j'eus recours à un stratagème pour faire élever ton enfance, et je partis pour la Terre Sainte dont je revins naguère ; pars toi-même ; va mourir pour Dieu et non pour une femme. Voici un anneau que tu remettras à Gauthier de Brienne, roi de Jérusalem. — Bataille de Gaza, où trente mille chrétiens sont tués, et le reste captif. Les prisonniers, conduits au Caire, trouvent dans les cachots des esclaves chrétiens faits par Saladin. Gauthier de Brienne prisonnier est mis en croix devant Jaffa son comté pour engager [sic] à se rendre ; il les engage à mourir. [Parmi les captives dans les cachots du Caire, Tristan trouve Charismé, fille de Lusignan ; ils s'évadent ensemble au moment où on les embarque pour l'Ethiopie et se sauvent dans le désert, espérant arriver à Ptolémaïs ; il est repris par une tribu d'Arabes nus et dépourvus de tout] ³.

Il est rencontré par une jeune arabe d'une tribu errante. Il erre dans le désert avec eux, pendant trois années. Ses amours avec Charismé, la jeune arabe qu'il baptise et épouse par reconnaissance. Hermine vient le racheter à Damiette. Elle envoie ses messagers dans le désert, apprend qu'il y existe, monte sur un chameau et vient, pour le racheter, offrir des présents et des trésors au

1. B. N. Lamartine 50, pp. 77-78. Texte inédit.

2. C'est par erreur que Lamartine inscrit les chiffres « 2^e et 3^e chants ». Le Deuxième Chant est terminé et les premières phrases du canevas nouveau correspondent très exactement aux premiers vers du *Chant 3^e*. Du reste, dans le corps même du texte, Lamartine se corrige et écrit : *fin du 4^e chant*. Le plan III prévoyait bien en effet quatre chants pour l'épisode des *Chevaliers* ; et voilà, avec ce canevas inédit, la preuve qu'en juin 1827 ce chiffre de quatre Chants est maintenu. Comment expliquer alors la phrase que l'on peut lire dans la *Correspondance* à la date du 15 mai 1827 ? Lamartine écrit ce jour là à Virieu : « Je finis l'épisode des *Chevaliers* dont tu as tant aimé le premier chant ; il en aura neuf » (II. 24). Un tel chiffre paraît à ce point invraisemblable qu'il y a lieu de se demander si nous ne serions pas en présence d'une mauvaise lecture. D'ailleurs, comment pourrait-il dire le 15 mai « je finis [...] » s'il voyait encore devant lui huit chants à écrire ?

3. A partir des mots « *Parmi les captives* » jusqu'aux mots « *dépourvus de tout* », le texte est annulé par des traits nombreux, en forme de 8.

chef arabe. Entrevue des deux amants. Honte de Tristan. Fureur d'Hermine. Elle dissimule et feint de vouloir rendre la liberté à Tristan, son amante et ses deux enfants. A la sixième journée, pendant qu'ils reposent dans leur tente, elle lève son camp et les abandonne. Mort de Charismé après six jours de marche ; mort de son enfant à la mamelle, enseveli dans le sable. Tristan prend sa fille entre ses bras et s'enfuit dans le tourbillon de sable en jetant un cri ; il expire sur le corps de son enfant.

fin du 4^e chant ¹

Variante du 4^e chant

Tristan prisonnier ; il s'évade de Memphis et s'égare dans le désert ; le désert ; sa détresse, le puits tari, la rosée du ciel ; anéantissement ; il s'évanouit. Délire. Un ange. Charismé, jeune arabe le rencontre évanoui, le soigne, l'abreuve, le porte sur son chameau, le cache à sa tribu, le visite la nuit, le nourrit, guérit ses blessures. Amours. Elle se fait baptiser par lui et s'enfuit avec son amant.

[Ses adieux au désert ; ils arrivent à une caravane de chrétiens ; ils sont conduits au chef ; c'était Hermine qui venait apporter à Damiette la rançon de son amant et le chercher à travers la Syrie et l'Égypte. Guérie par Beaudoin, revenue de son évanouissement, elle a appris la mort de son père, expiré de douleur ; elle a vendu ses trésors et est venue en Orient déguisée en homme. Elle somme Tristan de (illisible) ; il avoue que, la croyant morte, il a consenti à épouser Charismé. Charismé entend tout. Elle dissimule, gagne les guides, et pendant la nuit, s'éloigne avec eux, laissant Tristan et Hermine abandonnés dans la solitude du désert, sans vivres et sans eau ; ils y périssent. Hermine s'enterre elle-même dans le sable pour échapper aux bêtes féroces, et le chevalier qui voit s'élever un tourbillon de sinoun s'y précipite et meurt] ².

Un oasis : vie heureuse pendant trois années ; une colombe messagère blessée par un vautour s'abat sur l'oasis ; Tristan lit le billet qu'elle porte de Jérusalem à Ptolémaïs au Marquis de Montferrat. Jérusalem est aux abois. Ses remords. Il veut s'éloigner ; il part ; il rencontre une caravane emmenant des prisonniers chrétiens. Combat. Tue cinq mameluks et délivre les prisonniers au nombre desquels est Hermine — et Beaudoin son père — qui était venue à Ptolémaïs pour le délivrer. Elle n'était pas morte. L'évanouissement

1. A la suite de ce texte, Lamartine a inscrit une *Variante*, qu'il biffa d'ailleurs et qui était destinée à remplacer le passage annulé : « Tristan est fait prisonnier ; il s'évade dans le désert ; brêlé d'expirer, il est rencontré par une jeune arabe qui le sauve, le cache dans une grotte, le nourrit, l'aime, se fait chrétienne pour lui et s'enfuit sur un chameau avec son amant pour lui servir de guide et d'esclave. Nuits dans le désert. Tristan consent à épouser Charismé et l'emmène à Ptolémaïs ».

2. Tout ce qui se trouve entre crochets a été biffé par Lamartine et remplacé par ce qui suit.

l'avait trompé. Désespoir et embarras de Tristan : les guides les trompent, massacrent Beaudoin qui veillait et les laissent tous trois égarés dans le désert.

Hermine succombe. Charismé s'ensevelit elle-même dans le sable après avoir vu mourir un de ses enfants. Elle meurt. Tristan se précipite avec l'autre, en blasphémant, dans un tourbillon de simoun.

fin *

Du Chant Troisième, Lamartine écrira 27 vers seulement, dont 16 formant prologue, développent l'idée qu'en une courte phrase indiquait le plan : « Le destin se plaît à remplir la coupe pour la briser ». On voit ensuite Hermine évanouie et Tristan qui s'efforce de la ranimer ; la situation, déjà, était la même au Premier Chant (v. 537 sqq.). Sans doute Lamartine s'en aperçut-il. Cette raison, jointe à d'autres plus graves, acheva de le décourager. Il s'arrêta. Il avait écrit, pour cet épisode qu'il abandonnait, près de 1.400 vers (1369, exactement) — cinq cents vers de plus que n'en compte la mort de Socrate.

*
* *

Les Chevaliers introduisent Lamartine dans la longue série des écrivains que séduisit, entre 1755 et 1835 environ, le genre troubadour ou médiéval ¹.

La critique a plus d'une fois étudié la naissance et le développement de cette mode littéraire qui dura plus d'un demi-siècle. Qu'il nous suffise de citer, — après un souvenir donné au curieux chapitre de Michiels dans son *Histoire des Idées littéraires en France au XIX^e siècle* — les travaux de MM. Baldensperger et Mornet et les deux livres de M. Henri Jacobet ². Depuis Lacurne de Sainte-Palaye (1759) et les adaptations de Tressan et l'*Histoire littéraire des troubadours* de l'abbé Millot (1774) et les volumes des années 1777 et 1778 de la *Bibliothèque universelle des romans*, jusqu'aux pages fameuses du *Génie du christianisme* (IV. V. 4), le thème médiéval a pris corps ³. Il est

1. Ed. Biré écrit, dans son livre sur *Victor Hugo avant 1830* (Paris 1883, in-16, p. 517), à propos de ce qu'il nomme « la phase moyen-âge » du romantisme : « Lamartine, ce poète spontané, qui puise en lui-même ses inspirations, ne fait pas à la mode nouvelle [celle du Moyen-Age] la concession d'un seul hémistiche ». Pas un seul hémistiche ! Et il y en a près de trois mille dans *Les chevaliers*...

2. Alf. Michiels. *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle*. Paris, 1842, 2 vol. in-8° (Livre I, ch. IX). F. Baldensperger. *Études d'histoire littéraire* (T. I, « Le genre troubadour »). D. Mornet. *Le romantisme au XVIII^e siècle* (pp. 55 sqq.). Henri Jacobet. *Le comte de Tressan et les origines du genre troubadour*, Paris 1923, in-8° et *Le genre troubadour et les origines françaises du romantisme* (Études romantiques, Paris 1929). Il ne faut pas dédaigner non plus les ouvrages, déjà anciens de G. Merlet. *Tableau de la littérature française : 1800-1815* (Paris, 1878). T. I, pp. 158 sqq.) et de Léon Gautier. *Les Épopées françaises* (Paris 1892. T. II, pp. 703 sqq.).

3. Madame de Genlis a publié en 1795 ses *Chevaliers du Cygne* (Paris, 3 vol. in-8°) qui s'ouvrent sur cette invocation épique « O siècles brillants de l'antique chevalerie, c'est vous que je veux célébrer [...] ». Rappelons aussi les vers de Ducis « Sur l'ancienne chevalerie » :

Voici le siècle d'or, le temps de la féerie ;
Tout s'enchanter à mes yeux, je vois partout l'amour
D'accord avec l'honneur régner dans ma patrie. (Ducis, O.C., 1813, T. III, p. 271)

loin d'être simple, réductible à une seule idée ; il est fort complexe au contraire, et formé d'éléments divers, disparates même, et qui, si l'on y prête attention, s'accordent mal. Des eaux de toutes provenances ont conflué là : si *Le Petit Jehan de Saintré*, grâce à Tressan, ressuscite (avec sa volage amante, la châtelaine des Belles-Cousines, et le prier des Bernardins, gaillard, pail- lard), si les scabreuses aventures du *Roland Furieux*, transcrites au goût du jour, obtiennent un grand succès, c'est que le genre marotique et le badinage gau- lois y trouvent abondamment leur compte. A l'inverse, et parallèlement ¹, quelles sources d'honnêtes délices, quelles occasions de s'attendrir, de s'at- tester à soi-même sa bonté foncière, dans ces histoires des temps bénis où les preux témoignaient aux dames tant de respect et tant d'amour ! Le plai- sir de la ruine dont s'enchantent les mélancolies, où trouve-t-il mieux à se satisfaire qu'en présence des vestiges gothiques ? et la pensée glisse d'elle- même, de ces grands débris, aux êtres qui les animaient ². D'autres cœurs, que *Zaïre* avait transportés, voyaient dans ce prestige rendu aux siècles de bravoure et de foi un signe, une promesse du moins, de retour aux traditions chrétiennes. Il n'était pas jusqu'à un primitivisme de bon ton, et peu exi- géant, qui ne se laissât ravir par les archaïsmes faciles des pastiches du vieux langage. Ossian, qui avait certainement trouvé, dans cet engouement lit- téraire déjà bien dessiné, un renfort à son influence, en retour avait agi sur le médiévisme, contribuant à l'assombrir, accroissant à la fois son caractère dramatique encore incertain, et, si l'on peut dire, son antiquité. Les années du Consulat et de l'Empire marquent l'apogée du goût public pour la Cheva- lerie ; le nouveau Charlemagne voit d'ailleurs d'un œil favorable ces évo- cations qui rappellent à la France et ses origines, où s'appuie son trône, et l'hé- roïsme guerrier dont sa politique a besoin. Après « l'incroyable jargon » ³ et l'immédiat succès des *Poésies de Clotilde de Surville* ⁴, c'est, en 1805, l'illustre roman de Madame Cottin : *Mathilde, ou Mémoires tirés de l'histoire des Croi- sades*. 1807 voit éclore, en même temps que la trop célèbre romance du « beau Dunois » ⁵, les vers de Chateaubriand, dans l'*Almanach des Muses* : « Combien

1. Et dans les mêmes âmes, sans doute, car l'appétit des gaillardises n'interdit point de pos- séder un cœur sensible et vertueux.

2. Delille, dans *Les Jardins* (1782), avoue qu'il aime à contempler les ruines d'un château fort, car il songe que cette muraille

Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers [.....]

(Delille, *Les Jardins*, Paris, 1813, in-18°, chant III, p. 151). Tout pareillement, dans « *La bande noire* » (*Muse Française*, 7^e livraison, janvier 1824), Victor Hugo écrira :

O débris, ruines de France
[.....]
Oui je crois, quand je vous contemple,
Des héros entendre l'adieu
[etc...]

3. Cf. P. Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, 1917, p. 468.

4. *Poésies de Marguerite-Éléonore-Clotilde de Surville*, poète français du XV^e siècle, publiées par Ch. Vanderbourg, Paris, an XI, 1803.

5. La romance ne parut qu'en 1810 ; mais elle avait été composée en 1807, sur les paroles de Laborde, par la reine Hortense.

j'ai douce souvenance [...] ». Millevoye écrit son *Charlemagne à Pavie* :

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie ¹.

D'Arincourt entreprend sa *Caroleïde* ; en 1811 commencent à paraître les volumes de l'*Histoire des Croisades* de Michaud ; Creuzé de Lesser essaye de rajeunir les chansons de geste, Amédée de Pastoret ² publie en 1813 ses *Troubadours*, poème en quatre chants, tandis que Marchangy, la même année, donne le premier volume de sa *Gaule poétique*. Le « vingt et unième récit » de ce grand ouvrage évoque la « vie poétique des anciens châteaux » ; le vingt-troisième examine « les avantages que le chantre des héros chrétiens peut trouver dans les Croisades » ³ ; le vingt-septième s'intitule « De la chevalerie », et le trente-deuxième : « Des troubadours et des trouvères ». Écoutons Marchangy dénombrer les « situations poétiques » que cette « époque mémorable » ⁴ offre à foison aux écrivains : « Escalades imprudentes, déguisements, surprises nocturnes, coups de lance et d'épée, serments de s'aimer toujours, [...] fuite à travers la solitude, hyménée clandestin dans la grotte de l'ermite, mille et mille aventures inouïes et terribles, mais qu'adoucit l'amour, peines cuisantes mais tempérées par la volupté des larmes répandues à deux : voilà ce que la poésie trouvera en abondance dans ces passions mélancoliques nées au sein de la féodalité » ⁵.

En 1815, l'Académie française couronne la pièce de Soumet sur *Les derniers moments de Bayard*. A partir de 1816, Raynouard entreprend la publication de son *Choix de poésies originales des troubadours*. En 1818, dans son *Essai sur les institutions sociales*, Ballanche adresse un appel aux poètes pour qu'ils appliquent leur talent à chanter « nos temps héroïques modernes, c'est-

1. Millevoye, O. C., Paris, Ladvocat, 1822, in-8° (T. III, p. 5). De 1808 est aussi le *Glossaire de la langue romane*, de Roquefort, dont Léon Gautier (*op. cit.*, p. 703) a décrit l'extraordinaire frontispice.

2. Lamartine a certainement lu *Les Troubadours* de ce Pastoret avec lequel il était lié et qui avait à peu près le même âge que lui (Pastoret était né en 1791). Le 17 avril 1824, Lamartine écrit à Madame de Barol : « Voyez-vous M. Pastoret ? Demandez lui, je vous prie, s'il a reçu une lettre en mauvais vers que je lui ai adressée » (cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 31). Il s'agit de cette *Épître à M. Amédée de P**** qui parut, en même temps que les *Épîtres* à Delavigne et à Hugo, en 1825, chez Urbain Canel. Il y a, à propos de cette *Épître*, un petit mystère, car dans l'édition des O. C. de 1863 (T. V., p. 11) Lamartine inscrit au titre, au lieu d'Amédée de P***, Amédée de Parseval.

3. « Sublime instinct du génie, ne devines-tu pas, dans cette époque illustre, une source encore plus précieuse que toutes les autres ? » (Marchangy. *Gaule Poétique*, 1824, in-8°. T. III, p. 268).

4. « Époque mémorable où toutes les vertus sont cultivées » dit le texte (*op. cit.* T. IV, p. 2). Faudrait-il faire une place au goût du public pour la chevalerie parmi les causes déterminantes de la réhabilitation littéraire, au début du XIX^e siècle, de l'amour chaste ? Dans son Quatorzième récit (*op. cit.* T. II, pp. 150 sqq.) Marchangy dirige une attaque violente contre la jeunesse dissipée de son temps, qui tourne en raillerie la fidélité et ne connaît que le plaisir ; il la compare, pour qu'elle en rougisso, à ces chevaliers pleins d'honneur et qui savaient donner « tant de prix à l'amour ».

5. Marchangy, *op. cit.* (vingtième récit). T. III, pp. 74-75.

à-dire ceux de la chevalerie »¹. Mais voici Walter Scott dont les œuvres, coup sur coup révélées à la France, vont connaître une faveur inouïe. Avec lui change d'allure le médiévisme. Le genre troubadour, s'il ne s'éteint pas, cesse de satisfaire la passion des temps chevaleresques ; c'est un monde tout entier que l'on s'imagine alors voir revivre et que l'on veut connaître dans ses costumes, dans ses mœurs et dans sa pensée même. Beaucoup, jusqu'alors, goûtaient les romances sans attacher trop de crédit à la réalité de cet âge ancien et presque légendaire dont on disait ces chansons sorties. Désormais la curiosité s'éveille et croit se faire plus sérieuse ; l'« antiquaire » apparaît, qui ne se contente plus des fausses ruines, des ogives à demi-brisées s'ouvrant sur le ciel dans un coin de parc, mais qui collectionne les armures, les vieux coffres et les vélins ; et semblablement les lettrés désireront aller au delà des artifices déjà fanés du style pseudo-médiéval (las ! ains, oncques, souvenance, destriers et palefrois...) pour enrichir plus doctement leur vocabulaire, et se faire, s'il est possible, un langage où se puisse traduire l'âme retrouvée de ces vieux jours. Nodier, Deschamps, Hugo, s'attachant surtout au côté ténébreux du Moyen-Age que le genre troubadour, tout uniment naïf ou galant, avait ignoré, iront même — les uns à moitié seulement dupes de leur doctrine, les autres, au contraire, pleins d'ardeur sincère et méditant de grands desseins, jusqu'à tenter une « révolution mythologique »² qui substituera à l'Olympe hors d'usage un univers peuplé de gnômes, d'aspioles, de sylphes et de lutins : après la légende claire de la Grèce, les légendes noires de l'Occident.

Au moment où Lamartine s'engage dans ses *Chevaliers* (mars 1824), brûlant les étapes des *Visions*, et passant de la création du monde à l'époque de Philippe-Auguste, dans la hâte où il est d'écrire, sans plus tarder, son « épisode de chevalerie, de croisade et d'amour » (II. 267), voilà longtemps déjà que les écrivains pillent et ravagent les trésors du Moyen-âge ; et certes, inventant la touchante histoire du page Tristan et d'Hermine, fille de Béranger, Lamartine ne peut guère compter faire figure de novateur. Déjà un mouvement de froideur ou d'hostilité déclarée se dessine, dans certains milieux, contre cette littérature « féodale » où les libéraux devinent des arrière-pensées de propagande politique. Ainsi, dans les jours mêmes où Lamartine médite ses *Chevaliers*, Delavigne, répondant à l'épître que le poète de la *Mort de Socrate* vient de lui adresser (9 février 1824), écrit ces vers significatifs :

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient, pour nous, rapporta la lumière ;
J'aime, avec l'Arioste, à vanter tes exploits
Dont la justice errante a devancé les lois,
À voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage,
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage ;
Mais dans leurs jeux, parfois, tes preux moins innocents
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,

1. Ballanche. O. C., 1833. Paris, in-12. T. II, p. 382.

2. Cf. F. Baldensperger, *op. cit.*, pp. 144.

Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
 Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
 Opposant aux maris des remparts crénelés,
 Ont fait plus d'orphelins qu'ils n'en ont consolés ¹.

De même, l'année suivante, le *Mercur* du XIX^e siècle ² dénonce comme rétrograde le roman de Marchangy : *Tristan le voyageur*, qui prétend « allécher » le lecteur « à l'odeur de ce siècle où la féodalité était un pacte d'amour » ; et le rédacteur du *Mercur* (qui signe H. seulement) d'évoquer, en quelques phrases, l'inhumaine condition des vilains dans ce temps dont certains voudraient faire, à présent, un « âge d'or ». Le public le plus large, sans même qu'il soit besoin de lui présenter la Charte en péril, donne, dès 1825, des signes bien clairs de lassitude à l'égard de la littérature médiévale ³.

C'est cependant l'année 1823 que Sainte-Beuve désignera expressément (en 1831) comme l'année triomphale de cette vogue du « joli moyen-âge » et de la « chevalerie dorée » ⁴ ; et 1824 est encore une année féconde dans les annales du genre troubadour : en mars, Victor Hugo publie ses *Nouvelles Odes* où figure le *Chant du Tournoi* ; le même mois, paraît un « recueil de chansons » de J.-B. Gougé, portant pour titre *Le Troubadour*, suivi, quelques semaines plus tard, d'un roman signé J. C. F. L. et pareillement intitulé ; voici encore, en 1824, *Le Page et la romance* de Madame de Beaufort d'Hautpoul, et Guiraud qui, dans ses *Chants Hellènes*, invoque la « race de nos preux » et s'écrie :

Rois de la vieille Europe, où sont vos chevaliers ?
 Regardez s'agiter leurs armures poudreuses ⁵
 [etc...]

Le libraire Baudoin réimprime, en six volumes in-octavo, *La Gaule Poétique* ; *la Dame du Lac* poursuit sa brillante carrière ⁶ et la *Jérusalem délivrée*, dans des traductions diverses, est quatre fois rééditée.

Il faut songer que le temps où Lamartine dévora le plus de livres — c'est-à-dire entre 1805 et 1815 — se trouve être précisément celui pendant lequel le genre troubadour connut son plus grand essor. Le 24 septembre 1807 (I. 2), Lamartine raconte à Guichard de Bienassis qu'il a fait, en revenant à Mâcon, une longue étape, seul, à pied. « Je m'en allai, dit-il, tout le long de la route,

1. *A. M. de Lamartine* par M. Casimir Delavigne (Lamartine, O. C., 1863. T. V, pp. 23-24). Dès 1819 le libéral Lemerrier, dans sa *Panhypocrisiade*, mettait en scène

Sous leur tente dressée, en leurs banquets joyeux
 Des chevaliers buveurs, fêtant leur table ronde

et qui vantaient à qui mieux mieux « leurs exploits, source des pleurs du monde » (cf. *Le conservateur Littéraire*, 3^e livraison, janvier 1820, article d'A. Hugo).

2. *Mercur* du XIX^e siècle. T. XI, p. 22.

3. Cf. H. Jacobet, *Le genre troubadour* [...], pp. 251 sqq.

4. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, 1869. T. I, p. 410.

5. Al. Guiraud, *Chants Hellènes*. Paris, Ladvocat, 1824, p. 36.

6. L'année 1824 marque, il est vrai, un léger fléchissement dans la vente, depuis huit ans, prodigieuse, des exemplaires de la *Dame du Lac*. Ce fléchissement ira s'accroissant très vite

chantant comme un troubadour quelque vieille romance ; j'en composai même, tout en marchant ». Un an après (I. 40), il envoie au même Guichard quelques vers d'un petit poème qu'il médite, qu'il a esquissé déjà, sur l'amour et l'histoire de son destin sur cette terre. On y voit que l'amour, profané, avili par l'inconstance et la faiblesse des hommes, dans l'antiquité, « fit pénitence et reprit quelque temps ses premières vertus au temps de la chevalerie ». Suivent alors quelques décasyllabes, très exactement à la mode de la poésie légère dont Parry était le grand maître :

Dans ce beau temps, si regretté des belles,
Plus que jamais ce dieu fut en honneur :
Gais troubadours faisaient des vers pour elles,
Beaux chevaliers s'ornaient de leurs couleurs ;
Dans maints tournois mille beautés fidèles
Du prix d'amour couronnaient le vainqueur.

De ces grêles décasyllabes aux alexandrins des *Chevaliers* le talent s'affermira, la pensée changera de sphère, mais l'imagerie restera la même. Cette représentation sommaire et très fantaisiste du Moyen âge, Lamartine l'a reçue, sous l'Empire, des livres qu'il a lus, des gravures qu'il a admirées. Obstinément, paresseusement, il s'y tiendra.

Et certes ce n'est pas Clotilde de Surville qui pourra l'aider à connaître un peu mieux (mais, au reste, s'en soucie-t-il fort ?) l'authentique figure du temps « gothique ». Le livre de Vanderbourg l'a rendu fou d'enthousiasme. Le 15 septembre 1809, il se précipite sur sa plume pour annoncer à Virieu la découverte qu'il vient de faire. La sueur de l'extase l'inonde encore, et sa main tremble. Quel livre ! « Je ne t'en parlerai pas de sang-froid, parce que je suis transporté ! » (I. 104) et de citer, et de transcrire... Toute la lettre y passe. « Nous parlerons de nos affaires une autre fois » ¹.

Deux ans après, peut-être se compare-t-il en pensée à Bérenger, le mari « jeune et beau » dont Clotilde attend le retour, lorsque lui-même, délaissant Henriette, s'apprête à partir pour l'Italie. « Toutes les Armides de ma patrie, écrit-il à Virieu, ne retiendront pas un preux chevalier qui va courir les aventures » (I. 171).

Et, dix ans s'étant écoulés — au mois d'août 1822 — ce qu'il retiendra, avant toutes choses, de cette Angleterre qu'il visite pour la première fois, c'est qu'il y trouve réalisées les « plus riches conceptions gothiques » (II. 220) ; « ce gothique, dit-il à Virieu, vit encore pleinement, partout dans la campagne. J'en ai pris la passion, la manie, la rage [...]. Je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle

1. Cinquante-neuf ans plus tard, dans l'Entretien 134 du C. F. L., Lamartine redira la joie inouïe dont ce livre l'emplit soudain. « Je ne me contentai pas de le lire. Je l'appris par cœur [...]. Aucune poésie moderne, jusqu'à ce jour ne s'était si vite et si profondément gravée dans ma mémoire ». Son enthousiasme n'a pas faibli pour ce recueil qu'il appelle encore (1867) « une merveilleuse relique de notre passé ». Des esprits « malveillants et jaloux », ajoute-t-il, ont voulu élever des doutes sur l'authenticité de ces poèmes. Pitié ! « ce volume triomphera de tout. Les chefs-d'œuvre se certifient d'eux-mêmes ». C. F. L., Entr. 134. T. XXIII, pp. 104 et 142.

lumière ». On sait quels embellissements, aussitôt de retour en France, il apportera à son vieux château ¹.

Lamartine prétendra, sur la fin de sa vie, qu'il a relu l'Arioste, « le divin Arioste », « presque tous les ans » ² et l'on sait quelle admiration fervente il porta toujours à la *Jérusalem* du Tasse, cette « immortelle épopée du monde chrétien » ³. Quant aux poèmes et aux romans de Walter Scott, peut-être fut-il guidé vers eux par Madame de Larche. Les *Mémoires politiques* nous montrent, assise au pied du lit où Lamartine est étendu, malade, Léna, de sa voix chantante, faisant la lecture de ces récits que la gloire a portés d'Angleterre en France et qui « paraissaient alors pour la première fois » ⁴. En janvier 1824, à la veille d'entreprendre son épisode des *Chevaliers*, Lamartine demande à Virieu de lui envoyer « le nouveau roman de Walter Scott » (II. 258) ; et quand, à l'automne 1831, le sire d'Abbotsford adressera à tous ses lecteurs un mélancolique « Adieu », Lamartine voudra qu'un puissant écho lui réponde, et lui-même (avril 1832), parlant au nom de tous, dira, en grands vers sonores, au vieux poète à bout de forces, sa reconnaissance, son admiration sans mesure :

Homère de l'histoire à l'immense odyssee (v. 73)

toi dont la « chère voix, pendant quinze ans suivie » a peuplé nos rêves de « fantômes divins », de « sites enchantés », toi dont le « large front »,

Palais des songes d'or, gouffre de la chimère (v. 370)

ressuscita pour nos cœurs « les vieux jours », repose-toi, lui dit-il ; « notre tâche commence »,

C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie (v. 150)

Tâche facile, tâche heureuse,

Car tout un siècle pense et vit de [ta] pensée ! (v. 230)

Si de tels propos aujourd'hui nous déconcertent et nous paraissent l'indice d'une véritable méprise ⁵, la profondeur même de leur sincérité n'en confère

1. En 1828 encore, il fera « repeindre en gothique » (III. 74) la chapelle de la villa dont il s'est rendu acquéreur, à Florence.

2. C. F. L., Entr. 55. T. X, p. 150.

3. C. F. L., Entr. 93. T. XVI, p. 166.

4. *Mémoires politiques* dans O. C. 1863. T. XXXVII, p. 103. C'est en 1816 que *Guy Mannering* avait été traduit en français par J. Martin. En 1817 avait paru une traduction de *l'Antiquaire* et, en 1818, *Les Puritains* et *Waverley* avaient été traduits par Defauconpret et J. Martin. En 1819, dans la Deuxième livraison du *Conservateur littéraire*, V. Hugo écrit : « Walter Scott n'était connu en France, il y a quelques années, que d'un petit nombre de gens instruits [...] ; sa réputation est aujourd'hui de la gloire ». Et les *Débats* du 8 mai 1820 déclarent : « Walter Scott est décidément l'auteur à la mode ».

5. On a plus d'une fois signalé l'extraordinaire estime dans laquelle était tenue l'œuvre de Walter Scott, aux alentours de 1825, en France (cf. en particulier l'ouvrage de Louis Maigron : *Le Roman historique à l'époque romantique*, Paris, 1912, in-8°). L'opinion de Vigny et celle de

pas moins à ces incroyables éloges la valeur d'un document : Walter Scott fut, aux yeux de Lamartine, un maître.

*
* *

Il serait difficile de rechercher les sources précises auxquelles a puisé Lamartine dans l'invention du décor de ses *Chevaliers*, tant le tableau qu'il nous présente rassemble avec fidélité les éléments les plus connus, les plus fatigués déjà, de la littérature et de l'imagerie « médiévale ». Et si l'on voulait croire que les peintures célèbres du *Génie du christianisme* ou de *La Gaule Poétique*¹, déjà vieilles, en 1824, de onze et de vingt-deux ans, avaient cessé alors d'habiter son esprit, on pourrait indiquer sans peine, dans les mois ou dans les jours même qui précèdent la naissance de l'épisode des *Chevaliers*, des descriptions ou des récits où paraissent à nouveau et les pages et les châtelaines et les destriers. Ainsi, dans ces *Souvenirs de l'ancienne France* que Soumet avait publiés, en juillet 1823 (*Muse Française*, 1^{re} livraison), quels admirables vers-types du genre troubadour :

Le beau page, en sa fleur, de rubans s'est orné
[etc...]

et en mars 1824 (le 29 du même mois Lamartine se mettra à l'ouvrage) Ancelot laissait paraître ces échantillons alléchants de son poème *Marie de Brabant* :

Sur l'élégant balcon la damoiselle émue,
Cherchant le blanc panache et l'écharpe connue,
Dans la lice avait vu le jeune chevalier
[etc...]

Les noms propres des personnages pourraient-ils du moins nous fournir des indications ? « J'avais le Tasse et l'Arioste de bien loin dans l'imagination » dira Lamartine, en 1851 lorsqu'il publiera, au Troisième Livre des *Nouvelles*

V. Hugo sont connues (cf. le *Conservateur littéraire*, 2^e livraison, décembre 1819, 12^e livraison, mai 1820 ; 21^e livraison, octobre 1820 ; et *La Muse Française*, 4^{re} livraison, juillet 1823). Signalons encore quelques textes intéressants : Ch. Magnin, dans *Le Globe* du 4 février 1826 écrit : « Depuis Homère, l'épopée n'a guère reçu que trois formes diverses : la première lui a été donnée par Dante, la seconde par l'Arioste, et la troisième par l'auteur d'*Ivanhoë* ». En 1827, dans ses *Essais de Palingénésie sociale* (*Prologomènes*), Ballanche déclare que Walter Scott « a montré ce que pourrait être l'union du génie épique avec le génie historique » (Ballanche, O. C., 1833, in-12. T. IV, p. 176). H. Heine, qui n'aime guère Walter Scott, signale néanmoins qu'au Salon de 1831 « les seuls tableaux dont les romans de Walter Scott ont fourni les sujets dépassent le nombre de trente » (*De la France*, 1873, p. 367). L'influence encore de Scott, mêlée à celle de F. Cooper, est sensible dans *Les Chouans* de Balzac. Le 31 décembre 1832 Sainte-Beuve parlera encore du « don créateur et magique » de Walter Scott (Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, 1869. T. I, p. 484).

1. Cependant Lamartine a lu si attentivement Marchangy, et sa mémoire est si fidèle qu'en 1859, dans le Quarantième Entretien du C. F. L., il empruntera — larcin ou réminiscence ? — à Marchangy, une image, d'ailleurs fort belle (cf. P. Lasserre, « Un plagiat de Lamartine », *Figaro*, 22 mars 1924).

Confidences un fragment des *Chevaliers*. Hermine viendrait-elle donc du Tasse, et Roger ¹ viendrait-il de l'Arioste, comme en vient, très certainement, ce nom de Marphyse d'abord choisi pour Lamartine pour désigner la « jeune musulmane » qui doit séduire Tristan ? Il se peut. Mais il est curieux de constater que les noms des trois personnages principaux : Béranger, Tristan et Clotilde (nom primitif de l'héroïne) figurent, tous les trois, dans les trop fameuses *Poésies de Marguerite-Éléonore-Clotilde de Surville* ². Il est vrai que, dans la « romance » du Deuxième Chant, le nom d'Yseult apparaît qui nous fait songer au cycle des romans bretons ³ ; et voici, dans le même endroit de l'Épisode, Roger devenu subitement Yvain, Yvain le chevalier au lion...

Reconnaissons-le : ni le décor d'ensemble, ni les noms propres ne permettent de conclure à une influence précise et clairement assignable d'un texte ou d'un auteur sur Lamartine chantre des *Chevaliers*. Les panneaux du décor, les noms et les costumes des personnages, la troupe même des figurants, tout cela n'appartient pas plus en propre à Lamartine qu'à tel de ses prédécesseurs. L'arsenal des accessoires, depuis longtemps constitué, était ouvert à tous, lieu banal où chacun crochetait des dépouilles exténuées.

L'examen du récit lui-même sera-t-il plus instructif ? Et d'abord, le fond du drame, quel est-il ? L'amour défendu d'un page sans naissance pour la fille de son maître, le seigneur du château. C'est là un thème bien connu, en toutes lettres offert dans le *Génie du christianisme* ⁴, repris et développé par Marchangy dans le « vingt-septième récit » de sa *Gaule poétique*, traité par Millevoye dans ses vers sur *Emma et Eginard* ⁵, et par Vigny, en 1823 dans son poème *La Neige* ⁶. Conviendrait-il de croire, avec E. Deschanel ⁷, que l'épisode des *Chevaliers* doit au *Tancrède* de Voltaire l'essentiel de son intrigue ? Sans doute, le vieil Argire refuse à Tancrède sa fille Aménaïde comme ici Béranger refuse Hermine à Tristan ; mais là s'arrête la ressemblance entre la tragédie de 1760 et le fragment épique de 1824 ; et si la bana-

1. Roger apparaît dans la « romance » du Deuxième chant.

2. Cette « héroïde » dont Lamartine s'enchantait particulièrement, dans ce livre, est adressée par Clotilde « à son espoux Béranger », et dans le premier des *Trois plaids d'or*, Tristan est le nom que porte le père de Lygdamon.

3. M. Cl. Grillet, dans l'introduction de son édition de *Jocelyn et de la Chute d'un ange* (Lyon, Vitte, 1926, p. 25) s'appuyant sans doute sur la présence des noms de Tristan et d'Yseult dans *Les Chevaliers*, veut croire à une influence du roman de Tristan et d'Yseult sur Lamartine. Est-ce bien sûr ? Il est probable, néanmoins, que Lamartine lut l'adaptation de cette histoire dans la *Table ronde de Creuzé de Lesser* (1812).

4. « Souvent le jeune page y commençait [dans « le château de quelque baron »] pour la fille du seigneur une de ces durables tendresses que des miracles de vaillance devaient immortaliser » *Génie du christianisme*, IV, v. 4.

5.

Or écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants !

Mon fabliau, de deux jeunes amants

Va vous conter la touchante aventure.

Millevoye, O. C., 1822, in-8°. T. III, p. 231.

6. *La Neige* parut d'abord dans les *Tablettes romantiques* en janvier 1823. M. Ed. Estève, dans ses *Études de littérature préromantique* (1923, pp. 39-69) a minutieusement étudié l'extraordinaire fortune du « conte d'Emma et Eginhard dans la littérature française ».

7. E. Deschanel. *Lamartine*, Paris, 1893, T. II, p. 53, note.

lité extrême du thème initial ne rendait point bien hasardeuse cette recherche d'une source unique, il me paraîtrait plus intéressant de faire apparaître tous les rapports, assez frappants, parfois, qu'il est possible de relever entre le récit de Lamartine et le poème de Gentil-Bernard, *Phrosine et Mélidore*¹ : Mélidore, « né sans noblesse » et dont la vertu est « sans aïeux », s'est fait aimer de Phrosine, la fille des illustres Faventins. Aymar, le frère aîné de Phrosine, tient la place de son père et gouverne cette infortunée. Le château qu'ils habitent domine la mer. Phrosine donne à son amant un rendez-vous secret, à la porte du jardin « dont le mur touche au rivage » ; mais Aymar les découvre, et Mélidore, blessé par lui, tombe à la mer. Il n'est pas mort ; un ermite le sauve et le recueille dans son îlot. Phrosine, captive et menacée par les désirs furieux de Jule, son autre frère, se jette dans les flots, aborde à l'îlot, s'évanouit de fatigue. Mélidore la ranime et tous deux goûtent la joie fragile de ces heures de délices et de solitude. Phrosine a dû revenir au château ; mais chaque nuit elle attend le signal que Mélidore lui adresse : cette lampe, ce fanal qu'il allume dans l'île ; et lorsqu'elle a vu paraître, à travers l'ombre, ce feu, de nouveau elle part, à la nage, rejoindre l'exilé chéri. Jule la surprendra un jour, allumera, sur une barque, un fanal trompeur et l'entraînera ainsi vers le large où les flots noirs l'engloutiront.

Les ressemblances sont multiples, on le voit, entre cette aventure et celle de Tristan et d'Hermine : Tristan, comme Mélidore, n'a pas d'ancêtres ; le rendez-vous que lui donne Hermine est aussi sur le bord de l'eau, et comme Aymar surprend sa sœur, Béranger découvre sa fille ; lorsqu'Hermine est aux mains de Salmour qui l'a enlevée, c'est en fuyant à la nage qu'elle parvient à lui échapper. Mélidore ranimant Phrosine glacée, ruisselante, donne l'exemple à Tristan. L'ermite², qui dans le poème de Gentil-Bernard recueille le jeune héros, le voici reparu dans les *Chevaliers* pour sauver à temps le page et son amante. Enfin cette lumière attendue chaque soir, anxieusement guettée à travers les ténèbres, si, dans le récit de Lamartine, où tout se purifie, elle ne doit plus marquer l'heure d'une rencontre ardente, n'est-ce pas elle, cependant, qu'on retrouve aux dernières lignes du canevas : « et tous les soirs le

1. Lamartine ne pouvait ignorer ce poème ; il avait lu, relu, imité les petits poètes du XVIII^e siècle. De plus, le peintre Prud'hon, de Cluny (Cluny est à moins de deux lieues de Saint-Point) avait dessiné pour l'édition de l'an III des œuvres de Gentil-Bernard une planche magnifique destinée à l'illustration de *Phrosine et Mélidore*, dont les scènes avaient inspiré, précédemment, Eisen. Le thème de *Phrosine et Mélidore* avait beaucoup ému Senancour. On en peut voir la preuve dans la lettre XV d'*Obermann*. Senancour admirait surtout, et profondément, la fin du poème : « J'en ai lu et relu la fin [...]. Dans ces brouillards ténébreux, tant d'amour, tant de pertes ! [...]. Je ne connais pas de dénouement plus beau » (*Obermann*, Paris, 1912. T. I, p. 71).

2. Le type littéraire de l'ermite connaît, à travers le préromantisme et le romantisme également, une étonnante fortune. Rappelons-nous la célèbre romance de Berquin *L'Hermite* ; Loaisel de Tréogat, dans ses *Soirées de mélancolie*, met en scène un solitaire tragique (cf. R. H. L., 1909, pp. 491 sqq.). Des ermites apparaissent dans le *Voyage en Bourgogne* de Bertin (O. C., 1824, p. 223), dans le *Génie de l'Homme* de Chénedollé (Chant II). Chateaubriand évoque l'« hermite du rocher » dans son chapitre sur la Chevalerie. Dans l'*Amadis de Gaule* de Creuzé de Lesser (1813) on voit aussi, au Chant VI, un « bon ermite » dont la retraite est sur un écueil, et qui recueille les naufragés. Marchangy, dans son *Quinzième Récit*, introduit le personnage de l'ermite Robastre qui sauve des flots Elisène jetée à l'eau par Brunamont. Walter Scott a donné, d'année en année, une belle escorte de confrères à son ermite Brian, de la *Dame du Lac*.

feu de la lampe allumée dans nos chapelles nous rappelle seulement l'un à l'autre »¹ ?

Nous pourrions être tentés aussi de chercher dans l'*Abbé* de Walter Scott le modèle qu'aurait eu dans l'esprit Lamartine en composant son personnage de Tristan, sauvé des eaux et élevé par la noble épouse de Béranger, comme l'enfant inconnu qui s'appellera Roland est accueilli, dans le roman de Walter Scott, et formé à l'office de page par la bonne châtelaine d'Avenel. Mais là encore le thème est loin d'être nouveau. Voici par exemple, dans l'*Amadis de Gaule* (adaptation Creuzé de Lesser, 1813), l'aventure d'un enfant abandonné sur les eaux et que recueille le châtelain Gandale :

Soudain il croit sur l'humide campagne
Voir un berceau qui flottait ; incertain
Il s'approche, il contemple, il admire

c'est un petit enfant qui lui tend les bras. Gandale le saisit « et l'enlève au trépas » ;

Il voit alors que la magnificence
Orna pour lui les tissus de l'enfance,
Trouve un anneau, gage de quelque foi,
Puis une épée, instrument de vaillance
Et puis ces mots : « Amadis, fils de roi ! »²

Et Marchangy, dans cet inventaire enthousiaste et studieux qu'il dressait des ressources offertes aux poètes par les beaux temps de la chevalerie, signalait, parmi les « situations poétiques » du plus sûr effet, celle des héros qui « abandonnés dès leur naissance [...] révèlent enfin leur noble origine »³. Ainsi Tristan, que l'on croit fils d'un vagabond, brusquement apprendra lui-même qu'il est le fils de Beaudoin, l'ancien roi de Jérusalem.

Salmour enlève-t-il Hermine ? Si son crime est affreux, il est loin d'être sans exemple, et Lamartine sait fort bien qu'un des devoirs du chevalier est d'

Arrach[er] la beauté des bras du ravisseur (I. 68)

Est-ce à Ossian qu'il songe, et à la belle Oïthona qu'enleva Duromat, prince d'Uthal ? Est-ce à Rowena, dans *Ivanhoé*, prisonnière de Bracy ? Tristan prendra-t-il modèle sur Renaud délivrant Dalinde ? Ce n'est, en fait, ni

1. Peut-être faut-il rappeler aussi, dans *Han d'Islande* (ch. XXIII), l'histoire du « fanael de Munckholm ». Ethel est prisonnière à Munckholm ; Ordeper, son fiancé, regarde, à travers les ténèbres, le point lumineux que fait la lampe d'Ethel, dans sa tour ; il contemplait, dit Victor Hugo, cet « astre de consolation et d'espérance. Il lui semblait que ce rayon de lumière, venant, au sein de la nuit, du séjour qui contenait toute sa félicité, lui apportait quelque chose de son Ethel ». Au château de Vermund, où il se tient lui-même, un grand feu est allumé sur la tour ; et Ordeper songe qu'Ethel, « de l'une des fenêtres de sa prison » jette peut-être un regard « sur la flamme lointaine de ce foyer ».

2. Creuzé de Lesser, *Amadis de Gaule*, 1839, in-8°, p. 155. L'histoire biblique de Moïse sauvé des eaux et recueilli par la fille du Pharaon avait été, en 1822, mise en vers par Victor Hugo (*Moïse sur le Nil*).

3. Marchangy, *Gaule poétique*, vingtième récit, 1824. T. III, pp. 81-82.

l'Arioste, ni Ossian, ni Walter Scott qu'imite sur ce point Lamartine ; c'est eux tous à la fois, eux et bien d'autres.

Cette flèche encore qui transperce Hermine et qui ne lui était point destinée, combien d'accidents tout semblables elle rappelle, que d'illustres et navrantes méprises, depuis celle où Clorinde trouva un si cruel trépas ! Ainsi succombe cette Oïthona dont nous évoquions la touchante figure ; ainsi se voit frappée la belle guerrière des *Trois Plais d'Or*, ainsi périt, dans la ballade du *Roi du feu*¹, la fidèle et malheureuse amante du Comte Albert.

Enfin les scènes qui devaient former les derniers chants des *Chevaliers* et dans lesquelles nous eussions assisté à quelques grands combats, aux amours de Tristan et de la musulmane, puis au terrible dénouement sur le sable incendié du désert, pouvons-nous croire qu'elles auraient soulevé l'étonnement du lecteur ? Hélas, ces croisés qu'une Infidèle rend fous d'amour — ou, au contraire, ces musulmans qu'une chrétienne enflamme — combien de fois déjà n'avait-on pas déjà entendu conter leur destin ! Tout le drame de *Zaïre* repose sur un tel sujet ; la *Mathilde* de Madame Cottin n'est que la douloureuse histoire d'une chrétienne qu'un Sarrazin adore et qui sent elle-même, peu à peu, son propre cœur battre pour lui². Et Marchangy, dans ce Quinzième Récit, orgueilleux autant qu'ingénu, dont il entend faire l'archétype des histoires de chevalerie (*Le siège de Narbonne* ou *les amours de France et d'Arabie*), présente au lecteur le « jeune et beau » Montclar qu'ont séduit les grâces de l'Odalisque Deïphire³. La tragédie de *Zoraïde*, ébauchée par Lamartine en décembre 1813, devait porter à la scène les malheureuses amours du prince chrétien Conrad et de la fille du sultan Osmin.

Dans la ballade du *Roi du feu*, Walter Scott chante l'histoire du comte Albert et de la « tendre Rosalie » : le comte Albert est parti pour la Croisade et les infidèles l'ont fait prisonnier. Rosalie alors « se procure un cheval rapide comme l'éclair ; elle s'arme d'une bonne et fidèle épée ; elle s'embarque pour la Palestine, résolue d'aller arracher Albert à l'esclavage du Soudan »⁴. Mais le comte Albert a oublié ses premières amours ; une « belle païenne » a conquis son cœur. C'est la fille même du Soudan ! Ainsi Hermine qui vient à Damiette pour délivrer Tristan captif découvre que Tristan a donné son cœur à une autre et qu'il est maintenant l'époux de la jeune arabe Charismé.

Quant à la scène ultime, qui se déroule dans le désert et dans laquelle eussent été décrites les souffrances affreuses de la soif sous le feu du soleil, Lamartine en connaissait au moins trois exemples inoubliables : au Huitième chant du *Roland furieux*, Roger traverse — parmi quelles tortures ! — ces régions d'épouvante et de mort ; Mathilde et Malek-Adhel, dans le roman de Madame Cottin (Ch. XXIII), croient mourir eux aussi dans ces solitudes embrasées, et, au Onzième Livre des *Martyrs*, Eudore connaît à son tour les tour-

1. Walter Scott. *Romans poétiques*, Paris, 1836. T. II, p. 150.

2. Lorsque Lamartine trace le plan des Chants III et IV de ses *Chevaliers*, les *Aventures du Dernier Abencérage* ont paru (au tome XVI des *Œuvres Complètes* de Châteaubriand, annoncé au *Journal de la Librairie* du 21 juin 1826) et il a lu cette autre *Mathilde* réduite aux proportions d'une courte et pathétique nouvelle.

3. Dans la *Musc Française* d'août 1823 Jules de Rességuier avait publié une élégie *L'Odalisque* inspirée d'un passage de ce Quinzième Récit de la *Gaule Poétique*.

4. *Le Roi du feu*, St. IX. Dans Walter Scott. *Romans poétiques*. T. II, p. 149.

ments de la soif et l'imminence du trépas au sein de ces étendues aveuglantes où il ne sait plus son chemin ¹.

Que dirons-nous de la « romance » qui, au Deuxième Chant des *Chevaliers*, vient couper un instant le récit ? Est-ce la romance de l'*Abencérage* qui décide Lamartine, au mois de mai 1827 (alors qu'agonise la mode, si longtemps brillante, de ces pièces galantes ou émues), à écrire ces strophes « médiévales » ? Mais les poèmes de Walter Scott, ses romans ensuite, comportaient fréquemment ces sortes d'interludes. Marchangy, dès le début même de son *Siège de Narbonne*, arrêta un moment l'action pour permettre à Deiphire de confier à une romance le secret qui gonflait son cœur ; Millevoye avait mêlé aux décasyllabes de son *Charlemagne* et de son *Emma* de tendres chansons. Comment, du reste, Lamartine se serait-il soustrait à cette loi du genre, d'autant plus impérieuse que la circonstance même où sont ici placés ses personnages est de celles, précisément, où la romance est de rigueur ? « Le soir, écrivait Marchangy, ils se retrouvaient [c'est le page et la fille du Comte] dans le salon du château, au milieu de la nombreuse assemblée. Le seigneur ordonnait à son page de s'accompagner sur la mandole : Or ça, beau page, pour le bien que vous voudriez à cette compagnie, je vous prie que vous nous chantiez un lai d'amour [...]. L'amoureux obéissait, d'une voix émue et tremblante, craignant de laisser échapper son secret en chantant la romance » ². Ainsi Tristan, contraint par la volonté du vieux Béranger, chante avec Hermine la romance plaintive des adieux de Roger et d'Yseult, et son secret, justement, se trahit...

Il y a plus ; dans ces *Amours de France et d'Arabie* auxquelles nous nous sommes déjà référés, on lit ces mots que Lyriade adresse à son amant Albéric à l'instant de le laisser partir : « Prends cette chaîne de diamants qui suspend un cercle d'or où les sylphes ont enfermé mon image. Si tu la portes cachée sur ton cœur, si tu la presses sur tes lèvres chaque fois que dans les campagnes tu entendras chanter les fauvettes, je ne me croirai point abandonnée » ³. Rappelons-nous la dernière strophe de la Romance des *Chevaliers*, avec cette prière qu'adresse Yseult à Roger qui va la quitter :

Prend mon long chapelet où pend mon reliquaire
[etc...] (II. 367)

Ne semble-t-il pas qu'un écho y réponde à l'humble prose de Marchangy ⁴ ?

1. L'horrible destin de ceux qui sont perdus dans le désert, Ducis l'évoque également dans sa pièce : *La solitude et l'amour* (O. C., 1813. T. III, p. 226).

2. Marchangy, *op. cit.* T. IV, p. 17.

3. *Ibid.* T. II, p. 247.

4. Au Chant XVIII de sa *Table Ronde*, Creuzé de Lesser cherche aussi à tirer de beaux effets tragiques de la séparation des amants (Tristan et Yseult)

[.....] Déjà voici l'instant venir
Où les amants aux adieux se préparent,
En se voyant, ils se sentent mourir.

M. Jeanroy, dans son ouvrage sur *Les origines de la poésie lyrique en France au Moyen-Age* (1889, in-8°, pp. 61 sqq.) analyse le poème de *L'Aube* attribué à Dietman von Aist. « Il s'agit [...] de



Notre enquête sur les sources des *Chevaliers*, que nous apprend-elle, en fin de compte ? Une seule chose, mais du moins tout à fait certaine : ce « chant de chevalerie » que Lamartine, le 1^{er} avril 1824, se flatte d'avoir « inventé », nous avons pu voir à quel point il est loin d'être une création originale. Dans ces vers, dans ces plans en prose, pas un thème qui fasse figure de nouveauté, pas un détour de l'action qui ne s'avère déjà vu, pas un incident qui n'ait ailleurs son strict modèle, pas un détail, ou presque, qu'on ne reconnaisse au passage et qui ne proclame sa banalité. Et cependant ces quatorze-cents vers où l'imagination se révèle si pauvre, et serve, si terriblement, des souvenirs livresques, est-il possible que Lamartine les ait écrits sans y mettre rien de son propre cœur ? Ne sont-ils vraiment qu'une manière de pastiche, involontaire et dérisoire, d'un genre déjà mort plus qu'à demi ? Ne peut-on rien trouver en eux de vivant, d'ému, de sincère, rien qui, derrière l'assembleur de rimes, trahisse et livre l'homme lui-même, rien qui puisse arracher au néant ces colonnes d'alexandrins ? Tout cela, en somme, n'est-il qu'une erreur du poète ?

Non ; et pour en déceler les richesses, il n'est que d'oublier le titre et l'accoutrement médiéval de l'histoire chétive ¹ qui s'y trouve contée. Et d'abord voici devant nous, pour la première fois traité par Lamartine, ce thème si cher à son cœur, de « la solitude à deux, cet Eden des âmes » ². En 1824, Lamartine a trente-trois ans sonnés ; le livre des vivantes amours est fermé pour lui, à jamais. Ce qu'il a connu à Naples en 1812, à Narnier en 1815, à Aix en 1816, ce rêve dont il a poursuivi encore les fiévreuses délices dans les bois de Saint-Cloud, au printemps de 1817, puis à Paris et le long des sentiers de Bourgogne, au mois de mai 1819, avec Léna, ce bonheur enfin, le dernier de

la séparation, au point du jour, de deux amants qui ont passé la nuit ensemble et que le lever du soleil, annoncé [...] par le cri d'un veilleur de nuit, avertit de se quitter ». La dame s'écrie douloureusement « Tu pars et me laisses seule ! Quand reviendras-tu ? Hélas, tu emportes avec moi toute ma joie [etc...] ». Cf. également, dans le roman de *Tristan*, les adieux de Ruvalen et de Gargolein tandis que Tristan veille. Le thème est banal. Il convient aussi, naturellement, de songer à la scène fameuse de *Roméo et Juliette* (XVI).

1. Les invraisemblances ne manquent pas, dans ce malheureux récit. C'est ainsi, par exemple, que l'on se demande pour quelle raison mystérieuse Salmour, ayant déjà mis à mal sans scrupule les varlets et les écuyers du comte et de sa fille, n'a garde de tuer ce page qui lui a occis cependant trois hommes et qui aurait fait mieux encore si le mauvais sort (comme il arriva au *Menteur* de Corneille) n'avait cassé son épée. Salmour se résigne donc, puisqu'il semble vraiment impossible d'arracher à Tristan cette Hermine qu'il serre si fort contre son cœur, à emporter le tout dans sa barque. N'insistons pas sur la fuite extraordinaire, à la nage, des deux amants, et sur la facilité avec laquelle ils échappent de la sorte aux vigoureux rameurs qui les entraînaient. Mais ce feu qu'ils allument dans l'île, ce feu triomphant, insolent, qui portait ses reflets jusqu'« au rivage lointain » (I. 568), quelle imprudence ! Salmour et tous ses hommes, apparemment, avaient la vue basse... Le vieux Béranger y voyait plus clair, qui ne manque pas de découvrir à propos le « fanal » (II. 120) de Tristan. Si ce Béranger, d'ailleurs, a l'œil aigu, il a la mémoire courte. Lorsqu'il entend le mendiant, « vermine de la terre » (II. 50) lui exposer l'abandon qu'il a fait de Tristan nouveau-né, il n'a pas une seule pensée pour ce glaive au « riche fourreau » ni pour ces « deux éperons d'or » qui, dans le poétique berceau de l'enfant, « attestant son lignage, Portaient de sa noblesse un muet témoignage » (I. 222). Mais il convenait, pour que l'histoire pût se poursuivre, que Béranger fût, sur ce point, frappé d'amnésie.

2. *Raphaël*. Dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 256.

tous, qui le rendait ivre, à Ischia, lorsque Marianne amoureuse lui était apparue soudain comme une amante, tout ce bonheur, désormais est passé. Mais le cœur comblé de souvenirs appelle encore, et le temps est venu où toute joie nouvelle doit lui être refusée ; restent le pays des chimères, et le peuple obéissant des ombres. Alors, en 1824, il rêve de suivre en esprit Hermine et Tristan dans l'île, en 1827, il projette de conter les amours dans le désert, de Tristan et de Charismé, en 1836, ce seront Laurence et Jocelyn dans le vallon secret des Alpes, en 1838, Cédar et Daïdha, au jardin du monde...

Sous le nom d'Hermine, un nom réel est-il caché ? Ce visage à peine entrevu, le reconnaitrons-nous ? La compagne d'Enoch, au Chant II de la Première Vision, aisément nous avons pu voir à qui elle devait tous ses traits. La chose est moins claire pour Hermine. Cette enfant pâle, aux cheveux blonds, au front penché « comme un beau lys », aux yeux d'un azur sombre et presque nocturne (I. 85-114), certes, elle ne ressemble guère à Léna dans son éclatant « solstice ». Leurs cheveux, leurs yeux ont pourtant même couleur et quelque chose, dans le regard d'Hermine, de lassé, de farouche, et de secrètement dédaigneux (I. 115-124) laisserait assez bien deviner un être point tout entier simple et dont l'âme a d'inquiétants replis ; une sorte de violence, sourde au début, mais dont l'emportement furieux apparaîtra plus tard, vit en elle ; à l'amour dont elle brûle, elle ne veut connaître ni mesure ni obstacle. C'est elle qui, la première, parle à Tristan d'amour (I. 512) ; s'il lui apporte à boire, au creux de sa main, ses lèvres cherchent moins la fraîcheur de l'eau que cette main chérie sur laquelle elle appuie sa bouche (I. 587-588). Béranger les veut-il séparer ? Tristan est prêt au sacrifice, elle, non ; ce rendez-vous qui les perdra, c'est elle qui l'a réclamé. Tristan, déchiré, se contraint pourtant. Elle se méprend sur ce silence, s'abandonne à l'orage qui l'entraîne, accuse :

Tristan ! ton cœur est donc si docile au malheur
[etc...]

II. 520)

Elle n'est pas de la race des résignées. Rien ne l'arrêtera, « que la mort » (II. 597), et les mots qu'elle prononce sont ceux-là même que vont redire les femmes que peindra George Sand et pour qui la passion est la loi suprême :

Sur un tel sentiment nulle voix n'a d'empire (II. 594)

Nulle voix, ni celle d'un père, ni celle de Dieu. Quand Hermine, que ce feu toujours consume, retrouvera son amant marié à une autre, elle dissimulera d'abord, puis, méditant sa vengeance affreuse, elle fera périr au désert, avec sa femme et ses deux enfants, cet homme coupable, l'ayant cru morte, d'avoir une seconde fois aimé.

Serait-elle, cette jeune fille, dans la pensée de Lamartine, Léna encore, mais plus jeune ? Déjà nous savons que la femme pour laquelle l'ange a quitté le ciel et celle qu'il rencontre, au terme de son pèlerinage, près d'Enoch, se ressembleront à ce point qu'Eloïm croira retrouver dans la compagne du vieillard son Adha mystérieusement ressuscitée. Ainsi le visage de Léna de Larche eût plané au-dessus des *Visions*, encadrant le poème entier ; est-il interdit de penser qu'Eloïm, à chacune des épreuves qu'il traverse, oubliant

l'épreuve antérieure et la femme qu'il vient d'aimer, était voué cependant, par le décret du ciel, à retrouver encore et toujours devant soi le même visage (non la même femme, mais les mêmes traits) jusqu'à la fin ?

Quant au paysage dans lequel se déroule le début de l'action, il mérite qu'on le regarde avec attention. Laprade, qui, dans la préface qu'il écrit pour les *Poésies Inédites* de Lamartine, ne craint pas de parler d'« admirable fragment »¹ à propos des *Chevaliers*, va même jusqu'à présenter les pages descriptives de cet Épisode comme le « vrai type [...] du génie pittoresque dans Lamartine »². Si la prodigieuse grandeur des tableaux qui ouvrent la Quatrième Époque de *Jocelyn* n'est encore là qu'en germe (ce printemps du Val des Aigles, fougueux et doux, angélique et païen tout ensemble, où Cybèle étire son corps nu et en même temps semble sans poids, immatérielle, faite de souffle et de rayons) déjà pourtant un mouvement passe qui soulève ici quelquefois les vers³. Il y a là de belles choses, de la sincérité, une sorte d'élan, et la question se formule d'elle-même : ce paysage qui « ondule et flotte autour des héros du drame », « comme une substance vivante et sympathique »⁴, Lamartine l'a-t-il de toutes pièces créé ou bien au contraire, en le dessinant, avait-il dans l'esprit l'image précise d'un souvenir ?

Les premiers vers du Chant I⁵ indiquent sommairement la position géographique du château du Comte Béranger. Il est situé « non loin » du Léman, au bord d'un lac qu'entourent de hautes collines sombres. Un lac non loin du Léman ? un « fertile vallon » ? un rempart de collines ? Le doute n'est guère possible. Pour la seconde fois dans l'œuvre de Lamartine, voici le lac du Bourget, le « lac qui m'est sacré », vient-il de dire à Delavigne⁶.

Au printemps de cette année 1824 où Lamartine entreprend d'écrire ses *Chevaliers*, il se propose d'aller passer l'été, une fois de plus, auprès de ces « bords chéris » (II. 274) qui l'ont vu six fois déjà en huit ans (1816, 1817, 1819, 1820, 1821, 1823). Quelle retraite eût été plus propice pour composer cet épisode que le pays même où s'en développait d'abord l'action⁷ ? Examinons de plus près notre texte. Voici, dès les premiers vers (I. 8-9), ces vignes enlacées aux arbres que Lamartine a vues dans la vallée d'Aix et dont il par-

1. *Poésies Inédites*, 1881, p. II.

2. *Ibid.*, p. VIII.

3. Cf. en particulier I, 317-320 — 348 — 478 — 603-604.

4. Laprade, préface des *Poésies Inédites*, p. IX.

5. Dans ces quatre premiers vers deux erreurs se glissent : le point où le Rhône se jette dans le Léman ne peut être dit « voisin » de la source du fleuve ; et par surcroît le Rhône arrive au Léman roulant une eau trouble et jaune ; le phénomène qu'on observe est précisément contraire à celui qu'indique ici Lamartine. Loin de tracer « un fleuve d'azur » dans l'eau du Lac, le Rhône dessine, sur quelques centaines de mètres, un courant limoneux au milieu du Léman limpide.

6. Épître à Casimir Delavigne, 9 février 1824, v. 111.

7. Déjà, en 1818, Louis de Vignet conseillait à Lamartine de demander, pour son *Clovis*, des inspirations à la vallée d'Aix. « Tu sais, lui disait-il, combien ces beaux sites des Alpes exaltent ta poétique imagination ; tu trouveras dans les images de cette nature si grande à la fois et si tranquille des inspirations admirables pour ton *Clovis* ; tu frapperas le rocher, enchanteur que tu es, et la source jaillira à pleins flots » (Cf. C. Latreille, *La jeunesse de Lamartine*, L. C., 10 mai 1922).

lera dans *Raphaël*¹ ; voici les « mille ruisseaux » qui roulent « de coteaux en coteaux, de cascade en cascade », vers les eaux du lac (I. 11-14) avec leur « écume serpentante », s'étendant sur les prés². Voici la barque du pêcheur (I. 174)³ ; voici même ces « écueils splendides »⁴ dont l'un, transfiguré par le poète, recueillera Hermine et Tristan. L'« antique forêt » que la jeune fille aime à parcourir, n'est-ce pas la « haute futaie » de Tresserve où Julie Charles et Lamartine ont passé de longues heures, assis « sur les racines veloutées de mousse » des grands arbres⁵, comme on voit Hermine s'y asseoir « sur les pieds mousseux des hêtres et des chênes » (I. 325). Lisons encore :

Au bout de la forêt un large promontoire
Sur l'abîme du lac jetait son ombre noire (I. 329-330)

et reconnaissons ce cap de Saint-Innocent « qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de leur rive »⁶. — Ce « limpide ruisseau »,

Du sommet du rocher qui se creusait en voûte
All[ant] au sein du lac distiller goutte à goutte (I. 337-338)

n'est-ce pas cette « petite cascade », cette « fontaine intermittente »⁷ au bord de laquelle Lamartine écrivit, le 8 août 1819, la première ébauche du *Val-lon* ? La grotte où Salmour dissimule ses hommes, c'est, à coup sûr, celle là même qu'aujourd'hui, à Aix, on appelle « la grotte de Lamartine »⁸, cette grotte, en face de la ville, sur le bord opposé du lac, au fond d'une crique étroite et boisée, à l'abri des regards⁹. Ce « monastère » dont la cloche grave fait rouler ses sons sur les flots (I. 437), c'est Hautecombe, assurément. Le château, enfin, Lamartine n'avait, pour l'imaginer, qu'à relever en esprit les ruines de ces « vieilles tours des châteaux crénelés d'un autre âge » dont il parle dans *Raphaël*¹⁰. Il ne saurait être question, je pense, du château de Chatillon, situé à l'extrémité Nord-Ouest du lac, sur la presqu'île du même nom, en un endroit marécageux ; mais tout au contraire, s'élevant sur un rocher

1. *Raphaël*, dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 263.

3. *Ibid.*, p. 191.

4. *Ibid.*, p. 263. (A la vérité, le lac du Bourget, sur toute son étendue, n'offre aucune île).

5. *Ibid.*, p. 270.

6. *Ibid.*, p. 272.

7. *Ibid.*, pp. 264-265.

8. Car la tradition, qui ne repose sur rien, du reste, veut que Julie Charles et son amant y soient venus abriter leurs tendres entretiens.

9. Une barque, en temps normal, ne peut point y pénétrer, car l'eau s'arrête à quelques mètres de l'ouverture, sur une grève caillouteuse ; mais le niveau du lac est loin d'être constant et lorsque le Rhône, enflé, y déverse son trop plein par le canal de Savière, l'eau ne tarde point à s'élever assez haut pour qu'une barque puisse entrer sans peine sous la voûte rocheuse. Lamartine a changé la disposition des lieux. La grotte qui, en réalité, se trouve presque à l'aplomb du château de Bourdeau est placée par le poète au bout du lac, sous le « promontoire ».

10. *Raphaël*, p. 190.

à pic, au-dessus du lac, et au pied même de la Dent du Chat, voici le château de Bourdeau qui répond très exactement à la description qu'on lit, dans *Les Chevaliers*, de la seigneuriale demeure de Béranger et de sa fille ¹.

Plus d'une fois Lamartine contempla, en rêvant, ces grandes ruines dressées de l'autre côté du lac, en face d'Aix. Il a parlé de Bourdeau dans l'épître en vers que d'Aix, il envoyait à Virieu, le 11 août 1821 (l. 168) :

A l'heure où le soleil glissant sur la colline
[.....]
Et cessant d'éclairer les créneaux de Bourdeaux
[etc...]

Il a évoqué Bourdeau encore dans une strophe du *Passé* :

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux ?

Il a songé même, un moment, en 1825, à acquérir ces nobles ruines, pour les restaurer et s'en faire une demeure de plus ².

Mais alors ne devient-il pas vraisemblable que l'aventure de Tristan arrachant celle qu'il aime à l'« abîme des flots » (et réchauffant ensuite ses membres glacés sur cette rive heureuse où il l'a conduite, où va se sceller leur naissant amour) n'est rien autre que le souvenir, transposé, de ce jour insigne du 10 octobre 1816 ³ où Lamartine, portant secours à Julie Charles en péril sur le lac, et ranimant ensuite sur la rive cette femme évanouie, entendit de ses lèvres les premières paroles de tendresse ⁴. Sans doute Hermine aux blonds

1. Le château de Bourdeau fut bâti par les Sarrazins au IX^e siècle. Il devint plus tard la propriété des marquis d'Aix, famille de Seyssel. Louis de Livron, dernier des Seyssel, légua le château en 1671 aux Jésuites de Chambéry, déjà possesseurs du prieuré du Bourget. Ceux-ci vendirent Bourdeau, le 7 juillet 1688 au Comte Antoine Sallier de la Tour, président de la Chambre des Comptes de la Savoie. La famille Sallier de la Tour fut dépossédée de Bourdeau en 1794 ; le château fut adjugé, aux enchères, le 3 avril 1800, à J.-B. Viviand, de Chambéry. Suivant contrat du 22 septembre 1810, les héritiers de J.-B. Viviand le cédèrent par échange à M^e Méhal, avocat à Grenoble. En 1856 le château fut restauré par l'architecte Pellegrini. Il appartient actuellement à M. de Villefaigne, à l'obligeance duquel nous devons ces renseignements.

2. Vignet le poussait à acheter une maison, une terre « dans cette délicieuse vallée [...] dont tu as fait, lui disait-il, la réputation », au sein de « ce pays qui t'a donné ce que tu as possédé de plus précieux [...] et tes premières inspirations véritables » (Arch. S.-P.). Le 4 août 1825, Lamartine écrit à Madame de Barol : « Je me suis informé de Bourdeau indirectement ; on m'a dit que le propriétaire tenait au nom du château qui relevait de loin son illustration » ; mais le poète est nommé à Florence ; aussi, « plus de Bourdeau ni de Tresserve ! » (cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, pp. 38-39).

3. Pour cette date, cf. la lettre de Lamartine à Vignet, du 12 octobre 1816, p. p. Léon Séché : *Les Amitiés de Lamartine*, Paris, 1911, p. 102.

4. Et si d'ailleurs on se reporte à l'« esquisse arrêtée » par Lamartine, en mars 1824, pour ses *Chevaliers*, on s'aperçoit que la transposition de l'incident du 10 octobre 1816 était là plus directe encore qu'elle ne l'est dans le texte en vers. « [...] mon cœur, à mon insu, était plein d'elle. Description de leurs amours et de leur déclaration, un soir, sur les ondes agitées du lac. Son bateau

cheveux, à l'âge si tendre, n'a rien qui rappelle Julie Charles, et ses cheveux noirs, et sa jeunesse finissante. Mais quelques souvenirs des courtes semaines radieuses passées à Aix au mois d'octobre 1816 se sont glissés pourtant, je le crois, dans ce Premier chant des *Chevaliers*. C'est le fantôme de Julie qui flotte sur ces deux vers où l'on voit Hermine

Sur le banc des rameurs assise au bord de l'onde,
Pendant son front pensif sur la vague profonde (I. 445-446)

Et c'est elle encore, je pense, qu'évoque le poète, lorsqu'il écrit, parlant d'Hermine :

Ses cheveux qu'au hasard l'air faisait voltiger
[.....]
Faisaient frémir mon âme en effleurant ma joue (I. 627-630)

Car on peut lire dans *Raphaël* : « Je sens encore [...] le battement d'une des tresses de ses cheveux que le vent du lac jetait contre ma figure et que mes lèvres s'efforçaient de retenir pour avoir le temps de les baiser »¹. Enfin, cette « romance ancienne » qui se trouve « intercalée » au Chant II et qui émut à ce point Lamartine qu'en l'écrivant, au matin du 15 mai 1827, à Florence, il se prit à pleurer (« chose rare pour moi », confie-t-il à Virieu; III. 24), l'aurait-elle vraiment bouleversé si fort si tel poignant souvenir, enfoui dans son cœur, ne s'était, à cette occasion, brusquement réveillé ? Lorsque Lamartine avait quitté Aix, le 26 octobre 1816², il avait fait route un moment avec Julie Charles, dans la propre voiture de son amie³. Entre La Tour du Pin et Lyon, elle chanta, sur la demande de Lamartine, une romance mélancolique, *Le Matelot Écossais* ; « mais, écrit Lamartine, au second couplet, qui raconte les adieux de deux amants, la conformité de notre situation avec la tristesse désespérée de notes de la ballade dans sa voix l'émut tellement qu'elle fondit en larmes »⁴. N'est-ce pas là, tout juste, la situation d'Hermine chantant, en présence de Tristan, la romance des adieux qu'échangent Yseult et Roger ?

Or c'était un récit, triste comme leur âme
Et que sans y penser avait choisi la dame
D'un chevalier quittant pour ne plus la revoir
Celle dont la pensée était son seul espoir (II. 317-320)

chavire. Je la ramène à la nage ». Mais c'est bien, sans doute, à la soirée du 10 octobre que pensait Lamartine lorsqu'il mit sur les lèvres de Tristan ces deux vers :

O nuit délicieuse ! ô nuit dont mon amour
Porte le souvenir jusqu'à mon dernier jour ! (I. 599-600).

1. *Raphaël*, p. 233. Ce souvenir reparaitra dans *Jocelyn* (IV, 1025-1026).

2. La date de ce départ nous est fournie par le carnet de voyage de Julie Charles p. p. R. Doumic dans le *Journal des Débats* du 6 avril 1907.

3. Julie Charles avait fait partir avant elle sa femme de chambre par la diligence.

4. *Raphaël*, pp. 285-286. Cette ballade que chanta Julie Charles s'intitulait en réalité *Le vieux Robin Gray* (paroles de Florian, musique de Martini). Elle était l'œuvre de Lady Ann Lindsay qui l'avait publiée en 1772. Florian l'adapta en 1794 et l'air populaire sur lequel on la chantait en Angleterre fut arrangé par Martini (Cf. L. Séché, *Le roman de Lamartine*, p. 93).

Hermine, comme a fait Julie, s'arrête soudain, étranglée d'émotion, et ne peut « achever le funèbre refrain » (II. 380). Oui, sûrement la « ballade écosaise » est là présente. C'est elle qui serre la gorge de Lamartine onze ans après le jour où il entendit la voix de Julie Charles se rompre sur ce vieil air. « Depuis ce jour-là, écrit-il dans *Raphaël*, il ne m'a plus été possible d'en entendre les premières mesures [...] sans m'enfuir comme un homme poursuivi par une ombre [...] et je me sens prêt à pleurer, moi qui ne pleure plus »¹.

Voilà ce qui confère aux *Chevaliers* une valeur, tout de même, très grande, et qui ne permet plus d'y voir un simple document d'histoire littéraire, curieux sans doute pour les érudits mais assez fâcheux, à tout prendre, pour la gloire du poète.

Il n'est certes que trop facile de signaler, au long des pages, les vers à l'ancienne mode, qui nous paraissent aujourd'hui ridicules : c'est Béranger poursuivant « des bois les habitants timides » (I. 78) ; ce sont les « varlets » offrant à la dame « les présents des treilles » (I. 382) ; c'est Tristan battant le silex « et dérobant le feu dans le caillou surpris » (I. 563). Et je sais bien aussi tout ce qu'on peut noter, dans l'expression, qui témoigne d'une persistance indiscrète des souvenirs classiques. « Mais enfin quand des ans l'inévitable outrage » (II. 81) rappelle un peu trop le vers célèbre d'Athalie (II. V) ; « [...] et c'est toi qui me tue » (II. 426) est un écho trop fidèle d'*Horace* (I. III) ; « Illustre je t'aimais, malheureux je t'adore » (II. 514) porte la ressemblance du fameux « Je t'aimais, inconstant [...] » d'*Andromaque* (IV. V) et tout un hémistiche du *Cid* (I. V) s'incorpore aux *Chevaliers* : « Ses cheveux blancs souillés de sang et de poussière » (II. 5). La colère, enfin, et le désespoir du vieux Comte contraignent le lecteur, sans ménagements, à se souvenir de Corneille encore², car il n'est pas douteux qu'alors Béranger recommence simplement don Diègue.

Mais à côté des faiblesses se révèlent d'authentiques beautés. Le second Chant surtout, de trois ans postérieur au premier et qui marque un progrès certain du talent, offre de beaux vers, à brassées, et Charles de Pomairols trouve même à certains passages de ce texte une musique tendre et un peu triste qu'il lui plaît d'appeler racinienne³ :

Ne me demandez pas depuis quand je vous aime,
Mon cœur, pour l'avouer, ne le sait pas lui-même.
De cet amour si doux dès l'enfance animé
Je ne me souviens pas de n'avoir pas aimé (II. 557-560)

Relisons ce groupe ardent d'apostrophes, de reproches, de plaintes, dans la scène brûlante qui se joue entre Hermine et Tristan, à la fin du Chant II. La passion, qui déploiera dans *Jocelyn* ses prestiges, conduit ici déjà la main du poète. Ce gémissement d'amoureuse (« Que l'éternel chagrin dont je meurs consumée » II. 537) Phèdre elle-même l'eût pu soupirer.

Et cette « romance » dont le genre si faux nous irrite d'abord — bien qu'à

1. *Raphaël*, p. 239.

2. *Le Cid*, I, IV.

3. Ch. de Pomairols. *Lamartine*, 1889, p. 177.

la vérité l'affectation du vieux langage s'y borne à bien peu de chose, et disparaît même dès la fin de la seconde strophe¹ — si nous consentons à la relire, ou mieux à la prononcer à mi-voix, nous en découvrirons la grâce et l'humble charme inattendu :

En ce suprême adieu mon âme t'est laissée

[.....]

J'ai tant prié pour toi sur ce pauvre rosaire

Que mes doigts fatigués en ont usé les grains (II. 339 et 369-370)

Enfin ces huit vers (inédits) qui devaient trouver place au début du Chant III méritaient bien de ne pas être perdus :

*Dans ce monde changeant tout fuit, vole et s'efface ;
Le moment au moment, le jour au jour fait place,
Le vent court, l'onde coule et l'éclair fuit nos yeux ;
Mais de tout ce qui brille et s'éteint sous les cieux,
De tout ce que le temps loin de nous précipite,
Rien ne passe plus tôt, rien ne vole aussi vite,
Rien ne laisse dans l'âme une plus sombre nuit
Qu'une heure de bonheur qui brille et qui s'enfuit !* (III. 9-16)

*
* *

Après la courte reprise de mai-juin 1827³ Lamartine abandonna ses *Chevaliers* pour toujours. Deux chants, et l'amorce d'un chant troisième, voilà tout ce qui reste d'un beau projet, — un « balbutiement », dira, en 1851, le poète lui-même, trop sévère.

Nous reproduisons ici, pour le Premier Chant, le texte du manuscrit de la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine 34) — pour le Deuxième Chant, le texte du manuscrit Jules Marsan (J. M. II) — pour le Troisième Chant, le texte inédit du manuscrit de la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine 5).

Nous indiquons en note les leçons des manuscrits supprimées par rature ou surcharge ; — précédées du signe P. I. (*Poésies Inédites*) ou N. C. (*Nouvelles Confidences*) les variantes présentées par les textes publiés en 1873 et en 1851.

1. Je ne vois guère en effet de style « médiéval » que le tour du début : « Quand ce vint au matin [...] » et deux suppressions de pronoms, aux vers 333 et 338. Le manuscrit J. M. II offre une variante intéressante, au vers 337. « Je pars, *ains* mon cœur reste [...] » ; mais le manuscrit de Saint-Point a déjà remplacé ce *ains* par un « mais » et Lamartine, dans l'édition (1851) s'en tiendra à la forme moderne.

2. Lamartine reprend et développe ici trois vers écrits par lui en 1818 et que nous révèle une lettre à Virieu (26 octobre 1818) p. p. Du Lac. *Jésuites*, 1901, p. 374 :

Le bonheur dans la vie est un point dans l'espace
Un vain éclair qui meurt dans la nuit du trépas
Et dont l'œil ébloui cherche en vain quelque trace.

3. Cette courte reprise (mais qui nous valut tout de même plus de cinq cents vers) quels motifs l'avaient provoquée ? Peut-être l'exemple de Victor Hugo publiant, au mois d'octobre 1826, dans ses *Odes et Ballades*, sa *Fiancée du Timbalier* et ses *Deux Archers*, ou peut-être encore l'apparition, en décembre 1826, des *Poésies Inédites de Clotilde de Surville* (p. p. Roujoux et Nodier, Paris, Nepveu, in-32).

LE CHEVALIER

Dix-neuvième Chant [des Visions]

B. N. Lamartine

34

p. 2 recto

- Non loin des bords charmants où, voisin de sa source,
Le Rhône au pied des monts précipite sa course
Et, mêlant au Léman son flot rapide et pur,
Au milieu de ses eaux trace un fleuve d'azur,
- 5 Entre les verts remparts de vingt collines sombres
Qui sur des prés penchans jettent leurs vastes ombres,
S'étend autour d'un lac un fertile vallon
Où le pampre, abrité du fougueux aquilon,
Entrelaçant sa feuille aux chênes des montagnes,
- 10 De ses festons jaunis tapisse les campagnes.
Mille ruisseaux, tombant de coteaux en coteaux,
De cascade en cascade y font bondir leurs eaux,
Et, de leur blanche écume émaillant la verdure,
Y charment les forêts d'un éternel murmure.
- 15 Là, sous le sceptre dur d'un puissant chevalier,
Vivait un peuple heureux, peuple jadis guerrier
Quand son maître plus jeune, amoureux de la guerre,
Déployant de la croix la sanglante bannière,
Dans les champs de Solyme allait, le casque au front,
- 20 Du tombeau du Sauveur venger l'antique affront,

— Sur la première page de l'album on lit : *Chants 19^e et 20^e. Saint-Point, 29 mars 1824. A te principium tibi desinet.*

Les mots « Épisode de la Huitième Vision » dont Valentine de Lamartine fit précéder ce texte dans les *Poésies Inédites*, ne figurent pas dans le manuscrit.

— Dans l'album J. M. I (p. 19 recto) on lit, sous le titre de *19^e chant*, douze vers qui sont les vers 1-10 et 15-16 de ce premier chant du *Chevalier* tel que nous le présente l'album B. N. Lamartine 34.

v. 2 J. M. I. donne le pluriel : « *aux pieds* »

9 J. M. I. Entrelaçant ses bras [...]

Les vers 11-14 n'existent pas dans J. M. I.

v. 15 J. M. I. Là, sous le sceptre aimé d'un *protecteur*
(Le mot qui précède « *protecteur* » est biffé, illisible.)

16 J. M. I. Vivait un peuple heureux, peuple simple et pasteur

- Ou qu'avec les barons d'Italie et de France
 Il rompait en champ clos ou l'épée ou la lance.
 Maintenant aux lambris de l'antique manoir
 Il avait suspendu son vieux bouclier noir ;
 25 Mais le fier Béranger, au déclin de son âge,
 Des jeux de sa jeunesse aimait encore l'image.
 Son château, couronné de mille noirs créneaux
 Où les vents agitaient les plis de ses drapeaux,
 Suspendu sur les flancs d'un rocher solitaire,
 30 Sur l'abîme du lac s'élevait comme une aire.
 Un torrent orageux, tombant du haut des monts,
 Roulait ses flots grondants sous l'arche de ses ponts,
 Lui formait de son lit une triple ceinture,
 Puis, du sommet d'un roc taillé par la nature,
 35 Rendait un libre essor à son flot débordant,
 S'élançait comme un trait dans l'abîme grondant.
 Les tours, les bastions, les donjons, les tourelles,
 Surmontant ses remparts, flanquant ses larges ailes,
 Dressant leur flèche noire au-dessus des forêts,
 40 Semblaient un groupe obscur d'immobiles cyprès.
 Le pèlerin voyait, au premier cri d'alarmes,
 Briller sur leurs sommets l'acier des hommes d'armes ;
 Il entendait le cor retentir dans les bois,
 Et, si le pont levé s'abaissait à sa voix,
 45 Sur son front pâlisant la herse suspendue
 De surprise et d'effroi venait frapper sa vue.
 Il voyait dans les cours les nombreux chevaliers
 Décorer leurs écus, polir leurs boucliers,
 Ou, flattant de la main leurs destriers fidèles,
 50 Tresser leurs crins flottants des couleurs de leurs belles !
 Les hérauts déployaient les brillants étendards
 Ou dressaient en faisceaux les haches et les dards ;
 Les pages, occupés de nobles exercices,
 Combattaient dans l'arène ou volaient dans les lices ;
 55 Les clercs entrelaçaient des devises d'amour,
 Et, sur le seuil assis, l'antique troubadour,
 Penchant son front blanchi sur sa harpe d'ivoire,
 Contait des anciens jours les fêtes et la gloire.

p. 2 verso

v. 35 Lamartine avait commencé par écrire : *Vomissant à nouveau* ; puis il raye ces mots et écrit le vers tel que nous le lisons ici.

41 *On y voyait toujours, au moindre cri d'alarme*

44 P. I. Et si le *pont-levis* [...]

58 Contait des anciens jours les *amours* et la gloire

- Mais seul, assis au coin de l'immense foyer,
 60 Brillant d'hermine et d'or, le noble chevalier,
 Sous le cintre noirci d'une salle gothique,
 Son écuyer debout près de son siège antique,
 A ses vassaux tremblants dictait ses justes lois,
 Faisait pâlir le crime au seul son de sa voix,
 65 Du père entre les fils partageait les domaines,
 Rétablissait des champs les bornes incertaines,
 Rendait à l'orphelin les biens de l'oppresser,
 Arrachait la beauté des bras du ravisseur,
 Et dans les noirs cachots de ses profonds abîmes
 70 Oubliait dans les fers les coupables victimes.
 Mais, quand le cor sonnait dans les bois d'alentour,
 Aux plaisirs des guerriers il convoquait sa cour :
 Monté sur un coursier dont la noire crinière
 Ne voilait qu'à demi le feu de sa paupière,
 75 Enfonçant dans ses flancs l'acier des éperons,
 A la voix des piqueurs, aux accords des clairons,
 S'élançant sur les pas de ses meutes rapides,
 Il poursuivait des bois les habitants timides,
 Et dans le cœur du daim à ses pieds gémissant
 80 Il plongeait le premier son glaive, ami du sang ;
 Puis, vainqueur fatigué de ces luttes barbares,
 Revenait en triomphe aux accords des fanfares,
 Et, conviant sa cour à de brillants festins,
 Noyait ses longs regrets dans les flots de ses vins.
 85 Tendre et frêle ornement de sa sombre demeure,
 Sa fille, seule enfant d'une épouse qu'il pleure,
 A sa table royale assise à son côté,
 Répandait sur ces nuits un rayon de beauté,
 Et, d'un regard baissé, d'un mot, d'une caresse,
 p. 3 verso
 90 De ses grossiers plaisirs tempérant la rudesse.

v. 62 *Ses écuyers debout autour du trône antique*

On lit dans la marge, en face de ce vers, le mot : *sergents*

67-68 En face de ces vers le manuscrit offre les mots : *la table, la chasse*. Après le vers 68, deux vers rayés, presque illisibles, mais où l'on devine l'ébauche des vers suivants.

78 Ce vers est, dans le manuscrit, très raturé ; *Il poursuivait* et *timides* ont toujours été maintenus, mais il semble que Lamartine ait d'abord écrit deux noms d'animaux sauvages, qu'il est impossible de lire mais qui sont nettement séparés par : *ou les...*

81 Puis, vainqueur *triomphant* de ces luttes barbares

88 Répandait *dans son cœur* un rayon de beauté

- Hermine était son nom. A peine douze étés
 Par les pleurs de son père avaient été comptés
 Depuis qu'à ses destins une mère ravie
 Avait perdu le jour en lui donnant la vie.
 95 Son front pur et voilé d'une tendre pudeur
 De son enfance encor conservait la candeur ;
 Pâle et languissamment penché sur sa poitrine
 Comme un beau lis du lac que la tempête incline,
 Il semblait demander contre les coups du sort
 100 Un appui que trop tôt lui déroba la mort !
 Sur son col découvert sa blonde chevelure
 Roulait en longs anneaux jusques à sa ceinture,
 Où, tressés quelquefois de rubans et de fleurs,
 Ses cheveux, secouant leurs suaves odeurs,
 105 Ressemblaient aux rameaux de pâles giroflées
 Qui livrent aux zéphirs leurs touffes effeuillées.
 Sa taille que pressait une ceinture d'or
 A l'épaule des preux n'atteignait pas encor,
 Mais, souple et surpassant les tiges du bocage,
 110 De printemps en printemps s'élançait davantage.
 Les teintes de la nuit, l'azur brillant des cieus,
 D'un mélange indécis se fondant dans ses yeux,
 Et, de leurs deux couleurs nuançant sa paupière,
 Formaient un doux accord et d'ombre et de lumière.
 115 Le jour que [ces beaux] yeux répandaient sur ses traits
 Était le jour douteux qui perce les forêts.
 Au fond de ce regard où l'âme était tracée
 On voyait sommeiller quelque triste pensée :
 De sa mère mourante était-ce un souvenir,
 120 Ou le pressentiment du sinistre avenir ?
 Je ne sais. Mais l'instinct de la fierté farouche
 Abaissait quelquefois l'arc charmant de sa bouche,
 Et souvent du dédain le secret sentiment
 Imprimait à sa lèvre un léger mouvement.

-
- v. 91 Hermine était son nom. A peine *quinze* étés
 98 *Semblable au lis* du lac que la tempête incline
 106 Qui *penchent sur les murs* leurs touffes effeuillées
 111 *La couleur* de la nuit, l'azur brillant des cieus
 115 Le jour que *son regard* répandait sur ses traits
 (Il biffe *son regard* et écrit au-dessus : *yeux*, mais les mots *ses beaux* ne figurent
 pas dans le manuscrit où le vers demeure inachevé.)
 116 Était le jour *voilé* qui perce les forêts
 121-122 Sous ces deux vers, on distingue, dans le manuscrit, une rédaction primitive :
 Je ne sais, *mais ses traits soumis à leur empire*
 S'éclaircissaient à peine aux rayons d'un sourire

- 125 Cependant, confinée en ce palais sévère, p. 4 recto
 Hermine y présidait aux fêtes de son père,
 Et, d'images de guerre occupant ses loisirs,
 Feignait de partager ses sauvages plaisirs.
 Tantôt on la voyait d'une légère armure
 130 Couvrir un sein charmant sous l'airain qui murmure,
 Ou, d'un cimier flottant ombrageant ses beaux traits,
 Presser un palefroi dans l'ombre des forêts ;
 Tantôt sur un balcon tissu d'or et de soie,
 Où de trente barons l'étendard se déploie,
 135 Son front riant couvert d'une aimable rougeur,
 Offrir aux preux jaloux le prix de la valeur ;
 Tantôt, d'atours plus doux parant encor ses charmes,
 Dans les joyeux festins qui succédaient aux armes,
 Verser aux chevaliers, d'une tremblante main,
 140 Le nectar écumant dans leur coupe d'airain,
 Mêler sa voix touchante aux accords de sa lyre,
 A leurs bruyants transports et rougir et sourire,
 Et, parmi les faisceaux d'armes, de boucliers,
 Parmi ces fronts blanchis sous le fer et l'acier,
 145 Où la guerre et les ans ont imprimé leur trace,
 Lever un front couvert de pudeur et de grâce.
 Telle, sur les débris de quelque vieille tour,
 Parmi les nids sanglants de l'aigle et du vautour,
 Sur les tronçons rouillés de la lance et du glaive,
 150 Une fleur de rochers, que l'aquilon enlève,
 Va germer et fleurir sur ces sombres remparts,
 Tapisse le rocher de ses festons épars,
 Et, battue en pliant des coups de la tempête,
 Parfume encor les vents qui balancent sa tête !
 155 Dix pages, par son père attachés à ses pas, p. 4 verso
 Formaient sa noble suite, et, malgré tant d'appas,
 Renfermant leur amour dans le fond de leur âme,
 N'adoraient qu'en secret la beauté de leur dame.
 Cependant ses couleurs brillaient sur leurs harnois,
 160 Ils osaient proférer son cri dans les tournois,
 Et tous, heureux d'un droit que l'usage autorise,
 A leur noble écusson unissaient sa devise.

v. 137 Tantôt, d'atours *brillants* parant encor ses charmes

143 Et parmi les faisceaux de leur *luxe guerrier*

162 Une première rédaction apparaît sous ce vers ; je crois lire :

A l'*écu pectoral* ajoutaient sa devise

A partir de ce vers et jusqu'au vers 270 le manuscrit ne présente plus la moindre rature.

- Moi seul, admis par grâce en sa brillante cour,
 Jeté par le hasard au sein de ce séjour,
 165 Fils d'un père inconnu, orphelin sans lignage,
 Je portais, il est vrai, le titre de son page,
 Mais, n'osant arborer son cri ni sa couleur,
 Je ne portais, hélas ! son nom que dans mon cœur.
 Or, Seigneur, apprenez par quel secret mystère
 170 J'avais été nourri par les soins de son père :
 Un jour, l'aurore à peine en marquait le retour,
 La châtelaine, assise au balcon de sa tour,
 Rêvait en regardant la vague étincelante
 Dérouler à ses pieds son écume brillante,
 175 Et voyait se jouer sur les flots agités
 Un couple favori de cygnes argentés.
 Les deux oiseaux, nageant sur la plaine profonde,
 Tantôt disparaissaient dans les sillons de l'onde,
 Et tantôt, remontant sur la crête des flots,
 180 Couraient avec la lame et brillaient sur son dos.
 Aidant leur pied léger de l'effort de leur aile,
 Ils dirigeaient leur course au pied de la tourelle ;
 Et déjà sur leur trace on voyait s'avancer
 Un esquif qu'avec eux les flots semblaient bercer.
 185 Nulle main ne guidait la nacelle sur l'onde,
 Nul zéphire n'enflait sa voile vagabonde ;
 Mais d'un lacet de jonc les flexibles anneaux
 L'enchaînaient mollement au cou des deux oiseaux
 Qui, poursuivant de front leur course plus tardive,
 190 Traînaient avec effort leur fardeau vers la rive.
 On voyait leurs beaux cous, par leur effort pliés,
 Secouer les cordons dont ils étaient liés :
 Tels, à peine sevrés des prés de l'asphodèle,
 Deux blancs coursiers qu'au char le laboureur attèle,
 195 Mordent le frein léger qu'ils ne connaissent pas,
 S'étonnent de ce poids qui roule sous leurs pas,
 Et, d'un pied bondissant dispersant la poussière,
 Marchent en secouant leur naissante crinière.
 Sur cet objet nouveau fixant d'en haut les yeux,
 200 La dame les suivait d'un regard curieux,
 Et, dans l'esquif léger qu'ils traînaient au rivage,
 Reconnaît un berceau recouvert de feuillage :
 Courez, volez ! dit-elle ; on court, on vole au port.
 Déjà les deux oiseaux en effleuraient le bord.
 205 On détache aussitôt, d'une main attentive,
 En caressant leur cou, le nœud qui les captive,

- Et deux pages, chargés du précieux fardeau,
 Apportent à ses pieds l'aventureux berceau.
 Elle accourt, elle écarte avec ses doigts agiles
 210 Le rideau ruisselant des feuillages mobiles,
 Et, sous le vert tissu qui le cache à demi,
 Découvre avec horreur un enfant endormi.
 Il semblait à cet âge où la mère qui sèvre
 Refuse avec regret la mamelle à sa lèvre,
 215 Et ses cheveux naissants de leur duvet soyeux
 Ne roulaient pas encor les boucles sur ses yeux.
 Nul écrit déposé dans sa main enfantine
 N'indiquait son destin, son nom, son origine ;
 Seulement près de lui, couché dans le berceau,
 220 Un glaive reposait dans un riche fourreau,
 Et deux éperons d'or, attestant son lignage,
 Portaient de sa noblesse un muet témoignage.

p. 5 verso

- La dame, en contemplant le jeu cruel du sort,
 De l'humide berceau tire l'enfant qui dort,
 225 Le presse entre ses bras, le réveille et l'admire.
 L'enfant sourit aux traits qui semblent lui sourire,
 Et, levant vers son cou ses deux bras innocents,
 Semble implorer encor ses baisers caressants.
 « Viens, dit-elle en pleurant de tendresse et de joie,
 230 Cher époux, c'est un fils que le ciel nous envoie !
 Recevons, mon Seigneur, ce présent de sa main.
 Si c'est un fils aussi que je porte en mon sein,
 Je veux que le berceau tous les deux les rassemble :
 Sous mon œil maternel ils grandiront ensemble,
 235 Et, compagnons un jour de gloire et de combats,
 Ils n'auront qu'une mère et qu'un cœur et qu'un bras !
 Mais si c'est une fille, et que la Providence
 Trompe ainsi de ton cœur la plus chère espérance,
 Per mets que cet enfant avec elle nourri
 240 Croisse pour devenir son page favori.
 Si le trépas jamais lui ravissait sa mère,
 Heureuse, son enfance aurait du moins un frère.
 Dans le doute cruel de son sort incertain,
 Donnons-lui quelque nom conforme à son destin.
 245 Si j'en crois de son sort l'apparence sévère,
 Triste, hélas ! est son père et plus triste sa mère.
 Que Tristan soit son nom ! » Elle dit, et soudain
 La nourrice, à sa voix, le suspend à son sein,
 Et dans ses tendres bras le berçant en silence,

- 250 Lui rend ces si doux soins ravis à son enfance.
 Cet enfant, c'était moi, malheureux en naissant :
 Car à peine deux fois l'astre au pâle croissant
 Avait renouvelé sa forme irrégulière,
 Qu'Hermine, en recevant la vie et la lumière,
 255 Perdit sa noble mère, et moi, mon seul appui. p. 6 recto
 Mais Béranger garda mon berceau près de lui,
 Et, tout en déplorant ma douteuse origine,
 Me fit sucer le lait qui nourrissait Hermine.
 Je jouais avec elle, et quand plus d'un été
 260 Eut fait éclore enfin la fleur de sa beauté,
 Attaché par son père à la cour de ma dame,
 Le respect remplaça l'amitié dans mon âme ;
 Et dans son doux emploi son page renfermé
 N'osait se souvenir qu'il eût jadis aimé.
 265 C'est moi qui, d'une main à ses jeux façonnée,
 Accoutumais au frein sa blanche haquenée,
 Qui, les genoux en terre et le regard baissé,
 Tenant entre mes mains son pied charmant pressé,
 D'un mouvement léger l'élançais sur la selle,
 270 Puis, sur mon palefroi m'élançant après elle,
 Mon étrier touchant son rapide étrier,
 Suivais dans les forêts le vol de son coursier.
 C'était moi qui versais dans sa coupe dorée
 L'onde fraîche du lac, d'un vin pur colorée ;
 275 Qui portais à sa voix ou sa harpe aux pieds d'or,
 Ou le luth gémissant, ou son joyeux cinnor,
 Et qui, pour obéir aux ordres des convives,
 Mêlais à leurs accords mes romances plaintives :
 Heureux quand un soupir, une larme, un regard,
 280 Donnait un prix divin à mes chansons sans art !
 Ainsi dans la douceur de ce charmant servage
 Coulaient obscurément les jours de mon bel âge ;
 Et mon cœur, satisfait de sa félicité,
 Dans son humble bonheur n'aurait rien regretté
 285 Si j'avais dû toujours, au gré de mon envie,
 Voir couler sous ses yeux le reste de ma vie !
 Mais, jaloux de son cœur et le briguant en vain,
 Vingt nobles chevaliers se disputaient sa main,

v. 250 P. I. Lui rend les soins [...]

265-269 En face de ces vers, réunis par une accolade, on lit dans la marge : *1^{er} du mois de mai.*

270 Puis *d'un bond vigoureux* m'élançant après elle

276 Ou le luth gémissant ou son *léger* cinnor

- Et, du vieux Béranger convoitant l'héritage,
 290 D'un amour méprisé lui présentaient l'hommage.
 Orgueilleux souverain des châteaux d'alentour,
 Parmi ces prétendants le féroce Salmour,
 Mêlant dans ses desseins et la ruse et l'audace,
 Osait à la prière ajouter la menace ;
 295 Et, sourd aux vœux hardis d'un voisin turbulent,
 L'inflexible vieillard refusait en tremblant.
 Déjà depuis longtemps par la force ou la ruse
 Salmour voulait ravir celle qu'on lui refuse,
 Et, toujours par le ciel dans ses desseins trompé,
 300 A ses sanglantes mains elle avait échappé ;
 Et, par tant de revers s'aggravant davantage,
 Son amour insensé se convertit en rage,
 Et, cachant en secret sa honte dans son cœur,
 Il ourdit un complot digne de sa fureur.
- 305 Non loin des murs heureux où respirait Hermine,
 Une antique forêt, de colline en colline
 Prolongeant ses détours et ses sombres arceaux,
 Semblait en serpentant descendre au bord des eaux,
 Des chênes, des ormeaux, aussi vieux que la terre,
 310 Y couvraient de leur nuit la rive solitaire,
 Cachaient leurs pieds mousseux dans les creux du rocher,
 Sur les flots murmurants paraissaient se pencher,
 Ou de leurs troncs rangés en vertes colonnades
 Ouvraient aux yeux charmés les profondes arcades.
 315 L'ombre en entretenait l'éternelle fraîcheur,
 Les zéphyr y portaient les doux chants du pêcheur,
 Et les rayons du jour brisés par le feuillage,
 Se glissant par moment sous le mobile ombrage,
 Sur la mousse où les airs semblaient les apporter
 320 Jouaient au gré des vents qui les faisaient flotter.
 Là souvent, au milieu de ses jeunes compagnes,
 Hermine poursuivait la biche des montagnes,
 Effrayait, en courant de sentiers en sentiers,
 Les chevreuils suspendus aux rameaux d'églantiers,

p. 6 verso

p. 7 recto

-
- v. 297 Déjà *plus d'une fois* par la force ou la ruse
 299 Et toujours par le ciel dans ses *complots* trompé
 304 En face de ce vers, dans la marge, l'indication : *Lundi. 26 vers.*
 320 En face de ce vers, dans la marge, on lit : *mardi 22* (vraisemblablement : 22 vers).
 322 *Poursuivait au hasard,* de sentiers en sentiers

- 325 Ou sur les pieds mousseux des hêtres et des chênes
 S'asseyait pour goûter la fraîcheur des fontaines,
 Et, cueillant pour la Vierge une moisson de fleurs,
 Mariait leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs.
 Au bout de la forêt un large promontoire
 330 Sur l'abîme du lac jetait son ombre noire ;
 L'œil y plongeait au loin sur un large horizon.
 Son sommet, revêtu d'un tapis de gazon,
 Comme un coussin de fleurs s'arrondissait à peine ;
 Un limpide ruisseau, coulant du pied d'un chêne,
 335 Offrait son onde fraîche aux coupes des chasseurs,
 Puis, serpentant sans bruit parmi l'herbe et les fleurs,
 Du sommet du rocher qui se creusait en voûte
 Allait au sein du lac distiller goutte à goutte.
 Mais sous les flancs minés du sublime rocher,
 340 Dont l'ombre redoutable effrayait le nocher,
 Avec l'aide du temps, les vents, les coups de l'onde,
 Avaient creusé jadis une grotte profonde
 Où le flot dans l'orage avec un sourd fracas
 Entrait en murmurant et ne ressortait pas.
 345 Une nuit éternelle en ombrageait l'entrée ;
 L'eau n'y conservait pas sa lumière éthérée,
 Mais, perdant sous la nuit l'azur du firmament,
 Le flot vert et livide y dormait tristement.

Salmour choisit cet antre à ses projets propice.

- 350 A la faveur des nuits sa nef légère y glisse ;
 Il impose silence aux hardis matelots :
 Ils enfoncent sans bruit la rame dans les flots,
 Et, cachant sous les bords leur barque inaperçue,
 De l'antre avec la vague osent franchir l'issue.
 355 Dix chevaliers, vassaux du féroce Salmour,
 Lui prêtent à regret leur perfide secours,
 Et, cachés avec lui dans la caverne sombre,
 Allument des flambeaux et s'enivrent dans l'ombre.
 Sept fois, à son lever, un faux reflet du jour
 360 D'une pâle clarté vint blanchir leur séjour
 Avant que le signal qu'attendait le perfide
 Vint de ses compagnons frapper l'oreille avide.
 Enfin le cor fatal retentit dans les bois.
 De rochers en rochers l'écho roule sa voix ;

p. 7 verso

v. 339 Mais sous les flancs minés de ce profond rocher
 354 De la sombre caverne osent franchir l'issue
 360 D'une pâle clarté vint frapper leur séjour

- 365 Les chevaliers armés sortent de leur repaire,
 Gravissent du rocher le sentier solitaire,
 Et, non loin de la source où, vers l'heure du soir,
 Pour respirer le frais Hermine allait s'asseoir,
 Derrière les troncs noirs de dix chênes antiques
 370 Ils se rangent en cercle autour des frais portiques.

- Déjà des cors lointains les éclatantes voix
 Du cerf au pied rapide avaient sonné l'aboïs ;
 Déjà de son coursier sur l'herbe descendue,
 Sur la verte pelouse à ses pieds étendue,
 375 Hermine s'asseyait ; et, de sa blanche main
 Puisant le flot glacé qui ruisselle en son sein,
 Lavait de son beau front la brûlante poussière
 Et d'une fraîche ondée arrosait sa paupière.
 Ses pages, ses varlets, dans le creux des ruisseaux
 380 Plongeaient les vins brillants dans les riches cristaux,
 Déroulaient les tapis et tiraient des corbeilles
 Le lait, les fruits des champs ou les présents des treilles.
 Béranger, d'une main flattant son levrier
 Et de l'autre appuyé sur le dos d'un coursier,
 385 Contemplant cette fille à ses vieux jours si chère, p. 8 recto
 Souriait tristement en songeant à sa mère.
 Soudain, un cri parti de dix lieux à la fois
 D'un bruit épouvantable a fait trembler les bois :
 Dix chevaliers armés, dont les voix se répondent,
 390 Sur nous, au même instant, le glaive à la main fondent,
 Enchaînent désarmé l'imprudent chevalier,
 Renversent à ses pieds varlets, page, écuyer,
 Et sur Hermine en pleurs qui dans mes bras s'élance,
 Tendant ses bras sanglants, le fier Salmour s'avance.
 395 Embrassant d'une main la fille du seigneur,
 Dont le front pâissant retombe sur mon cœur,
 De l'autre j'arrachai de la main du perfide
 Du sang de nos amis son glaive encore humide,
 Et, du fer tournoyant me faisant un rempart,
 400 Avançant, reculant et frappant au hasard,
 Je fais rouler aux pieds de la vierge tremblante
 Trois de ses ravisseurs sur l'arène sanglante ;

v. 370 Dans la marge, en face de ce vers, on lit : *tels des loups entendant les sonnettes des troupeaux.*

382 Le lait, les fruits des bois ou les présents des treilles
 388 D'un bruit épouvantable a fait *frémir* les bois

- Le reste, épouvanté d'un effort plus qu'humain,
 Recule ; mais le glaive est brisé dans ma main !
 405 Salmour, à cet aspect, pousse un long cri de joie,
 Et, pour me l'arracher, s'élance sur sa proie ;
 Ses lâches compagnons, fondant de tous côtés,
 Passent autour de moi leurs bras ensanglantés,
 Et de mes bras serrés dont l'étreinte l'enlace
 410 S'efforcent d'arracher la beauté que j'embrasse :
 Mais, comme un jeune lierre autour d'un peuplier
 Redouble ses anneaux qu'on ne peut délier,
 Autour de son beau corps qu'ils ne peuvent défendre
 Mes bras entrelacés refusent de la rendre ;
 415 Et leurs mains, ne pouvant en desserrer les nœuds,
 Dans leur fatal esquif nous emportent tous deux.

- Soudain les ravisseurs, de la voûte profonde,
 Ont lancé de nouveau leur nacelle sur l'onde,
 Et, courbés sur les bancs, les hardis matelots
 420 Font voler l'aviron sur la cime des flots.
 C'était l'heure où du soir le crépuscule sombre,
 Pâlissant tout à coup, glisse et s'éteint dans l'ombre,
 Et, du noir horizon déroband le contour,
 Efface les tableaux qu'anima l'œil du jour.
 425 Une lune naissante et de vapeur voilée,
 Brillant, sans éclairer, sur la morne vallée,
 Ne versait qu'à regret sur le lac brunissant
 Les reflets indécis de son jeune croissant ;
 Et l'écume des flots soulevés par l'orage
 430 Éclairait seule au loin la nef et le rivage.
 La fraîcheur de la nuit, le murmure de l'eau,
 Les haleines du vent qui berçaient le vaisseau,
 Réveillant par degrés Hermine évanouie,
 Lui rendaient à la fois la douleur et la vie.
 435 Mais frappé de respect, son lâche ravisseur
 N'osait d'un seul regard profaner sa douleur.

p. 8 verso

Depuis que notre esquif avait quitté la terre,
 Deux fois l'airain sacré d'un lointain monastère

v. 427-428

Ne versait *que de loin* sur le *flot* brunissant
 Les reflets *incertains* de son jeune croissant

432 Lamartine avait d'abord commencé son vers par les mots : *Le léger bercement de son*, qu'il efface et auxquels il substitue le vers que nous lisons ici.

435-436 Ces deux vers ont été rajoutés en marge, lorsque Lamartine, sans doute, se fut aperçu qu'il avait aligné quatre rimes féminines.

- 440 Avait répété l'heure et, roulant sur les flots,
 Prolongé jusqu'à nous ses lugubres échos ;
 Chaque son du marteau, chaque coup de la rame,
 Retentissaient, hélas ! jusqu'au fond de son âme,
 Et de ces bords chéris disparus à ses yeux
 Semblaient lui rapporter les éternels adieux.
 445 Sur le banc des rameurs assise au bord de l'onde,
 Penchant son front pensif sur la vague profonde,
 Sa superbe fierté contenait ses sanglots ;
 Mais j'entendais ses pleurs ruisseler dans les flots,
 Et je sentais sa main, autour de moi passée,
 450 Par ses frémissements révéler sa pensée.
 Dans cet affreux moment je ne sais quel espoir,
 Plus prompt que la raison, plus sûr que le devoir,
 Comme un rapide éclair qui brille dans l'orage, p. 9 recto
 Vint éclairer mon âme et tenter mon courage.
 455 Je n'examinai pas, les moments étaient courts,
 J'attendis de Dieu seul ma force et mon secours ;
 Mais d'un bras vigoureux soulevant ma maîtresse,
 Et de ses longs cheveux saisissant une tresse,
 Aux regards de Salmour qui jette un cri d'effroi,
 460 Dans l'abîme des flots je l'entraîne avec moi.
 Le lac nous recouvrit de ses vagues profondes,
 La sombre nuit voilait les noirs sillons des ondes,
 Et, tandis que Salmour nous cherche en vain des yeux,
 Soutenant d'une main mon fardeau précieux
 465 Et de l'autre fendant la vague qui s'écroule,
 Loin des flancs de l'esquif le flot grondant nous roule.
 Ne livrant plus alors notre course au hasard,
 Je levai vers le ciel un rapide regard :
 Une brise propice en balaya la voûte,
 470 Et l'étoile du soir me guida dans ma route.

Au sein du lac, une île, ou plutôt un écueil,
 Du nautonier timide épouvante au loin l'œil ;
 La colère des flots que l'obstacle y rallume
 Gronde et le bat toujours de sa bruyante écume ;

v. 440 A la suite de ce vers Lamartine inscrit d'abord les deux vers 443-444, qu'il biffe et récrit après avoir composé les vers 441-442.

449 *Je sentais dans ma main frémir sa main glacée.*

470 En face de ce vers, dans la marge, les indications suivantes : *L'isle — grande scène — le mendiant — grande scène — fin du chant.*

- 475 Mais lorsque de ses bords la barque ose approcher,
 Le regard voit verdir au sommet du rocher
 Un tapis de gazon que mille fleurs nuancent,
 Où des saules légers les ombres se balancent,
 Et que de mille oiseaux les ramages divers
 480 Enchantent nuit et jour de leurs joyeux concerts.
 Jamais l'homme, troublant la paix de leur asile,
 N'interrompt par sa voix le silence de l'île ;
 Quelquefois seulement, quand tout dort sur les eaux,
 Suspendant ses filets aux flexibles rameaux,
 485 Pendant l'ardeur du jour couché sous leur ombrage,
 Le pêcheur fatigué s'endort près du rivage.
 C'est là que dirigeant ma course et mes efforts p. 9 verso
 Je nageais dans l'espoir de rencontrer ses bords.

- Les vents dormaient, le flot que fendait ma poitrine
 490 Berçait en murmurant le corps léger d'Hermine,
 Et des vagues souvent le doux balancement
 Contre mon cœur glacé pressait son sein charmant.
 Nous prêtions tous les deux une oreille attentive
 Pour distinguer le bruit des flots contre une rive ;
 495 Mais en vain notre oreille implorait quelque bruit :
 Seuls planaient sur les flots le silence et la nuit.
 Déjà l'horrible effroi venait glacer mon âme,
 Déjà mes bras lassés de surmonter la lame,
 Refroidis par les eaux et prêts à se roidir,
 500 Comme mon sang, hélas ! paraissaient s'engourdir ;
 De nos fronts seulement nous surnagions à peine,
 Le flot nous disputait notre rapide haleine,
 Et, souvent par la vague engloutis tous les deux,
 L'écume en retombant ruisselait sur nos yeux.
 505 Alors, ce fut alors qu'au sein de la mort même,
 Recueillant ses esprits pour cet aveu suprême,
 D'une voix qui se perd dans le fracas des flots,
 Hermine murmura ces mots, ces derniers mots :
 « Tristan, il faut mourir ! Mais la mort nous rassemble ;
 510 « Grâce à toi, grâce à Dieu, nous périssons ensemble.

- v. 476 Le regard voit verdir *derrière le rocher*
 478 Et que d'un vert rideau les saules *environnent*
 (*environnent* fournissait évidemment à nuancent une rime assez singulière.)
 485-486 Pendant l'ardeur du jour couché *sous le feuillage*
 Le pêcheur fatigué s'endort *sous leur ombrage*
 489 Les vents *étaient tombés [...]*
 497 Déjà l'*effroi glacé* venait saisir mon âme
 505 Alors, ce fut alors *que devant la mort* même

- « Mais avant d'expirer, Tristan, écoute-moi :
 « Je n'aimais ici-bas, je n'eusse aimé... que toi !
 « Adieu ! » Cet adieu même expira sur sa bouche,
 Et son front, retombant comme sur une couche,
 515 S'endormit sur la vague et roula comme un lis
 Que les torrents d'automne entraînent dans leurs lits.
 Mais ces mots entendus, ce mot sacré : je t'aime,
 Cet aveu que j'aurais payé de ma mort même,
 Me rendirent soudain ma force et ma vigueur ;
 520 Mon sang déjà glacé s'échauffa dans mon cœur,
 Et, dans l'espoir nouveau dont ce seul mot m'enivre,
 Je rendis grâce à Dieu de mourir ou de vivre.
 Je nageais cependant, et redoublant d'effort, p. 10 recto
 Les vents à mon insu m'entraînaient vers le bord.
 525 Déjà, sur les brisants par le courant poussée,
 Mes yeux voyaient blanchir la vague courroucée,
 Et, semblable au coursier irrité par le frein,
 Le flot en grossissant bondissait sous mon sein :
 Mais, ravissant Hermine à leur aveugle rage,
 530 Leur flux impétueux nous roula sur la plage ;
 Et, fuyant le reflux qui courait sur mes pas,
 J'emportai tout tremblant mon fardeau dans mes bras.

- Sur un épais gazon dont le duvet flexible
 Se pliait mollement sous son poids insensible
 535 Et d'un réseau léger la couvrait à demi,
 Je posai doucement son beau corps endormi ;
 Puis, à genoux près d'elle, et contre ma poitrine
 Appuyant son beau front que sa faiblesse incline,
 Mes soins, ma voix, mes cris, sur ses traits sans couleur
 540 Cherchaient à rappeler un reste de chaleur.
 Mon regard suspendu, mon oreille incertaine,
 Sur sa bouche entr'ouverte épiaient son haleine,
 Et, pressant dans mes bras ses membres languissants,
 De mes brûlants soupirs je réchauffais ses sens.

v. 523 En face de ce vers, dans la marge, on lit : 1^{er} du mois de juin 1824.

524 Les vents à mon insu *me poussaient* vers le bord

541 Lamartine a tâtonné pour écrire ce vers. Le manuscrit porte d'abord :

*Et mon oreille avide, à ses lèvres collée
 Épiait*

cette ébauche est biffée. On lit ensuite :

Et mon oreille avide et ma bouche incertaine

Ce vers est également biffé. Au-dessus de lui, s'inscrit le vers définitif.

- 545 Enfin son cœur battit sous ma main qui le touche,
 Un faible et long soupir s'échappa de sa bouche,
 Son sang vint ranimer ses traits décolorés,
 Et, soulevant vers moi ses regards égarés,
 Ses lèvres lentement murmurèrent : « Où suis-je ?
 550 « Dans les bras de Tristan ! O bonheur ! ô prodige !
 « O généreux ami ! se peut-il ? est-ce moi ?
 « N'est-ce point un vain songe ? est-ce nous ? est-ce toi ?
 « Ah parle ! et qu'aux accents de cette voix chérie
 « Mon cœur encor douteux reconnaisse la vie ! »
- 555 J'obéis ; je parlai ; mes timides accents p. 10 verso
 De leur trouble confus rappelèrent ses sens,
 Et tous deux à genoux, nos mains entrelacées,
 Renfermant dans nos cœurs nos secrètes pensées,
 En silence, et le front prosterné devant lui,
 560 Nous rendîmes à Dieu grâces de son appui.
 Mais l'eau glaçait encor ses vêtements humides.
 Je cueillis à l'entour quelques rameaux arides,
 Et déroband le feu dans le caillou surpris,
 La flamme en pétillant dévora ces débris.
 565 L'ondoyante lueur, par mon souffle excitée,
 De vague en vague au loin sur l'onde répétée,
 Au-dessus des forêts brillant jusqu'au matin,
 Porta ses longs reflets au rivage lointain.
 Tandis qu'à ses rayons Hermine, demi-nue
 570 Et de ses longs cheveux seulement revêtue,
 Déroulant de son front les humides anneaux,
 De ses habits trempés fait couler les ruisseaux,
 De son front rougissant détournant mon visage,
 J'allai sur la pelouse et le long du rivage
 575 Cueillir ces fruits pendants aux verts rameaux des bois :
 La mûre dont le sang ruisselle sous mes doigts,
 La fraise qui se cache à la main qui la cueille,
 La figue dont la vague aime à laver la feuille,
 Ces grappes mûrissant pour les oiseaux du ciel,
 580 Et dans le creux d'un chêne un blanc rayon de miel.
 Puis, posant à ses pieds ces dons de la nature
 Que la feuille des bois couvrait de sa verdure,

v. 545-546

Enfin son cœur glacé s'anima sous ma main ;
 Un faible et long soupir s'échappa de son sein

Lamartine s'aperçut ensuite qu'il venait de composer quatre rimes masculines.

- 573 Ce vers s'inscrit par dessus une rédaction première à peu près illisible, où l'on distingue cependant [...] sa pudeur [...]

J'offris à ses besoins ce champêtre repas
 Que les tiges cédaient à ses doigts délicats ;
 585 Et, puisant son breuvage à la source voisine,
 Mes mains furent la coupe où les lèvres d'Hermine
 Cherchaient l'onde, et souvent sa lèvre avec effort
 De sa coupe en buvant semblait presser le bord. p. 11 recto

Quand par ces soins si doux je la vis ranimée,
 590 Je préparai pour elle une couche embaumée :
 La mousse et le gazon en formaient les coussins ;
 Et les rameaux fleuris des flexibles jasmins,
 Arrondissant leur dais, pendaient sur son visage,
 Comme un rideau léger agitaient leur feuillage.
 595 Ce lit charmant reçut ses membres délicats.
 Je soutins mollement sa tête sur mon bras,
 Et le sommeil, du jour lui dérobant l'image,
 Sur ses traits assoupis répandit son nuage.
 O nuit délicieuse ! ô nuit dont mon amour
 600 Porte le souvenir jusqu'à mon dernier jour !
 Le vaste dais du ciel, peuplé d'astres sans nombre,
 Nous versait à la fois sa lumière et son ombre ;
 Le lac, abandonné par la brise du soir,
 S'étendait sous les cieux comme un sombre miroir,
 605 Au long balancement de ses vagues plus lentes
 Berçait en murmurant mille étoiles brillantes,
 Et sur les bords muets qui semblaient l'assoupir
 Le flot en expirant ne rendait qu'un soupir ;
 Les zéphirs en glissant sur l'ondoyante plaine
 610 Tempéraient sa fraîcheur avec leur tiède haleine,
 Et l'oiseau dont la voix gémit comme l'amour,
 Et celui dont les chants meurent avec le jour,
 Sur des rameaux voisins où leur nid se balance,
 De l'ombre harmonieuse enchantaient le silence.
 615 Aux charmes de ces lieux nos âmes répondaient ;
 Entre le monde et nous les vagues s'étendaient.
 Je venais d'arracher Hermine à la tempête,
 Je sentais sur mon sein le doux poids de sa tête,
 Je contemplais ce front, ces paupières, ces yeux,
 620 Ces lèvres qu'entrouvrirait leur souffle harmonieux,

p. 11 verso

v. 590 A la suite de ce vers Lamartine en avait écrit deux autres qu'il efface :

*Avec les joncs du lac sur la rive séchés
 Et les feuillages morts par les vents arrachés*

- Ces lèvres qui naguère, en paroles de flamme,
 Avaient trahi pour moi le secret de son âme,
 J'entendais son haleine, en soupir cadencé,
 S'échapper doucement de son sein oppressé,
 625 Et, dans la tendre erreur où le sommeil la plonge,
 Murmurer faiblement un nom cher même en songe ;
 Ses cheveux, qu'au hasard l'air faisait voltiger,
 Nous entouraient tous deux comme un voile léger,
 Au gré du doux zéphir qui dans leurs boucles joue
 630 Faisaient frémir mon âme en effleurant ma joue,
 Et, nouant quelquefois mon front avec le sien,
 Semblaient nous enchaîner d'un amoureux lien.

- Oh ! pourquoi l'Océan de sa vaste ceinture
 Ne nous séparait-il de toute la nature ?
 635 Pourquoi sur cet écueil, perdus au sein des mers,
 Nous formant l'un à l'autre un magique univers,
 Ne pouvions-nous, hélas ! au gré de notre envie,
 Aux regards des mortels dérober notre vie,
 Et, formant un Eden de ce charmant séjour, - - - p. 12 recto
 640 Nous y nourrir en paix de notre seul amour !
 Combien de fois, durant ces heures enchantées,
 Aux tremblantes lueurs par la flamme jetées,
 Portant un œil ravi sur ses chastes appas,
 Un invincible attrait me fit ouvrir les bras,
 645 Et, prêts à la presser sur ce sein qui l'adore,
 Les laissa retomber pour les rouvrir encore !
 Combien de fois, brûlant d'ineffables desirs,
 Respirant de plus près le feu de ses soupirs,
 Dans ses traits endormis mes regards s'étanchèrent,
 650 De son front virginal mes lèvres s'approchèrent,
 Et, sans pouvoir jamais fuir ni s'en détacher,
 Mes lèvres ni mes yeux n'osèrent la toucher !

- Oh ! que si j'avais pu, dans l'ardeur qui m'enflamme,
 Sans offenser, Seigneur, ni le ciel ni ma dame,
 655 Abandonnant mon cœur à ses divins transports,
 Dans ces bras, sur ce cœur, la presser sans remords,
 Et, lui communiquant le feu qui me dévore,
 Épuiser mon bonheur au moins jusqu'à l'aurore,

v. 636 Nous formant à nous deux notre unique univers
 640 Nous y nourrir tous deux de notre seul amour

Oui, j'aurais consenti, pour cette nuit d'amour,
 660 A ne revoir jamais la lumière du jour,
 Mais plutôt qu'à mes bras elle ne fût ravie,
 D'exhaler à la fois mon délire et ma vie !

Mais, réprimant en moi ces songes de mon cœur,
 Des transports de l'amour le respect fut vainqueur.
 665 Et, pour forcer en moi le désir à se taire,
 Détachant doucement les anneaux du rosaire
 Qui, comme un long collier multipliant ses tours,
 Du sein de mon amante ornaient les doux contours,
 Entre mes doigts tremblants roulant les grains mystiques,
 670 Et baisant tour à tour les divines reliques, p. 12 verso
 Je murmurai tout bas ces mots dont la vertu
 Apaise la tempête en un cœur combattu.
 Et, du ciel évoqué par ma longue prière,
 Un tranquille sommeil glissant sur ma paupière,
 675 Près de mon doux fardeau m'endormant à mon tour,
 Sur des songes légers me berça jusqu'au jour.

fin du chant

Saint-Point, 10 juin 1824.

en tout 700 vers — 20

La page suivante, 13 recto, porte un titre et une date qu'aucun vers ne suit : *2^e chant des Chevaliers — Florence 4 mai 1827.*

DEUXIÈME CHANT DU « CHEVALIER »

20^e du Poème 1

Alb. J. M. II
p. 1 recto

- Cependant, le cœur plein de deuil et de tristesse,
Béranger, maudissant le poids de sa vieillesse,
Privé du seul objet qui consolât ses jours,
De son château désert a traversé les cours.
- 5 Ses cheveux blancs, souillés de sang et de poussière,
Tombent à gros flocons sur sa morne paupière ;
Il mord sa lèvre pâle, il presse dans sa main
La garde du poignard qu'il fit briller en vain,
Et, sur ses traits ridés se frayant une route,
- 10 Deux longs ruisseaux de pleurs, tombant à grosse goutte,
Viennent mouiller ce fer, dans ses mains impuissant.
« Ah ! malheureux ! dit-il, des pleurs au lieu de sang ! »
Il baisse un front courbé sous le malheur et l'âge,
Et de ses serviteurs détourne son visage.
- 15 Tel un chêne vieilli dont les rameaux séchés
Par la foudre et la hache ont été retranchés,
Sur un coteau brûlant, que son aspect afflige,
Ne voit plus de son sein sortir de jeune tige,
Et de l'ombre et des fleurs oubliant la saison,
- 20 Penche un tronc dépouillé sur le morne gazon.

p. 1 verso

Ses vassaux consternés se rangent en silence ;
Mais soudain à ses pieds un mendiant s'élance ;

1. Tel est le titre que donne le feuillet 20 de l'album B. N. Lamartine 50. Ce feuillet ne porte d'ailleurs que treize vers dont deux (les vers 11 et 13) sont inachevés. A gauche du titre, l'indication suivante : « *mois de juin 1824* ». L'album J. M. II qui contient le texte complet de ce Chant porte en titre *Chant 20^e de la 7^e vision*. Ces mots ont été barrés d'un trait mince (le chiffre 20^e est biffé par deux traits en croix) vraisemblablement à l'époque où Lamartine se décida à publier ce fragment dans ses *Nouvelles Confidences*.

v. 1-2 B. N. Cependant le cœur plein de *rage* et de tristesse
Béranger maudissait sa *débile* vieillesse

3 N. C. Privé du seul objet qui *consolait* ses jours
22 Mais soudain à ses pieds un *pèlerin* s'élance

- Son front, déjà chargé des traces de ses jours,
De sa vie orageuse annonçait le long cours ;
- 25 Un bâton soutenait sa démarche tremblante ;
La misère courbait sa tête chancelante ;
De vêtements usés quelques lambeaux épars,
Sous l'outrage des ans tombant de toutes parts,
Noués par une corde autour de sa ceinture,
- 30 Laisaient à découvert ses jambes sans chaussure,
Et ses pieds, par le sol meurtris et déchirés,
Foulaient péniblement le marbre des degrés ;
Du chevalier terrible il suit de loin la trace ;
Il se jette en pleurant à ses pieds qu'il embrasse ;
- 35 « Seigneur, écoutez-moi, dit-il en sanglotant,
Peut-être il vous souvient de ce berceau flottant
Où cette noble épouse, à vos regrets si chère,
Recueillit un enfant et lui servit de mère ;
On dit que du trépas par le ciel préservé,
- p. 2 recto
- 40 Et par vos soins, seigneur, dans ces murs élevé,
Digne qu'en autre rang le hasard l'ait fait naître,
Sa gloire et ses vertus ont honoré son maître...
— Et que t'importe, à toi vil rebut des humains,
Le sort de cet enfant qu'ont élevé mes mains ?
- 45 Qu'eut jamais de commun son sang et ta misère ?
— Hélas ! pardonnez-lui, seigneur ! je suis son père !
— Toi, son père ? Insensé, ce noble enfant ton fils ?
Qui donc es-tu ? — Seigneur, vous voyez mes habits,
Je suis ce qu'à vos yeux indique leur misère,
- 50 Un de ces malheureux, vermine de la terre,
A qui le ciel jaloux de ses avars mains
A donné pour tout don la pitié des humains,
Qui glanent ici-bas ce que le riche oublie,
Et qui, pour soutenir leur misérable vie,
- 55 Vont aux portes du temple, au seuil de vos palais,
Recevoir tour à tour l'insulte ou les bienfaits !
Trop heureux si le ciel, dans l'opprobre où nous sommes, p. 2 verso
En nous déshéritant des biens communs aux hommes,
Avait en même temps retranché de nos cœurs
- 60 Ces sentiments qui font leur joie et nos douleurs !
Mais, hélas ! ces haillons n'étouffent pas nos âmes ;
Nous aimons, comme vous, nos enfants et nos femmes,

v. 23 Son front, déjà chargé des traces de *longs* jours

25 Un bâton soutenait sa *marche chancelante*

47 En face de ce vers, dans la marge : *1^{er} juillet 1824.*

- Mais le remords nous suit jusqu'au sein de l'amour,
 Et nous nous repentons de leur donner le jour !
- 65 Un enfant m'était né ; la faim et la souffrance
 Avaient ravi sa mère à sa première enfance,
 Et près d'elle couché, sa bouche avec effort
 Pressait encor ce sein qu'avait tari la mort !
 On vantait la pitié de notre noble dame :
- 70 L'espérance, à son nom, pénétra dans mon âme ;
 Je m'emparai soudain, par un adroit larcin,
 De deux cygnes chéris que nourrissait sa main,
 Et confiant mon fils à sa frêle nacelle,
 Je chargeai leur instinct de la guider près d'elle ;
- 75 La vague protégea ce dépôt précieux,
 Jusqu'à ces bords lointains je le suivis des yeux !
 Tranquille sur le sort d'une tête si chère,
 Je sentis s'alléger le poids de ma misère,
 Et loin de ce rivage allant porter mes pas,
- 80 J'usai mes tristes jours de climats en climats !
 Mais enfin, quand des ans l'inévitable outrage
 Eut usé de ce corps la force et le courage,
 Rappelé vers ces bords par un cher souvenir, -
 Un instinct paternel me force à revenir
- 85 Près de ce fils chéri terminer ma carrière,
 Pour avoir une main qui ferme ma paupière !
 Ah ! laissez-moi, seigneur, le voir et l'embrasser ;
 Sur ce cœur expirant laissez-moi le presser ;
 Et que puisse de Dieu la main juste et prospère
- 90 Bénir dans vos enfants la pitié de leur père !
 — Mes enfants ! qu'a-t-il dit ? hélas ! je n'en ai plus !
 Garde pour toi, vieillard, tous tes vœux superflus ;
 J'ai perdu, comme toi, l'espoir de ma famille :
 Va ! cours chercher ton fils ! il est avec ma fille ! »
- 95 Ainsi dit Béranger, et, d'une rude main
 Repoussant le vieillard, il reprend son chemin !
 Tel qu'un aigle irrité, dont l'immonde reptile,
 Pendant qu'il plane en paix dans un azur tranquille
 A dévasté son aire, et sur ses bords flétris
- 100 De ses œufs près d'éclore a semé les débris ;
 Lorsque redescendu de sa céleste sphère,
 Son instinct paternel le rappelle à son aire,
 Et que du haut du ciel y plongeant ses regards,
 Il voit ses tendres fruits sur les rochers épars,

p. 3 recto

p. 3 verso

- 105 Sur ce nid, son espoir, il plonge, il veut s'abattre ;
 Il cherche un ennemi qu'il puisse au moins combattre ;
 De rochers en rochers il vole en tournoyant,
 Promène dans les airs son regard foudroyant,
 Et rongéant les rochers à défaut de victime,
- 110 Il jette un cri vengeur qui fait trembler l'abîme :
 Tel au fond d'un palais maintenant dépeuplé,
 Ce vieux père, cherchant d'un regard désolé
 Cette enfant dont ses yeux ont la douce habitude,
 De ses gémissements remplit la solitude,
- 115 Marche, s'arrête, écoute, éclate en vains sanglots, p. 4 recto
 Et consume la nuit à regarder les flots.
 Mais à l'heure où les chants du pieux solitaire
 Montent seuls vers le ciel, quand tout dort sur la terre,
 Son regard, en fixant l'écueil inhabité,
- 120 Du fanal de Tristan découvrit la clarté.
 A cet aspect nouveau son cœur glacé palpite :
 Il appelle, il espère, il s'élance, il hésite ;
 Mais vers les bords lointains où cet espoir a lui,
 Un instinct plus puissant l'entraîne malgré lui.
- 125 Réveillés à ces cris, ses matelots fidèles
 Rattachent l'aviron aux flancs de ses nacelles,
 Dressent les mâts couchés sur les esquifs flottants,
 Lèvent l'ancre pesante, ouvrent la voile aux vents,
 Et lui-même voguant où le fanal le guide,
- 130 Courbé sur l'aviron fend la plaine liquide.
 La brise de la nuit sur le lac écumant
 Vers l'écueil escarpé les pousse en un moment ;
 Ils franchissent le flot grondant sur le rivage. p. 4 verso
 Béranger, le premier, s'élance sur la plage ;
- 135 Il appelle, il s'écrie, il court, il voit enfin,
 Il voit aux premiers feux des astres du matin,
 Sur un gazon trempé des larmes de l'aurore,
 Sur le sein de Tristan la fille qu'il adore
 Mollement assoupie ; il doute, il craint d'abord
- 140 Cette immobilité qui ressemble à la mort;

v. 105 Sur son nid, *en criant*, il plonge, il veut s'abattre
 111 Tel *dans son vieux* palais maintenant dépeuplé
 115 En face de ce vers, dans la marge, le chiffre 20 (20 septembre, je suppose)
 129 N. C. « Et lui même *voyant* [...] ». Ce « voyant » paraît être une mauvaise lecture.
 140-145 En face de ces vers, dans la marge : *Nota, Florence 1^{er} mai 1827, recommencé ici après deux ans interrompus ; à neuf vers par jour, il faudra dix ans pour 24.000 vers ou 40 Chants.*

- Mais bientôt s'approchant du couple qui sommeille,
 Le bruit de leurs soupirs rassure son oreille ;
 Il voit le sein d'Hermine, encor gros de soupirs,
 Onduler comme l'onde au souffle des zéphirs.
- 145 « Elle vit ! O ma fille ! ô ma seconde vie !
 A l'outrage, à la mort quelle main t'a ravie ?
 Réveille-toi ! réponds ! Quel que soit ton sauveur,
 Je jure par le ciel, par toi, par mon bonheur,
 De lui donner pour prix de ce bienfait suprême,
- 150 Tout ce que peut donner ma main... fût-ce toi-même ! »
 Ces cris de son Hermine ont ranimé les sens ; p. 5 recto
 Elle rouvre ses yeux, elle entend ces accents,
 Voit pencher sur son front la tête paternelle,
 Et lui montrant des yeux Tristan : « C'est lui », dit-elle.
- 155 Et Tristan, à ces mots, rougissant de bonheur,
 Arrosait de ses pleurs les mains de son seigneur.
 Mais Béranger, ouvrant les bras à son Hermine,
 Allait presser aussi Tristan sur sa poitrine,
 Quand une sombre image, un soudain repentir,
- 160 Resserre tout à coup son cœur près de s'ouvrir.
 Hermine tombe seule entre les bras d'un père ;
 [Le beau page, à ses pieds, reste un genou en terre,]
 Et le vieillard lui jette un regard incertain,
 Où la reconnaissance est mêlée au dédain :
- 165 « Partons, dit-il, fuyons ce funèbre rivage,
 Qui de mon désespoir me rappelle l'image,
 Et, pendant que les flots nous porteront au port, p. 5 verso
 Tu nous raconteras ce prodige du sort ! »
 La rame bat les flots, la barque glisse et vole ;
- 170 Hermine, retrouvant à peine la parole,
 Raconte en rougissant ce qu'a fait son sauveur ;
 Comment il a risqué ses jours pour son honneur ;
 Comment son bras, plus fort que la vague et l'orage,
 Au milieu de la nuit l'a portée au rivage ;
- 175 Comment, près d'un foyer par ses mains allumé,
 Dans son cœur engourdi son sang s'est ranimé,

v. 156 N. C. De ses pleurs arrosait les mains de son seigneur

161 Hermine tombe seule sur le cœur de son père
 (le vers était faux.)

162 vers inachevé dans le manuscrit : « Le page reste un genou en terre »

176 N. C. Dans son corps engourdi [...]

- Et comment, par ses soins la rendant à la vie,
 Il l'a tout à la fois respectée et servie.
 Béranger, en silence, écoutait ces récits ;
 180 En cercle autour de lui ses chevaliers assis,
 De surprise et d'orgueil ne pouvant se défendre,
 Sur l'épaule du preux se penchaient pour entendre ;
 Et les rameurs eux-même, enchantés par la voix, p. 6 recto
 Du page rougissant admiraient les exploits,
 185 Et, contemplant Hermine à leur amour rendue,
 Oublaient d'abaisser la rame suspendue.

- Quand elle eut achevé, Béranger, l'œil baissé,
 Sous tant d'émotions resta comme oppressé ;
 Puis d'un ton à la fois indulgent et sévère :
 190 « Tristan, dit-il, en moi ton enfance eut un père,
 Tu m'as rendu ma fille, et ce premier haut fait
 Acquitte en un seul jour le bien que je t'ai fait ;
 Mais mon cœur veut sur toi conserver l'avantage ;
 Il n'était qu'un seul prix digne de ton courage,
 195 Tu l'avais mérité ! je te l'aurais offert ;
 Mais entre Hermine et toi l'abîme s'est ouvert,
 Rien ne peut le combler, et pas même ta vie ;
 Le jour qui me la rend, à toi te l'a ravie ;
 Ton père s'est nommé ; ton père, un mendiant,
 200 Est venu près de moi réclamer son enfant ; p. 6 verso
 Je dois te rendre à lui, non tel que sa misère
 Te confia jadis à ta seconde mère,
 Faible, nu, sans espoir que sa tendre pitié,
 Mais enrichi des dons de ma noble amitié,
 205 Mais, honorant du moins par les dons de ton maître
 L'obscurité fatale où le sort te fit naître ;
 Je te fais châtelain de la tour d'Ildefroi ;
 Ces domaines, ces champs, ces vassaux sont à toi !
 Tu peux à ton vieux père y donner un asile ;
 210 Mais toi, loin d'y languir dans un loisir stérile,
 Lèves-y des soldats, va porter ta valeur
 Parmi les conquérants du tombeau du Sauveur,
 Va disputer un prix digne de ta vaillance,
 Va mériter un nom qui couvre ta naissance ;
 215 Après ce que tu fis et ce qu'ont vu tes yeux,
 Il ne te convient plus de paraître en ces lieux,

v. 184 N. C. Du page rougissant *écoutaient* les exploits

187-190 Ces quatre vers sont écrits au crayon dans le manuscrit.

- Jusqu'à ce qu'un héros, entrant dans ma famille,
 Ait pris sous son honneur la garde de ma fille ! »
 Tristan ne répondit que par un seul soupir,
 Et tout bas dans son cœur se dit : « J'irai mourir ! »
 Mais Hermine pâlit ; comme une fraîche aurore,
 Qu'un nuage subit tout à coup décolore,
 Son beau front s'inclina pour cacher ses douleurs,
 Et ses cils abaissés voilèrent mal ses pleurs.
 225 Tout se tut : jusqu'au bord on entendit qu'à peine
 Du sein des deux amants s'exhaler leur haleine ;
 Les vassaux, sur la plage, avec des cris d'amour,
 De leur dame chérie attendaient le retour ;
 Et, prenant dans leurs bras la belle châtelaine,
 230 La portèrent en foule aux bras de sa marraine.
 Tout est joie et tumulte aux murs de Béranger ;
 Les vassaux, qui d'Hermine ont appris le danger,
 Les jeunes chevaliers qui briguaient sa conquête,
 Venus pour le combat sont restés pour la fête ;
 235 Les cours et les préaux sont couverts d'étrangers ;
 Les dames, les barons, entourent les foyers ;
 Le jour ne suffit pas à leur foule enivrée ;
 Mais des feux du sapin la nuit même éclairée
 Ouvre une lice ardente à des plaisirs nouveaux.
 240 C'est l'heure où Béranger, conviant ses vassaux,
 Prodigue des trésors que son orgueil étale,
 Fait dresser à la fois vingt tables dans la salle,
 Et jusqu'aux premiers chants de l'oiseau du matin,
 Entouré de ses preux, prolonge le festin.
 245 Ces salles, où des preux les tables sont dressées,
 De soie et de velours ne sont pas tapissées ;
 Elles n'offrent à l'œil qu'une voûte d'acier.
 Lances, piques, écus, brassards et bouclier ;
 Et des lambris de fer et des festons d'épées
 250 Avec un art sauvage autour des murs groupées,
 Réfléchissant les feux des nocturnes flambeaux,
 Jettent un jour sanglant sous les vastes arceaux.
 Nul art dans ces festins n'ajoute à la nature,
 Et leur profusion est leur seule parure ;

p. 7 recto

p. 7 verso

p. 8 recto

v. 231 En face de ce vers, dans la marge : *fête au château.*

236 *Une foule bruyante entoure les foyers*

242 *Fait dresser à la fois vingt festins dans la salle*

247 N. C. *Elles n'offrent aux yeux qu'une voûte d'acier*

248 Après ce vers, dans le manuscrit, deux vers rayés, illisibles.

- 255 Les hôtes des forêts, des cerfs, des sangliers,
 Sur des plateaux de bois s'y servent tout entiers ;
 Et dans la salle même, entre chaque embrasure,
 Des outres, des tonneaux qui coulent sans mesure,
 Versent aux échansons des vins nés sur ces bords,
 260 Dont la coupe se vide et s'emplît à pleins bords.

- Sur un siège élevé d'où son regard domine
 Béranger est assis ; plus bas la belle Hermine ;
 Puis enfin les barons, les écuyers, les grands,
 Placés par les hérauts chacun selon leurs rangs,
 265 Descendent par degrés jusques aux servants d'armes, p. 8 verso
 Où Tristan va cacher son triomphe et ses larmes.
 Là, tandis que son nom retentit en tous lieux,
 Sur ses égaux d'hier n'osant lever les yeux,
 Il rougit d'être assis parmi ceux qu'il honore,
 270 Et plus bas, s'il le peut, voudrait descendre encore.
 En vain les écuyers, pour plaire à leur seigneur,
 Lui présentent les vins et les morceaux d'honneur ;
 Du doux jus des coteaux en vain sa coupe est pleine,
 En feignant d'y puiser sa lèvre y trempe à peine,
 275 Et son cœur, d'amertume et de honte [abreuvé],
 Lui fait trouver amer tout ce qu'il a goûté.
 Il accuse en secret la lenteur des convives,
 Il compte chaque instant des heures trop tardives ;
 Puis, d'un regard furtif contemplant ces doux traits
 280 Qu'il grave dans son âme et va perdre à jamais,
 Il se dit, en comptant le temps qui s'évapore :
 « Dure à jamais le jour où je la vois encore ! »

- Les lices aux tournois, les danses aux festins, p. 9 recto
 De l'aurore à la nuit, de la nuit aux matins
 285 Durant trois jours complets, durant trois nuits entières,
 Chassèrent le sommeil de toutes leurs paupières.
 Mais au dernier repas de la troisième nuit,
 Quand, déjà chancelants de fatigue et de bruit,

v. 272 N. C. Lui présentent les vins et la coupe d'honneur

275 Le vers demeurerait inachevé dans le manuscrit.

283 En face de ce vers, dans la marge : « Trois jours durant — Hermine se retire avec sa nourrice — quand son père veut la faire chanter avec Tristan et quand elle commence une romance qu'elle ne peut finir — scène de nuit ».

284 N. C. De l'aurore à la nuit, de la nuit au matin

288 Quand, déjà chancelants et d'ivresse et de bruit

- Les convives lassés succombaient à l'ivresse,
 290 Le baron de Neuf-Tours à Béranger s'adresse :
 « Seigneur ! n'avez-vous donc pour orner votre cour
 Trouvère ou ménestrel, barde ni troubadour ?
 Quitterons-nous ces lieux sans que de son écharpe
 L'enfant perdu du lac ait dénoué sa harpe ?
 295 — Excusez-moi, seigneur, dit Tristan tout confus,
 J'imité les héros, je ne les chante plus ».
 Le baron, à ces mots, lui lance un faux sourire ;
 Mais Béranger, honteux qu'on ait osé dédire
 En sa présence même un noble chevalier :
 300 « Vous chanterez, Tristan ; tant d'orgueil doit plier ;
 Écuyer, apportez la harpe du trouvère ;
 Hermine, que ta voix charme aussi ton vieux père,
 Et chantez tous les deux l'histoire d'Amadis,
 Où vos deux voix d'enfants s'entremêlaient jadis ».
 305 Il dit. Hermine tremble et murmure en son âme ;
 Le page avec respect s'approche de sa dame,
 Lui présente son luth au clou d'or suspendu,
 Ce luth dont le doux son, à sa voix confondu,
 Résonnait autrefois de loin à son oreille,
 310 Plus gai qu'un premier chant de l'oiseau qui s'éveille ;
 Et lui-même, prenant des mains d'un écuyer
 Une harpe nouée auprès d'un bouclier,
 L'accorde lentement et d'une main distraite ;
 Et de saisissement la foule était muette.
 315 Enfin, d'une voix faible et sans lever les yeux,
 Hermine commença le doux lai des adieux.
 Or c'était un récit triste comme leur âme
 Et que, sans y penser, avait choisi la dame,
 D'un chevalier quittant pour ne plus la revoir
 320 Celle dont la pensée était le seul espoir ;
 Un vieux barde, exilé des bords de la Durance,
 L'avait porté jadis de l'Italie en France.

p. 9 verso

p. 10 recto

v. 294 *Un joyeux ménestrel ait dénoué sa harpe*

319-320 Ces deux vers portent, dans le manuscrit, la trace de nombreux tâtonnements. Les ratures sont épaisses et ne permettent pas de déchiffrer exactement ces ébauches. Un seul vers est lisible :

Partant pour la Judée et partant pour toujours

A partir du vers 317, le texte se retrouve, jusqu'au vers 376, sur un autre manuscrit, qui n'est pas de la main de Lamartine, et que l'on conserve au château de Saint-Point. Notons une légère variante, au vers 320 :

Celle dont la pensée était son seul espoir

Son est évidemment plus clair que le.

- Deux voix, pour imiter cette scène d'amour,
S'en devaient partager les couplets tour à tour ;
325 Et la harpe et le luth, de leurs notes plaintives,
En suspendre un moment les stances fugitives.

ROMANCE

p. 10 verso

LA DAME

- Quand ce vint au matin, Yseult lui dit : « Écoute :
J'entends le coq chanter et ton coursier hennir ;
Encore, encore un mot, et tu seras en route ;
330 Et plus jamais ces yeux ne te verront venir !
Ami, prends mon anneau que de mes pleurs j'arrose,
Hier, pensant à toi, ma main l'a fait bénir,
Pour qu'à jamais de moi te fasse souvenir
Tant qu'il te souviendra du doigt où je le pose ! »

- 335 Or son page, frappant aux portes de la tour, p. 11 recto
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LE CHEVALIER

- « Je pars, ains mon cœur reste, ô ma seule pensée !
Plus ne compte mes jours après ce triste instant,
En ce suprême adieu mon âme t'est laissée,
340 Tout ce qui m'animait me quitte en te quittant.
Garde de nos amours longue et triste mémoire,
Et si jamais le soir trouvère ou pèlerin
D'un cœur brisé d'amour te vient chanter la fin,
Yseult, dis en toi-même : « Hélas ! c'est son histoire ! »
- 345 Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

A gauche du mot « Romance », J. M. II porte : « *le page à la porte, qui parle sous la tour* ».
v. 333 Ms S. P. « Pour qu'à jamais à moi [...] »

337-338 Ms S. P. ; N. C. Je pars, *mais* mon cœur reste, ô ma seule pensée !

Plus ne compte *les* jours après ce triste instant

A côté des mots : « La Dame », J. M. II porte : « *3 et non ici* » ; c'est-à-dire, je pense, que Lamartine voulait faire de cette strophe la troisième et dernière de celles que prononce la Dame. Ni le ms de Saint-Point ni le texte des *Nouvelles Confidences* n'ont tenu compte de cette note.

LA DAME

p. 11 verso

- Ami, prends ces cheveux et que ta main les noue
 Au plus près de ton cœur ; tu rêveras de moi :
 Souvent, quand on te nomme, ils ont voilé ma joue,
 350 Et souvent essuyé des pleurs versés pour toi ;
 Ordonne qu'on les laisse à ton heure suprême
 Reposer avec toi sous le même linceul,
 Pour qu'au moins sous la terre où tu dormiras seul
 Quelque chose de moi s'unisse à ce que j'aime !
- 355 Or le page, frappant aux portes de la tour,
 Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

LE CHEVALIER

- Ah ! si le son du cor en sursaut te réveille,
 Si l'acier d'un écu retentit dans la cour,
 Si le pas d'un coursier résonne à ton oreille,
 360 Si la harpe d'un barde expire sous la tour,
 En mémoire de moi regarde à la fenêtre
 Aussi loin que tes yeux me suivront aujourd'hui,
 Et murmure en toi-même, Yseult : « Si c'était lui ? »
 Ce mot, si loin de toi, je l'entendrai peut-être !
- 365 Or le page, frappant aux portes de la tour,
 Disait à demi-voix : « Roger, voici le jour ! »

p. 12 recto

LA DAME

- Prends mon long chapelet, où pend mon reliquaire ;
 Baise soir et matin ces reliques des saints ;
 J'ai tant prié pour toi sur ce pauvre rosaire,
 370 Que mes doigts fatigués en ont usé les grains ;
 Quand, voyageant le soir sur la terre lointaine,
 L'angélus sonnera dans la tour du beffroi,
 Pour que ton âme au ciel se rencontre avec moi
 En mémoire d'Yseult tu diras ta dizaine.

p. 12 verso

v. 347 N. C. Ami, prends ces cheveux, et que *ma* main les noue

357 N. C. Ah ! si le son *d'un* cor [...]

375 Or le page, frappant aux portes de la tour,
Disait à demi-voix : « Yvain, voici le jour ! »

Tristan allait poursuivre, un cri soudain l'arrête.
Hermine sur son luth vient de pencher la tête,
Son visage a changé, sa défaillante main
380 N'a pu même achever le funèbre refrain.

Elle tombe mourante au sein de sa nourrice
Comme un lis dont le ver a piqué le calice.
On l'apporte en sa tour, sans voix et sans couleur.
Tristan rejette au loin sa harpe avec douleur,

385 Et, la foulant aux pieds sur le pavé de dalle, p. 13 recto
Disperse avec dédain ses débris dans la salle.
« Toi qui chantas pour elle une dernière fois,
Tu ne mêleras plus tes sons à d'autres voix ! »
Dit-il. Et, s'éloignant de la foule étonnée,

390 Il va sur le donjon plaindre sa destinée.
Cependant l'air du ciel et des soins caressants
D'Hermine évanouie ont ranimé les sens,
Et la foule, d'ivresse et de joie éperdue,
A repris à l'instant la fête suspendue.

395 De la chambre élevée où ruissellent ses pleurs,
Hermine entend monter leurs joyeuses clameurs ;
Sur le bord du fauteuil où sa tendresse veille,
Sa nourrice se penche et lui parle à l'oreille :
« Pourquoi cacher ces pleurs, belle enfant ? C'est en vain !

400 Ma main les sent couler ; versez-les dans mon sein,
Ce sein qui vous reçut, ce sein qui vous adore !
Le mal dont vous mourez, faut-il que je l'ignore ? p. 13 verso
— Tu demandes le mal dont je me sens mourir,
Lui répond son Hermine, et Tristan va partir !

405 Que dis-je, à cet instant il est parti peut-être.
Nourrice, oh ! par pitié, regarde à la fenêtre !
Les ponts sont-ils baissés ? Ne vois-tu rien là-bas ?
De son destrier blanc reconnais-tu les pas ?
— Je n'entends que l'écho de la salle sonore.

410 — Ah ! si du moins mes yeux pouvaient le voir encore !
Si mon cœur pouvait dire avant de se briser
De ces mots que le temps ne put jamais user,

v. 376 N. C. rétablit « Roger »

384 Tristan laisse tomber sa harpe avec fureur

387 Toi qui, hélas, connus les accords de sa voix !

400 Lamartine avait d'abord commencé son vers par les mots : « Verse-les dans ce sein qui ». Puis il s'arrête, efface, et écrit le vers tel qu'il fut publié.

- Peut-être ma douleur, de mon sein exhalée,
 Me déchirerait moins si je l'avais parlée ;
 415 Si ses derniers accents retenus dans mon cœur
 S'y gravaient à jamais comme un sceau de douleur,
 Peut-être je vivrais pour espérer encore !
 Écoute un dernier vœu d'Hermine, qui t'implore !
 Descends parmi la foule, ô nourrice ! et dis-lui, p. 22 recto
 420 Dis-lui, s'il en est temps, qu'avant que l'ombre ait fui,
 Avant que du festin mon père ne se lève,
 A l'angle du préau qui domine la grève
 Il te suive et m'attende au bord profond des eaux,
 Avant que ce croissant dépasse les créneaux.
 425 Va, cours ; c'est un poignard que toute heure perdue !
 S'il est parti, je meurs, et c'est toi qui me tue ! »

- La nourrice, à ces mots, une lampe à la main,
 Descend, cherche partout Tristan sur son chemin,
 Le découvre à la fin, seul, assis sous la voûte,
 430 Ne dit qu'un mot : « Hermine ! » et, lui montrant la route,
 Le conduit en silence à l'angle du préau.
 C'était un promontoire au devant du château ;
 Une tour dont les pieds étaient baignés par l'onde p. 22 verso
 Portait à son sommet une terrasse ronde
 435 Dont aucun parapet ne bornait le contour.
 Les pas osaient à peine en approcher le jour ;
 Mais dans la nuit l'horreur du profond précipice
 A des adieux furtifs rendait le lieu propice.
 La nourrice et Tristan, sans bruit et sans flambeaux,
 440 Attendaient que la lune ait passé les créneaux.

- Cependant les rumeurs qui sortent de la salle,
 Les chants, les sons du cor, meurent par intervalle ;
 Les convives, lassés de sommeil et de vin,
 S'endorment au hasard sur les bancs du festin ;
 445 Sous des pas chancelants les corridors gémissent !
 Béranger, dont les sens déjà s'appesantissent,
 Appuyé sur le bras de son vieil écuyer,
 Monte péniblement le tournant escalier.

v. 418 Le manuscrit du *Chevalier* se trouve ici interrompu par des fragments du Chant Quinzième.

435 N. C. Dont aucun parapet ne *bordait* le contour

439 La nourrice et Tristan *s'assirent sans parler*

440 N. C. Attendaient que la lune *eut* passé les créneaux

- Sur le dernier degré la foule qui l'escorte,
 450 Éteignant les flambeaux, se disperse à sa porte.
 Mais à peine la main de son page Obéron
 A-t-elle de son pied déchaussé l'éperon,
 Qu'un souvenir confus dans son cœur se réveille ;
 Il veut revoir sa fille avant que tout sommeille,
 455 Et près d'avoir perdu son unique trésor,
 Avant de s'endormir la contempler encor.
 D'un signe de sa main il défend qu'on le suive,
 Ouvre près de son lit une porte furtive,
 Et lui-même portant la torche dans sa main,
 460 Du haut donjon d'Hermine il suit le long chemin.
 Nul soldat ne veillait dans le corridor sombre,
 Tout était dans ces lieux repos, solitude, ombre.
 Le vieillard de la porte approche à petits pas.
 « Nourrice, ouvrez », dit-il. On ne lui répond pas.
 465 Du lourd loquet de bronze il presse la coquille,
 Il entre, son regard cherche soudain sa fille.
 Il voit son siège vide, il voit son lit désert,
 Ses bijoux dispersés dans son coffre entr'ouvert,
 Et de ses blonds cheveux une boucle échappée,
 470 Auprès des ciseaux d'or dont elle fut coupée,
 Sur la table d'ébène est jetée au hasard.
 Tout annonce à ses yeux un mystère, un départ...
 « Ces bijoux oubliés, ces coffrets, cette tresse,
 C'est peut-être, ô mon Dieu ! l'adieu qu'elle me laisse ».
 475 Mille soupçons affreux s'élèvent... Plein d'effroi,
 Il monte à pas pressés l'escalier du beffroi :
 « Sentinelle, as-tu vu chevaucher sur la route ?
 Des pas, des voix, ont-ils résonné sous la voûte ?
 A-t-il parti du bord une voile, un esquif ?
 480 — Je n'ai rien entendu, que l'eau sur le récif.
 Seulement sur le pré qui domine la plage,
 A l'heure de minuit j'ai vu descendre un page,
 Et peu d'instant après, au jour de ce ciel pur,
 Une ombre à pas muets glisser contre le mur !
 485 — Où sont-ils ? réponds-moi. — Seigneur, de cette place,
 L'angle du bastion dérobe la terrasse,
 Mais l'œil peut y plonger du sommet du beffroi.
 — J'y cours. Baisse ton front, sentinelle, et suis-moi ! »
 Hermine, s'attachant aux pas de sa nourrice,
 490 Avait rejoint Tristan aux bords du précipice,

p. 23 recto

p. 23 verso

p. 24 recto

- Et, dans son cœur brisé retenant ses sanglots,
 Voulait parler, pleurait, ne trouvait plus de mots,
 De ses deux pâles mains se couvrait le visage,
 Regardait tour à tour la nourrice et le page,
 495 Et le ciel et le lac, et pensait : « O mon Dieu ! p. 24 verso
 Que sa vague était douce auprès d'un tel adieu ! »
 Puis enfin, s'efforçant d'une voix qui chancelle
 Elle voulait parler : « Tristan, Tristan ! » dit-elle.
 Un long silence encor suivit ce faible effort ;
 500 Mais ce seul mot était plus triste que la mort.
 « Te souviens-tu d'un mot qu'au sein de la mort même
 Ta bouche a murmuré dans un aveu suprême ?
 Ah ! la mort de mon cœur pourra seul l'effacer !
 Mais mon nom découvert me défend d'y penser ;
 505 Il restera plongé dans l'ombre de mon âme
 Comme un obscur fourreau cache une riche lame.
 Il dormira bientôt sous le sceau du trépas.
 Je vous le rends ici. — Je ne le reprends pas,
 Plus basse est ta fortune, et plus un amour tendre,
 510 Pour être à toi, Tristan, s'honore de descendre.
 Descendre ! ah ! qu'ai-je dit ! s'élever, s'ennoblir !
 Honorer ce qu'on aime, est-ce donc s'avilir ?
 Est-il un rang si bas que la vertu n'honore ? p. 25 recto
 Illustre, je t'aimais ; malheureux, je t'adore !
 515 Et mon cœur à ton cœur attaché sans retour,
 Ce que ravit le sort, le rend par plus d'amour !
 Mais toi dont la tendresse, aux risques de ta vie,
 A l'injure, à la mort, dans tes bras m'a ravie,
 Toi qui semblas m'aimer tant que je fus ta sœur,
 520 Tristan ! ton cœur est-il si docile au malheur ?
 Se peut-il qu'un seul jour efface tant d'années !
 Tant de doux souvenirs, tant d'heures fortunées,
 De tes yeux pour jamais sont-ils donc disparus ?
 Et quand ce cœur perd tout, ah ! ne m'aimes-tu plus ? »
 525 Les mains jointes, le front baissé sur sa poitrine,
 Tristan restait muet, debout devant Hermine,
 Comme un homme accusé, parmi ses ennemis,
 D'un crime imaginaire et qu'il n'a pas commis,

v. 492 Voulait parler, pleurait, *murmurait quelques mots*

495 Et le ciel et le lac et *disait* : « O mon Dieu !

503 La correction grammaticale exigerait *seule* (au féminin). Mais le vers serait faux.

- Mais, coupable d'un autre et prêt à se confondre p. 25 verso
 530 Refuse de parler et tremble de répondre.
 Hermine, interprétant ce silence incertain :
 « Ah ! s'il est vrai, cruel ! pourquoi, pourquoi ta main
 Ne m'a-t-elle à la honte, aux flots abandonnée ?
 Je mourrais moins coupable et moins infortunée !
 535 Va, pars, arrache-moi tout dans le même instant,
 Et pour suprême adieu ne me laisse en partant
 Que l'éternel chagrin dont je meurs consumée,
 Que la honte et l'affront d'aimer sans être aimée ! »
- Le page, à ces accents dont son cœur est frappé,
 540 Retient en vain un cri de son âme échappé.
 « Aimer sans être aimée ! Ah ! je devais peut-être p. 26 recto
 Mourir avant ce cri qui vous l'a fait connaître,
 Et cachant, même à moi, mes sentiments secrets,
 Ne révéler qu'à Dieu le nom que j'adorais !
 545 Mais ce reproche, Hermine, a vaincu ma constance,
 Mon cœur en se brisant a trahi mon silence.
 Car si jamais, ô ciel ! vous me le reprochez,
 Je ne vous l'ai pas dit ! c'est vous qui l'arrachez !
 Oui ! seule vous étiez ma pensée et ma vie ;
 550 Dans le fond de mon cœur, c'est vous que j'ai servie,
 Dans la lice, au tournoi, c'est vous que je pensais !
 J'y portais votre nom et je le prononçais !
 Quand on me demandait quelle serait ma dame,
 Je murmurais tout bas ce seul nom dans mon âme ;
 555 Et, vainqueur ou vaincu dans ces brillants hasards,
 Je ne voyais jamais mon prix qu'en vos regards !
 Ne me demandez pas depuis quand je vous aime ! p. 26 verso
 Mon cœur pour l'avouer ne le sait pas lui-même.
 De cet amour si doux dès l'enfance animé,
 560 Je ne me souviens pas de n'avoir pas aimé,
 Et ne trouvant en moi d'image que la vôtre,
 Je n'ai jamais pensé qu'on pût aimer une autre ;
 Longtemps ces noms si doux et de frère et de sœur,
 Comme ils charmaient ma vie, ont pu tromper mon cœur,
 565 Et je ne cherchais point à démêler la trame
 Des doubles sentiments qui régnaient dans mon âme.

v. 532 En face de ce vers, Lamartine écrit, avec un peu d'empressement : *Ici le chant a 540 vers.*

536-537 Ces deux vers sont très raturés. Les leçons primitives sont illisibles.

543 Et cachant, même à moi, mes *hommages secrets*

- Qu'importait à mon cœur de le savoir jamais ? p. 27 recto
 D'amour et d'amitié j'étais heureux, j'aimais !
 Mais au moment fatal où dans les bras d'un traître
 570 Je vous vis, ce moment m'apprit à me connaître ;
 J'ai su combien j'aimais par combien j'ai souffert,
 Et le ciel m'a puni de l'avoir découvert !
 Mais qu'au fond de mon cœur ce secret vive et meure !
 L'amour qui fut ma gloire est mon crime à cette heure ;
 575 Trop éloigné d'un rang qu'un regard peut ternir,
 Ce serait l'offenser que de m'en souvenir !
 Reprenez à jamais celui qui fit ma gloire !
 Qu'il s'efface en votre âme ainsi que ma mémoire !
 Plaignez-moi quelquefois ; mais, fidèle à l'honneur,
 580 Aimez-en un plus digne ! — Ai-je donc plus d'un cœur
 Et crois-tu qu'à ton gré je puisse à l'instant même p. 27 verso
 Aimer ce que je hais et haïr ce que j'aime ?
 Non, l'amour que mon cœur reçut avec le jour
 Qu'on me fit respirer dans le même séjour,
 585 Ce lait qu'au même sein ensemble nous puisâmes,
 L'amour qu'un nom si doux a nourri dans nos âmes
 N'est pas un sentiment fragile et passager
 Qu'un jour peut faire éclore et qu'un mot peut changer ;
 Tristan, il est nous-même, il est notre pensée
 590 Dans le cœur l'un de l'autre en naissant retracée ;
 Il est notre mémoire et notre souvenir,
 Nos peines, nos soucis, le passé, l'avenir,
 Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire !
 Sur un tel sentiment nulle voix n'a d'empire !
 595 Il brave et l'injustice et l'outrage du sort,
 Et, pour l'anéantir, il n'est rien que la mort !
 Va, n'essaye donc pas d'en étouffer la flamme ;
 Il est à toi, Tristan, par tous les droits de l'âme,
 Par tous les noms sacrés les plus chers à mon cœur,
 600 D'ami, d'amant, de frère ou de libérateur !
 Mon amour te les garde, et ce cœur qui t'adore,
 S'il en est un plus doux, te le consacre encore !
 Oui ! je le jure ici, par tous ces noms chéris,
 Par ce lait fraternel dont nous fûmes nourris,
 605 Par l'âme de ma mère et ces larmes dernières
 Que versèrent sur nous ses mourantes paupières,

v. 567 A la suite de ces vers, quatre vers biffés, couverts d'encre, illisibles.

597 N. C. Va ne tente donc pas d'en étouffer la flamme.

604 Par ce sein, par ce lait dont nous fûmes nourris

- Par ce même berceau qui nous reçut tous deux,
 Par ces premiers amours nés de nos premiers jeux,
 Par ce ciel qui m'entend, par ce lac tutélaire
 610 Dont ton berceau flottant endormit la colère,
 Par cette nuit suprême où, ravie au trépas,
 L'amour qui t'inspirait me sauva dans tes bras ;
 Par ma part dans le ciel, par mon nom de chrétienne, p. 28 verso
 Jamais ma main n'aura d'autre appui que la tienne,
 615 Jamais mon cœur n'aura d'autre maître que toi !
 Reçois devant le ciel ce gage de ma foi ;
 C'est de ma mère, hélas ! le plus cher héritage,
 Le gage de sa foi, l'anneau de mariage
 Que l'heure de la mort à son doigt a trouvé,
 620 Et qu'en secret pour toi mon cœur a réservé !
 Approche, que ma main à la tienne s'unisse,
 Et que Dieu qui m'entend nous juge et nous bénisse !
 Et toi, jure qu'au mien, jusqu'au jour de la mort,
 Ce nœud mystérieux enchaînera ton sort !
 625 — Je jure, dit Tristan, d'obéir à mon maître,
 De respecter le rang où le ciel vous fit naître,
 De refuser toujours le nom de votre époux,
 Pour vivre et pour mourir moins indigne de vous ! »
 Hermine, à cet arrêt d'une perte éternelle, p. 29 recto
 630 Sent défaillir son cœur ; elle pâlit, chancelle,
 Murmure un cri confus qu'elle n'achève pas,
 Et Tristan, à genoux, la soutient dans ses bras.
 Mais, du haut des créneaux d'où son regard domine,
 Le vieillard les découvre ; il voit, il voit Hermine
 635 Au moment où, tombant sous l'excès du malheur,
 Le page, avec respect, la reçoit sur son cœur.
 Tristan ! sa fille ! ensemble ! en ces lieux ! à cette heure !...
 « J'en ai trop vu, dit-il ; ah ! que le traître meure !
 Dût se mêler au sien mon sang déshonoré ! »
 640 Il s'écrie, et, d'un bras de fureur égaré,
 Arrachant l'arbalète aux mains de l'homme d'armes,
 Sur le bord du rempart, il la supporte, il l'arme,
 Et, trop lent à son gré, mais plus prompt que l'éclair,
 Le trait qu'il a lancé siffle, vole et fend l'air.
 645 Mais, ô fureur aveugle ! ô trop malheureux père ! p. 29 verso
 Le trait mal assuré qu'a lancé la colère

v. 612 L'amour qui *te soutint* me sauva du trépas

646 A la suite de ce vers, quatre vers biffés, illisibles.

- Le venge et le punit dans le même moment ;
 Il frappe d'un seul coup et l'amante et l'amant,
 Et, traversant l'épaule où s'appuyait Hermine,
 650 Sur le corps de Tristan lui perce la poitrine,
 Réunissant ainsi dans les nœuds de la mort
 Ces deux enfants en vain séparés par le sort !
 Percé du même dard dont le fer les rassemble,
 Le couple infortuné chancelle et roule ensemble,
 655 Et, du haut de la tour dont ils touchent les bords,
 Sur l'abîme profond tombant comme un seul corps,
 Le lac qui les reçoit ouvre sa vague obscure,
 Et le flot les recouvre avec un sourd murmure.
 Tels pendant qu'au printemps un couple de ramiers
 660 Soupire ses amours sur les hauts peupliers,
 Le perfide oiseleur, qui voit battre leurs ailes,
 Perce d'un même trait les deux oiseaux fidèles,
 Les gouttes de leur sang teignent leurs flancs ternis,
 Leurs cous entrelacés se penchent réunis,
 665 Et, comme un doux faisceau qu'un nœud mortel enchaîne,
 La même flèche encor les unit sur l'arène.

p. 30 recto

v. 664 N. C. Leurs cols [...]

665 Et comme un *seul* faisceau qu'un nœud mortel enchaîneN. C. Et comme un doux faisceau qu'un *trait* mortel enchaîne

après le dernier vers : *fin du 2^e chant des Chevaliers* — Florence, 1^{er} juin 1827, nombre de vers 674, dans ce chant. (674 vers ? Ce chiffre nous indique que les deux groupes de quatre vers supprimés à la suite des vers 567 et 646 n'ont été biffés par Lamartine qu'après le 1^{er} juin 1827, — très probablement en 1851).

LE CHEVALIER

Chant 3^e 1

B. N. Lamartine

5

p. 30 verso

*Que le sort des mortels est changeant et bizarre !
Que le jeu du destin est perfide et barbare !
Et qu'il faut, en jouant avec son dé trompeur,
S'y défier de tout, et surtout du bonheur !*

- 5 *Le cœur humain ressemble à la coupe vermeille
Où coule à flots dorés le nectar de la treille ;
Le convive qui tient le vase dans sa main
Le renverse et le vide aussitôt qu'il est plein.
Dans ce monde changeant tout fuit, vole et s'efface ;*
- 10 *Le moment au moment, le jour au jour fait place
Le vent court, l'onde coule et l'éclair fuit nos yeux ;
Mais de tout ce qui brille et s'éteint sous les cieux,
De tout ce que le temps loin de nous précipite,
Rien ne passe plus tôt, rien ne vole aussi vite,*
- 15 *Rien ne laisse dans l'âme une plus sombre nuit
Qu'une heure de bonheur qui brille et qui s'enfuit !*

p. 30 recto

*Le sommeil du trépas couvrait déjà nos âmes
Et le lac à son gré nous berçait sur ses lames
Quand au bruit de la chute un vieillard, un nocher
Dont l'esquif s'abritait sous l'ombre du rocher*

A côté de « Chant 3^e », à gauche, on lit : « Vision 10^e ».

Sur la couverture (verso), les notes suivantes, tracées au crayon : « *Nourreddin emir ou sultan de Damas. Année 1140, Philippe Auguste en France, Lusignan, Jérusalem, Saladin* » ; puis, à l'encre : « *Almoadan sultan d'Égypte. A l'époque de la bataille de Minieh et de la captivité de Saint Louis. Ch = Karismé, nom de la jeune arabe* ».

v. 5 Le cœur humain ressemble à un vase de verre

6 Où coule à flots dorés le nectar de la terre

7 Au-dessus du mot vase Lamartine a écrit : verre, sans rayer la première expression.

- S'approche avec horreur du couple qui surnage,
Nous tire dans sa barque et le long du rivage
De rochers en rochers fuit sans être aperçu
Jusqu'à l'anse écartée où l'esquif est reçu.*
- 25 *Déjà j'avais repris la lumière et la vie,
Mais sous le coup mortel Hermine évanouie
Reposait sur mon cœur comme un marbre glacé **

p. 29 verso

CHANT LYRIQUE

DU JUGEMENT DERNIER

NOTICE

Dans la première édition des *Harmonies*, l'*Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du Globe* (septième Harmonie du Livre IV) commençait avec le vers :

Est-ce toi, terre inanimée

La pièce n'était formée que du chant — thrène plutôt qu'hymne — de l'ange, suivi seulement des quatre vers où l'on voit cet ange s'élever « aux voûtes éternelles » et disparaître « à jamais ». Le pronom « il » par lequel s'ouvre ce quatrain eût été même, sans le titre, proprement inintelligible. En tout, 99 vers ¹.

L'édition des Œuvres Complètes de 1832 n'apporte aucune modification à ce texte ; mais en 1834, Lamartine ajoute à son *Hymne* un long préambule descriptif de 72 vers. C'est sous cette forme qu'il laissera définitivement ce texte, exception faite de quelques retouches de mots, en 1849, pour l'édition des Souscripteurs.

Le poète, cependant, n'avait pas livré son manuscrit tout entier. M. Jules Marsan a publié en 1911, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, deux nouveaux groupes de vers dont l'un précède la description épique révélée par Lamartine en 1834, et dont l'autre forme un prolongement incomplet, suspendu, des vers sur lesquels s'arrête le texte de toutes les éditions.

Il semble que Lamartine ait songé d'abord à écrire là le Dernier Chant de ses *Visions* ; ainsi s'expliquerait le titre de ces vers que M. Gustave Lanson

1. La vignette, signée Tony Johannot, qui orne, dans l'édition originale des *Harmonies*, la page du titre, au deuxième volume, représente un personnage ailé, à peu près nu et qui semble asexué ; il s'élève, les bras au ciel, et la chevelure hérissée, dans un éther éblouissant, tournant la tête vers un globe sombre, dont on ne voit que le sommet et qui veut figurer la terre. Une note, à la table des matières (p. 336), avertit le lecteur que le sujet de la vignette initiale « se rapporte à l'Hymne de l'Ange de la Terre ». L'ange que dessine Tony Johannot ressemble fort peu à ce vieillard dont Lamartine fait la description ; mais le portrait en vers du colosse chenu ne figurera que dans l'édition de 1834.

2. R. H. L., 1911, pp. 892-895.

avait vus à Saint-Point : « *Notes pour le 58^e chant des Visions. La Terre flottant morte dans l'espace* »¹. Nous voyons bien en effet, dans le texte qui nous occupe, la terre « inerte, inanimée », pareille à un « cadavre flottant » dans l'éther (v. 41 sqq.). Puis le poète se ravisa, et, bouleversant de fond en comble l'économie de son poème, il prit la décision de faire de ce 58^e Chant le premier, désormais, de son épopée métaphysique. L'*Invocation* de 1823 s'abolit ; une invocation nouvelle la remplace. Plus d'un trait se retrouve du texte ancien dans le texte nouveau, mais des différences curieuses apparaissent aussi. Certes, des vers comme ceux-ci :

Ange dont le regard tourné vers l'avenir
Voit comme un jour passé le jour qui doit venir

reprennent bien à peu près exactement les vers de 1823 :

Et l'avenir tremblant, à ta voix enfanté,
Passe derrière toi comme un siècle compté

Mais, en décembre 1823, Lamartine avait écrit :

J'ai jeuné, j'ai prié, j'ai veillé sous la cendre

Il dit maintenant au Seigneur, d'un ton assez différent :

Mais j'ai cru, j'ai prié, j'ai veillé pour ta gloire

En 1823, au sortir du long orage de son adolescence, il se reconnaissait chargé de bien des souillures dont il lui avait fallu d'abord, disait-il, se purifier (v. 31-38). Maintenant, l'accent est plus fier. Les jeûnes, les agenouillements « sous la cendre », Lamartine ne les trouve plus en accord avec son personnage² ; il se sent d'ailleurs plus digne d'être visité par l'Esprit. L'affirmation chrétienne est ici d'une netteté absolue : « le rédempteur que j'aime », ainsi désigne-t-il le Christ³. Dans le regard qu'il jette sur son existence, passe à présent une sorte d'assurance, une certitude de n'avoir pas démerité :

Des divines leçons j'ai nourri ma mémoire
[.....]
Mes yeux se sont usés à regarder les cieux

1. L'expression « Notes pour », comme titre d'un texte en vers indique fréquemment, dans les manuscrits de Lamartine, un développement jeté d'avance, par dessus un vide que viendront combler des Chants successifs. Ainsi, dans Jocelyn, les « *Notes pour le Chant sixième* », où se trouvent racontées, en vers, et sous leur forme définitive, la mort et la confession de Laurence, avaient été jetées par Lamartine sur le papier alors que deux Époques seulement, à peine, du récit, étaient rédigées.

2. Invoquer bonnement l'Esprit-Saint quand Montlosier pourfend les Jésuites, est-ce bien le moment ? Mais Patmos est parfait, pur de toute ombre cléricale. C'est là même que, plus tard, s'installera Victor Hugo pour foudroyer le Vatican.

3. Notre texte est contemporain de l'*Hymne au Christ* écrit par Lamartine « avec foi et amour » en avril 1829.

Lamartine, remarquons-le, se représente ici comme un vieillard, ou presque (« Et l'inspiration a blanchi mes cheveux » v. 16). Il anticipe, mais peut-être estime-t-il qu'effectivement, lorsqu'il arrivera au terme de sa tâche et publiera son poème, sans mensonge littéraire, et pour tout de bon, il sera vieux ¹.

*
*
*

Nous avons vu, dans notre étude générale des sources du Grand Poème tout ce que doit au *Dernier homme* de Grainville le personnage même de l'ange de la Terre et le thème de sa plainte lyrique ². Quant à la description de la terre « flottant morte dans l'espace », Lamartine, lui-même, dans *l'Immortalité* (1817), avait esquissé en quatre vers ce tableau dont la grandeur sombre, sans doute, l'attirait ³ :

Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit
[etc...]

(v. 85-88)

et, dans son Harmonie *L'infini dans les cieux* (1828), il avait évoqué encore

Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.

Peut-être le *Génie du christianisme* (I. IV. 4) avait-il guidé de ce côté son imagination ; et ce soleil de la fin du monde que Chateaubriand montrait « comme un énorme cadavre noyé dans les cieux » restait-il vaguement présent à l'esprit du poète lorsqu'il écrivait ici, parlant de la terre sans vie :

C'était un point obscur dans les plaines de l'air,
Un cadavre flottant sur les flots de l'éther ⁴ (v. 67-68)

1. D'année en année on voit Lamartine parler de dix ans ou même de quinze ans pour bâtir son œuvre : Le 13 juin 1824, il écrit à Genoude qui « dans douze ou quinze ans » il lui demandera « un article » en faveur du Poème ; en 1827 (alb. J. M. II, p. 4) il se donne « dix ans » pour terminer son entreprise. En mars 1829 (R. H. L. 1924, p. 352) c'est quinze ans qu'il lui faut encore. Le 13 juillet 1830, il déclare à Nodier qu'il ne publiera rien de son grand ouvrage « avant dix ou quinze ans ». (*La Révolution française*, juillet-décembre 1826, p. 93).

2. Rappelons aussi que Ducis, dans ses *Vers pour une fête à la vieillesse*, avait évoqué le génie des Alpes en des termes que rappelle, ici, la description de l'ange de la terre (cf. Ducis, O. C., 1813. T. III, p. 329).

3. L'image, en quelque sorte cosmique — comme une vue prise d'un point de l'espace interplanétaire — du globe terrestre non point inerte et désert, mais vivant, mais radieux, apparaît à deux reprises dans son œuvre, — dans *Les Étoiles* d'abord, en 1822, puis dans les *Impressions du matin et du soir* (1827). Dans le préambule de sa grande édition de *Paul et Virginie*, en 1806, Bernardin de Saint-Pierre avait comparé la terre à un « vaisseau céleste [...] sans proue, sans poupe [...] propre à voguer [...] dans toute l'étendue des cieux » (*Paul et Virginie*, Paris, 1930, p. 56).

4. Sénancour, dans ses *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, avait parlé, lui aussi, de cette époque à venir où la terre « desséchée peut-être, peut-être refroidie ou minéralisée [...] doit rester un globe immuable et mort jusqu'à ce que des siècles sans nombre achèvent sa vieillesse [...] et dissipent sa poussière dans le vaste éther » (*Rêveries* [...], Paris 1910, p. 234).

Il est intéressant de noter en quel endroit du monde Lamartine imagine de représenter l'ange de la Terre pleurant la mort de son « étoile aimée ». L'ange a choisi, pour apparaître dans « sa forme d'autrefois », le point du globe le plus cher à son cœur, le plus beau de tous ; et c'est le « divin rivage » du pays napolitain, « morceau des cieux », « jardin du monde », Naples, en qui Lamartine voyait la patrie de ses sens, Naples et son ciel « doux à la peau » (II. 308).

En juin 1816, Lamartine confiait à Vaugelas qu'aucun soleil ne le réchauffait plus depuis qu'il avait « tâché celui du paradis terrestre, vulgairement appelé le pays de Naples » ¹ (I. 264) ; et dans son *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* il avait célébré encore « cet Eden du monde où languit Parthénopée » (St. XII). L'éloge de Naples avait d'ailleurs sa place déjà marquée dans la littérature ; le thème était créé. *Corinne* (XI. I) avait parlé avec émotion de ce pays où l'on éprouve « une si grande amitié de la nature », et Lamartine se souvenait à coup sûr du beau passage des *Martyrs* (Livre V) : « Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit [etc...] ».

*
* * *

Lamartine a travaillé surtout, dans ce fragment, le morceau lyrique, puisque c'est ce groupe de vers, et lui seul, d'abord, qu'il destina à ses *Harmonies*. Il est certain que le grand mouvement qui se développe, qui s'enfle, comme se soulève une poitrine, du vers 141 au vers 169, ne manque ni de puissance ni de beauté. Mais que dire du portrait du lion (aux vers 183-189) et de cet ange, d'un si grand âge, bizarrement assis « sur un coteau », le coude planté dans le cratère du Vésuve, les jambes pendantes, et qui pleure avec tant d'abondance que ses larmes « pareilles par leur masse à des gouttes d'orage » ruissellent entre ses doigts et pleuvent sur ses pieds ?...

Le texte que nous donnons ici est celui du manuscrit J. Marsan. Nous indiquons en note, précédées du signe B. N. les variantes du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, — précédées du signe Ed. celles du texte publié dans la première édition des *Harmonies*, — précédées du signe O. C. celles du texte publié dans l'édition des Œuvres Complètes, en 1834.

Le manuscrit d'Angers est en tous points conforme au texte publié en 1830, exception faite, au vers 177 du mot *frémissant* qu'on y lit au lieu du mot « gémissant » ; mais il s'agit là, très probablement, d'une simple erreur de copie, car le mot « frémissant » se retrouve à la rime, au vers 183.

1. Cf. dans le *Carnet de voyage* de Lamartine en Italie (L. C. 25 juillet 1808) la description de cette « vapeur dorée », de cette « pluie de lumière » que Lamartine contemplait, en 1811, sur la baie de Naples, avec ravissement.

CHANT LYRIQUE DU JUGEMENT DERNIER

- Ah ! viens ! rouvre pour moi la source des miracles,
Ange qui de Patmos inspiras les oracles,
Ange dont le regard tourné vers l'avenir
Voit comme un jour passé le jour qui doit venir !
- 5 Je n'ai pas, comme Jean, dormi sur le sein même
Du maître qui l'aimait, du rédempteur que j'aime !
Je n'ai pas, comme lui, d'un bras ensanglanté,
Scellé dans les cachots la loi de vérité !
Mais j'ai cru, j'ai prié, j'ai veillé pour sa gloire.
- 10 Des divines leçons j'ai nourri ma mémoire ;
Amour et vérité furent mes seuls désirs ;
J'ai foulé sous mes pieds ce monde et ses plaisirs,
J'ai jeté ces faux biens comme de la poussière,
Je n'ai cherché que Dieu dans la nature entière,
- 15 Mes yeux se sont usés à regarder les cieux,
Et l'inspiration a blanchi mes cheveux !
Récompense en un jour toute une longue vie !
Jette-moi, du grand livre, une page ravie,
La dernière !... Et sous toi laisse-moi répéter
- 20 Ce qu'une langue d'homme en pourra supporter !
Il m'exauce ! et j'ai vu ! Mais où sont les paroles,
Les images, les sons, les formes, les symboles
Pour raconter ici ce qui n'est plus humain :
Quand ta plume de feu flamboierait dans ma main,
- 25 Inspiré de Patmos ! ou quand tes sept tonnerres
Uniraient leurs sept voix pour chanter ces Mystères,
Si par ma propre voix, en parlant, foudroyé
Je ne tombais pas mort comme
A ma vision même ils resteraient encore
- 30 Ce qu'est au feu sanglant de l'éclair qui dévore

v. 28 vers inachevé.

29 Ce pluriel s'explique mal. Que représente le pronom « ils » ? Au singulier, il serait impersonnel et le sens m'apparaîtrait ainsi : il resterait, sur ma vision ce reflet qui flotte, après un éclair, sur la feuille ou sur le mur.

- Le reflet égaré, pâle, mourant, obscur,
 Qui flotte sur la feuille ou tremble sur le mur !
 Mais l'homme pour parler, n'a ni foudre ni flamme,
 Et sa parole, hélas, est l'ombre de son âme !
- 35 Il parle, et si Dieu même animant ses accents
 Ne donne pas la vie à ses sons impuissants,
 Ils tombent de sa voix comme une feuille morte
 Et le vent de sa lèvre en soufflant les emporte.
 Qu'est-ce qu'un homme, ô Dieu, pour parler en ton nom ?
- 40 Le souffle d'un roseau pour rendre l'aquilon.

- La terre n'était plus qu'une tombe fermée ;
 Masse informe et muette, inerte, inanimée,
 Elle flottait au rang qu'elle avait occupé :
 Comme un vaisseau désert que la foudre a frappé
- 45 Quand la main qui le guide est tombée en poussière
 Suit encore un moment sa rapide carrière,
 Puis chancelle et s'arrête, et de ses flancs déserts,
 Ne répond qu'un son creux au sourd roulis des mers.
 La vie, en remontant à sa source suprême,
- 50 La vie avait quitté jusqu'aux éléments même ;
 Le dernier des vivants, d'où son souffle avait fui,
 Était mort ; et la terre était morte avec lui,
 Morte avec tous ses fruits, morte avec tout leur germe,
 Morte avec chaque loi que chaque règne enferme,
- 55 Morte avec tous ses bruits et tous ses mouvements
 Avec tous ses instincts et tous ses sentiments,
 Morte avec tous ses feux éteints dans ses abîmes,
 Morte avec ses vapeurs retombant de ses cimes,
 Morte avec tous ses vents ; et le silence seul
- 60 L'enveloppait partout comme un vaste linceul.
 Un soleil pâlisant, de ses rayons funèbres,
 Ne pouvait dissiper ces mortelles ténèbres ;
 Rien n'y réfléchissait l'aurore ni le soir ;
 Tel dans un œil éteint qui ne peut plus la voir,
- 65 La clarté d'un flambeau tombe en vain ; la paupière
 Comme un miroir terni, change en nuit la lumière.

v. 42 O. C. Masse informe et muette, *éteinte*, inanimée

44 O. C. Comme un vaisseau *muet* [...]

48 O. C. Ne *rend plus* [...]

59 O. C. Morte avec tous ses vents, et *son* silence seul

60 O. C. L'enveloppait partout comme un *morne* linceul

61 O. C. Un soleil *sans rayons*, de ses *reflets* funèbres

62 O. C. Ne pouvait *que pâlir* ces *flottantes* ténèbres

- C'était un point obscur dans les plaines de l'air,
 Un cadavre flottant sur les flots de l'éther ;
 Et l'esprit du Seigneur, en traversant l'espace,
 70 Avec crainte et dégoût s'éloignait de sa trace ;
 Mais semblable à l'amour qui survit au trépas,
 Un seul ange, du moins, ne l'abandonnait pas.
 C'était ce grand esprit, cette âme universelle,
 Qui vivait, qui sentait, qui végétait en elle ;
 75 Être presque divin dont elle était le corps,
 Qui de sa masse inerte agitait les ressorts,
 Dont l'homme avait nié l'intelligence obscure,
 Ou que, sans le comprendre, il nommait la Nature.
 Quand elle eut accompli ses destins et ses joies
 80 L'esprit avait repris sa forme d'autrefois.
- De céleste et d'humain harmonieux mélange,
 C'était un homme, avec les ailes d'un archange ;
 Mais un homme agrandi, sublime, colossal,
 De cet être déchu type primordial,
 85 Du Dieu qui nous créa première et grande image,
 Assis sur un coteau de ce divin rivage
 Où jadis Parthénopée avait, devant ses yeux,
 Réfléchi dans ses mers comme un morceau des cieux,
 Lieux chers à ses regards, lieux que sa main féconde
 90 Se plaisait à parer comme un jardin du monde
 Et de l'azur du ciel et de l'éclat des airs
 Et de l'ombre de monts et du reflet des mers ;
 Ses pieds pendaient d'en haut sur un immense abîme
 Dont l'écume des flots avait rongé la cime ;
 95 Lieux vides maintenant de lumière et de bruit,
 D'où ne remontait plus que silence et que nuit.
 Son coude s'appuyait sur la crête aplatie
 De ce mont qui, jetant la cendre et l'incendie,
 Secouait de ses flancs les hameaux ébranlés ;
 100 Ses flancs vides rendaient des sons creux et fêlés.
- Ses blancs cheveux tombant comme une neige épaisse,
 Contemporains du globe, annonçaient sa vieillesse ;

v. 67 O. C. C'était un point obscur dans *le vide* de l'air

74 O. C. Qui vivait, qui sentait, qui végétait *pour* elle.

85 O. C. Du Dieu qui *le* créa [...]

88 O. C. Réfléchi dans *les* mers [...]

91 O. C. *Et de l'ombre des monts, et de l'azur des mers*

92 O. C. *Et de l'éclat du ciel et du parfum des airs*

- Mais les membres nerveux de cet enfant du ciel
Faisaient dans le vieillard deviner l'immortel.
105 De ses deux larges mains il couvrait son visage.
Pareilles, par leur masse, à des gouttes d'orage,
Des larmes, de ses yeux vainement essuyés,
Ruisselaient dans ses doigts et pleuvaient à ses piés.
Il comprimait en vain cette douleur divine ;
110 On entendait de loin gronder dans sa poitrine
Le bruit sourd et plaintif de ses vastes sanglots,
Et des cris étouffés qu'entrecoupaient ces mots :

- Est-ce toi, terre, étoile aimée ?
Est-ce toi que j'ai vue, hélas ! il n'est qu'un jour,
115 Des mains de Jéhovah t'élancer enflammée
Comme une étincelle animée
Du foyer de vie et d'amour ?

- Les étoiles tes sœurs pâlirent
De honte et de ravissement ;
120 Tu passas devant elles et tes lois s'accomplirent
Et les vagues d'azur tout à coup s'assoupirent
Pour bercer ton globe écumant.

- Sur ton front qui venait d'éclore
Ta lune et ton soleil combattaient de clarté ;
125 Plus vif que ton midi, plus doux que ton aurore
Le regard de ton Dieu te vêtissait encore
De vie et d'immortalité.

- Quels destins tu portais ! — Étouffés dans leur germe,
Que d'êtres immortels ton sein devait nourrir !
130 Où sont-ils ? Est-il vrai ? ce peu de cendres enferme
Ce que ne devait pas mourir ?

-
- v. 104 O. C. *Laissaient* dans le vieillard [...]
109 O. C. Il comprimait en vain cette *angoisse* divine
113 Éd. Est-ce toi, terre *inanimée*
115 Éd. Des *doigts* de Jéhovah [...]
116-117 Éd. Comme une étincelle *allumée*
Au foyer [...]
120 B. N. Tu passas devant elle et *les anges sourirent*
Éd. Tu passas *dans le ciel et les astres jaillirent*
121 Éd. Et les vagues d'azur *sous ton poids* s'assoupirent
125 Éd. Plus *pur* que ton midi [...]
126 « Vêtissait » est donné par Ed. et O. C. — En 1849 : *t'illuminait*
131 Éd. Ce qui ne *dut jamais* mourir

Et d'une étoile, hélas ! tu n'es plus que la cendre,
 Que le noyau d'un fruit que le ver a rongé,
 Qu'une écaille qui va se fendre
 135 Dans la main qui l'a jugé !

Ah ! pleurez avec moi, planètes, ses compagnes,
 Étoiles qui pariez ses tentes de mille yeux,
 Soleils dont les rayons éclairaient ses montagnes,
 Nuages qui jetiez l'ombre sur ses campagnes !
 140 Pleurez ! la mort est dans les cieux.

Quand tu flottais comme un navire,
 Dans l'écume de feu de l'aurore ou du soir,
 Quand tes mers, se gonflant comme un sein qui respire,
 Venaient baiser du flot le bord qui les attire,
 145 Et polir sous les monts un onduleux miroir,
 Où flottaient des tableaux qu'effaçait le zéphyre,
 Comme un peintre jaloux qui montre et qui retire
 L'œuvre qu'il nous laisse entrevoir ;
 Quand tes cimes portaient les palais des nuages,
 150 Et qu'en perçant parfois le cintre divisé,
 Les rayons se mêlant aux lueurs des orages,
 Sur les flancs des rochers sauvages
 Ruisselaient de plages en plages,
 Comme un éclair soudain sous un dôme brisé ;
 155 Quand ce jour faux et teint d'une couleur qui change,
 Flottant au gré de l'aquilon,
 Comme un reflet de feu des ailes d'un archange,
 Glissait en éclairant ton magique horizon,

-
- v. 134 Éd. Qu'un rocher qui va se fendre
 135 Éd. Dans le feu qui l'a jugé
 137 Éd. Étoiles qui semiez [...]
 138-139 B. N. Éd. ; Soleils dont les rayons *vétissaient* ses campagnes,
 Nuages qui jetiez l'ombre sur ses montagnes
 En 1849, Lamartine change « *vétissaient* » en *inondaient*.
 144 Éd. Venaient lécher du flot [...]
 145 Éd. Et polir sous *tes caps* leur onduleux miroir
 146-148 Éd. Miroir où *tes tableaux*, que *ridait* le zéphyre,
 Brillaient et s'effaçaient comme un léger sourire
 Que l'œil voudrait fixer et ne fait qu'entrevoir
 149 Éd. Quand tes cimes portaient le palais des nuages
 150 Éd. Et que *fendant* soudain leur cintre divisé
 154 Éd. Comme un éclair *perçant* [...]
 158 Éd. Glissait en *colorant* [...]

- Et, frappant tour à tour ta crête ou tes abîmes,
 160 Faisait étinceler tes neiges sur tes cimes,
 Tes cascades roulant dans leurs gouffres poudreux,
 Tes hameaux blanchissant sur un fond ténébreux,
 Tes fleuves engouffrés sous leur arche arrondie,
 Et tes mers écumant comme un vaste incendie,
 165 Et les toits des cités resplendissant de feux :
 Oh ! qui pouvait te voir sans palpiter d'extase,
 Sans tomber à genoux devant ton créateur ?
 Oh ! qui pourrait te voir sans qu'un poids ne l'écrase,
 Un poids comme le mien, de honte et de douleur ?
 170 Que d'êtres animait ton âme intarissable,
 Depuis l'humble fourmi dans ses cités de sable
 Jusqu'à l'aigle du ciel qui dormait sur le vent !
 Dans tes jeux infinis que de force et de grâce,
 Depuis le cygne blanc qui vole sur la trace
 175 Du cygne dans l'onde glissant,
 Depuis le doux ramier dont le cou s'entrelace
 Au cou du ramier gémissant,
 Depuis le paon doré dont l'aile fait la roue,
 Depuis le lévrier dont le flanc est la proue,
 180 Depuis le fier coursier au cœur obéissant,
 Jusqu'au lourd éléphant, tour vivante et mobile,
 Que la voix d'un enfant par l'amour rend docile,
 Jusqu'au lion frémissant
 Qui d'un ongle en courroux creuse en vain la poussière
 185 Qui fait de ses naseaux rugir l'air menaçant,
 Et de son cou gonflé secouant la crinière
 Renvoie obliquement l'éclair de la lumière
 Et n'a sous sa paupière
 Que la flamme et le sang !

v. 161 Éd. Tes cascades *pleuvant* [...]

169 Éd. Un poids, comme le mien, de honte et de *malheur*

174 Éd. Depuis le cygne blanc qui *vogue* sur la trace

175 Éd. Du cygne *sur* l'onde glissant

178 Éd. Depuis le paon *superbe où l'aube peint sa roue*

1849 Depuis le paon *altier dont l'aube peint la roue*

179 Éd. Depuis le lévrier dont *les flancs sont* la proue

184 Éd. Qui d'un ongle *courbé* [...]

185 Éd. *Fait dans ses sourds* naseaux [...]

189 Éd. Que *des feux* et du sang

190 Et quelle vaste intelligence
 S'élevait par degrés de la terre au Seigneur,
 Depuis l'instinct grossier de la seule existence,
 Depuis l'aveugle soif du terrestre bonheur,
 Jusqu'à l'âme qui loue et qui prie et qui pense,
 195 Jusqu'au soupir d'un cœur
 Qu'emportait d'un seul trait l'immortelle espérance
 Au pied du créateur !

O race aveugle ! ô race à sa perte obstinée !
 L'homme, avant la loi du trépas,
 200 Qu'avait-il à faire ici-bas ?
 Jouir, aimer, bénir, c'était sa destinée !
 L'ange enviait son sort ; il ne lui suffit pas !

Et le voilà, cet enfant de lumière !
 Et le voilà, cet héritier des cieux !
 205 Pas un souffle, un soupir ! muet comme la pierre !
 Et toute cette poussière
 Se crut autrefois des dieux !
 Il dit ; et remontant aux voûtes éternelles,
 Il secoua de loin la poudre de ses ailes,
 210 Pour la revoir encore un moment s'abaissa ;
 Puis son ombre divine à jamais s'effaça.

Combien de temps flotta cette cendre attiédie ?
 — Jusqu'à ce qu'elle fut tout à fait refroidie
 Pendant sept fois sept jours, non des jours que le temps
 215 Divisait autrefois par heure, par instants,
 Mais de ces jours divins que l'éternité nomme
 Et dont le cours peut-être est un siècle pour l'homme !

192 Éd. Depuis l'instinct grossier de sa *brute* existence

196 Éd. Qu'*emporte* d'un seul trait [...]

197 Éd. *Au sein de son auteur*

199-200 Éd. *Hommes qui n'avez rien conquis que le trépas*

Qu'aviez-vous à faire ici-bas

201 Éd. Jouir, aimer, bénir c'était *leur* destinée

202 Éd. L'ange enviait *leur* sort ; il ne *leur* suffit pas !

207 Éd. Se crut *une fois* des dieux !

210 Éd. Pour la revoir encore *une fois* s'abaissa

Comme un mort oublié dans la nuit du trépas
Tout fut pendant ce temps comme s'il n'était pas :
220 On eût dit qu'à jamais la divine pensée
Retirée en soi-même en était éclipsée !
Ainsi flottait jadis dans la confusion
Le chaos, rêve obscur de la création,
Avant

CONCLUSION

Pourquoi Lamartine a-t-il renoncé aux *Visions* ? Ses raisons, sans doute, furent multiples. Celle-ci d'abord était valable, qu'il lui fallait, de toute nécessité, aller en Orient s'il voulait pouvoir mener à bien ce Poème. Comment peindre, sans les avoir vues, et la Palestine, et l'Arabie ? Chateaubriand, avant d'écrire ses *Martyrs*, a parcouru la Terre Sainte tout exprès pour aller cueillir « des images »¹. Hélas, la belle-mère de Lamartine ne veut pas mourir², et tant que Madame Birch sera là, Marianne s'opposera à ce grand voyage.

Autre raison d'hésiter à poursuivre : ces *Visions*, une fois achevées, que seraient-elles ? Une suite d'idylles tristes ou tragiques, toutes semblables, et pleines de larmes. Eloïm demeure Eloïm, traînant le fardeau de sa condamnation. Tant d'amours qu'il faudra décrire ne vont-ils pas se répéter ? L'écueil des *Visions*, c'est la monotonie sublime.

Il est permis de se demander encore si ce Lamartine que l'on voit agacé d'être, à Florence, tenu pour un « jésuite » masqué et qui, dès 1826 (*Tolérance*), tient à affirmer son peu de goût pour le cléricalisme (II. 336), ce Lamartine qui prend le vent, qui voit la France regimber contre une Église imprudente dans son triomphe, ce Lamartine qui sent en lui « l'instinct des masses » (III. 89), il est permis de se demander s'il n'estime pas qu'il fait fausse route en préparant un grand poème qui recommence les *Martyrs* (Vision II. Chant II), qui répète la *Divine Comédie* (Vision IX), qui va célébrer la Vendée (Vision IX). Toute la mythologie catholique³, la Rédemption (Vision IV. Chant III), l'Antéchrist (Vision X. Chant II), le Jugement dernier (Vision X. Chant VII) proposés, en langage épique, à un siècle qui de plus en plus s'en éloigne, il y a là un anachronisme, dont Lamartine peu à peu s'avise, et qui l'écarte des *Visions*. Ce

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, préface. Dans Chateaubriand, O. C., éd. Garnier, in-8°, s. d. T. V, p. 3.

2. « La vieillesse de ma belle-mère, gémit le poète le 14 juin 1827, est le clou dans la roue de ma fortune errante. Sans elle, je serais en Syrie ! » (III. 32). Dès 1825 il avait confié à Madame de Barol : « La dure nécessité, représentée près de nous par notre vieille belle-mère, nous retient, comme elle nous retient pour tout » (cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 37).

3. C'est le mot que Lamartine emploiera, en 1851, dans son *Histoire de la Restauration*, quand il jugera le *Génie du christianisme* : Chateaubriand, dira-t-il « avait exhumé non le génie, mais la mythologie et le cérémonial du christianisme » (O. C., 1861. T. XVIII, p. 194). Rappelons nous aussi qu'en 1818 déjà, Lamartine redoutait pour son *Saül* un froid accueil du public à cause du caractère trop religieux du sujet de cette pièce. « Je sens, écrivait-il le 10 juin 1818, qu'il aurait été mieux reçu venant d'ailleurs que de la Bible, mais je ne crois pas pourtant que le parterre impie y trouve rien qui sente la capucinade » (I. 307).

héros qui tire son chapelet et baise des reliques ¹ pour se préserver de la tentation auprès d'une femme qu'il adore (*Chevaliers*. I. 665) risque aussi de valoir à l'auteur bien des sarcasmes. Et lorsqu'en 1827, Lamartine travaille à ses *Chevaliers*, le temps s'approche où Sainte-Beuve se moquera (1831) du Moyen-âge truqué et un peu puéril dont on s'est enchanté naguère ; il félicitera même expressément Lamartine de n'avoir, quant à lui, jamais donné dans ces fadaïses ².

Les *Visions* n'ont pas abouti ; sur les flots des *Harmonies*, en 1830, s'en iront voguant deux épaves du grand vaisseau naufragé ; mais, pareil à cet ange déchu qui meurt puis qui ressuscite, et peu à peu se transfigure, le grand dessein épique dont Lamartine était hanté n'expire en lui que pour renaître. L'épopée change de nom, de visage ; toutes ses lignes se modifient, mais quelque chose demeure qui passe d'une forme à l'autre et se précise d'année en année : l'idée d'un « merveilleux chrétien » enfin compris tel qu'il doit l'être, non plus dérisoire copie du merveilleux païen, plagiat qui, au fond, est un pur non-sens, mais un merveilleux intérieur, immatériel, surnaturel, n'apparaissant pour ainsi dire qu'en transparence dans l'histoire d'une âme qui découvre — ou redécouvre — Dieu, et peu à peu s'emplit de rayons.

Il faut le dire : jamais Lamartine n'a renoncé à son épopée métaphysique ; le message qu'il voulait apporter au monde, et qui, dès 1821, était parfaitement clair dans son esprit, il n'abandonnera que très tard l'espérance de le formuler à travers la fiction d'un grand Poème cyclique.

La preuve n'est pas difficile à faire qu'il s'agit bien toujours, dans *Jocelyn* comme dans la *Chute d'un ange*, du même symbole qu'en 1823. Qu'il nous suffise de rapprocher du canevas des Premier et Deuxième Chants de la Seconde Vision (Plan III) le début même de la *Chute d'un ange* ; Éloïm, enivré par la beauté d'Adha, fille des hommes, a formé dans son cœur « le vœu rapide de devenir mortel comme elle pour la posséder. A peine le vœu fut-il formé que [...] l'apparence aérienne de [son] corps se changea en matière. Je devins [raconte-t-il] semblable à un homme et j'entendis la voix d'en haut qui me dit : Sois homme, mais homme immortel, ou plutôt renaissant sans cesse et subissant les diverses destinées de l'homme, jusqu'à ce que, par ta propre force, et vertu, et épreuves, tu aies reconquis ta destinée première ». Et voici la *Chute d'un ange*, et ce Cédar qui, pour l'amour d'une créature, désire pareillement d'être un homme ; Dieu le prend au mot :

Et d'un terrestre corps et de sens revêtu
D'une nature à l'autre il s'était abattu.
Au moment redoutable où changeait sa nature
[.....]
Il avait dans son âme entendu retentir
Ce cri : « [.....]

1. Walter Scott avait plus d'une fois mis en scène des chevaliers récitant leur rosaire (cf. *La Dame du Lac*, I, XXXV, *L'abbé*, 1838, p. 69 etc...).

2. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, 1869. T. I, pp. 410-411.

Tombe, tombe à jamais, créature éclipsee
 [.....]
 Au lieu d'une, ici-bas, tu subiras cent morts ;
 Dieu te rendra la vie et la terre ton corps
 Tant que tu n'auras pas racheté goutte à goutte
 Cette immortalité qu'une femme te coûte¹.

D'ailleurs, lorsqu'en 1836 Lamartine dessine le plan en prose de sa *Chute d'un ange*, il l'intitule, sur son manuscrit², « *Plan de la Vision Deuxième ** », d'accord, exactement, en cela, avec le plan tracé, quelque onze ans plus tôt, pour les *Visions*. Sans doute, dans la *Chute d'un ange*, bien des développements, bien des incidents nouveaux viendront s'ajouter au schéma de l'aventure, mais *La Chute* n'en déroulera pas moins une aventure dont les traits essentiels sont tout formés, dans la pensée du poète, depuis 1823. Le dénouement qu'il donnera à son grand épisode de 1838, nous avons pu constater que, depuis 1827, il en avait trouvé et retenu l'idée. A travers les tâtonnements que révèlent les brouillons du plan établi par Lamartine pour les derniers Chants de ses *Chevaliers*, un point demeure fixe, la fin : premier texte : « *Tristan prend sa fille entre ses bras et s'enfuit dans le tourbillon de sable en jetant un cri ; il expire sur le corps de son enfant* » ; deuxième texte : « [...] *et le chevalier qui voit s'élever un tourbillon de simoun s'y précipite et meurt* » ; troisième texte : « [...] *Charismé s'ensevelit elle-même dans le sable après avoir vu mourir un de ses enfants [...]* *Tristan se précipite avec l'autre, en blasphémant, dans un tourbillon de simoun* ». La grandeur désespérée de cette agonie dans le désert, Lamartine en gardera l'image au fond de lui ; et la XV^e Vision de la *Chute d'un ange* est tout entière contenue dans ces quelques lignes qui datent du printemps de 1827³.

Quelques traits aussi ont passé des *Visions* dans *Jocelyn*. Voici d'abord ces « solitudes des Alpes » (Plan III. Vision I. Chant II) dont Lamartine avait songé sans doute à tirer, pour le début de son Grand Poème, une manière d'ambiance sublime ; voici encore cette mère qui a élevé son fils « dans la religion chrétienne » (*Ibid.*), et l'on sait la place que la mère de Jocelyn tient dans l'épisode de 1836. La « Vision neuvième » devait conter un « épisode de la Révolution française » ; les scènes capitales de *Jocelyn* se dérouleront sous la Terreur ; et déjà, au Premier chant de la Première Vision, Éloïm, fuyant les persécuteurs, et cherchant un asile dans la montagne, montre la route au jeune « lévite » qu'on verra demander aux Alpes un refuge contre les violences des ennemis de Dieu.

Les *Chevaliers*, en quelques endroits, semblent déjà un premier crayon de *Jocelyn*. Les courtes heures qu'Hermine et Tristan passent dans ce merveilleux

1. *Chute d'un ange*, vision II, vers 41 sqq. — Ici, Cédar est condamné à renaître « cent fois » ; à la fin du poème, Dieu ne le condamne plus qu'à « neuf » réincarnations (vision XV, *ad. fin.*)

2. B. N. Lamartine 22, p. 1 recto.

3. Tristan, dit le texte auquel Lamartine s'était finalement arrêté, se précipite « *en blasphémant* » dans le vent de feu. Le plan en prose de la *Chute d'un ange* prévoyait d'abord, après des « *développements ugolins* » [sic] consacrés aux souffrances de Cédar et de ses enfants dans le désert, que Cédar mourait « *en priant* ». Mais Lamartine se ravisa ; et dans la frénésie de son désespoir, Cédar lancera, en hurlant, du sable à la face du ciel, et, comme Tristan, il se dressera contre Dieu.

îlot du lac, Laurence et Jocelyn les revivront, à la Grotte des Aigles, dans un long bonheur de deux années. Tristan forme le vœu qu'au lieu d'un lac l'immense Océan puisse entourer sa retraite et que l'île étroite où s'abritent Hermine et lui-même soit un écueil « perdu au sein des mers » où tous deux pourraient vivre ignorés du monde,

Nous formant l'un à l'autre un magique univers (I. 636)

Jocelyn de même, comparera son sort et celui de Laurence à ceux de ces amants, « oubliés », disait-il,

comme nous du monde, et se faisant
D'eux-même et de leurs cœurs un monde suffisant,
Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature,
Dans quelque île sans nom portés par aventure (*Joc.* IV. 1000-1004)

Tristan ranime Hermine évanouie ; il la contemple ensuite lorsqu'elle est endormie, comme Jocelyn rappellera la vie sur les lèvres de Laurence blessée et la regardera longtemps dormir¹ ; le désir qui saisit Tristan, Jocelyn le connaîtra, tout semblable² ; et il est, ici même, tel groupe de vers qui pourrait trouver place tel quel dans *Jocelyn* : à écouter Tristan faire à Hermine l'aveu qu'il l'aimait depuis bien longtemps, sans savoir distinguer, dans son cœur, l'amitié de l'amour, ne croirait-on point entendre Jocelyn lui-même s'adressant à Laurence :

[.....]
Et je ne cherchais point à démêler la trame
Des doubles sentiments qui régnaient dans mon âme
(*Chev.* II. 565-566)

et lorsqu'Hermine croit qu'elle va perdre Tristan, les mots qu'elle emploie, Laurence va les redire ; le serment que Laurence veut obtenir de Jocelyn, Hermine, la première, avait supplié Tristan de le prononcer pour elle³.

* *

1. Cf. *Chevaliers*, I, 538-550 et 619-624 ; et *Jocelyn*, IV, 760-767 et 799-814.

2. Cf. *Chevaliers*, I, 641-662 et *Jocelyn*, IV, 1063-1078.

3. Hermine déclare à Tristan que désormais elle lui appartient

Par tous les noms sacrés les plus chers à mon cœur,
D'ami, d'amant, de frère ou de libérateur ;
Mon amour te les garde, et ce cœur qui t'adore
S'il en est un plus doux te le consacre encore (*Chev.* II, 599-603)

Et Laurence à Jocelyn :

De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore,
Je te nomme et je t'aime, et j'en invente encore (*Joc.*, IV, 865-866)

et plus loin :

Frère ! Sœur ! Oh ! s'il est un nom encor plus tendre,
Laisse-moi le chercher pour te le faire entendre ! (*Joc.*, IV, 877-878)

Après *Jocelyn*, après la *Chute d'un ange*, Lamartine entendait bien poursuivre son Grand Poème. La bonne « trentaine d'articles fulminants » que la *Chute d'un ange* lui avait valu ne le décourageaient point. Il se rendait parfaitement compte des défauts qu'offrait « cette seconde page » de son épopée, mais il la trouvait « indispensable à [son] œuvre future » (III. 455), et non dépourvue même « d'une certaine valeur de conception relative », « dans la place et dans le rôle » (III. 467) qu'il lui destinait, au sein de l'œuvre entière.

Il est assez curieux de constater qu'annonçant, dans l'Avertissement de *La Chute*, daté du 1^{er} mai 1838, *Les Pêcheurs* comme premier épisode à paraître après l'épisode « antédiluvien », le poète contredisait ce qu'il avait affirmé à Virieu le 28 décembre 1837 : « Ce qui vient après, lui disait-il alors, épisode du peuple et de l'ouvrier, est bon » (III. 444). Le 28 juillet 1838 il répétait encore qu'il allait faire son « poème de *L'Ouvrier* » ; et il ajoutait : « puis viendront *Les Pêcheurs*, que j'ajourne » (III. 467).

Du poème de *L'Ouvrier* nous n'entendrons plus jamais parler. Autour des *Pêcheurs*, au contraire, tout un petit mystère s'est créé. Avec une grande sagacité, M. Aimé Lafont s'est employé à tirer au clair cette obscure histoire ¹, et nous nous bornerons à ajouter quelques remarques, quelques précisions nouvelles à sa pénétrante étude.

Non pas une fois, mais quatre fois au moins, Lamartine a publiquement déclaré qu'il avait commencé son poème des *Pêcheurs*, qu'il en avait même écrit d'importants morceaux et qu'il avait « perdu sans retour » cette liasse de manuscrits. La première en date de ces allusions au poème perdu remonte à 1849. On la trouve dans le Commentaire que le poète adjoignit pour l'édition des Souscripteurs à sa Méditation intitulée *Adieux à la mer* : « J'avais écrit, affirme-t-il, quelques chants d'un poème des *Pêcheurs* ; j'ai perdu le manuscrit » ². En 1850 ³, il enrichit de précisions ce propos jeté en passant l'année précédente : « J'avais ébauché et commencé, dit-il dans son *Nouveau voyage en Orient* ⁴, quelques chants d'un poème maritime intitulé *Les Pêcheurs* [...] ce poème, qui ne consistait encore qu'en trois chants, a été égaré par moi dans un de mes voyages ». Même indication dans le *Cours Familier de Littérature*, en 1857 ⁵, où « le poème des *Pêcheurs* » est compté, à côté de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange*, parmi les seuls fragments du Grand Poème qu'il lui fut donné de pouvoir écrire. Une dernière fois, en 1859, à propos de Goethe ⁶, il reviendra sur cet Épisode, « à moitié fini et perdu sans retour dans un voyage aux Pyrénées ».

Ces derniers mots ont tout gâché. M. A. Lafont n'a pas eu de peine à démon-

1. Aimé Lafont. « Le poème des *Pêcheurs*, de Lamartine, est-il retrouvé ? » R. B., 15 août 1925.

2. *Les Méditations* dans O. C., 1862. T. I, p. 424.

3. C'est en effet en décembre 1850 que Lamartine rédigea son *Nouveau Voyage en Orient* (cf. *Lamartine et ses nièces*, lettres p. p. le Comte de Chastellier, Paris, Plon, 1928, p. 184).

4. *Nouveau Voyage en Orient*. Dans O. C., 1863. T. XXXIII, p. 20.

5. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 366.

6. C. F. L., Entr. 39. T. VII, p. 219.

trer que ce manuscrit perdu — et d'ailleurs retrouvé — au cours du voyage aux Pyrénées (1840) n'était point celui des *Pêcheurs* mais celui de *Toussaint Louverture*.

Dans les lettres de Lamartine à ses nièces que le Comte de Chastellier a publiées en 1928, on découvre, du reste, une phrase qui suffit à établir qu'au temps du voyage à Pau (juillet 1840), *Les Pêcheurs* n'étaient pas encore commencés. Le 22 mars 1842, Lamartine écrit en effet à Valentine de Cessiat : « J'espère écrire cet été [...]. Je m'en vais faire *Les Pêcheurs* ces deux années-ci, si Dieu me les donne saines et libres »¹. *Les Pêcheurs* furent-ils réellement entrepris ? En novembre 1842 le poète disait à Madame de Girardin : « Faites-vous des vers ? J'y ai renoncé. C'est trop puéril pour le chiffre de mes années. La rime me fait rougir de honte. Sublime enfantillage, dont je ne veux plus [...] Adieu, adieu sérieux, non à la poésie, mais aux vers » (IV. 142). Un texte, cependant, est là, dont il faut tenir compte. Charles Alexandre, le secrétaire du poète, a noté dans son journal en 1843 : « Du 24 mars au 3 avril [...]. Il [Lamartine] a commencé un poème qui sera un souvenir de sa vie de jeunesse sur le golfe de Naples : *Les Pêcheurs*. Plusieurs fragments sont écrits [...] Il rêve de reprendre son poème à Saint-Point, pendant l'automne »². Il semble bien que, tout de bon, quelque chose des *Pêcheurs* ait été écrit, — pas beaucoup plus qu'un plan, peut-être...³

Si Charles Alexandre était bien renseigné, il faudrait croire que ces *Pêcheurs* étaient destinés à constituer, pour le Grand Poème, un Épisode situé dans la période contemporaine ; pour sa part, M. Aimé Lafont est persuadé que *Les Pêcheurs*, ébauchés sans doute sous forme de canevas en prose, sont devenus *Graziella*. C'était également l'opinion de M. E. Sugier qui, dès 1910, avait écrit, dans son intéressante « étude morale » sur Lamartine, cette phrase peut-être bien divinatrice : « Nous nous sommes parfois demandé si ces deux poèmes [*Les Pêcheurs* et *L'Ouvrier*] n'ont pas été repris et traités en prose, l'un sous le nom de *Graziella*, l'autre sous celui de *Tailleur de pierres de Saint-Point* »⁴. L'Avertissement de la *Chute d'un ange* laisse bien en effet entrevoir que les *Pêcheurs* devaient être « d'une nature plus contemporaine et plus saisissante » que la *Chute*, et rappeler ainsi « de plus près », *Jocelyn*. Il reste cependant que Falconnet — lequel ne se permet guère, sur Lamartine, que des renseignements qu'il a reçus des lèvres mêmes du poète — place, très explicitement, *Les Pêcheurs* parmi le groupe des Épisodes antérieurs à l'époque historique que doit comporter le Grand Poème ; d'après lui, *Les Pêcheurs* auront mission de peindre « la vie des champs », c'est-à-dire, vraisemblablement, la vie patriarcale de la première humanité.

Le « fragment d'éplogue marine » que Lamartine, en 1849, joignit à ses *Méditations* en lui donnant pour titre *Le Pasteur et le Pêcheur*⁵, serait-il, comme

1. Comte de Chastellier, *op. cit.*, p. 11.

2. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, 1884, p. 28.

3. A Henri de Lacretelle Lamartine déclarera, impavide : « Je n'ai fait qu'un poème dans ma vie et il est perdu [...] Le poème s'intitulait *Les Pêcheurs*. Douze mille vers, très supérieurs à ceux de *Jocelyn* ». (H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Paris, 1878, p. 33).

4. Sugier, *Lamartine*, 1910, p. 294.

5. Le morceau, inséré parmi les *Premières Méditations*, forme la XXVI^e pièce.

le veut F. Reyssié¹, un vestige, et le seul qui subsiste, du poème à peine ébauché ? Au-dessous du titre, Lamartine a inscrit une date : 1826 ; mais cette date me paraît trompeuse, et je croirais assez que le « fragment d'églogue marine » fut composé par Lamartine pendant son voyage d'Italie, en 1844². Quant à *La Fille du Pêcheur* que révéla le vingt-troisième Entretien du *Cours Familier de Littérature*, que devons-nous en penser ? De cette pièce, il existe à Saint-Point un manuscrit qui porte en titre : « *La fille du pêcheur. A Graziella, dans l'île, octobre 1812 ** ». En octobre 1812, Lamartine était à Milly... Peut-être, en 1857, Lamartine a-t-il travaillé sur un texte amorcé, esquissé, qu'il avait retrouvé dans ses cartons, et qui datait aussi du séjour à Ischia, en 1844 ; sa pensée, hantée par le souvenir d'Antoniella, hésitait alors entre la prose et les vers, entre les *Pêcheurs* et les *Confidences*.

Peut-être, avec ces deux textes, tous deux inachevés, tous deux un peu mystérieux, avons-nous sous les yeux non pas, à proprement parler, des fragments des *Pêcheurs*, mais des rêveries s'y rattachant, de brèves inspirations, un instant recueillies et que telle heure de loisir et de vague abandon ont laissées à demi prendre forme.

Au vrai, dès la fin de 1843, Lamartine a renoncé à jamais reprendre son Poème. De cette détermination nous trouvons la preuve dans une lettre du 15 septembre 1843 où, discutant avec Gosselin un traité de librairie, le poète déclare à son éditeur : « Vous me demandez un autre poème. Cela m'est absolument impossible. Je ne veux plus écrire de poésie. Ce qui est écrit est écrit »³.

Mais le souvenir amer ne le quitte point de l'Épopée géante dont il aurait voulu faire le monument de son destin. Il cherche, un moment, dans l'Histoire une issue à cette puissance épique qu'il porte en lui. L'Histoire, dirait-il plus tard, est le « seul poème véritablement épique des âges de raison »⁴. Écrivant, en 1854, dans *Le Civilisateur*, la vie de Milton, il déclarera, avec une sorte d'élan jaloux : « S'il reste une épopée à faire aux poètes futurs, c'est l'épopée intime du cœur humain, un vaste poème, qui prendrait l'homme à son berceau, qui le conduirait à la tombe, à travers les vicissitudes tour à tour heureuses ou misérables de l'existence ordinaire des hommes, qui pein-

1. F. Reyssié. *La jeunesse de Lamartine*. Paris, 1892, p. 162.

2. Lamartine a plus d'une fois daté inexactement des pièces de vers. Les *Vers écrits dans la chambre de J. J. Rousseau à l'Ermitage* (*Recueils*) sont datés du 7 juin 1833. A cette date, Lamartine était à Constantinople. La pièce intitulée *Un nom* (*Ibid*) est précédée de l'indication : Florence 1818. Or Lamartine n'est pas allé en Italie entre 1812 et 1820, et la pièce est de 1844. (Le plus curieux est que le manuscrit lui-même porte une date trompeuse : Florence, 25 novembre 1828. Le 25 novembre 1828, Lamartine était à Saint-Point). Dans l'édition des *Sous-croiseurs*, Lamartine a fait passer des *Recueils* dans les *Méditations* la pièce *A un curé de village*, en l'affublant de la date : 1829. Dans la première édition des *Recueils* ces vers avaient paru avec leur date authentique du 13 novembre 1836.

Le *Pasteur* et le *Pêcheur* portent visiblement la trace de l'influence de Chénier ; or Lamartine ne « découvre » Chénier que très tardivement. Par ailleurs, remarquons que les jeunes filles, dans ces vers, ont beau porter des noms virgiliens ou empruntés à Théocrite, nous ne sommes pas, pour autant, dans l'antiquité, car on entend sonner l'angélus (vers 5-6 et 9-10).

3. Lettre p. p. H. Guillemin, R. F., 1^{er} septembre 1935.

4. C. F. L., Entr. 10. T. II, p. 236. La phrase sur laquelle s'ouvre l'*Histoire des Girondins* est exactement de style épique : « J'entreprends d'écrire l'histoire d'un petit nombre d'hommes qui, jetés par la Providence au centre du plus grand drame des temps modernes [etc...] ».

drait la naissance, les âges, la famille, le toit domestique [...], et qui ferait jaillir de ces scènes vulgaires tous les sentiments, tous les cris, toutes les larmes du cœur humain [...] »¹. En 1857, au mois de mai, dans le dix-septième Entretien de son *Cours Familier de Littérature*, il se prend à évoquer passionnément le « grand rêve de sa vie » ; quand je l'ai conçu, dit-il, « je n'étais qu'un enfant, essayant de souffler des étoiles au lieu de souffler ses bulles de savon. Mon poème, après que je l'eus contemplé quelques années, creva sur ma tête comme une de ces bulles [...] »². La même année, en novembre, il revient une fois de plus sur ce vaste dessein irréalisé : « Si j'avais, dit-il, conçu lentement, écrit paisiblement, retouché sévèrement mon épopée sur un de ces grands et éternels sujets qui touchent à la fois à la terre et au ciel, si j'avais semé à travers les dogmes et les hymnes de la philosophie religieuse ces épisodes d'héroïsme, de martyres et d'amour qui font couler autant de larmes que de vers dans les épopées du Tasse, de Camoëns ou du Dante, si j'avais encadré mes drames épiques dans ces grandioses descriptions du ciel astronomique ou dans ces descriptions de la nature pastorale et maritime, de la terre ou de la mer, si j'avais emprunté les pinceaux et les couleurs tour à tour des grands poètes épiques de l'Inde, d'Homère, de Virgile, de Théocrite, et si j'avais répandu à grandes effusions toute la tendresse et toute la mélancolie de l'âme moderne, d'Ossian, de Byron ou de Chateaubriand, je me flatte sans doute, mais je crois de bonne foi que j'aurais pu accomplir quelque œuvre non égale mais parallèle aux beaux monuments poétiques de nos littératures »³.

Gœthe, cinq jours exactement avant de mourir, écrivait à Guillaume de Humboldt : « Il y a plus de soixante ans [...] j'ai entrevu avec clarté le sujet de *Faust* [...] Je n'ai jamais abandonné ce premier projet »⁴. — Gœthe sut prendre et reprendre et poursuivre son œuvre, presque jusqu'à son dernier jour. La vie de Lamartine fut dévorée par mille soucis, sublimes ou plus tristement matériels, qui étouffèrent en lui l'œuvre qu'il portait. Sa mission de poète épique — à laquelle il ne cessa jamais de croire — il accepta d'abord, librement, de la sacrifier à une autre mission plus immédiatement impérieuse : celle de guider la France vers un destin meilleur. Puis vint le temps où, ce rêve-ci fracassé, l'autre s'avérait impossible, dans l'enfer du travail « à mort », « pour le pain ».

Mais il faut bien comprendre que toute la gloire littéraire que Lamartine s'est acquise, il l'a jugée mal méritée. Ce qui l'a rendu illustre, *Méditations* et *Harmonies*, ce n'est rien à ses yeux, cela ne compte pas : brouillilles, à côtés médiocres, inexistantes presque. Une seule chose comptait : le Poème. Avec *Jocelyn* enfin commençait le travail sérieux, l'œuvre unique.

Les *Visions* avortèrent et Lamartine eut le sentiment d'avoir manqué sa vie de poète. Ce que nous avons voulu étudier ici, c'est un moment de ce « grand rêve » : 1821-1829. L'enthousiasme, puis les tâtonnements, puis cette

1. *Vie de quelques hommes illustres* dans O. C. 1863. T. XXXVI, p. 33.

2. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 365.

3. C. F. L., Entr. 23. T. IV, pp. 367-368.

4. Gœthe, *Lettres choisies*. Paris. Hachette, 1912, p. 402.

année 1824, qui est la grande année des *Visions* proprement dites, puis le découragement de 1825, l'ardente reprise de mai 1827, et le dégoût, de nouveau, et, en mars 1829 le recommencement de l'espoir, tout le Poème qu'il veut reprendre...

De 1831 à 1839, l'Épopée, cette fois est pour de bon vivante. Ensuite, c'est l'agonie ; brèves lueurs, espérances qui ressuscitent, puis le renoncement définitif.

L'Introduction des *Mémoires Politiques* contiendra cet aveu navré qu'il a manqué son destin, qu'il a « semé » sa vie « dans les grands chemins qui ne mènent à rien » ; et une rancœur lui vient d'avoir gâché ses forces dans cette politique où il n'est entré, dit-il alors, que « par tourment d'activité et par ambition d'éloquence », alors qu'il se sentait capable « dans l'épopée », et là seulement, de « [s]'élever à la hauteur des grands poètes » ¹. C'est du fond de son âme que, dans la Préface générale de ses *Œuvres Complètes*, le 16 avril 1860, il déclare : « J'ai trop écrit, trop parlé, trop agi pour avoir pu concentrer, dans une œuvre capitale et durable, le peu de talent dont la nature m'avait peut-être doué [...] Le temps m'a manqué pour une œuvre parfaite, parce que j'ai dilapidé le temps », et tout l'immense amas de ses écrits ne lui apparaît que comme des « traces », des « pierres milliaires » ² ou des décombres.

1. *Mémoires Politiques* dans O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 7 et 99.

2. Préface générale des O. C., 1862. T. I, pp. 2-3.

Vu 16 décembre 1935

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris, .

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
------------------------	---

INTRODUCTION

I. — La Genèse des <i>Visions</i>	11
II. — Le Milieu et les Sources	22
III. — Les épaves du grand poème	58

LES TEXTES

I. — Les plans d'ensemble	69
II. — Invocation	78
III. — Premier Chant	92
IV. — Deuxième Chant	122
V. — Début et fragments du Quinzième Chant	148
VI. — Dix-neuvième et vingtième Chants. Début du vingt-et-unième. <i>Les Chevaliers</i>	170
VII. — Chant lyrique du Jugement dernier	235

CONCLUSION	247
----------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES

S. I. L. I. C.
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES,
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES
--- 41, Rue du Metz - LILLE ---
